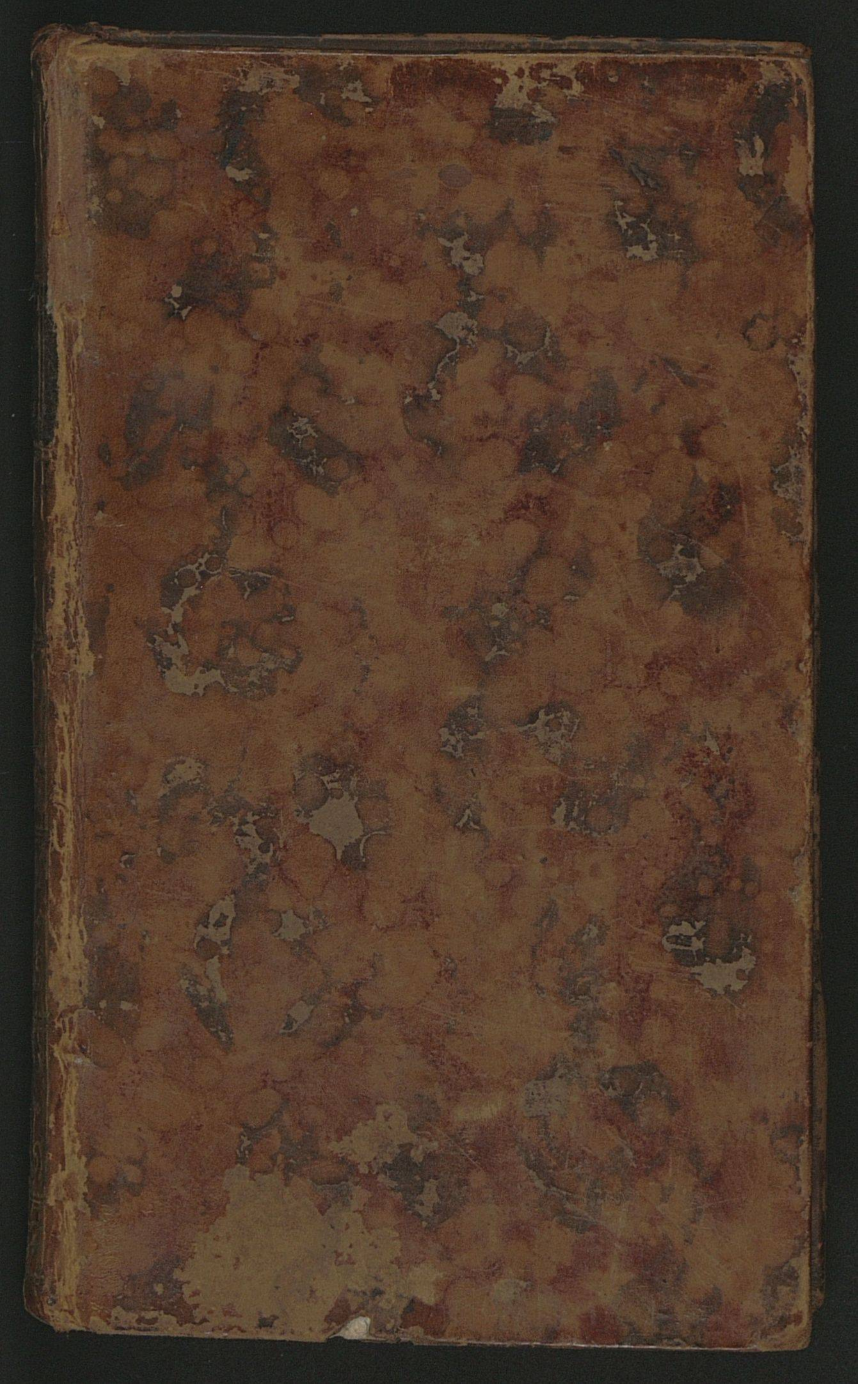
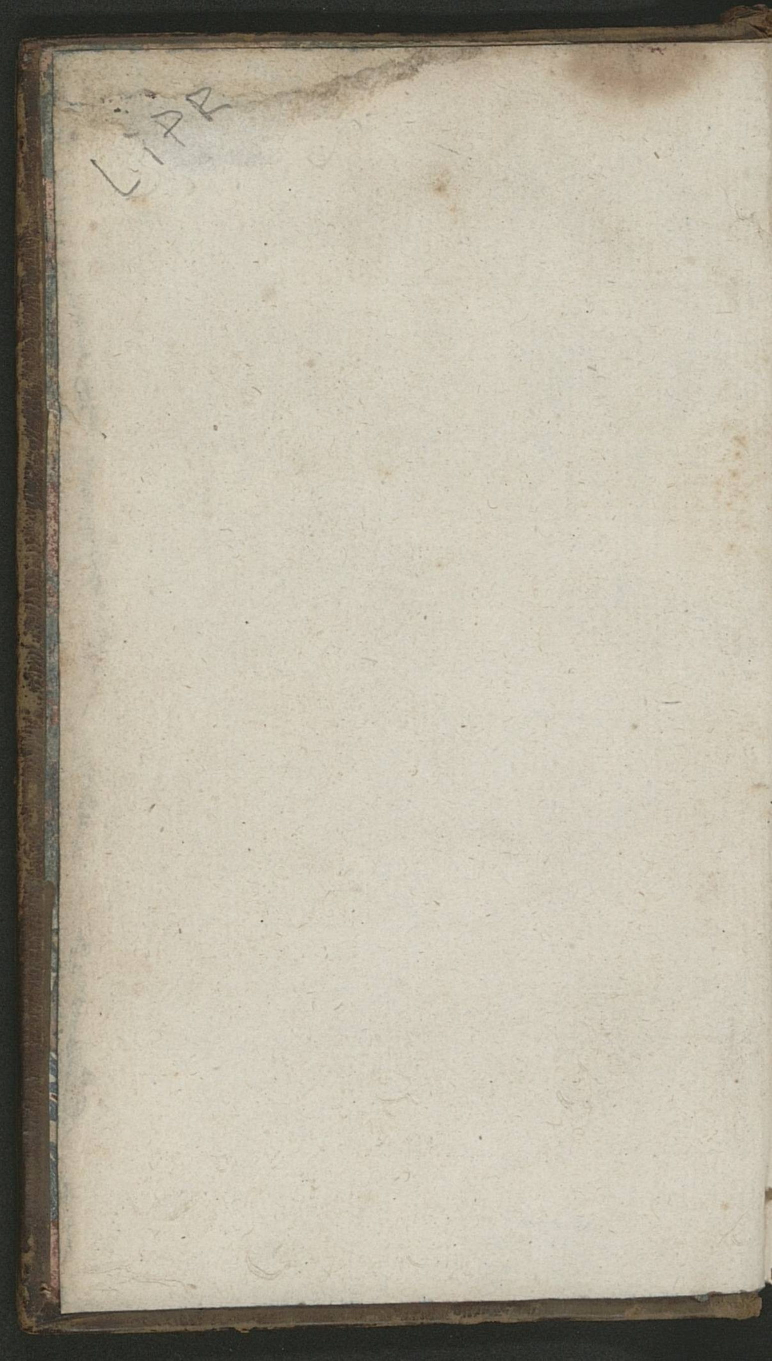








ENTRETIENS
SUR
LA PLURALITÉ
DES MONDES.

ENTRETIENS
SUR
LA PLURALITÉ
DES MONDES,

Par Monsieur DE FONTENELLE, *de l'Académie Françoise.*

NOUVELLE ÉDITION,

Augmentée des Dialogues des Morts.



A PARIS,
Chez la Veuve REGNARD, Imprimeur de l'Académie Françoise, Grand'Salle du Palais, & rue basse des Ursins.

M. DCC. LXIX. [1769]

AVEC PRIVILEGE DU ROI.





PRÉFACE.

JE ſuis à peu près dans le même cas où ſe trouva Ciceron, lorſqu'il entreprit de mettre en ſa Langue des matieres de Philoſophie, qui juſques-là n'avoient été traitées qu'en Grec. Il nous apprend qu'on diſoit que ſes Ouvrages ſeroient fort inutiles, parce que ceux qui aiment la Philoſophie s'étant bien donné la peine de la chercher dans les Livres Grecs, négligeroient après cela de la voir dans des Livres Latins qui ne ſeroient pas originaux ; & que ceux qui n'avoient pas de goût pour la Philoſophie, ne ſe ſoucioient de la voir ni en Latin, ni en Grec.

A cela il répond qu'il arriveroit tout le contraire ; que ceux qui n'étoient pas Philoſophes, ſeroient tentés de le devenir par la facilité de lire les Livres Latins ; & que ceux qui l'étoient déja par la lecture des Livres Grecs, ſeroient bien aiſes de voir com-

ment ces choses-là avoient été maniées en Latin.

Ciceron avoit raison de parler ainsi. L'excellence de son génie, & la grande réputation qu'il avoit déja acquise, lui garantissoient le succès de cette nouvelle sorte d'Ouvrages qu'il donnoit au Public; mais moi je suis bien éloigné d'avoir les mêmes sujets de confiance dans une entreprise presque pareille à la sienne. J'ai voulu traiter la Philosophie d'une maniere qui ne fût point philosophique; j'ai tâché de l'amener à un point où elle ne fût ni trop séche pour les Gens du monde, ni trop badine pour les Savans. Mais si on me dit à peu près comme à Ciceron, qu'un pareil Ouvrage n'est propre ni aux Savans qui n'y peuvent rien apprendre, ni aux Gens du monde qui n'auront point d'envie d'y rien apprendre, je n'ai garde de répondre ce qu'il répondit. Il se peut bien faire qu'en cherchant un milieu où la Philosophie convînt à tout le monde, j'en aye trouvé un où elle ne convienne à personne: les milieux sont trop difficiles à tenir, & je ne crois pas qu'il me prenne envie de me mettre une seconde fois dans la même peine.

Je dois avertir ceux qui liront ce Livre, & qui ont quelque connoissance de la Physique, que je n'ai point du tout prétendu les instruire, mais seulement les divertir en leur

présentant d'une maniere un peu plus agréable & plus égayée, ce qu'ils savent déja plus solidement. J'avertis ceux à qui ces matieres sont nouvelles, que j'ai cru pouvoir les instruire & les divertir tout ensemble. Les premiers iront contre mon intention, s'ils cherchent ici de l'utilité; & les seconds, s'ils n'y cherchent que de l'agrément.

Je ne m'amuserai point à dire que j'ai choisi dans toute la Philosophie la matiere la plus capable de piquer la curiosité. Il semble que rien ne devroit nous intéresser davantage, que de savoir comment est fait ce Monde que nous habitons, s'il y a d'autres Mondes semblables, & qui soient habités aussi; mais après tout, s'inquiéte de tout cela qui veut. Ceux qui ont des pensées à perdre, les peuvent perdre sur ces sortes de sujets; mais tout le monde n'est pas en état de faire cette dépense inutile.

J'ai mis dans ces Entretiens une Femme que l'on instruit, & qui n'a jamais oui parler de ces choses-là. J'ai cru que cette fiction me serviroit & à rendre l'Ouvrage plus susceptible d'agrément, & à encourager les Dames par l'exemple d'une Femme, qui ne sortant jamais des bornes d'une personne qui n'a nulle teinture de science, ne laisse pas d'entendre ce qu'on lui dit, & de ranger dans

ſa tête ſans confuſion les Tourbillons & les Mondes. Pourquoi des Femmes céderoient-elles à cette Marquiſe imaginaire, qui ne conçoit que ce qu'elle ne peut ſe diſpenſer de concevoir?

A la vérité elle s'applique un peu ; mais qu'eſt-ce ici que s'appliquer? Ce n'eſt pas pénétrer à force de méditation une choſe obſcure d'elle-même, ou expliquée obſcurément ; c'eſt ſeulement ne point lire ſans ſe repréſenter nettement ce qu'on lit. Je ne demande aux Dames pour tout ce Syſtême de Philoſophie, que la même application qu'il faut donner à la Princeſſe de Cléves, ſi on veut en ſuivre bien l'intrigue, & en connoître toute la beauté. Il eſt vrai que les idées de ce Livre-ci ſont moins familieres à la plupart des Femmes, que celles de la Princeſſe de Cléves, mais elles n'en ſont pas plus obſcures, & je ſuis ſûr qu'à une ſeconde lecture tout au plus, il ne leur en ſera rien échappé.

Comme je n'ai pas prétendu faire un Syſtême en l'air, & qui n'eût aucun fondement, j'ai employé de vrais raiſonnemens de Phyſique, & j'en ai employé autant qu'il a été néceſſaire. Mais il ſe trouve heureuſement dans ce ſujet que les idées de Phyſique y ſont riantes d'elles-mêmes, & que dans le même temps qu'elles contentent la raiſon, elles donnent à

l'imagination un ſpectacle qui lui plaît autant que s'il étoit fait exprès pour elle.

Quand j'ai trouvé quelques morceaux qui n'étoient pas tout-à-fait de cette eſpéce, je leur ai donné des ornemens étrangers. Virgile en a uſé ainſi dans ſes Géorgiques, où il ſauve le fond de ſa matiere, qui eſt tout-à-fait ſéche, par des digreſſions fréquentes & ſouvent fort agréables. Ovide même en a fait autant dans l'Art d'aimer, quoique le fond de ſa matiere fût infiniment plus agréable que tout ce qu'il y pouvoit mêler. Apparemment il a cru qu'il étoit ennuyeux de parler toujours d'une même choſe, fût-ce de préceptes de galanterie. Pour moi qui avois plus beſoin que lui du ſecours des digreſſions, je ne m'en ſuis pourtant ſervi qu'avec aſſés de ménagement. Je les ai autoriſées par la liberté naturelle de la converſation; je ne les ai placées que dans les endroits où j'ai cru qu'on ſeroit bien aiſe de les trouver; j'en ai mis la plus grande partie dans les commencemens de l'Ouvrage, parce qu'alors l'eſprit n'eſt pas encore aſſés accoutumé aux idées principales que je lui offre; enfin je les ai priſes dans mon ſujet même, ou aſſés proche de mon ſujet.

Je n'ai rien voulu imaginer ſur les habitans des Mondes, qui fût entierement impoſſible & chimérique. J'ai tâché de dire tout ce

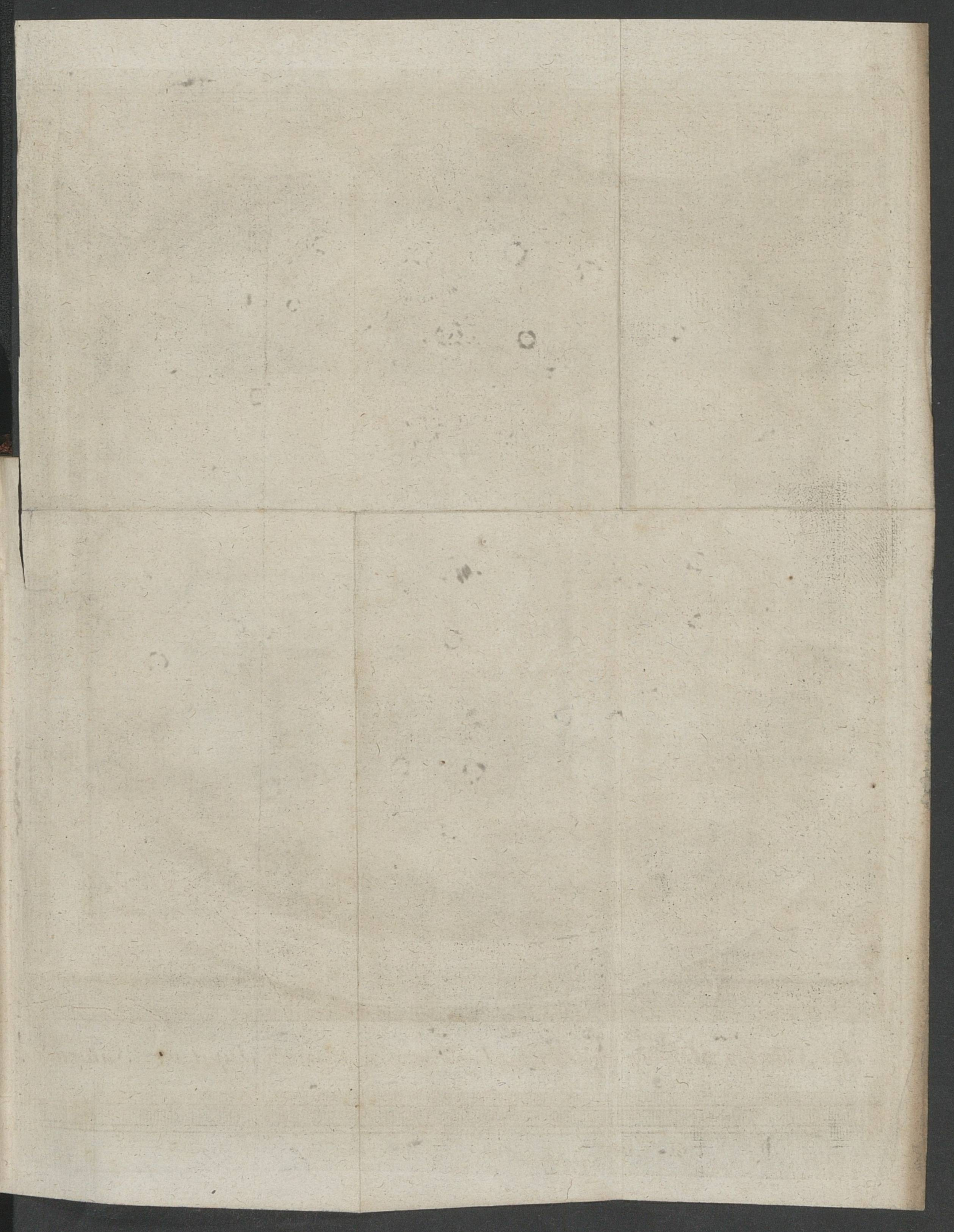
qu'on en pouvoit penser raisonnablement, & les visions même que j'ai ajoutées à cela, ont quelque fondement réel. Le vrai & le faux sont mêlés ici, mais ils y sont toujours aisés à distinguer. Je n'entreprens point de justifier un composé si bizarre ; c'est-là le point le plus important de cet Ouvrage, & c'est cela justement dont je ne puis rendre raison.

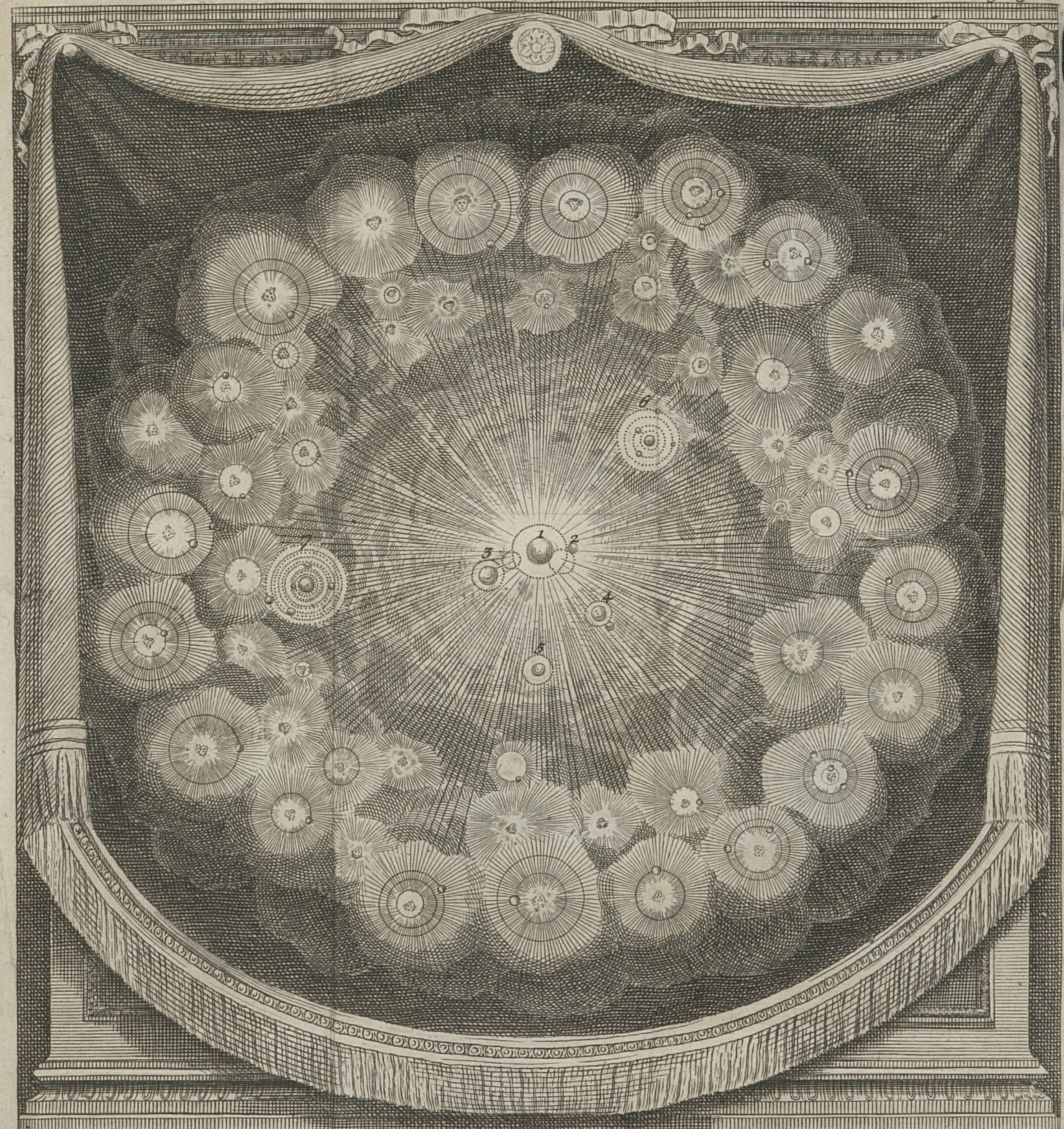
Il ne me reste plus dans cette Préface qu'à parler à une sorte de personnes, mais ce seront peut-être les plus difficiles à contenter ; non que l'on n'ait à leur donner de fort bonnes raisons, mais parce qu'ils ont le privilége de ne se payer pas, s'ils ne veulent, de toutes les raisons qui sont bonnes. Ce sont les gens scrupuleux, qui pourront s'imaginer qu'il y a du danger par rapport à la Religion, à mettre des habitans ailleurs que sur la Terre. Je respecte jusqu'aux délicatesses excessives que l'on a sur le fait de la Religion, & celle-là même je l'aurois respectée au point de ne la vouloir pas choquer dans cet Ouvrage, si elle étoit contraire à mon sentiment ; mais ce qui va peut-être vous paroître surprenant, elle ne regarde pas seulement ce Systême, où je remplis d'habitans une infinité de Mondes. Il ne faut que démêler une petite erreur d'imagination. Quand on vous dit que la Lune est habitée, vous vous y représentés aussi-

tôt des hommes faits comme nous ; & puis, si vous êtes un peu Théologien, vous voilà plein de difficultés. La postérité d'Adam n'a pas pu s'étendre jusque dans la Lune, ni envoyer des colonies dans ce pays-là. Les hommes qui sont dans la Lune ne sont donc pas fils d'Adam. Or il seroit embarrassant dans la Théologie, qu'il y eût des hommes qui ne descendissent pas de lui. Il n'est pas besoin d'en dire davantage, toutes les difficultés imaginables se réduisent à cela, & les termes qu'il faudroit employer dans une plus longue explication sont trop dignes de respect pour être mis dans un Livre aussi peu grave que celui-ci. L'objection roule donc toute entiere sur les hommes de la Lune ; mais ce sont ceux qui la font, à qui il plaît de mettre des hommes dans la Lune. Moi, je n'y en mets point ; j'y mets des habitans qui ne sont point du tout des hommes. Que sont-ils donc ? Je ne les ai point vus, ce n'est pas pour les avoir vus que jen parle ; & ne soupçonnés pas que ce soit une défaite dont je me serve pour éluder votre objection, que de dire qu'il n'y a point d'hommes dans la Lune ; vous verrés qu'il est impossible qu'il y en ait, selon l'idée que j'ai de la diversité infinie que la Nature doit avoir mise dans ses Ouvrages. Cette idée régne dans tout le Livre, & elle ne peut être contestée

d'aucun Philoſophe. Ainſi je crois que je n'entendrai faire cette objection qu'à ceux qui parleront de ces Entretiens ſans les avoir lus. Mais eſt-ce un ſujet de me raſſurer ? Non, c'en eſt un au contraire très-légitime de craindre que l'objection ne me ſoit faite de bien des endroits.







1 Le Soleil. 2 Mercure. 3 Venus. 4 La Terre. 5 Mars. 6 Jupiter. 7 Saturne.



ENTRETIENS SUR LA PLURALITÉ DES MONDES.

A MONSIEUR L....



OUS voulés, Monſieur, que je vous rende un compte exact de la maniere dont j'aï paſſé mon temps à la Campagne, chés Madame la Marquiſe de G * * *. Savés - vous bien que ce compte exact ſera un Livre ; & ce qu'il y a de pis, un Livre de Philoſophie ? Vous vous attendés à des Fêtes, à des Parties de Jeu ou de Chaſſe, & vous

aurés des Planetes, des Mondes, des Tourbillons; il n'a presque été question que de ces choses-là. Heureusement vous êtes Philosophe, & vous ne vous en moquerés pas tant qu'un autre. Peut-être même serés-vous bien aise que j'aie attiré Madame la Marquise dans le parti de la Philosophie. Nous ne pouvions faire une acquisition plus considérable; car je compte que la beauté & la jeunesse sont toujours des choses d'un grand prix. Ne croyés-vous pas que si la Sagesse elle-même vouloit se présenter aux hommes avec succès, elle ne feroit point mal de paroître sous une figure qui approchât un peu de celle de la Marquise? Sur tout si elle pouvoit avoir dans sa conversation les mêmes agrémens, je suis persuadé que tout le monde courroit après la Sagesse. Ne vous attendés pourtant pas à entendre des merveilles, quand je vous ferai le récit des Entretiens que j'ai eus avec cette Dame; il faudroit presque avoir autant d'esprit qu'elle, pour répéter ce qu'elle a dit de la maniere dont elle l'a dit. Vous lui verrés seulement cette vivacité d'intelligence que vous lui connoissés. Pour moi, je la tiens savante,

à cauſe de l'extrême facilité qu'elle auroit à le devenir. Qu'eſt-ce qui lui manque? D'avoir ouvert les yeux ſur des Livres; cela n'eſt rien, & bien des gens l'ont fait toute leur vie, à qui je refuſerois, ſi j'oſois, le nom de Savans. Au reſte, Monſieur, vous m'aurés une obligation. Je ſai bien qu'avant que d'entrer dans le détail des converſations que j'ai eues avec la Marquiſe, je ſerois en droit de vous décrire le Château où elle étoit allée paſſer l'Automne. On a ſouvent décrit des Châteaux pour de moindres occaſions; mais je vous ferai grace ſur cela. Il ſuffit que vous ſachiés que quand j'arrivai chez elle, je n'y trouvai point de compagnie, & que j'en fus fort aiſe. Les deux premiers jours n'eurent rien de remarquable, ils ſe paſſerent à épuiſer les nouvelles de Paris d'où je venois; mais enſuite vinrent ces Entretiens dont je veux vous faire part. Je vous les diviſerai par Soirs, parce qu'effectivement nous n'eûmes de ces Entretiens que les Soirs.



PREMIER SOIR.

Que la Terre est une Planete qui tourne sur elle-même, & autour du Soleil.

NOus allâmes donc un Soir après souper nous promener dans le Parc. Il faisoit un frais délicieux, qui nous récompensoit d'une journée fort chaude que nous avions essuyée. La Lune étoit levée il y avoit peut-être une heure, & ses rayons qui ne venoient à nous qu'entre les branches des arbres, faisoient un agréable mêlange d'un blanc fort vif, avec tout ce verd qui paroissoit noir. Il n'y avoit pas un nuage qui dérobât ou qui obscurcît la moindre Etoile ; elles étoient toutes d'un or pur & éclatant, & qui étoit encore relevé par le fond bleu où elles sont attachées. Ce spectacle me fit rêver, & peut-être sans la Marquise eussai-je rêvé assés long-temps ; mais la présence

d'une ſi aimable Dame ne me permit pas de m'abandonner à la Lune & aux Etoiles. Ne trouvés-vous pas, lui dis-je, que le jour même n'eſt pas ſi beau qu'une belle nuit? Oui, me répondit-elle, la beauté du jour eſt comme une beauté blonde qui a plus de brillant; mais la beauté de la nuit eſt une beauté brune qui eſt plus touchante. Vous êtes bien généreuſe, repris-je, de donner cet avantage aux brunes, vous qui ne l'êtes pas. Il eſt pourtant vrai que le jour eſt ce qu'il y a de plus beau dans la Nature, & que les Héroïnes de Roman, qui ſont ce qu'il y a de plus beau dans l'imagination, ſont preſque toujours blondes. Ce n'eſt rien que la beauté, répliqua-t-elle, ſi elle ne touche. Avoués que le jour ne vous eût jamais jetté dans une rêverie auſſi douce que celle où je vous ai vu prêt de tomber tout à l'heure à la vue de cette belle nuit. J'en conviens, répondis-je; mais en récompenſe, une blonde comme vous me feroit encore mieux rêver que la plus belle nuit du monde, avec toute ſa beauté brune. Quand cela ſeroit vrai, répliqua-t-elle, je ne m'en contenterois pas. Je voudrois que le jour,

puiſque les blondes doivent être dans ſes intérêts, fît auſſi le même effet. Pourquoi les Amans, qui ſont bons juges de ce qui touche, ne s'adreſſent-ils jamais qu'à la nuit dans toutes les Chanſons & dans toutes les Elégies que je connois ? Il faut bien que la nuit ait leurs remercimens, lui dis-je. Mais, reprit-elle, elle a auſſi toutes leurs plaintes. Le jour ne s'attire point leurs confidences ; d'où cela vient-il ? C'eſt apparemment, répondis-je, qu'il n'inſpire point je ne ſai quoi de triſte & de paſſionné. Il ſemble pendant la nuit que tout ſoit en repos. On s'imagine que les Etoiles marchent avec plus de ſilence que le Soleil ; les objets que le Ciel préſente ſont plus doux, la vue s'y arrête plus aiſément ; enfin on rêve mieux, parce qu'on ſe flatte d'être alors dans toute la Nature la ſeule perſonne occupée à rêver. Peut-être auſſi que le ſpectacle du jour eſt trop uniforme, ce n'eſt qu'un Soleil & une voûte bleue ; mais il ſe peut que la vue de toutes ces Etoiles ſemées confuſément, & diſpoſées au haſard en mille figures différentes, favoriſe la rêverie, & un certain déſordre de penſées où

l'on ne tombe point ſans plaiſir. J'ai toujours ſenti ce que vous me dites, reprit-elle, j'aime les Etoiles, & je me plaindrois volontiers du Soleil qui nous les efface. Ah! m'écriai-je, je ne puis lui pardonner de me faire perdre de vue tous ces Mondes. Qu'appellés-vous tous ces Mondes, me dit-elle, en me regardant, & en ſe tournant vers moi? Je vous demande pardon, répondis-je. Vous m'avés mis ſur ma folie, & auſſi-tôt mon imagination s'eſt échappée. Quelle eſt donc cette folie, reprit-elle? Hélas! répliquai-je, je ſuis bien fâché qu'il faille vous l'avouer, je me ſuis mis dans la tête que chaque Etoile pourroit bien être un Monde. Je ne jurerois pourtant pas que cela fût vrai; mais je le tiens pour vrai, parce qu'il me fait plaiſir à croire. C'eſt une idée qui me plaît, & qui s'eſt placée dans mon eſprit d'une maniere riante. Selon moi, il n'y a pas juſqu'aux vérités à qui l'agrément ne ſoit néceſſaire. Et bien, reprit-elle, puiſque votre folie eſt ſi agréable, donnés-là-moi, je croirai ſur les Etoiles tout ce que vous voudrés, pourvu que j'y trouve du plaiſir. Ah! Madame,

répondis-je bien vîte, ce n'eſt pas un plaiſir comme celui que vous auriés à une Comédie de Moliere; c'en eſt un qui eſt je ne ſai où dans la raiſon, & qui ne fait rire que l'eſprit. Quoi donc, reprit-elle, croyés-vous qu'on ſoit incapable des plaiſirs qui ne ſont que dans la raiſon? Je veux tout à l'heure vous faire voir le contraire, apprenés-moi vos Etoiles. Non, répliquai-je, il ne me ſera point reproché que dans un Bois, à dix heures du ſoir, j'aie parlé de Philoſophie à la plus aimable perſonne que je connoiſſe. Cherchés ailleurs vos Philoſophes.

J'eus beau me défendre encore quelque temps ſur ce ton-là, il fallut céder. Je lui fis du moins promettre pour mon honneur, qu'elle me garderoit le ſecret; & quand je fus hors d'état de m'en pouvoir dédire, & que je voulus parler, je vis que je ne ſavois par où commencer mon diſcours : car avec une perſonne comme elle, qui ne ſavoit rien en matiere de Phyſique, il falloit prendre les choſes de bien loin, pour lui prouver que la Terre pouvoit être une Planete, & les Planetes autant de Terres, & toutes les Etoiles

autant

autant de Soleils qui éclairoient des Mondes. J'en revenois toujours à lui dire qu'il auroit mieux valu s'entretenir de bagatelles, comme toutes personnes raiſonnables auroient fait en notre place. A la fin cependant, pour lui donner une idée générale de la Philoſophie, voici par où je commençai.

Toute la Philoſophie, lui dis-je, n'eſt fondée que ſur deux choſes, ſur ce qu'on a l'eſprit curieux & les yeux mauvais ; car ſi vous aviés les yeux meilleurs que vous ne les avés, vous verriés bien ſi les Etoiles ſont des Soleils qui éclairent autant de Mondes, ou ſi elles n'en ſont pas ; & ſi d'un autre côté vous étiés moins curieuſe, vous ne vous ſoucieriés pas de le ſavoir, ce qui reviendroit au même : mais on veut ſavoir plus qu'on ne voit, c'eſt-là la difficulté. Encore ſi ce qu'on voit on le voyoit bien, ce ſeroit toujours autant de connu ; mais on le voit tout autrement qu'il n'eſt. Ainſi les vrais Philoſophes paſſent leur vie à ne point croire ce qu'ils voyent, & à tâcher de deviner ce qu'ils ne voyent point ; & cette condition n'eſt

pas, ce me ſemble, trop à envier. Sur cela je me figure toujours que la Nature eſt un grand Spectacle qui reſſemble à celui de l'Opera. Du lieu où vous êtes à l'Opera, vous ne voyés pas le Théâtre tout-à-fait comme il eſt ; on a diſpoſé les Décorations & les Machines pour faire de loin un effet agréable, & on cache à votre vue ces roues & ces contre-poids qui font tous les mouvemens. Auſſi ne vous embarraſſés-vous guére de deviner comment tout cela joue. Il n'y a peut-être que quelque Machiniſte caché dans le Parterre, qui s'inquiéte d'un vol qui lui aura paru extraordinaire, & qui veut abſolument démêler comment ce vol a été exécuté. Vous voyés bien que ce Machiniſte-là eſt aſſés fait comme les Philoſophes. Mais ce qui, à l'égard des Philoſophes, augmente la difficulté, c'eſt que dans les Machines que la Nature préſente à nos yeux, les cordes ſont parfaitement bien cachées, & elles le ſont ſi bien, qu'on a été long-temps à deviner ce qui cauſoit les mouvemens de l'Univers. Car repréſentés-vous tous les Sages à l'Opera, ces Pithagores, ces Platons, ces Ariſtotes,

& tous ces gens dont le nom fait aujourd'hui tant de bruit à nos oreilles; ſuppoſons qu'ils voyoient le vol de Phaëton que les Vents enlevent, qu'ils ne pouvoient découvrir les cordes, & qu'ils ne ſavoient point comment le derriere du Théâtre étoit diſpoſé. L'un d'eux diſoit: *C'eſt une certaine Vertu ſecrette qui enleve Phaëton.* L'autre, *Phaëton eſt composé de certains nombres qui le font monter.* L'autre, *Phaëton a une certaine amitié pour le haut du Théâtre; il n'eſt point à ſon aiſe quand il n'y eſt pas.* L'autre, *Phaëton n'eſt pas fait pour voler, mais il aime mieux voler que de laiſſer le haut du Théâtre vuide;* & cent autres rêveries que je m'étonne qui n'ayent perdu de réputation toute l'Antiquité. A la fin Deſcartes & quelques autres Modernes ſont venus, qui ont dit: *Phaëton monte, parce qu'il eſt tiré par des cordes, & qu'un poids plus peſant que lui deſcend.* Ainſi on ne croit plus qu'un corps ſe remue, s'il n'eſt tiré, ou plutôt pouſſé par un autre corps; on ne croit plus qu'il monte ou qu'il deſcende, ſi ce n'eſt par l'effet d'un contre-poids ou d'un reſſort; & qui verroit la Nature telle qu'elle eſt, ne verroit que le derriere du Théâ-

tre de l'Opera. A ce compte, dit la Marquiſe, la Philoſophie eſt devenue bien méchanique? Si méchanique, répondis-je, que je crains qu'on en ait bientôt honte. On veut que l'Univers ne ſoit en grand que ce qu'une Montre eſt en petit, & que tout s'y conduiſe par des mouvemens réglés qui dépendent de l'arrangement des parties. Avoués la vérité. N'avés-vous pas eu quelquefois une idée plus ſublime de l'Univers, & ne lui avés-vous point fait plus d'honneur qu'il ne méritoit? J'ai vu des gens qui l'en eſtimoient moins, depuis qu'ils l'avoient connu. Et moi, répliqua-t-elle, je l'en eſtime beaucoup plus, depuis que je ſai qu'il reſſemble à une Montre. Il eſt ſurprenant que l'ordre de la Nature, tout admirable qu'il eſt, ne roule que ſur des choſes ſi ſimples.

Je ne ſai pas, lui répondis-je, qui vous a donné des idées ſi ſaines, mais en vérité il n'eſt pas trop commun de les avoir. Aſſés de gens ont toujours dans la tête un faux Merveilleux enveloppé d'une obſcurité qu'ils reſpectent. Ils n'admirent la Nature, que parce qu'ils la croyent une eſpéce de Ma-

gie où l'on n'entend rien ; & il eſt ſûr qu'une choſe eſt deshonorée auprès d'eux, dès qu'elle peut être conçue. Mais, Madame, continuai-je, vous êtes ſi bien diſpoſée à entrer dans tout ce que je veux vous dire, que je crois que je n'ai qu'à tirer le rideau, & à vous montrer le monde.

De la Terre où nous ſommes, ce que nous voyons de plus éloigné, c'eſt ce Ciel bleu, cette grande voûte où il ſemble que les Etoiles ſont attachées comme des cloux. On les appelle Fixes, parce qu'elles ne paroiſſent avoir que le mouvement de leur Ciel, qui les emporte avec lui d'Orient en Occident. Entre la Terre & cette derniere voûte des Cieux, ſont ſuſpendus à différentes hauteurs, le Soleil, la Lune, & les cinq autres Aſtres qu'on appelle des Planetes, Mercure, Venus, Mars, Jupiter & Saturne. Ces Planetes n'étant point attachées à un même Ciel, ayant des mouvemens inégaux, elles ſe regardent diverſement, & figurent diverſement enſemble ; au lieu que les Etoiles Fixes ſont toujours dans la même ſituation les unes à l'égard des autres. Le Chariot, par exemple, que

vous voyés qui eſt formé de ces ſept Etoiles, a toujours été fait comme il eſt, & le ſera encore long-temps; mais la Lune eſt tantôt proche du Soleil, tantôt elle en eſt éloignée, & il en va de même des autres Planetes. Voilà comme les choſes parurent à ces anciens Bergers de Chaldée, dont le grand loiſir produiſit les premieres obſervations, qui ont été le fondement de l'Aſtronomie; car l'Aſtronomie eſt née dans la Chaldée, comme la Géométrie naquit, dit-on, en Egypte, où les inondations du Nil, qui confondoient les bornes des champs, furent cauſe que chacun voulut inventer des meſures exactes pour reconnoître ſon champ d'avec celui de ſon voiſin. Ainſi l'Aſtronomie eſt fille de l'Oiſiveté, la Géométrie eſt fille de l'Intérêt; & s'il étoit queſtion de la Poëſie, nous trouverions apparemment qu'elle eſt fille de l'Amour.

Je ſuis bien aiſe, dit la Marquiſe, d'avoir appris cette généalogie des Sciences, & je vois bien qu'il faut que je m'en tienne à l'Aſtronomie. La Géométrie, ſelon ce que vous me dites, demanderoit une ame plus intéreſſée

que je ne l'ai, & la Poësie en demanderoit une plus tendre; mais j'ai autant de loisir que l'Astronomie en peut demander. Heureusement encore nous sommes à la Campagne, & nous y menons quasi une vie pastorale; tout cela convient à l'Astronomie. Ne vous y trompés pas, Madame, repris-je. Ce n'est pas la vraie vie pastorale, que de parler des Planetes & des Etoiles Fixes. Voyés si c'est à cela que les Gens de l'Astrée passent leur temps. Oh! répondit-elle, cette sorte de Bergerie-là est trop dangereuse. J'aime mieux celle de ces Chaldéens dont vous me parliez. Recommencés un peu, s'il vous plaît, à me parler Chaldéen. Quand on eut reconnu cette disposition des Cieux que vous m'avés dite, de quoi fut-il question? Il fut question, repris-je, de deviner comment toutes les parties de l'Univers devoient être arrangées, & c'est-là ce que les Savans appellent faire un Systême. Mais avant que je vous explique le premier des Systêmes, il faut que vous remarquiés, s'il vous plaît, que nous sommes tous faits naturellement comme un certain Fou Athénien dont vous avés entendu

parler, qui s'étoit mis dans la fantaiſie que tous les vaiſſeaux qui abordoient au Port de Pirée, lui appartenoient. Notre folie à nous autres, eſt de croire auſſi que toute la Nature, ſans exception, eſt deſtinée à nos uſages; & quand on demande à nos Philoſophes, à quoi ſert ce nombre prodigieux d'Etoiles Fixes, dont une partie ſuffiroit pour faire ce qu'elles font toutes, ils vous répondent froidement qu'elles ſervent à leur réjouir la vue. Sur ce principe on ne manqua pas d'abord de s'imaginer qu'il falloit que la Terre fût en repos au centre de l'Univers, tandis que tous les Corps céleſtes qui étoient faits pour elle, prendroient la peine de tourner à l'entour pour l'éclairer. Ce fut donc au-deſſus de la Terre qu'on plaça la Lune, & au-deſſus de la Lune on plaça Mercure, enſuite Venus, le Soleil, Mars, Jupiter, Saturne. Au-deſſus de tout cela étoit le Ciel des Etoiles Fixes. La Terre ſe trouvoit juſtement au milieu des Cercles que décrivent ces Planetes, & ils étoient d'autant plus grands, qu'ils étoient plus éloignés de la Terre, & par conſéquent les Planetes plus éloignées employoient

ployoient plus de temps à faire leur cours, ce qui effectivement est vrai. Mais je ne sai pas, interrompit la Marquise, pourquoi vous semblés n'approuver pas cet ordre-là dans l'Univers; il me paroît assés net & assés intelligible, & pour moi je vous déclare que je m'en contente. Je puis me vanter, répliquai-je, que je vous adoucis bien tout ce Systême. Si je vous le donnois tel qu'il a été conçu par Ptolemée son auteur, ou par ceux qui y ont travaillé après lui, il vous jetteroit dans une épouvante horrible. Comme les mouvemens des Planetes ne sont pas si réguliers, qu'elles n'aillent tantôt plus vîte, tantôt plus lentement, tantôt en un sens, tantôt en un autre, & qu'elles ne soient quelquefois plus éloignées de la Terre, quelquefois plus proches; les Anciens avoient imaginé je ne sai combien de Cercles différemment entrelacés les uns dans les autres, par lesquels ils sauvoient toutes ces bizarreries. L'embarras de tous ces Cercles étoit si grand, que dans un temps où l'on ne connoissoit encore rien de meilleur, un Roi de Castille, grand Mathématicien, mais apparemment

peu dévot, disoit que si Dieu l'eût appellé à son Conseil, quand il fit le Monde, il lui eût donné de bons avis. La pensée est trop libertine : mais cela même est assés plaisant, que ce Systême fût alors une occasion de péché, parce qu'il étoit trop confus. Les bons avis que ce Roi vouloit donner, regardoient sans doute la suppression de tous ces Cercles dont on avoit embarrassé les mouvemens célestes. Apparemment ils regardoient aussi une autre suppression de deux ou trois Cieux superflus qu'on avoit mis au-delà des Etoiles Fixes. Ces Philosophes, pour expliquer une sorte de mouvement dans les Corps célestes, faisoient au de-là du dernier Ciel que nous voyons, un Ciel de cristal, qui imprimoit ce mouvement aux Cieux inférieurs. Avoient-ils nouvelle d'un autre mouvement ? C'étoit aussitôt un autre Ciel de cristal. Enfin les Cieux de cristal ne leur coûtoient rien. Et pourquoi ne les faisoit-on que de cristal, dit la Marquise ? N'eussent-ils pas été bons de quelque autre matiere ? Non, répondis-je, il falloit que la lumiere passât au travers ; & d'ailleurs il falloit qu'ils fussent solides. Il le falloit

abſolument ; car Ariſtote avoit trouvé que la ſolidité étoit une choſe attachée à la nobleſſe de leur nature, & puiſqu'il l'avoit dit, on n'avoit garde d'en douter. Mais on a vu des Cometes, qui étant plus élevées qu'on ne croyoit autrefois, briſeroient tout le criſtal des Cieux par où elles paſſent, & caſſeroient tout l'Univers ; & il a fallu ſe réſoudre à faire les Cieux d'une matiere fluide, telle que l'Air. Enfin il eſt hors de doute par les obſervations de ces derniers Siécles, que Venus & Mercure tournent autour du Soleil, & non autour de la Terre, & l'ancien Syſtême eſt abſolument inſoutenable par cet endroit. Je vais donc vous en propoſer un qui ſatisfait à tout, & qui diſpenſeroit le Roi de Caſtille de donner des avis, car il eſt d'une ſimplicité charmante, & qui ſeule le feroit préférer. Il ſembleroit, interrompit la Marquiſe, que votre Philoſophie eſt une eſpece d'enchere, où ceux qui offrent de faire les choſes à moins de frais, l'emportent ſur les autres. Il eſt vrai, repris-je, & ce n'eſt que par là qu'on peut attraper le Plan ſur lequel la Nature a fait ſon Ouvrage. Elle eſt d'une épar-

gne extraordinaire ; tout ce qu'elle pourra faire d'une maniere qui lui coûtera un peu moins, quand ce moins ne seroit presque rien, soyés sûre qu'elle ne le fera que de cette maniere-là. Cette épargne néanmoins s'accorde avec une magnificence surprenante qui brille dans tout ce qu'elle a fait. C'est que la magnificence est dans le dessein, & l'épargne dans l'exécution. Il n'y a rien de plus beau qu'un grand dessein que l'on exécute à peu de frais. Nous autres nous sommes sujets à renverser souvent tout cela dans nos idées. Nous mettons l'épargne dans le dessein qu'a eu la Nature, & la magnificence dans l'exécution. Nous lui donnons un petit dessein, qu'elle exécute avec dix fois plus de dépense qu'il ne faudroit ; cela est tout-à-fait ridicule. Je serai bien aise, dit-elle, que le Systême dont vous m'allés parler, imite de fort près la Nature ; car ce grand ménage-là tournera au profit de mon imagination, qui n'aura pas tant de peine à comprendre ce que vous me dirés. Il n'y a plus ici d'embarras inutiles, repris-je. Figurés-vous un Allemand nommé Copernic, qui fait main-basse sur tous ces Cercles

différens, & ſur tous ces Cieux ſolides qui avoient été imaginés par l'Antiquité. Il détruit les uns, il met les autres en piéces. Saiſi d'une noble fureur d'Aſtronome, il prend la Terre & l'envoye bien loin du centre de l'Univers, où elle s'étoit placée, & dans ce centre il y met le Soleil, à qui cet honneur étoit bien mieux dû. Les Planetes ne tournent plus autour de la Terre, & ne l'enferment plus au milieu du Cercle qu'elles décrivent. Si elles nous éclairent, c'eſt en quelque ſorte par haſard, & parce qu'elles nous rencontrent en leur chemin. Tout tourne préſentement autour du Soleil. La Terre y tourne elle-même, & pour la punir du long repos qu'elle s'étoit attribué, Copernic la charge le plus qu'il peut de tous les mouvemens qu'elle donnoit aux Planetes & aux Cieux. Enfin de tout cet équipage céleſte dont cette petite Terre ſe faiſoit accompagner & environner, il ne lui eſt demeuré que la Lune qui tourne encore autour d'elle. Attendés un peu, dit la Marquiſe, il vient de vous prendre un enthouſiaſme qui vous a fait expliquer les choſes ſi pompeuſement, que je ne crois pas

les avoir entendues. Le Soleil eſt au centre de l'Univers, & là il eſt immobile ; après lui, qu'eſt-ce qui ſuit ? C'eſt Mercure, répondis-je, il tourne autour du Soleil, en ſorte que le Soleil eſt à peu près le centre du cercle que Mercure décrit. Au-deſſus de Mercure eſt Venus, qui tourne de même autour du Soleil. Enſuite vient la Terre, qui étant plus élevée que Mercure & Venus, décrit autour du Soleil un plus grand Cercle que ces Planetes. Enfin ſuivent Mars, Jupiter, Saturne, ſelon l'ordre où je vous les nomme, & vous voyés bien que Saturne doit décrire autour du Soleil le plus grand Cercle de tous ; auſſi employe-t-il plus de temps qu'aucune autre Planete à faire ſa révolution. Et la Lune, vous l'oubliés, interrompit-elle. Je la retrouverai bien, repris-je. La Lune tourne autour de la Terre, & ne l'abandonne point ; mais comme la Terre avance toujours dans le Cercle qu'elle décrit autour du Soleil, la Lune la ſuit, en tournant toujours autour d'elle ; & ſi elle tourne autour du Soleil, ce n'eſt que pour ne point quitter la Terre.

Je vous entends, répondit-elle, &

j'aime la Lune, de nous être reſtée lorſque toutes les autres Planetes nous abandonnent. Avoués que ſi votre Allemand eût pu nous la faire perdre, il l'auroit fait volontiers; car je vois dans tout ſon procédé qu'il étoit bien mal intentionné pour la Terre. Je lui ſai bon gré, répliquai-je, d'avoir rabattu la vanité des hommes, qui s'étoient mis à la plus belle place de l'Univers, & j'ai du plaiſir à voir préſentement la Terre dans la foule des Planetes. Bon! répondit-elle, croyés-vous que la vanité des hommes s'étende juſqu'à l'Aſtronomie? Croyés-vous m'avoir humiliée, pour m'avoir appris que la Terre tourne autour du Soleil? Je vous jure que je ne m'en eſtime pas moins. Mon Dieu, Madame, repris-je, je ſai bien qu'on ſera moins jaloux du rang qu'on tient dans l'Univers, que de celui qu'on croit devoir tenir dans une chambre, & que la préſéance de deux Planetes ne ſera jamais une ſi grande affaire que celle de deux Ambaſſadeurs. Cependant la même inclination qui fait qu'on veut avoir la place la plus honorable dans une cérémonie, fait qu'un Philoſophe

dans un Syſtême ſe met au centre du Monde, s'il peut. Il eſt bien aiſe que tout ſoit fait pour lui; il ſuppoſe peut-être ſans s'en appercevoir ce principe qui le flatte, & ſon cœur ne laiſſe pas de s'intéreſſer à une affaire de pure ſpéculation. Franchement, répliqua-t-elle, c'eſt-là une calomnie que vous avés inventée contre le Genre humain. On n'auroit donc jamais dû recevoir le Syſtême de Copernic, puiſqu'il eſt ſi humiliant. Auſſi, repris-je, Copernic lui-même ſe défioit-il fort du ſuccès de ſon opinion. Il fut très-long-temps à ne la vouloir pas publier. Enfin il s'y réſolut, à la priere de gens très-conſidérables; mais auſſi le jour qu'on lui apporta le premier Exemplaire imprimé de ſon Livre, ſavés-vous ce qu'il fit? il mourut. Il ne voulut point eſſuyer toutes les contradictions qu'il prévoyoit, & ſe tira habilement d'affaire. Ecoutés, dit la Marquiſe, il faut rendre juſtice à tout le monde. Il eſt ſûr qu'on a de la peine à s'imaginer qu'on tourne autour du Soleil; car enfin on ne change point de place, & on ſe retrouve toujours le matin où l'on s'étoit couché le ſoir. Je vois, ce me ſem-

ble, à votre air, que vous m'allés dire que comme la Terre toute entiere marche....... Aſſurément, interrompis-je, c'eſt la même choſe que ſi vous vous endormiés dans un Bateau qui allât ſur la Riviere, vous vous retrouveriés à votre réveil dans la même place & dans la même ſituation à l'égard de toutes les parties du Bateau. Oui; mais, répliqua-t-elle, voici une différence, je trouverois à mon réveil le rivage changé, & cela me feroit bien voir que mon Bateau auroit changé de place. Mais il n'en va pas de même de la Terre, j'y retrouve toutes choſes comme je les avois laiſſées. Non pas, Madame, répondis-je, non pas, le rivage eſt changé auſſi. Vous ſavés qu'au de-là de tous les Cercles des Planetes ſont les Etoiles Fixes, voilà notre rivage. Je ſuis ſur la Terre, & la Terre décrit un grand Cercle autour du Soleil. Je regarde au centre de ce Cercle, j'y vois le Soleil. S'il n'effaçoit point les Etoiles, en pouſſant ma vue en ligne droite au de-là du Soleil, je le verrois néceſſairement répondre à quelques Etoiles Fixes; mais je vois aiſément pendant la nuit à quelles Etoi-

les il a répondu le jour, & c'eſt exacte-
ment la même choſe. Si la Terre ne
changeoit point de place ſur le Cercle
où elle eſt, je verrois toujours le So-
leil répondre aux mêmes Etoiles Fixes;
mais dès que la Terre change de place,
il faut que je le voye répondre à d'au-
tres Etoiles. C'eſt là le rivage qui chan-
ge tous les jours; & comme la Terre
fait ſon Cercle en un an autour du
Soleil, je vois le Soleil en l'eſpace d'une
année répondre ſucceſſivement à di-
verſes Etoiles Fixes qui compoſent un
Cercle. Ce Cercle s'appelle le Zodia-
que. Voulés-vous que je vous faſſe ici
une figure ſur le ſable? Non, répon-
dit-elle, je m'en paſſerai bien, & puis
cela donneroit à mon parc un air ſa-
vant, que je ne veux pas qu'il ait. N'ai-
je pas oui dire qu'un Philoſophe qui
fut jetté par un naufrage dans une Iſle
qu'il ne connoiſſoit point, s'écria à ceux
qui le ſuivoient, en voyant de certai-
nes figures, des lignes & des Cercles
tracés ſur le bord de la Mer: *Courage,
Compagnons, l'Iſle eſt habitée, voici des pas
d'hommes?* Vous jugés bien qu'il ne m'ap-
partient point de faire de ces pas-là,
& qu'il ne faut pas qu'on en voye ici.

Il vaut mieux en effet, répondis-je, qu'on n'y voye que des pas d'Amans, c'est-à-dire, votre nom & vos chiffres, gravés sur l'écorce des arbres par la main de vos Adorateurs. Laissons-là, je vous prie, les Adorateurs, reprit-elle, & parlons du Soleil. J'entends bien comment nous nous imaginons qu'il décrit le Cercle que nous décrivons nous-mêmes; mais ce tour ne s'acheve qu'en un an, & celui que le Soleil fait tous les jours sur notre tête, comment se fait il? Avés-vous remarqué, lui répondis-je, qu'une boule qui rouleroit sur cette allée auroit deux mouvemens? elle iroit vers le bout de l'allée, & en même temps elle tourneroit plusieurs fois sur elle-même, en sorte que la partie de cette boule qui est en haut, descendroit en bas, & que celle d'en bas monteroit en haut. La Terre fait la même chose. Dans le temps qu'elle avance sur le Cercle qu'elle décrit en un an autour du Soleil, elle tourne sur elle-même en vingt-quatre heures; ainsi en vingt-quatre heures chaque partie de la Terre perd le Soleil, & le recouvre; & à mesure qu'en tournant on va vers le côté où

eſt le Soleil, il ſemble qu'il s'éleve ; & quand on commence à s'en éloigner, en continuant le tour, il ſemble qu'il s'abaiſſe. Cela eſt aſſés plaiſant, dit-elle, la Terre prend tout ſur ſoi, & le Soleil ne fait rien. Et quand la Lune & les autres Planetes & les Etoiles Fixes paroiſſent faire un tour ſur notre tête en vingt-quatre heures, c'eſt donc auſſi une imagination ? Imagination pure, repris-je, qui vient de la même cauſe. Les Planetes font ſeulement leurs Cercles autour du Soleil en des temps inégaux ſelon leurs diſtances inégales, & celle que nous voyons aujourd'hui répondre à un certain point du Zodiaque, ou de ce Cercle d'Etoiles Fixes, nous la voyons demain à la même heure répondre à un autre point, tant parce qu'elle a avancé ſur ſon Cercle, que parce que nous avons avancé ſur le nôtre. Nous marchons, & les autres Planetes marchent auſſi, mais plus ou moins vîte que nous ; cela nous met dans différens points de vue à leur égard, & nous fait paroître dans leur cours des bizarreries dont il n'eſt pas néceſſaire que je vous parle. Il ſuffit que vous ſachiés que ce qu'il y a

d'irrégulier dans les Planetes, ne vient que de la diverse maniere dont notre mouvement nous les fait rencontrer, & qu'au fond elles sont toutes très-réglées. Je consens qu'elles le soient, dit la Marquise, mais je voudrois bien que leur régularité coûtât moins à la Terre, on ne l'a guére ménagée, & pour une grosse masse aussi pesante qu'elle est, on lui demande bien de l'agilité. Mais, lui répondis-je, aimeriés-vous mieux que le Soleil, & tous les autres Astres qui sont de très-grands Corps, fissent en vingt-quatre heures autour de la Terre un tour immense, que les Etoiles Fixes qui seroient dans le plus grand Cercle, parcourussent en un jour plus de vingt-sept mille six cens soixante fois deux cens millions de lieues? Car il faut que tout cela arrive, si la Terre ne tourne pas sur elle-même en vingt-quatre heures. En vérité il est bien plus raisonnable qu'elle fasse ce tour, qui n'est tout au plus que de neuf mille lieues. Vous voyés bien que neuf mille lieues en comparaison de l'horrible nombre que je viens de vous dire, ne sont qu'une bagatelle.

Oh! répliqua la Marquise, le Soleil

& les Aſtres ſont tout de feu, le mouvement ne leur coûte rien ; mais la Terre ne paroît guére portative. Et croiriés-vous, repris-je, ſi vous n'en aviés l'expérience, que ce fût quelque choſe de bien portatif qu'un gros Navire monté de cent cinquante pieces de canon, chargé de plus de trois mille hommes, & d'une très-grande quantité de marchandiſes? Cependant il ne faut qu'un petit ſouffle de vent pour le faire aller ſur l'eau, parce que l'eau eſt liquide, & que ſe laiſſant diviſer avec facilité, elle réſiſte peu au mouvement du Navire; ou s'il eſt au milieu d'une Riviere, il ſuivra ſans peine le fil de l'eau, parce qu'il n'y a rien qui le retienne. Ainſi la Terre toute maſſive qu'elle eſt, eſt aiſément portée au milieu de la matiere céleſte, qui eſt infiniment plus fluide que l'eau, & qui remplit tout ce grand eſpace où nagent les Planetes. Et où faudroit-il que la Terre fût cramponnée pour réſiſter au mouvement de cette matiere céleſte, & ne s'y pas laiſſer emporter? C'eſt comme ſi une petite boule de bois pouvoit ne pas ſuivre le courant d'une Riviere.

Mais, répliqua-t-elle encore, comment la Terre avec tout ſon poids ſe ſoutient-elle ſur votre matiere céleſte, qui doit être bien légere, puiſqu'elle eſt ſi fluide ? Ce n'eſt pas à dire, répondis-je, que ce qui eſt fluide, en ſoit plus léger. Que dites-vous de notre gros vaiſſeau, qui avec tout ſon poids eſt plus léger que l'eau, puiſqu'il y ſurnage ? Je ne veux plus vous dire rien, dit-elle, comme en colere, tant que vous aurés le gros Vaiſſeau. Mais m'aſſurés-vous bien qu'il n'y ait rien à craindre ſur une pirouette auſſi légere que vous me faites la Terre ? Et bien, lui répondis-je, faiſons porter la Terre par quatre Eléphans, comme font les Indiens. Voici bien un autre Syſtême, s'écria-t-elle. Du moins j'aime ces gens-là d'avoir pourvu à leur ſûreté, & fait de bons fondemens ; au lieu que nous autres Coperniciens, nous ſommes aſſés inconſidérés pour vouloir bien nager à l'aventure dans cette matiere céleſte. Je gage que ſi les Indiens ſavoient que la Terre fût le moins du monde en péril de ſe mouvoir, ils doubleroient les Eléphans.

Cela le mériteroit bien, repris-je, en riant de ſa penſée; il ne faut point s'épargner les Eléphans pour dormir en aſſurance; & ſi vous en avés beſoin pour cette nuit, nous en mettrons dans notre Syſtême autant qu'il vous plaira; enſuite nous les retrancherons peu à peu, à meſure que vous vous raſſurerés. Sérieuſement, repritelle, je ne crois pas dès à préſent qu'ils me ſoient fort néceſſaires, & je me ſens aſſés de courage pour oſer tourner. Vous irés encore plus loin, répliquai-je, vous tournerés avec plaiſir, & vous vous ferés ſur ce Syſtême des idées réjouiſſantes. Quelquefois, par exemple, je me figure que je ſuis ſuſpendu en l'air, & que j'y demeure ſans mouvement pendant que la Terre tourne ſous moi en vingt-quatre heures. Je vois paſſer ſous mes yeux tous ces viſages différens, les uns blancs, les autres noirs, les autres bazanés, les autres olivâtres. D'abord ce ſont des Chapeaux, & puis des Turbans, & puis des Têtes chevelues, & puis des Têtes raſes; tantôt des Villes à clochers, tantôt des Villes à longues aiguilles qui ont des

Croiſſans,

Croissans, tantôt des Villes à Tours de Porcelaine, tantôt de grands Pays qui n'ont que des Cabanes; ici de vastes Mers; là des déserts épouvantables; enfin toute cette variété infinie qui est sur la surface de la Terre.

En vérité, dit-elle, tout cela mériteroit bien que l'on donnât vingt-quatre heures de son temps à le voir. Ainsi donc dans le même lieu où nous sommes à présent, je ne dis pas dans ce parc, mais dans ce même lieu, à le prendre dans l'air, il y passe continuellement d'autres Peuples qui prennent notre place, & au bout de vingt-quatre heures nous y revenons.

Copernic, lui répondis-je, ne le comprendroit pas mieux. D'abord il passera par ici des Anglois qui raisonneront peut-être de quelque dessein de Politique avec moins de gayeté que nous ne raisonnons de notre Philosophie; ensuite viendra une grande Mer, & il se pourra trouver en ce lieu-là quelque Vaisseau qui n'y sera pas si à son aise que nous. Après cela paroîtront des Iroquois, en mangeant tout vif quelque prisonnier de guerre, qui fera semblant de ne s'en pas sou-

cier ; des Femmes de la Terre de Jeſſo ; qui n'employeront tout leur temps qu'à préparer le repas de leurs maris, & à ſe peindre de bleu les levres & les ſourcils pour plaire aux plus vilains hommes du monde ; des Tartares qui iront fort dévotement en pélerinage vers ce Grand Prêtre qui ne ſort jamais d'un lieu obſcur, où il n'eſt éclairé que par des Lampes, à la lumiere deſquelles on l'adore ; de belles Circaſſiennes qui ne feront aucune façon d'accorder tout au premier venu, hormis ce qu'elles croyent qui appartient eſſentiellement à leurs maris ; de petits Tartares qui iront voler des femmes pour les Turcs & pour les Perſans ; enfin nous qui débiterons peut-être encore des rêveries.

Il eſt aſſés plaiſant, dit la Marquiſe, d'imaginer ce que vous venés de me dire ; mais ſi je voyois tout cela d'en haut, je voudrois avoir la liberté de hâter ou d'arrêter le mouvement de la Terre, ſelon que les objets me plairoient plus ou moins, & je vous aſſure que je ferois paſſer bien vîte ceux qui s'embarraſſent de politique, ou qui mangent leurs en-

nemis ; mais il y en a d'autres pour qui j'aurois de la curiosité. J'en aurois pour ces belles Circassiennes, par exemple, qui ont un usage si particulier. Mais il me vient une difficulté sérieuse. Si la Terre tourne, nous changeons d'air à chaque moment, & nous respirons toujours celui d'un autre Pays. Nullement, Madame, répondis-je, l'air qui environne la Terre ne s'étend que jusqu'à une certaine hauteur, peut-être jusqu'à vingt lieues tout au plus ; il nous suit, & tourne avec nous. Vous avés vu quelquefois l'ouvrage d'un Ver à Soye, ou ces Coques que ces petits animaux travaillent avec tant d'art pour s'y emprisonner. Elles sont d'une soye fort serrée, mais elles sont couvertes d'un certain duvet fort léger & fort lâche. C'est ainsi que la Terre, qui est assés solide, est couverte depuis sa surface jusqu'à une certaine hauteur, d'une espece de duvet, qui est l'air, & toute la Coque de Ver à Soye tourne en même temps. Au-delà de l'air est la matiere céleste, incomparablement plus pure, plus subtile, & même plus agitée qu'il n'est.

Vous me préſentés la Terre ſous des idées bien mépriſables, dit la Marquiſe. C'eſt pourtant ſur cette Coque de Ver à Soye qu'il ſe fait de ſi grands travaux, de ſi grandes guerres, & qu'il regne de tous côtés une ſi grande agitation. Oui, répondis-je, & pendant ce temps-là la Nature qui n'entre point en connoiſſance de tous ces petits mouvemens particuliers, nous emporte tous enſemble d'un mouvement général, & ſe joue de la petite boule.

Il me ſemble, reprit-elle, qu'il eſt ridicule d'être ſur quelque choſe qui tourne, & de ſe tourmenter tant; mais le malheur eſt qu'on n'eſt pas aſſuré qu'on tourne; car enfin, à ne vous rien celer, toutes les précautions que vous prenés pour empêcher qu'on ne s'apperçoive du mouvement de la Terre, me ſont ſuſpectes. Eſt-il poſſible qu'il ne laiſſera pas quelque petite marque ſenſible à laquelle on le reconnoiſſe?

Les mouvemens les plus naturels, répondis-je, les plus ordinaires, ſont ceux qui ſe font le moins ſentir; cela eſt vrai juſques dans la Morale. Le

mouvement de l'amour propre nous eſt ſi naturel, que le plus ſouvent nous ne le ſentons pas, & que nous croyons agir par d'autres principes. Ah! vous moraliſés, dit-elle, quand il eſt queſtion de Phyſique, cela s'appelle bâiller. Retirons-nous, auſſi-bien en voilà aſſés pour la premiere fois. Demain nous reviendrons ici, vous avec vos Syſtêmes, & moi avec mon ignorance.

En retournant au Château, je lui dis, pour épuiſer la matiere des Syſtêmes, qu'il y en avoit un troiſiéme inventé par Ticho-Brahé, qui voulant abſolument que la Terre fût immobile, la plaçoit au centre du Monde, & faiſoit tourner autour d'elle le Soleil, autour duquel tournoient toutes les autres Planetes, parce que depuis les nouvelles découvertes, il n'y avoit pas moyen de faire tourner les Planetes autour de la Terre. Mais la Marquiſe qui a le diſcernement vif & prompt, jugea qu'il y avoit trop d'affectation à exempter la Terre de tourner autour du Soleil, puiſqu'on n'en pouvoit pas exempter tant d'autres grands Corps; que le Soleil n'étoit

plus ſi propre à tourner autour de la Terre, depuis que toutes les Planetes tournoient autour de lui ; que ce Syſtême ne pouvoit être propre tout au plus qu'à ſoutenir l'immobilité de la Terre, quand on avoit bien envie de la ſoutenir, & nullement à la perſuader ; & enfin il fut réſolu que nous nous en tiendrions à celui de Copernic, qui eſt plus uniforme & plus riant, & n'a aucun mêlange de préjugé. En effet, la ſimplicité dont il eſt, perſuade, & ſa hardieſſe fait plaiſir.



SECOND SOIR.

Que la Lune est une Terre habitée.

LE lendemain au matin dès que l'on put entrer dans l'appartement de la Marquise, j'envoyai savoir de ses nouvelles, & lui demander si elle avoit pu dormir en tournant. Elle me fit répondre qu'elle étoit déja toute accoutumée à cette allure de la Terre, & qu'elle avoit passé la nuit aussi tranquillement qu'auroit pu faire Copernic lui-même. Quelque temps après il vint chés elle du monde qui y demeura jusqu'au soir, selon l'ennuyeuse coutume de la Campagne. Encore leur fut-on bien obligé, car la campagne leur donnoit aussi le droit de pousser leur visite jusqu'au lendemain, s'ils eussent voulu, & ils eurent l'honnêteté de ne le pas faire. Ainsi la Marquise & moi nous nous retrouvâmes libres le soir. Nous allâmes encore dans le Parc, & la conversation ne manqua pas de tourner aussi-tôt sur nos Systêmes. Elle les avoit

ſi bien conçus, qu'elle dédaigna d'en parler une ſeconde fois, & elle voulut que je la menaſſe à quelque choſe de nouveau. Et bien donc, lui dis-je, puiſque le Soleil qui eſt préſentement immobile, a ceſſé d'être Planete, & que la Terre qui ſe meut autour de lui, a commencé d'en être une, vous ne ſerés pas ſi ſurpriſe d'entendre dire que la Lune eſt une Terre comme celle-ci, & qu'apparemment elle eſt habitée. Je n'ai pourtant jamais oui parler de la Lune habitée, dit-elle, que comme d'une folie & d'une viſion. C'en eſt peut-être une auſſi, répondis-je. Je ne prends parti dans ces choſes-là que comme on en prend dans les Guerres civiles, où l'incertitude de ce qui peut arriver, fait qu'on entretient toujours des intelligences dans le parti oppoſé, & qu'on a des ménagemens avec ſes Ennemis même. Pour moi, quoique je croye la Lune habitée, je ne laiſſe pas de vivre civilement avec ceux qui ne le croyent pas, & je me tiens toujours en état de me pouvoir ranger à leur opinion avec honneur, ſi elle avoit le deſſus ; mais en attendant qu'ils ayent ſur nous quel-
que

que avantage considérable, voici ce qui m'a fait pencher du côté des habitans de la Lune.

Supposons qu'il n'y ait jamais eu nul commerce entre Paris & Saint-Denis, & qu'un Bourgeois de Paris, qui ne sera jamais sorti de sa Ville, soit sur les Tours de Notre-Dame, & voye Saint-Denis de loin ; on lui demandera s'il croit que Saint-Denis soit habité comme Paris. Il répondra hardiment que non ; car, dira-t-il, je vois bien les habitans de Paris, mais ceux de Saint-Denis, je ne les vois point, on n'en a jamais entendu parler. Il y aura quelqu'un qui lui représentera, qu'à la vérité quand on est sur les Tours de Notre-Dame, on ne voit pas les habitans de Saint-Denis, mais que l'éloignement en est cause ; que tout ce qu'on peut voir de Saint-Denis ressemble fort à Paris ; que Saint-Denis a des clochers, des maisons, des murailles, & qu'il pourroit bien encore ressembler à Paris pour être habité. Tout cela ne gagnera rien sur mon Bourgeois, il s'obstinera toujours à soutenir que Saint-Denis n'est point habité, puisqu'il n'y voit personne. Notre Saint-Denis c'est la Lune, & chacun de nous est ce Bourgeois de

Paris, qui n'eſt jamais ſorti de ſa Ville.

Ah! interrompit la Marquiſe, vous nous faites tort, nous ne ſommes point ſi ſots que votre Bourgeois; puiſqu'il voit que Saint-Denis eſt tout fait comme Paris, il faut qu'il ait perdu la raiſon pour ne le pas croire habité; mais la Lune n'eſt point du tout faite comme la Terre. Prenés garde, Madame, repris-je; car s'il faut que la Lune reſſemble en tout à la Terre, vous voilà dans l'obligation de croire la Lune habitée. J'avoue, répondit-elle, qu'il n'y aura pas moyen de s'en diſpenſer, & je vous vois un air de confiance qui me fait déja peur. Les deux mouvemens de la Terre dont je ne me fuſſe jamais doutée, me rendent timide ſur tout le reſte; mais pourtant ſeroit-il bien poſſible que la Terre fût lumineuſe comme la Lune? Car il faut cela pour leur reſſemblance. Hélas! Madame, répliquai-je, être lumineux n'eſt pas ſi grand'choſe que vous penſés. Il n'y a que le Soleil en qui cela ſoit une qualité conſidérable. Il eſt lumineux par lui-même, & en vertu d'une nature particuliere qu'il a; mais les Planetes n'éclairent que parce qu'elles ſont éclairées de lui. Il envoye ſa lumiere à la Lune, elle nous la renvoye;

& il faut que la Terre renvoye auſſi à la Lune la lumiere du Soleil ; il n'y a pas plus loin de la Terre à la Lune, que de la Lune à la Terre.

Mais, dit la Marquiſe, la Terre eſt-elle auſſi propre que la Lune à renvoyer la lumiere du Soleil? Je vous vois toujours pour la Lune, repris-je, un reſte d'eſtime dont vous ne ſauriés vous défaire. La lumiere eſt compoſée de petites balles qui bondiſſent ſur ce qui eſt ſolide, & retournent d'un autre côté, au lieu qu'elles paſſent au travers de ce qui leur préſente des ouvertures en ligne droite, comme l'air ou le verre. Ainſi ce qui fait que la Lune nous éclaire, c'eſt qu'elle eſt un Corps dur & ſolide, qui nous renvoye ces petites balles. Or je crois que vous ne conteſterés pas à la Terre cette même dureté & cette même ſolidité. Admirés donc ce que c'eſt que d'être poſté avantageuſement. Parce que la Lune eſt éloignée de nous, nous ne la voyons que comme un Corps lumineux, & nous ignorons que ce ſoit une groſſe maſſe ſemblable à la Terre. Au contraire, parce que la Terre a le malheur que nous la voyons de trop près, elle ne nous paroît qu'une groſſe maſſe,

propre ſeulement à fournir de la pâture aux animaux, & nous ne nous appercevons pas qu'elle eſt lumineuſe, faute de nous pouvoir mettre à quelque diſtance d'elle. Il en iroit donc de la même maniere, dit la Marquiſe, que lorſque nous ſommes frappés de l'éclat des conditions élevées au-deſſus des nôtres, & que nous ne voyons pas qu'au fond elles ſe reſſemblent toutes extrêmement.

C'eſt la même choſe, répondis-je. Nous voulons juger de tout, & nous ſommes toujours dans un mauvais point de vue. Nous voulons juger de nous, nous en ſommes trop près. Nous voulons juger des autres, nous en ſommes trop loin. Qui ſeroit entre la Lune & la Terre, ce ſeroit la vraie place pour les bien voir. Il faudroit être ſimplement ſpectateur du Monde, & non pas habitant. Je ne me conſolerai jamais, dit-elle, de l'injuſtice que nous faiſons à la Terre, & de la préoccupation trop favorable où nous ſommes pour la Lune, ſi vous ne m'aſſurés que les gens de la Lune ne connoiſſent pas mieux leurs avantages que nous les nôtres, & qu'ils prennent notre Terre pour un aſtre, ſans ſavoir que leur habitation

en eſt un auſſi. Pour cela, repris-je, je vous le garantis. Nous leur paroiſſons faire aſſés régulierement nos fonctions d'aſtre. Il eſt vrai qu'ils ne nous voyent pas décrire un cercle autour d'eux ; mais il n'importe, voici ce que c'eſt. La moitié de la Lune qui ſe trouva tournée vers nous au commencement du monde, y a toujours été tournée depuis ; elle ne nous préſente jamais que ces yeux, cette bouche, & le reſte de ce viſage que notre imagination lui compoſe ſur le fondement des taches qu'elle nous montre. Si l'autre moitié oppoſée ſe préſentoit à nous, d'autres taches différemment arrangées nous feroient ſans doute imaginer quelque autre figure. Ce n'eſt pas que la Lune ne tourne ſur elle-même, elle y tourne en autant de temps qu'autour de la Terre, c'eſt-à-dire, en un mois ; mais lorſqu'elle fait une partie de ce tour ſur elle-même, & qu'il devroit ſe cacher à nous, une joue, par exemple, de ce prétendu viſage, & paroître quelqu'autre choſe, elle fait juſtement une ſemblable partie de ſon cercle autour de la Terre, & ſe mettant dans un nouveau point de vue, elle nous montre encore cette même joue. Ainſi la Lune, qui à l'égard

du Soleil & des autres Aſtres tourne ſur elle-même, n'y tourne point à notre égard. Ils lui paroiſſent tous ſe lever & ſe coucher en l'eſpace de quinze jours; mais pour notre Terre, elle là voit toujours ſuſpendue au même endroit du Ciel. Cette immobilité apparente ne convient guére à un Corps qui doit paſſer pour un Aſtre, mais auſſi elle n'eſt pas parfaite. La Lune a un certain balancement qui fait qu'un petit coin de viſage ſe cache quelquefois, & qu'un petit coin de la moitié oppoſée ſe montre. Or elle ne manque pas, ſur ma parole, de nous attribuer ce tremblement, & de s'imaginer que nous avons dans le Ciel comme un mouvement de Pendule qui va & vient.

Toutes ces Planetes, dit la Marquiſe, ſont faites comme nous, qui rejettons toujours ſur les autres ce qui eſt en nous-mêmes. La Terre dit: *Ce n'eſt pas moi qui tourne, c'eſt le Soleil.* La Lune dit: *Ce n'eſt pas moi qui tremble, c'eſt la Terre.* Il y a bien de l'erreur par-tout. Je ne vous conſeille pas d'entreprendre d'y rien réformer, répondis-je; il vaut mieux que vous acheviés de vous convaincre de l'entiere reſſemblance de la Terre & de la Lune. Repréſentés-vous ces deux

grandes boules suspendues dans les Cieux. Vous savés que le Soleil éclaire toujours une moitié des Corps qui sont ronds, & que l'autre moitié est dans l'ombre. Il y a donc toujours une moitié, tant de la Terre que de la Lune, qui est éclairée du Soleil, c'est-à-dire, qui a le jour, & une autre moitié qui est dans la nuit. Remarqués d'ailleurs que comme une balle a moins de force & de vîtesse après qu'elle a été donner contre une muraille qui l'a renvòyée d'un autre côté, de même la lumiere s'affoiblit lorsqu'elle a été réfléchie par quelque Corps. Cette lumiere blanchâtre qui nous vient de la Lune est la lumiere même du Soleil, mais elle ne peut venir de la Lune à nous que par une réflexion. Elle a donc beaucoup perdu de la force & de la vivacité qu'elle avoit lorsqu'elle étoit reçue directement sur la Lune; & cette lumiere éclatante, que nous recevons du Soleil, & que la Terre réfléchit sur la Lune, ne doit plus être qu'une lumiere blanchâtre quand elle y est arrivée. Ainsi ce qui nous paroît lumineux dans la Lune, & qui nous éclaire pendant les nuits, ce sont des parties de la Lune qui ont le jour; & les parties de la Terre qui ont le jour

lorſqu'elles ſont tournées vers les parties de la Lune qui ont la nuit, les éclairent auſſi. Tout dépend de la maniere dont la Lune & la Terre ſe regardent. Dans les premiers jours du mois que l'on ne voit pas la Lune, c'eſt qu'elle eſt entre le Soleil & nous, & qu'elle marche de jour avec le Soleil. Il faut néceſſairement que toute ſa moitié qui a le jour, ſoit tournée vers le Soleil, & que toute ſa moitié qui a la nuit, ſoit tournée vers nous. Nous n'avons garde de voir cette moitié qui n'a aucune lumiere pour ſe faire voir; mais cette moitié de la Lune qui a la nuit, étant tournée vers la moitié de la Terre qui a le jour, nous voit ſans être vue, & nous voit ſous la même figure que nous voyons la Pleine-Lune. C'eſt alors pour les gens de la Lune *Pleine-Terre*, s'il eſt permis de parler ainſi. Enſuite la Lune qui avance ſur ſon cercle d'un mois, ſe dégage de deſſous le Soleil, & commence à tourner vers nous un petit coin de ſa moitié éclairée, & voilà le Croiſſant. Alors auſſi les parties de la Lune qui ont la nuit, commencent à ne plus voir toute la moitié de la Terre qui a le jour, & nous ſommes en décours pour elles.

Il n'en faut pas davantage, dit bruſ-

quement la Marquiſe, je ſaurai tout le reſte quand il me plaira; je n'ai qu'à y penſer un moment, & qu'à promener la Lune ſur ſon cercle d'un mois. Je vois en général que dans la Lune ils ont un mois à rebours du nôtre; & je gage que quand nous avons Pleine-Lune, c'eſt que toute la moitié lumineuſe de la Lune eſt tournée vers toute la moitié obſcure de la Terre, qu'alors ils ne nous voyent point du tout, & qu'ils comptent *Nouvelle Terre*. Je ne voudrois pas qu'il me fût reproché de m'être fait expliquer tout au long une choſe ſi aiſée. Mais les Eclipſes comment vont-elles? Il ne tient qu'à vous de le deviner, répondis-je. Quand la Lune eſt nouvelle, qu'elle eſt entre le Soleil & nous, & que toute ſa moitié obſcure eſt tournée vers nous qui avons le jour, vous voyés bien que l'ombre de cette moitié obſcure ſe jette vers nous. Si la Lune eſt juſtement ſous le Soleil, cette ombre nous le cache, & en même temps noircit une partie de cette moitié lumineuſe de la Terre qui étoit vue par la moitié obſcure de la Lune. Voilà donc une Eclipſe de Soleil pour nous pendant notre jour, & une Eclipſe de Terre pour la Lune pendant ſa nuit. Lorſque la Lune eſt

pleine, la Terre eſt entr'elle & le Soleil; & toute la moitié obſcure de la Terre eſt tournée vers toute la moitié lumineuſe de la Lune. L'ombre de la Terre ſe jette donc vers la Lune; ſi elle tombe ſur le Corps de la Lune, elle noircit cette moitié lumineuſe que nous voyons, & à cette moitié lumineuſe qui avoit le jour, elle lui dérobe le Soleil. Voilà donc une Eclipſe de Lune pendant notre nuit, & une Eclipſe de Soleil pour la Lune pendant le jour dont elle jouiſſoit. Ce qui fait qu'il n'arrive pas des Eclipſes toutes les fois que la Lune eſt entre le Soleil & la Terre, ou la Terre entre le Soleil & la Lune, c'eſt que ſouvent ces trois Corps ne ſont pas exactement rangés en ligne droite, & que par conſéquent celui qui devroit faire l'Eclipſe, jette ſon ombre un peu à côté de celui qui en devroit être couvert.

Je ſuis fort étonnée, dit la Marquiſe, qu'il y ait ſi peu de myſtere aux Eclipſes, & que tout le monde n'en devine pas la cauſe. Ah! vraiment, répondis-je, il y a bien des Peuples, qui de la maniere dont ils s'y prennent, ne la devineront encore de long-temps. Dans toutes les Indes Orientales, on croit que quand le Soleil & la Lune s'éclipſent,

c'eſt qu'un certain Dragon qui a les griffes fort noires, les étend ſur ces Aſtres dont il veut ſe ſaiſir ; & vous voyés pendant ce temps-là les rivieres couvertes de têtes d'Indiens qui ſe ſont mis dans l'eau juſqu'au cou, parce que c'eſt une ſituation très-dévote ſelon eux, & très-propre à obtenir du Soleil & de la Lune qu'ils ſe défendent bien contre le Dragon. En Amérique, on étoit perſuadé que le Soleil & la Lune étoient fâchés quand ils s'éclipſoient, & Dieu ſait ce qu'on ne faiſoit pas pour ſe raccommoder avec eux. Mais les Grecs qui étoient ſi rafinés, n'ont-ils pas cru long-temps que la Lune étoit enſorcelée, & que des Magiciennes la faiſoient deſcendre du Ciel pour jetter ſur les herbes une certaine écume malfaiſante? Et nous, n'eumes-nous pas belle peur il n'y a que trente-deux ans, * à une certaine Eclipſe de Soleil, qui à la vérité fut totale? Une infinité de gens ne ſe tinrent-ils pas enfermés dans des caves? Et les Philoſophes qui écrivirent pour nous raſſurer, n'écrivirent-ils pas en vain ou à peu près? Ceux qui s'étoient refugiés dans les caves en ſortirent-ils?

En vérité, reprit-elle, tout cela eſt

* En 1654.

trop honteuxpour les hommes ; il devroit y avoir un Arrêt du Genre humain, qui défendît qu'on parlât jamais d'Eclipses, de peur que l'on ne conserve la mémoire des sotises qui ont été faites ou dites sur ce chapitre-là. Il faudroit donc, répliquai-je, que le même Arrêt abolît la mémoire de toutes choses, & défendît qu'on parlât jamais de rien ; car je ne sache rien au monde qui ne soit le monument de quelque sotise des hommes.

Dites-moi, je vous prie, une chose, dit la Marquise ; ont-ils autant de peur des Eclipses dans la Lune, que nous en avons ici ? Il me paroîtroit tout-à-fait burlesque que les Indiens de ce pays-là se missent à l'eau comme les nôtres, que les Amériquains crussent notre Terre fâchée contr'eux, que les Grecs s'imaginassent que nous fussions ensorcelés, que nous allassions gâter leurs herbes, & qu'enfin nous leur rendissions la consternation qu'ils causent ici bas. Je n'en doute nullement, répondis-je. Je voudrois bien savoir pourquoi Messieurs de la Lune auroient l'esprit plus fort que nous. De quel droit nous feront-ils peur sans que nous leur en fassions ? Je croirois même, ajoutai-je en riant, que comme un nombre prodigieux d'hom-

mes ont été aſſés foux, & le ſont encore aſſés pour adorer la Lune, il y a des gens dans la Lune qui adorent auſſi la Terre, & que nous ſommes à genoux les uns devant les autres. Après cela, dit-elle, nous pouvons bien prétendre à envoyer des influences à la Lune, & à donner des criſes à ſes malades; mais comme il ne faut qu'un peu d'eſprit & d'habileté dans les gens de ce pays-là, pour détruire tous ces honneurs dont nous nous flattons, j'avoue que je crains toujours que nous n'ayons quelque déſavantage.

Ne craignés rien, répondis-je, il n'y a pas d'apparence que nous ſoyons la ſeule ſote eſpèce de l'Univers. L'ignorance eſt quelque choſe de bien propre à être généralement répandu; & quoique je ne faſſe que deviner celle des gens de la Lune, je n'en doute non plus que des nouvelles les plus ſûres qui nous viennent de là.

Et quelles ſont ces nouvelles ſûres? interrompit-elle. Ce ſont celles, répondis-je, qui nous ſont rapportées par ces Savans, qui y voyagent tous les jours avec des Lunettes d'approche. Ils vous diront qu'ils y ont découvert des terres, des mers, des lacs, de très-hautes montagnes, des abîmes très-profonds.

Vous me ſurprenés, reprit-elle. Je conçois bien qu'on peut découvrir ſur la Lune des montagnes & des abîmes, cela ſe reconnoît apparemment à des inégalités remarquables; mais comment diſtinguer des terres & des mers? On les diſtingue, répondis-je, parce que les eaux qui laiſſent paſſer au travers d'elles-mêmes une partie de la lumiere, & qui en renvoyent moins, paroiſſent de loin comme des taches obſcures, & que les terres qui par leur ſolidité la renvoyent toute, ſont des endroits plus brillans. L'illuſtre Monſieur Caſſini, l'homme du monde à qui le Ciel eſt le mieux connu, a découvert ſur la Lune quelque choſe qui ſe ſépare en deux, ſe réunit enſuite, & ſe va perdre dans une eſpèce de puits. Nous pouvons nous flatter avec bien de l'apparence que c'eſt une riviere. Enfin on connoît aſſés toutes ces différentes parties pour leur avoir donné des noms, & ce ſont ſouvent des noms de Savans. Un endroit s'appelle Copernic, un autre Archimede, un autre Galilée; il y a un Promontoire des Songes, une Mer des Pluies, une Mer de Nectar, une Mer de Criſes; enfin la deſcription de la Lune eſt ſi exacte, qu'un Savant qui s'y trouveroit préſen-

tement ne s'y égareroit non plus que je ferois dans Paris.

Mais, reprit-elle, je serois bien aise de savoir encore plus en détail comment est fait le dedans du pays. Il n'est pas possible, répliquai-je, que Messieurs de l'Observatoire vous en instruisent ; il faut le demander à Astolfe, qui fut conduit dans la Lune par Saint Jean. Je vous parle d'une des plus agréables folies de l'Arioste, & je suis sûr que vous serés bien aise de la savoir. J'avoue qu'il eût mieux fait de n'y pas mêler Saint Jean, dont le nom est si digne de respect ; mais enfin c'est une licence poëtique, qui peut seulement passer pour un peu trop gaie. Cependant tout le Poëme est dédié à un Cardinal, & un grand Pape l'a honoré d'une approbation éclatante que l'on voit au-devant de quelques Editions. Voici de quoi il s'agit. Roland neveu de Charlemagne étoit devenu fou, parce que la belle Angélique lui avoit préféré Médor. Un jour Astolfe, brave Paladin, se trouva dans le Paradis Terrestre, qui étoit sur la cime d'une montagne très-haute, où son Hippogrife l'avoit porté. Là il rencontra Saint Jean, qui lui dit, que pour guérir la folie de Roland, il étoit nécessaire qu'ils

fiſſent enſemble le voyage de la Lune. Aſtolfe qui ne demandoit qu'à voir du pays, ne ſe fait point prier, & auſſi-tôt voilà un chariot de feu qui enleve par les airs l'Apôtre & le Paladin. Comme Aſtolfe n'étoit pas grand Philoſophe, il fut fort ſurpris de voir la Lune beaucoup plus grande qu'elle ne lui avoit paru de deſſus la Terre. Il fut bien plus ſurpris encore de voir d'autres fleuves, d'autres lacs, d'autres montagnes, d'autres villes, d'autres forêts, & ce qui m'auroit bien ſurpris auſſi, des Nymphes qui chaſſoient dans ces forêts. Mais ce qu'il vit de plus rare dans la Lune, c'étoit un vallon, où ſe trouvoit tout ce qui ſe perdoit ſur la Terre, de quelque eſpéce qu'il fût, & les couronnes, & les richeſſes, & la renommée, & une infinité d'eſpérances, & le temps qu'on donne au jeu, & les aumônes qu'on fait faire après ſa mort, & les vers qu'on préſente aux Princes, & les ſoupirs des Amans.

Pour les ſoupirs des Amans, interrompit la Marquiſe, je ne ſai pas ſi du temps de l'Arioſte ils étoient perdus; mais en ce temps-ci, je n'en connois point qui aillent dans la Lune. N'y eût-il que vous, Madame, repris-je, vous y en avés fait aller un aſſés bon nombre.

bre. Enfin la Lune eſt ſi exacte à recueillir ce qui ſe perd ici-bas, que tout y eſt; mais l'Arioſte ne vous dit cela qu'à l'oreille, tout y eſt juſqu'à la donation de Conſtantin. C'eſt que les Papes ont prétendu être maîtres de Rome & de l'Italie, en vertu d'une donation que l'Empereur Conſtantin leur en avoit faite; & la vérité eſt qu'on ne ſauroit dire ce qu'elle eſt devenue. Mais devinés de quelle ſorte de choſe on ne trouve point dans la Lune? De la folie. Tout ce qu'il y en a jamais eu ſur la Terre, s'y eſt très-bien conſervé. En récompenſe il n'eſt pas croyable combien il y a dans la Lune d'eſprits perdus. Ce ſont autant de phioles pleines d'une liqueur fort ſubtile, & qui s'évapore aiſément ſi elle n'eſt enfermée; & ſur chacune de ces phioles eſt écrit le nom de celui à qui l'eſprit appartient. Je crois que l'Arioſte les met toutes en un tas; mais j'aime mieux me figurer qu'elles ſont rangées bien proprement dans de longues galeries. Aſtolfe fut fort étonné de voir que les phioles de beaucoup de gens qu'il avoit crus très-ſages, étoient pourtant bien pleines; & pour moi je ſuis perſuadé que la mienne s'eſt remplie conſidérablement depuis que je vous entretiens

de visions, tantôt philosophiques, tantôt poëtiques. Mais ce qui me console, c'est qu'il n'est pas possible que par tout ce que je vous dis, je ne vous fasse avoir bientôt aussi une petite phiole dans la Lune. Le bon Paladin ne manqua pas de trouver la sienne parmi tant d'autres. Il s'en saisit avec la permission de Saint Jean, & reprit tout son esprit par le nés comme de l'eau de la Reine d'Hongrie; mais l'Arioste dit qu'il ne le porta pas bien loin, & qu'il le laissa retourner dans la Lune par une folie qu'il fit à quelque temps de-là. Il n'oublia pas la phiole de Roland, qui étoit le sujet du voyage. Il eut assés de peine à la porter; car l'esprit de ce Héros étoit de sa nature assés pesant, & il n'y en manquoit pas une seule goutte. Ensuite l'Arioste, selon sa louable coutume de dire tout ce qu'il lui plaît, apostrophe sa Maîtresse, & lui dit en de fort beaux vers : *Qui montera aux Cieux, ma Belle, pour en rapporter l'esprit que vos charmes m'ont fait perdre? Je ne me plaindrois pas de cette perte-là, pourvu qu'elle n'allât pas plus loin; mais s'il faut que la chose continue comme elle a commencé, je n'ai qu'à m'attendre à devenir tel que j'ai décrit Roland. Je ne crois pourtant pas que pour ravoir mon esprit, il soit besoin que j'aille*

par les airs jusque dans la Lune ; mon esprit ne loge pas si haut ; il va errant sur vos yeux, sur votre bouche, & si vous voulés bien que je m'en resaisisse, permettés que je le recueille avec mes lévres. Cela n'est-il pas joli? Pour moi, à raisonner comme l'Arioste, je serois d'avis qu'on ne perdît jamais l'esprit que par l'amour ; car vous voyés qu'il ne va pas bien loin, & qu'il ne faut que des lévres qui sachent le recouvrer ; mais quand on le perd par d'autres voies, comme nous le perdons, par exemple, à philosopher présentement, il va droit dans la Lune, & on ne le rattrape pas quand on veut. En récompense, répondit la Marquise, nos phioles seront honorablement dans le quartier des phioles philosophiques ; au lieu que nos esprits iroient peut-être errans sur quelqu'un qui n'en seroit pas digne. Mais pour achever de m'ôter le mien, dites-moi, & dites-moi bien sérieusement, si vous croyés qu'il y ait des hommes dans la Lune ; car jusqu'à présent vous ne m'en avés pas parlé d'une maniere assés positive. Moi? repris je, je ne crois point du tout qu'il y ait des hommes dans la Lune. Voyés combien la face de la Nature est changée d'ici à la Chine ; d'autres visages, d'autres figu-

res, d'autres mœurs, & preſque d'autres principes de raiſonnement. D'ici à la Lune le changement doit être bien plus conſidérable. Quand on va vers de certaines terres nouvellement découvertes, à peine ſont-ce des hommes que les habitans que l'on y trouve, ce ſont des animaux à figure humaine, encore quelquefois aſſés imparfaite, mais preſque ſans aucune raiſon humaine. Qui pourroit pouſſer juſqu'à la Lune, aſſurément ce ne ſeroient plus des hommes qu'on y trouveroit.

Quelles ſortes de gens ſeroient-ce donc? reprit la Marquiſe, avec un air d'impatience. De bonne foi, Madame, répliquai-je, je n'en ſai rien. S'il ſe pouvoit faire que nous euſſions de la raiſon, & que nous ne fuſſions pourtant pas hommes, & ſi d'ailleurs nous habitions la Lune, nous imaginerions-nous bien qu'il y eût ici bas cette eſpéce bizarre de créatures qu'on appelle le Genre humain? Pourrions-nous bien nous figurer quelque choſe qui eût des paſſions ſi folles, & des réflexions ſi ſages; une durée ſi courte, & des vues ſi longues; tant de ſcience ſur des choſes preſque inutiles, & tant d'ignorance ſur les plus importantes; tant d'ardeur pour la li-

berté, & tant d'inclination à la ſervitude; une ſi forte envie d'être heureux, & une ſi grande incapacité de l'être? Il faudroit que les gens de la Lune euſſent bien de l'eſprit, s'ils devinoient tout cela. Nous nous voyons inceſſamment nous mêmes, & nous en ſommes encore à deviner comment nous ſommes faits. On a été réduit à dire que les Dieux étoient ivres de nectar lorſqu'ils firent les hommes, & que quand ils vinrent à regarder leur ouvrage de ſang froid, ils ne purent s'empêcher d'en rire. Nous voilà donc bien en ſûreté du côté des gens de la Lune, dit la Marquiſe, ils ne nous devineront pas; mais je voudrois que nous les puſſions deviner; car en vérité cela inquiéte, de ſavoir qu'ils ſont là-haut dans cette Lune que nous voyons, & de ne pouvoir pas ſe figurer comment ils ſont faits. Et pourquoi, répondis je, n'avés-vous point d'inquiétude ſur les habitans de cette grande Terre Auſtrale qui nous eſt encore entierement inconnue? Nous ſommes portés eux & nous ſur un même vaiſſeau, dont ils occupent la proue, & nous la poupe. Vous voyés que de la poupe à la proue il n'y a aucune communication, & qu'à un bout du navire on ne ſait point quel-

les gens ſont à l'autre, ni ce qu'ils y font;
& vous voudriés ſavoir ce qui ſe paſſe
dans la Lune, dans cet autre vaiſſeau
qui flotte loin de nous par les Cieux?

Oh! reprit-elle, je compte les habitans de la Terre Auſtrale pour connus, parce qu'aſſurément ils doivent nous reſſembler beaucoup, & qu'enfin on les connoîtra quand on voudra ſe donner la peine de les aller voir; ils demeureront toujours là, & ne nous échapperont pas; mais ces gens de la Lune, on ne les connoîtra jamais, cela eſt déſeſpérant. Si je vous répondois ſérieuſement, répliquai-je, qu'on ne ſait ce qui arrivera, vous vous moqueriés de moi, & je le mériterois ſans doute. Cependant je me défendrois aſſés bien, ſi je voulois. J'ai une penſée très-ridicule, qui a un air de vraiſemblance qui me ſurprend; je ne ſai où elle peut l'avoir pris, étant auſſi impertinente qu'elle eſt. Je gage que je vais vous réduire à avouer contre toute raiſon, qu'il pourra y avoir un jour du commerce entre la Terre & la Lune. Remettés-vous dans l'eſprit l'état où étoit l'Amérique avant qu'elle eût été découverte par Chriſtophe Colomb. Ses habitans vivoient dans une ignorance extrême. Loin de connoître les Scien-

ces, ils ne connoiſſoient pas les Arts les plus ſimples & les plus néceſſaires. Ils alloient nuds, ils n'avoient point d'autres armes que l'arc, ils n'avoient jamais conçu que des Hommes puſſent être portés par des animaux; ils regardoient la Mer comme un grand eſpace défendu aux Hommes, qui ſe joignoit au Ciel, & au-delà duquel il n'y avoit rien. Il eſt vrai qu'après avoir paſſé des années entieres à creuſer le tronc d'un gros Arbre avec des pierres tranchantes, ils ſe mettoient ſur la Mer dans ce tronc, & alloient terre à terre portés par le vent & par les flots. Mais comme ce Vaiſſeau étoit ſujet à être ſouvent renverſé, il falloit qu'ils ſe miſſent auſſi-tôt à la nage pour le rattraper, & à proprement parler, ils nageoient toujours, hormis le temps qu'ils ſe délaſſoient. Qui leur eût dit qu'il y avoit une ſorte de Navigation incomparablement plus parfaite, qu'on pouvoit traverſer cette étendue infinie d'eaux de tel côté & de tel ſens qu'on vouloit, qu'on s'y pouvoit arrêter ſans mouvement au milieu des flots émus, qu'on étoit maître de la vîteſſe avec laquelle on alloit; qu'enfin cette Mer, quelque vaſte qu'elle fût, n'étoit point un obſtacle à la communication des Peuples,

pourvu ſeulement qu'il y eût des Peuples au-delà ; vous pouvés compter qu'ils ne l'euſſent jamais cru. Cependant voilà un beau jour le ſpectacle du monde le plus étrange & le moins attendu qui ſe préſente à eux. De grands Corps énormes qui paroiſſent avoir des aîles blanches, qui volent ſur la mer, qui vomiſſent du feu de toutes parts, & qui viennent jetter ſur le rivage des Gens inconnus, tout écaillés de fer, diſpoſant comme ils veulent des Monſtres qui courent ſous eux, & tenant en leur main des foudres dont ils terraſſent tout ce qui leur réſiſte. D'où ſont-ils venus ? Qui a pu les amener par-deſſus les Mers ? Qui a mis le feu en leur diſpoſition ? Sont-ce les enfans du Soleil ? Car aſſurément ce ne ſont pas des Hommes. Je ne ſai, Madame, ſi vous entrés comme moi dans la ſurpriſe des Amériquains ; mais jamais il ne peut y en avoir eu une pareille dans le monde. Après cela, je ne veux plus jurer qu'il ne puiſſe y avoir commerce quelque jour entre la Lune & la Terre. Les Amériquains euſſent-ils cru qu'il eût dû y en avoir entre l'Amérique & l'Europe qu'ils ne connoiſſoient ſeulement pas ? Il eſt vrai qu'il faudra traverſer ce grand eſpace d'air &

de

de Ciel qui eſt entre la Terre & la Lune. Mais ces grandes Mers paroiſſoient-elles aux Amériquains plus propres à être traverſées ? En vérité, dit la Marquiſe en me regardant, vous êtes fou. Qui vous dit le contraire ? répondis-je. Mais je veux vous le prouver, repritelle, je ne me contente pas de l'aveu que vous en faites. Les Amériquains étoient ſi ignorans, qu'ils n'avoient garde de ſoupçonner qu'on pût ſe faire des chemins au travers des Mers ſi vaſtes ; mais nous qui avons tant de connoiſſances, nous nous figurerions bien qu'on pût aller par les Airs, ſi l'on pouvoit effectivement y aller. On fait plus que ſe figurer la choſe poſſible, répliquai-je, on commence déja à voler un peu ; pluſieurs perſonnes différentes ont trouvé le ſecret de s'ajuſter des aîles qui les ſoutinſſent en l'Air, de leur donner du mouvement, & de paſſer par-deſſus des Rivieres. A la vérité, ce n'a pas été un vol d'Aigle, & il en a quelquefois coûté à ces nouveaux Oiſeaux un bras ou une jambe ; mais enfin cela ne repréſente encore que les premieres planches que l'on a miſes ſur l'eau, & qui ont été le commencement de la Navigation. De ces planches-là, il

y avoit bien loin jusqu'à de gros Navires qui pussent faire le tour du Monde. Cependant peu à peu sont venus les gros Navires. L'art de voler ne fait encore que de naître, il se perfectionnera, & quelque jour on ira jusqu'à la Lune. Prétendons-nous avoir découvert toutes choses, ou les avoir mises à un point qu'on n'y puisse rien ajouter ? Eh! de grace, consentons qu'il y ait encore quelque chose à faire pour les Siécles à venir. Je ne consentirai point, dit-elle, qu'on vole jamais que d'une maniere à se rompre aussi-tôt le cou. Et bien, lui répondis-je, si vous voulés qu'on vole toujours si mal ici, on volera mieux dans la Lune; ses Habitans seront plus propres que nous à ce métier; car il n'importe que nous allions là, ou qu'ils viennent ici; & nous serons comme les Amériquains qui ne se figuroient pas qu'on pût naviger, quoiqu'à l'autre bout du Monde on navigeât fort bien. Les Gens de la Lune seroient donc déja venus, reprit-elle presqu'en colere ? Les Européens n'ont été en Amérique qu'au bout de six mille ans, répliquai-je, en éclatant de rire; il leur fallut ce temps-là pour perfectionner la Navigation jusqu'au point de

pouvoir traverſer l'Océan. Les Gens de la Lune ſavent peut-être déja faire de petits voyages dans l'Air, à l'heure qu'il eſt ils s'exercent; quand ils ſeront plus habiles & plus expérimentés, nous les verrons, & Dieu ſait quelle ſurpriſe. Vous êtes inſupportable, dit-elle, de me pouſſer à bout avec un raiſonnement auſſi creux que celui-là. Si vous me fâchés, repris-je, je ſai bien ce que j'ajouterai encore pour le fortifier. Remarqués que le Monde ſe développe peu à peu. Les Anciens ſe tenoient bien ſûrs que la Zone Torride & les Zones Glaciales ne pouvoient être habitées, à cauſe de l'excès ou du chaud ou du froid; & du temps des Romains la Carte générale de la Terre n'étoit guère plus étendue que la Carte de leur Empire, ce qui avoit de la grandeur en un ſens, & marquoit beaucoup d'ignorance en un autre. Cependant il ne laiſſa pas de ſe trouver des Hommes, & dans des Pays très-chauds, & dans des Pays très-froids; voilà déja le Monde augmenté. Enſuite on jugea que l'Océan couvroit toute la Terre, hormis ce qui étoit connu alors, & qu'il n'y avoit point d'Antipodes, car on n'en avoit jamais oui parler, & puis auroient-ils eu les pieds en

haut, & la tête en bas? Après ce beau raiſonnement, on découvre pourtant les Antipodes. Nouvelle réformation à la Carte, nouvelle moitié de la Terre. Vous m'entendés bien, Madame, ces Antipodes-là qu'on a trouvés contre toute eſpérance, devroient nous apprendre à être retenus dans nos jugemens. Le Monde achevera peut-être de ſe développer pour nous, on connoîtra juſqu'à la Lune. Nous n'en ſommes pas encore là, parce que toute la Terre n'eſt pas découverte, & qu'apparemment il faut que tout cela ſe faſſe d'ordre. Quand nous aurons bien connu notre habitation, il nous ſera permis de connoître celle de nos Voiſins, les Gens de la Lune. Sans mentir, dit la Marquiſe, en me regardant attentivement, je vous trouve ſi profond ſur cette matiere, qu'il n'eſt pas poſſible que vous ne croyiés tout de bon ce que vous dites. J'en ſerois bien fâché, répondis-je; je veux ſeulement vous faire voir qu'on peut aſſés bien ſoutenir une opinion chimérique pour embarraſſer une perſonne d'eſprit, mais non pas aſſés bien pour la perſuader. Il n'y a que la vérité qui perſuade, même ſans avoir beſoin de paroître avec toutes ſes preu-

ves. Elle entre ſi naturellement dans l'eſprit, que quand on l'apprend pour la premiere fois, il ſemble qu'on ne faſſe que s'en ſouvenir. Ah! vous me ſoulagés, répliqua la Marquiſe; votre faux raiſonnement m'incommodoit, & je me ſens plus en état d'aller me coucher tranquillement, ſi vous voulés bien que nous nous retirions.



TROISIÉME SOIR.

Particularités du Monde de la Lune. Que les autres Planetes sont habitées aussi.

LA Marquise voulut m'engager pendant le jour à poursuivre nos entretiens; mais je lui représentai que nous ne devions confier de telles rêveries qu'à la Lune & aux Etoiles, puisqu'aussi-bien elles en étoient l'objet. Nous ne manquâmes pas à aller le soir dans le Parc, qui devenoit un lieu consacré à nos conversations savantes.

J'ai bien des nouvelles à vous apprendre, lui dis-je; la Lune que je vous disois hier, qui selon toutes les apparences étoit habitée, pourroit bien ne l'être point; j'ai pensé à une chose qui met ses Habitans en péril. Je ne souffrirai point cela, répondit-elle. Hier vous m'aviés préparée à voir ces Gens-là venir ici au premier jour, & aujourd'hui ils ne seroient seulement pas au monde? Vous ne vous jouerés point ainsi de moi; vous m'avés fait croire

les Habitans de la Lune, j'ai ſurmonté la peine que j'y avois, je les croirai. Vous allés bien vîte, repris-je ; il faut ne donner que la moitié de ſon eſprit aux choſes de cette eſpéce que l'on croit, & en réſerver une autre moitié libre, où le contraire puiſſe être admis, s'il en eſt beſoin. Je ne me paye point de ſentences, répliqua-t-elle, allons au fait. Ne faut-il pas raiſonner de la Lune comme de Saint-Denis ? Non, répondis-je, la Lune ne reſſemble pas autant à la Terre que Saint-Denis reſſemble à Paris. Le Soleil éleve de la Terre & des Eaux des exhalaiſons & des vapeurs, qui montant en l'air juſqu'à quelque hauteur, s'y aſſemblent, & forment les nuages. Ces nuages ſuſpendus voltigent irrégulierement autour de notre Globe, & ombragent tantôt un Pays, tantôt un autre. Qui verroit la Terre de loin, remarqueroit ſouvent quelques changemens ſur ſa ſurface, parce qu'un grand Pays couvert par des nuages ſeroit un endroit obſcur, & deviendroit plus lumineux dès qu'il ſeroit découvert. On verroit des taches qui changeroient de place, ou s'aſſembleroient diverſement, ou diſparoîtroient tout-à-fait. On verroit donc auſſi ces mêmes changemens

ſur la ſurface de la Lune, ſi elle avoit des nuages autour d'elle ; mais tout au contraire, toutes ſes taches ſont fixes, ſes endroits lumineux le ſont toujours, & voilà le malheur. A ce compte-là, le Soleil n'éleve point de vapeurs ni d'exhalaiſons de deſſus la Lune. C'eſt donc un Corps infiniment plus dur & plus ſolide que notre Terre, dont les parties les plus ſubtiles ſe dégagent aiſément d'avec les autres, & montent en haut dès qu'elles ſont miſes en mouvement par la chaleur. Il faut que ce ſoit quelques amas de Rochers & de Marbres où il ne ſe fait point d'évaporations ; d'ailleurs elles ſe font ſi naturellement & ſi néceſſairement où il y a des Eaux, qu'il ne doit point y avoir d'Eaux où il ne s'en fait point. Qui ſont donc les Habitans de ces Rochers qui ne peuvent rien produire, & de ce Pays qui n'a point d'Eaux ? Et quoi, s'écria-t-elle, il ne vous ſouvient plus que vous m'avés aſſurée qu'il y avoit dans la Lune des Mers que l'on diſtinguoit d'ici ? Ce n'eſt qu'une conjecture, répondis-je, j'en ſuis bien fâché ; ces endroits obſcurs qu'on prend pour des Mers, ne ſont peut-être que de grandes cavités. De la diſtance où nous ſommes, il eſt

permis de ne pas deviner tout-à-fait juſte. Mais, dit-elle, cela ſuffira-t-il pour nous faire abandonner les Habitans de la Lune? Non pas tout-à-fait, Madame, répondis-je, nous ne nous déterminerons ni pour eux, ni contre eux. Je vous avoue ma foibleſſe, répliqua-t-elle, je ne ſuis point capable d'une ſi parfaite indétermination, j'ai beſoin de croire. Fixés-moi promptement à une opinion ſur les Habitans de la Lune; conſervons-les, ou anéantiſſons-les pour jamais, & qu'il n'en ſoit plus parlé; mais conſervons-les plutôt, s'il ſe peut; j'ai pris pour eux une inclination que j'aurois de la peine à perdre. Je ne laiſſerai donc pas la Lune déſerte, repris-je, repeuplons-la pour vous faire plaiſir. A la vérité, puiſque l'apparence des taches de la Lune ne change point, on ne peut pas croire qu'elle ait des nuages autour d'elle, qui ombragent tantôt une partie, tantôt une autre; mais ce n'eſt pas à dire qu'elle ne pouſſe point hors d'elle des vapeurs ni d'exhalaiſons. Nos nuages que nous voyons portés en l'air ne ſont que des exhalaiſons & des vapeurs, qui au ſortir de la Terre étoient ſéparées en trop petites parties pour pouvoir être vues, & qui ont rencon-

tré un peu plus haut un froid qui les a resserrées & rendues visibles par la réunion de leurs parties ; après quoi ce sont de gros nuages qui flotent en l'air, où ils sont des Corps étrangers, jusqu'à ce qu'ils retombent en pluies. Mais ces mêmes vapeurs & ces mêmes exhalaisons se tiennent quelquefois assés dispersées pour être imperceptibles, & ne se ramassent qu'en formant des rosées très-subtiles qu'on ne voit tomber d'aucune nuée. Je suppose donc qu'il sorte des vapeurs de la Lune, car enfin il faut qu'il en sorte ; il n'est pas croyable que la Lune soit une masse dont toutes les parties soient d'une égale solidité, toutes également en repos les unes auprès des autres, toutes incapables de recevoir aucun changement par l'action du Soleil sur elles ; nous ne connoissons aucun Corps de cette nature, les Marbres même n'en sont pas ; tout ce qui est le plus solide change & s'altere, ou par le mouvement secret & invisible qu'il en a en lui-même, ou par celui qu'il reçoit de dehors. Mais les vapeurs de la Lune ne se rassembleront point autour d'elle en nuages, & ne retomberont point sur elle en pluies, elles ne formeront que des rosées. Il

ſuffit pour cela que l'Air, dont apparemment la Lune eſt environnée en ſon particulier, comme notre Terre l'eſt du ſien, ſoit un peu différent de notre Air, & les vapeurs de la Lune un peu différentes des vapeurs de la Terre, ce qui eſt quelque choſe de plus que vraiſemblable. Sur ce pied-là il faudra que la matiere étant diſpoſée dans la Lune autrement que ſur la Terre, les effets ſoient différens; mais il n'importe, du moment que nous avons trouvé un mouvement intérieur dans les parties de la Lune, ou produit par des cauſes étrangeres, voilà ſes Habitans qui renaiſſent, & nous avons le fonds néceſſaire pour leur ſubſiſtance. Cela nous fournira des fruits, des bleds, des eaux, & tout ce que nous voudrons. J'entends des fruits, des bleds, des eaux à la maniere de la Lune que je fais profeſſion de ne pas connoître, le tout proportionné aux beſoins de ſes Habitans que je ne connois pas non plus.

C'eſt-à-dire, me dit la Marquiſe, que vous ſavés ſeulement que tout eſt bien, ſans ſavoir comment il eſt : c'eſt beaucoup d'ignorance ſur bien peu de ſcience; mais il faut s'en conſoler. Je ſuis encore trop heureuſe que vous ayés rendu

à la Lune ſes Habitans. Je ſuis même fort contente que vous lui donniés un Air qui l'enveloppe en ſon particulier; il me ſembleroit déſormais que ſans cela une Planete ſeroit trop nue.

Ces deux Airs différens, repris-je, contribuent à empêcher la communication des deux Planetes. S'il ne tenoit qu'à voler, que ſavons-nous, comme je vous diſois hier, ſi on ne volera pas fort bien quelque jour? J'avoue pourtant qu'il n'y a pas beaucoup d'apparence. Le grand éloignement de la Lune à la Terre ſeroit encore une difficulté à ſurmonter, qui eſt aſſurément conſidérable; mais quand même elle ne s'y rencontreroit pas, quand même les deux Planetes ſeroient fort proches, il ne ſeroit pas poſſible de paſſer de l'Air de l'une dans l'Air de l'autre. L'Eau eſt l'Air des Poiſſons, ils ne paſſent jamais dans l'Air des Oiſeaux, ni les Oiſeaux dans l'Air des Poiſſons; ce n'eſt pas la diſtance qui les en empêche, c'eſt que chacun a pour priſon l'Air qu'il reſpire. Nous trouvons que le nôtre eſt mêlé de vapeurs plus épaiſſes & plus groſſieres que celui de la Lune. A ce compte un Habitant de la Lune qui ſeroit arrivé aux confins de notre Monde, ſe

noyeroit dès qu'il entreroit dans notre Air, & nous le verrions tomber mort ſur la Terre.

Oh! que j'aurois d'envie, s'écria la Marquiſe, qu'il arrivât quelque grand naufrage qui répandît ici bon nombre de ces Gens-là, dont nous irions conſidérer à notre aiſe les figures extraordinaires! Mais, répliquai-je, s'ils étoient aſſés habiles pour naviger ſur la ſurface extérieure de notre Air, & que de-là par la curioſité de nous voir, ils nous pêchaſſent comme des Poiſſons, cela vous plairoit-il? Pourquoi non? répondit-elle en riant. Pour moi, je me mettrois de mon propre mouvement dans leurs filets, ſeulement pour avoir le plaiſir de voir ceux qui m'auroient pêchée.

Songés, répliquai-je, que vous n'arriveriés que bien malade au haut de notre Air; il n'eſt pas reſpirable pour nous dans toute ſon étendue, il s'en faut bien; on dit qu'il ne l'eſt déja preſque plus au haut de certaines Montagnes; & je m'étonne bien que ceux qui ont la folie de croire que des Génies corporels habitent l'Air le plus pur, ne diſent auſſi que ce qui fait que ces Génies ne nous rendent que des viſites &

très-rares & très-courtes, c'eſt qu'il y en a peu d'entr'eux qui ſachent plonger, & que ceux-là même ne peuvent faire juſqu'au fond de cet Air épais où nous ſommes, que des plongeons de très-peu de durée. Voilà donc bien des barrieres naturelles qui nous défendent la ſortie de notre Monde, & l'entrée de celui de la Lune. Tâchons du moins pour notre conſolation à deviner ce que nous pourrons de ce Monde-là. Je crois, par exemple, qu'il faut qu'on y voye le Ciel, le Soleil, & les Aſtres d'une autre couleur que nous ne les voyons. Tous ces objets ne nous paroiſſent qu'au travers d'une eſpéce de Lunette naturelle qui nous les change. Cette Lunette, c'eſt notre Air mêlé comme il eſt de vapeurs & d'exhalaiſons, & qui ne s'étend pas bien haut. Quelques Modernes prétendent que de lui-même il eſt bleu auſſi-bien que l'eau de la Mer, & que cette couleur ne paroît dans l'un & dans l'autre qu'à une grande profondeur. Le Ciel, diſent-ils, où ſont attachées les Etoiles Fixes, n'a de lui-même aucune lumiere, & par conſéquent il devroit paroître noir ; mais on le voit au travers de l'Air qui eſt bleu, & il paroît bleu. Si cela eſt, les rayons

du Soleil & des Etoiles ne peuvent paſſer au travers de l'Air ſans ſe teindre un peu de ſa couleur, & perdre autant de celle qui leur eſt naturelle. Mais quand même l'Air ne ſeroit pas coloré de lui-même, il eſt certain qu'au travers d'un gros brouillard, la lumiere d'un flambeau qu'on voit un peu de loin, paroît toute rougeâtre, quoique ce ne ſoit pas ſa vraie couleur; & notre Air n'eſt non plus qu'un gros brouillard qui nous doit altérer la vraie couleur, & du Ciel, & du Soleil, & des Etoiles. Il n'appartiendroit qu'à la matiere céleſte de nous apporter la lumiere & les couleurs dans toute leur pureté, & telles qu'elles ſont. Ainſi puiſque l'Air de la Lune eſt d'une autre nature que notre Air, ou il eſt teint en lui-même d'une autre couleur, ou du moins c'eſt un autre brouillard qui cauſe une autre altération aux couleurs des Corps céleſtes. Enfin à l'égard des Gens de la Lune, cette Lunette au travers de laquelle on voit tout, eſt changée.

Cela me fait préférer notre ſéjour à celui de la Lune, dit la Marquiſe; je ne ſaurois croire que l'aſſortiment des couleurs céleſtes y ſoit auſſi beau qu'il l'eſt ici. Mettons, ſi vous voulés, un

Ciel rouge & des Etoiles vertes, l'effet n'eſt pas ſi agréable que les Etoiles couleur d'or ſur du bleu. On diroit, à vous entendre, repris-je, que vous aſſortiſſés un habit ou un meuble ; mais, croyés-moi, la nature a bien de l'eſprit, laiſſés-lui le ſoin d'inventer un aſſortiment de couleurs pour la Lune, & je vous garantis qu'il ſera bien entendu. Elle n'aura pas manqué de varier le ſpectacle de l'Univers à chaque point de vue différent, & de le varier d'une maniere toujours agréable.

Je reconnois ſon adreſſe, interrompit la Marquiſe, elle s'eſt épargné la peine de changer les objets pour chaque point de vue, elle n'a changé que les Lunettes, & elle a l'honneur de cette grande diverſité, ſans en avoir fait la dépenſe. Avec un Air bleu, elle nous donne un Ciel bleu; & peut-être avec un Air rouge, elle donne un Ciel rouge aux Habitans de la Lune; c'eſt pourtant toujours le même Ciel. Il me paroît qu'elle nous a mis dans l'imagination certaines Lunettes, au travers deſquelles on voit tout, & qui changent fort les objets à l'égard de chaque Homme. Alexandre voyoit la Terre comme une belle place bien propre à y établir un grand

grand Empire. Celadon ne la voyoit que comme le séjour d'Astrée. Un Philosophe la voit comme une grosse Planete qui va par les Cieux, toute couverte de foux. Je ne crois pas que le spectacle change plus de la Terre à la Lune, qu'il fait ici d'imagination à imagination.

Le changement de spectacle est plus surprenant dans nos imaginations, répliquai-je, car ce ne sont que les mêmes objets qu'on voit si différemment ; du moins dans la Lune on peut voir d'autres objets, ou ne pas voir quelques-uns de ceux qu'on voit ici. Peut-être ne connoissent-ils point en ce pays-là l'Aurore ni les Crépuscules. L'Air qui nous environne, & qui est élevé au-dessus de nous, reçoit des rayons qui ne pourroient pas tomber sur la Terre ; & parce qu'il est fort grossier, il en arrête une partie, & nous les renvoye, quoiqu'ils ne nous fussent pas naturellement destinés. Ainsi l'Aurore & les Crépuscules sont une grace que la Nature nous fait ; c'est une lumiere que régulierement nous ne devrions point avoir, & qu'elle nous donne par-dessus ce qui nous est dû. Mais dans la Lune, où apparemment l'Air est plus pur, il pourroit bien

n'être pas ſi propre à renvoyer en en-bas les rayons qu'il reçoit avant que le Soleil ſe leve, ou après qu'il eſt couché. Ses pauvres Habitans n'ont donc point cette lumiere de faveur, qui en ſe fortifiant peu à peu, les prépareroit agréablement à l'arrivée du Soleil, ou qui en s'affoibliſſant comme de nuance en nuance, les accoutumeroit à ſa perte. Ils ſont dans les ténébres profondes, & tout d'un coup il ſemble qu'on tire un rideau, voilà leurs yeux frappés de tout l'éclat qui eſt dans le Soleil; ils ſont dans une lumiere vive & éclatante, & tout d'un coup les voilà tombés dans des ténébres profondes. Le jour & la nuit ne ſont point liés par un milieu qui tienne de l'un & de l'autre. L'Arc-en-Ciel eſt encore une choſe qui manque aux Gens de la Lune; car ſi l'Aurore eſt un effet de la groſſiereté de l'Air & des Vapeurs, l'Arc-en-Ciel ſe forme dans les pluies qui tombent en certaines circonſtances, & nous devons les plus belles choſes du monde à celles qui le ſont le moins. Puiſqu'il n'y a autour de la Lune ni vapeurs aſſés groſſieres, ni nuages pluvieux, adieu l'Arc-en-Ciel avec l'Aurore, & à quoi reſſembleront les Belles de ce Pays-là ? Quelle ſource de comparaiſons perdue !

Je n'aurois pas grand regret à ces comparaisons-là, dit la Marquise, & je trouve qu'on est assés bien récompensé dans la Lune, de n'avoir ni Aurore ni Arc-en-Ciel ; car on ne doit avoir par la même raison ni Foudres ni Tonnerres, puisque ce sont aussi des choses qui se forment dans les nuages. On a de beaux jours toujours sereins, pendant lesquels on ne perd point le Soleil de vue ; on n'a point de nuits où toutes les Etoiles ne se montrent ; on ne connoît ni les orages, ni les tempêtes, ni tout ce qui paroît être un effet de la colere du Ciel. Trouvés-vous qu'on soit tant à plaindre ? Vous me faites voir la Lune comme un séjour enchanté, répondis-je ; cependant je ne sai s'il est si délicieux d'avoir toujours sur la tête, pendant des jours qui en valent quinze des nôtres, un Soleil ardent dont aucun nuage ne modere la chaleur. Peut-être aussi est-ce à cause de cela que la Nature a creusé dans la Lune des espéces de Puits qui sont assés grands pour être apperçus par nos Lunettes ; car ce ne sont point des Vallées qui soient entre des Montagnes, ce sont des creux que l'on voit au milieu de certains lieux plats & en très-grand nombre. Que

ſait-on ſi les Habitans de la Lune, incommodés par l'ardeur perpétuelle du Soleil, ne ſe refugient point dans ces grands Puits? Ils n'habitent peut-être point ailleurs, c'eſt là qu'ils bâtiſſent leurs Villes. Nous voyons ici que la Rome ſouterraine eſt plus grande que la Rome qui eſt ſur Terre. Il ne faudroit qu'ôter celle-ci, le reſte ſeroit une Ville à la maniere de la Lune. Tout un Peuple eſt dans un Puits, & d'un Puits à l'autre il y a des chemins ſouterrains pour la communication des Peuples. Vous vous moqués de cette viſion, j'y conſens de tout mon cœur; cependant à vous parler très-ſérieuſement, vous pourriés vous tromper plutôt que moi. Vous croyés que les Gens de la Lune doivent habiter ſur la ſurface de leur Planete, parce que nous habitons ſur la ſurface de la nôtre; c'eſt tout le contraire: puiſque nous habitons ſur la ſurface de notre Planete, ils pourroient bien n'habiter pas ſur la ſurface de la leur. D'ici-là il faut que toutes choſes ſoient bien différentes.

Il n'importe, dit la Marquiſe, je ne puis me réſoudre à laiſſer vivre les Habitans de la Lune dans une obſcurité perpétuelle. Vous y auriés encore plus

de peine, repris-je, si vous saviés qu'un grand Philosophe de l'Antiquité a fait de la Lune le séjour des Ames qui ont mérité ici d'être Bienheureuses. Toute leur félicité consiste en ce qu'elles y entendent l'harmonie que les Corps célestes font par leurs mouvemens. Mais comme il prétend que quand la Lune tombe dans l'ombre de la Terre, elles ne peuvent plus entendre cette harmonie; alors, dit-il, ces Ames crient comme des désespérées, & la Lune se hâte le plus qu'elle peut de les tirer d'un endroit si fâcheux. Nous devrions donc, répliqua-t-elle, voir arriver ici les Bienheureux de la Lune, car apparemment on nous les envoye aussi; & dans ces deux Planetes on croit avoir assés pourvu à la félicité des Ames, de les avoir transportées dans un autre Monde. Sérieusement, repris-je, ce ne seroit pas un plaisir médiocre de voir plusieurs Mondes differens. Ce voyage me réjouit quelquefois beaucoup à ne le faire qu'en imagination: & que seroit-ce, si on le faisoit en effet? Cela vaudroit bien mieux que d'aller d'ici au Japon, c'est-à-dire, de ramper avec beaucoup de peine d'un point de la Terre sur un autre, pour ne voir que

des Hommes. Et bien, dit-elle, faiſons le Voyage des Planetes comme nous pourrons; qui nous en empêche? Allons nous placer dans tous ces différens points de vue, & de-là conſidérons l'Univers. N'avons-nous plus rien à voir dans la Lune? Ce Monde-là n'eſt pas encore épuiſé, répondis-je. Vous vous ſouvenés bien que les deux mouvemens par leſquels la Lune tourne ſur elle-même & autour de nous, étant égaux, l'un rend toujours à nos yeux ce que l'autre leur devroit dérober, & qu'ainſi elle nous préſente toujours la même face. Il n'y a donc que cette moitié-là qui nous voye; & comme la Lune doit être cenſée ne tourner point ſur ſon centre à notre égard, cette moitié qui nous voit, nous voit toujours attachés au même endroit du Ciel. Quand elle eſt dans la nuit, & ces nuits-là valent quinze de nos jours, elle voit d'abord un petit coin de la Terre éclairé, enſuite un plus grand, & preſque d'heure en heure la lumiere lui paroît ſe répandre ſur la face de la Terre, juſqu'à ce qu'enfin elle la couvre entiere; au lieu que ces mêmes changemens ne nous paroiſſent arriver ſur la Lune que d'une nuit à l'autre, parce que nous la per-

dons long-temps de vue. Je voudrois bien pouvoir deviner les mauvais raisonnemens que font les Philosophes de ce Monde-là, sur ce que notre Terre leur paroît immobile, lorsque tous les autres Corps célestes se levent & se couchent sur leurs têtes en quinze jours. Ils attribuent apparemment cette immobilité à sa grosseur, car elle est soixante fois plus grosse que la Lune; & quand les Poëtes veulent louer les Princes oisifs, je ne doute pas qu'ils ne se servent de l'exemple de ce repos majestueux. Cependant ce n'est pas un repos parfait. On voit fort sensiblement de dedans la Lune notre Terre tourner sur son centre. Imaginés-vous notre Europe, notre Asie, notre Amérique, qui se présentent à eux l'une après l'autre en petit & différemment figurées, à peu près comme nous les voyons sur les Cartes. Que ce spectacle doit paroître nouveau aux Voyageurs qui passent de la moitié de la Lune qui ne nous voit jamais, à celle qui nous voit toujours! Ah! que l'on s'est bien gardé de croire les Relations des premiers qui en ont parlé, lorsqu'ils ont été de retour en ce grand Pays auquel nous sommes inconnus! Il me vient à l'esprit, dit la Marquise, que

de ce Pays-là dans l'autre il se fait des
espéces de pélerinages pour venir nous
considérer, & qu'il y a des honneurs &
des priviléges pour ceux qui ont vu une
fois en leur vie la grosse Planete. Du
moins, repris-je, ceux qui la voyent
ont le privilége d'être mieux éclairés
pendant leurs nuits; l'habitation de l'autre
moitié de la Lune doit être beaucoup
moins commode à cet égard-là. Mais,
Madame, continuons le voyage que
nous avions entrepris de faire de Planete
en Planete, nous avons assés exactement
visité la Lune. Au sortir de la Lune,
en tirant vers le Soleil, on trouve Venus.
Sur Venus je reprends le Saint-Denis.
Venus tourne sur elle-même & autour
du Soleil comme la Lune; on découvre
avec les Lunettes d'approche, que Venus
aussi-bien que la Lune, est tantôt en
Croissant, tantôt en Décours, tantôt
Pleine, selon les diverses situations où
elle est à l'égard de la Terre. La Lune,
selon toutes les apparences, est habitée:
pourquoi Venus ne le sera-t-elle pas
aussi? Mais, interrompit la Marquise,
en disant toujours, *pourquoi non?* vous
m'allés mettre des Habitans dans toutes
les Planetes. N'en doutés pas, répliquai-je;
ce *pourquoi non* a une vertu qui
peuplera

peuplera tout. Nous voyons que toutes les Planetes ſont de la même nature, toutes des Corps opaques qui ne reçoivent de la lumiere que du Soleil, qui ſe la renvoyent les uns aux autres, & qui n'ont que les mêmes mouvemens, juſques-là tout eſt égal. Cependant il faudroit concevoir que ces grands Corps auroient été faits pour n'être point habités, que ce ſeroit là leur condition naturelle, & qu'il y auroit une exception juſtement en faveur de la Terre toute ſeule. Qui voudra le croire, le croye; pour moi je ne puis pas m'y réſoudre. Je vous trouve, dit-elle, bien affermi dans votre opinion depuis quelques inſtans. Je viens de voir le moment que la Lune ſeroit déſerte, & que vous ne vous en ſouciïés pas beaucoup; & préſentement ſi on oſoit vous dire que toutes les Planetes ne ſont pas auſſi habitées que la Terre, je vois bien que vous vous mettriés en colere. Il eſt vrai, répondis-je, que dans le moment où vous venés de me ſurprendre, ſi vous m'euſſiés contredit ſur les Habitans des Planetes, non-ſeulement je vous les aurois ſoutenus, mais je crois que je vous aurois dit comment ils étoient faits. Il y a des momens pour croire, & je ne les

ai jamais ſi bien crus que dans celui-là; préſentement même que je ſuis un peu plus de ſang froid, je ne laiſſe pas de trouver qu'il ſeroit bien étrange que la Terre fût auſſi habitée qu'elle l'eſt, & que les autres Planetes ne le fuſſent pas du tout; car ne croyés pas que nous voyions tout ce qui habite la Terre, il y a autant d'eſpéces d'Animaux inviſibles que de viſibles. Nous voyons depuis l'Eléphant juſqu'au Ciron, là finit notre vue; mais au Ciron commence une multitude infinie d'Animaux, dont il eſt l'Eléphant, & que nos yeux ne ſauroient appercevoir ſans ſecours. On a vu avec des Lunettes, de très-petites gouttes d'eau de Pluie, ou de Vinaigre, ou d'autres Liqueurs, remplies de petits Poiſſons ou de petits Serpens que l'on n'auroit jamais ſoupçonnés d'y habiter; & quelques Philoſophes croyent que le goût qu'elles font ſentir, ſont les piqûres que ces petits Animaux font à la langue. Mêlés de certaines choſes dans quelques-unes de ces Liqueurs, ou expoſés-les au Soleil, ou laiſſés-les ſe corrompre, voilà auſſi-tôt de nouvelles eſpéces de petits Animaux.

Beaucoup de Corps qui paroiſſent ſolides, ne ſont preſque que des amas

de ces Animaux imperceptibles, qui y trouvent pour leurs mouvemens autant de liberté qu'il leur en faut. Une feuille d'Arbre est un petit Monde habité par des Vermisseaux invisibles, à qui elle paroît d'une étendue immense, qui y connoissent des Montagnes & des Abîmes, & qui d'un côté de la feuille à l'autre n'ont pas plus de communication avec les autres Vermisseaux qui y vivent, que nous avec nos Antipodes. A plus forte raison, ce me semble, une grosse Planete sera-t-elle un Monde habité. On a trouvé jusques dans des espéces de Pierres très-dures de petits Vers sans nombre, qui y étoient logés de toutes parts dans des vuides insensibles, & qui ne se nourrissoient que de la substance de ces Pierres qu'ils rongeoient. Figurés-vous combien il y avoit de ces petits Vers, & pendant combien d'années ils subsistoient de la grosseur d'un grain de sable; & sur cet exemple, quand la Lune ne seroit qu'un amas de rochers, je la ferois plutôt ronger par ses Habitans, que de n'y en pas mettre. Enfin tout est vivant, tout est animé; mettés toutes ces espéces d'Animaux nouvellement découvertes, & même toutes celles que l'on conçoit aisément

qui ſont encore à découvrir, avec celles que l'on a toujours vues, vous trouverés aſſurément que la Terre eſt bien peuplée, & que la Nature y a ſi libéralement répandu les Animaux, qu'elle ne s'eſt pas miſe en peine que l'on en vît ſeulement la moitié. Croirés-vous qu'après qu'elle a pouſſé ici ſa fécondité juſqu'à l'excès, elle a été pour toutes les autres Planetes d'une ſtérilité à n'y rien produire de vivant?

Ma raiſon eſt aſſés bien convaincue, dit la Marquiſe, mais mon imagination eſt accablée de la multitude infinie des Habitans de toutes ces Planetes, & embarraſſée de la diverſité qu'il faut établir entr'eux; car je vois bien que la Nature, ſelon qu'elle eſt ennemie des répétitions, les aura tous faits differens. Mais comment ſe repréſenter cela? Ce n'eſt pas à l'imagination à prétendre ſe le repréſenter, répondis-je, elle ne peut aller plus loin que les yeux. On peut ſeulement appercevoir d'une certaine vue univerſelle la diverſité que la Nature doit avoir miſe entre tous ces Mondes. Tous les viſages ſont en général ſur un même modèle; mais ceux de deux grandes Nations, comme des Européens, ſi vous voulés, & des Afriquains ou des

Tartares, paroiſſent être faits ſur deux modèles particuliers; il faudroit encore trouver le modèle des viſages de chaque Famille. Quel ſecret doit avoir eu la Nature pour varier en tant de manieres une choſe auſſi ſimple qu'un viſage? Nous ne ſommes dans l'Univers que comme une petite Famille, dont tous les viſages ſe reſſemblent; dans une autre Planete, c'eſt une autre Famille, dont les viſages ont un autre air.

Apparemment les différences augmentent à meſure que l'on s'éloigne; & qui verroit un Habitant de la Lune & un Habitant de la Terre, remarqueroit bien qu'ils ſeroient de deux Mondes plus voiſins qu'un Habitant de la Terre & un Habitant de Saturne. Ici, par exemple, on a l'uſage de la voix; ailleurs on ne parle que par ſignes; plus loin on ne parle point du tout. Ici le raiſonnement ſe forme entierement par l'expérience; ailleurs l'expérience y ajoute fort peu de choſe; plus loin les Vieillards n'en ſavent pas plus que les Enfans. Ici on ſe tourmente de l'avenir plus que du paſſé; ailleurs on ſe tourmente du paſſé plus que de l'avenir; plus loin on ne ſe tourmente ni de l'un ni de l'autre, & ceux-là ne ſont peut-

être pas les plus malheureux. On dit qu'il pourroit bien nous manquer un ſixiéme Sens naturel, qui nous apprendroit beaucoup de choſes que nous ignorons. Ce ſixiéme ſens eſt apparemment dans quelqu'autre Monde, où il manque quelqu'un des cinq que nous poſſédons. Peut-être même y a-t-il effectivement un grand nombre de Sens naturels ; mais dans le partage que nous avons fait avec les Habitans des autres Planetes, il ne nous en eſt échu que cinq, dont nous nous contentons faute d'en connoître d'autres. Nos Sciences ont de certaines bornes que l'Eſprit humain n'a jamais pu paſſer ; il y a un point où elles nous manquent tout-à-coup ; le reſte eſt pour d'autres Mondes où quelque choſe de ce que nous ſavons eſt inconnu. Cette Planete-ci jouit des douceurs de l'Amour, mais elle eſt toujours déſolée en pluſieurs de ſes parties par les fureurs de la Guerre. Dans une autre Planete on jouit d'une paix éternelle ; mais au milieu de cette paix on ne connoît point l'Amour, & on s'ennuye. Enfin ce que la Nature pratique en petit entre les hommes pour la diſtribution du bonheur ou des talens, elle l'aura ſans doute pratiqué en grand en-

tre les Mondes, & elle se sera bien souvenue de mettre en usage ce secret merveilleux qu'elle a de diversifier toutes choses, & de les égaler en même temps par les compensations.

Etes-vous contente, Madame? ajoutai-je. Vous ai-je ouvert un assés grand champ à exercer votre imagination? Voyés-vous déja quelques Habitans de Planetes? Hélas! non, répondit-elle. Tout ce que vous me dites-là est merveilleusement vain & vague, je ne vois qu'un grand je ne sai quoi où je ne vois rien. Il me faudroit quelque chose de plus déterminé, de plus marqué. Et bien donc, repris-je, je vais me résoudre à ne vous rien cacher de ce que je sai de plus particulier. C'est une chose que je tiens de très-bon lieu, & vous en conviendrés quand je vous aurai cité mes garants. Ecoutés, s'il vous plaît, avec un peu de patience; cela sera assés long.

Il y a dans une Planete, que je ne vous nommerai pas encore, des Habitans très-vifs, très-laborieux, très-adroits; ils ne vivent que de pillage, comme quelques-uns de nos Arabes, & c'est là leur unique vice. Du reste, ils sont entr'eux d'une intelligence parfaite, tra-

vaillant ſans ceſſe de concert & avec zéle au bien de l'Etat, & ſur-tout leur chaſteté eſt incomparable ; il eſt vrai qu'ils n'y ont pas beaucoup de mérite, ils ſont tous ſtériles, point de ſexe chez eux. Mais, interrompit la Marquiſe, n'avés-vous point ſoupçonné qu'on ſe moquoit en vous faiſant cette belle Relation ? Comment la Nation ſe perpétueroit-elle ? On ne s'eſt point moqué, repris-je d'un grand ſang froid, tout ce que je vous dis eſt certain, & la Nation ſe perpétue. Ils ont une Reine qui ne les mene point à la Guerre, qui ne paroît guére ſe mêler des affaires de l'Etat, & dont toute la Royauté conſiſte en ce qu'elle eſt féconde, mais d'une fécondité étonnante. Elle fait des milliers d'Enfans ; auſſi ne fait-elle autre choſe. Elle a un grand Palais partagé en une infinité de Chambres qui ont toutes un Berceau préparé pour un petit Prince, & elle va accoucher dans chacune de ces Chambres l'une après l'autre, toujours accompagnée d'une groſſe Cour qui lui applaudit ſur ce noble privilége dont elle jouit à l'excluſion de tout ſon Peuple.

Je vous entends, Madame, ſans que vous parliés. Vous demandés où elle a

pris des Amans, ou pour parler plus honnêtement, des Maris. Il y a des Reines en Orient & en Afrique qui ont publiquement des Sérails d'Hommes; celle-ci apparemment en a un, mais elle en fait grand myſtere; & ſi c'eſt marquer plus de pudeur, c'eſt auſſi agir avec moins de dignité. Parmi ces Arabes qui ſont toujours en action, ſoit chés eux, ſoit au dehors, on reconnoît quelques Etrangers en fort petit nombre, qui reſſemblent beaucoup pour la figure aux Naturels du Pays, mais qui d'ailleurs ſont fort pareſſeux, qui ne ſortent point, qui ne ſont rien, & qui, ſelon toutes les apparences, ne ſeroient pas ſoufferts chés un Peuple extrêmement actif, s'ils n'étoient deſtinés aux plaiſirs de la Reine, & à l'important miniſtere de la propagation. En effet, ſi malgré leur petit nombre ils ſont les Peres des dix mille Enfans, plus ou moins, que la Reine met au monde, ils méritent bien d'être quittes de tout autre emploi; & ce qui perſuade bien que ç'a été leur unique fonction, c'eſt qu'auſſi-tôt qu'elle eſt entierement remplie, auſſi-tôt que la Reine a fait ſes dix mille couches, les Arabes vous tuent ſans miſéricorde ces malheureux Etrangers devenus inutiles à l'Etat.

Eſt-ce tout ? dit la Marquiſe. Dieu ſoit loué. Rentrons un peu dans le ſens commun, ſi nous pouvons. De bonne foi où avés-vous pris tout ce Roman-là ? Quel eſt le Poëte qui vous l'a fourni ? Je vous répéte encore, lui répondis-je, que ce n'eſt point un Roman. Tout cela ſe paſſe ici ſur notre Terre, ſous nos yeux. Vous voilà bien étonnée ! Oui, ſous nos yeux, mes Arabes ne ſont que des Abeilles, puiſqu'il faut vous le dire.

Alors je lui appris l'Hiſtoire Naturelle des Abeilles, dont elle ne connoiſſoit guére que le nom. Après quoi vous voyés bien, pourſuivis-je, qu'en tranſportant ſeulement ſur d'autres Planetes des choſes qui ſe paſſent ſur la nôtre, nous imaginerions des bizarreries qui paroîtroient extravagantes, & ſeroient cependant fort réelles, & nous en imaginerions ſans fin ; car afin que vous le ſachiés, Madame, l'Hiſtoire des Inſectes en eſt toute pleine. Je le crois aiſément, répondit-elle. N'y eût-il que les Vers à Soie, qui me ſont plus connus que n'étoient les Abeilles, ils nous fourniroient des Peuples aſſés ſurprenans, qui ſe métamorphoſeroient de maniere à n'être plus du tout les mêmes, qui ramperoient pendant une partie de leur

vie, & voleroient pendant l'autre; & que ſai-je moi? cent mille autres merveilles qui feront les différens caractéres, les différentes coutumes de tous ces Habitans inconnus. Mon imagination travaille ſur le plan que vous m'avés donné, & je vais même juſqu'à leur compoſer des figures. Je ne vous les pourrois décrire, mais je vois pourtant quelque choſe. Pour ces figures-là, répliquai-je, je vous conſeille d'en laiſſer le ſoin aux Songes que vous aurés cette nuit. Nous verrons demain s'ils vous auront appris comment ſont faits les Habitans de quelque Planete.



QUATRIÉME SOIR.

Particularités des Mondes de Venus, de Mercure, de Mars, de Jupiter & de Saturne.

LES Songes ne furent point heureux, ils repréſenterent toujours quelque choſe qui reſſembloit à ce que l'on voit ici. J'eus lieu de reprocher à la Marquiſe ce que nous reprochent à la vue de nos Tableaux, de certains Peuples qui ne font jamais que des Peintures bizarres & groteſques. *Bon !* nous diſent-ils, *cela eſt tout fait comme des hommes, il n'y a pas là d'imagination.* Il fallut donc ſe réſoudre à ignorer les figures des Habitans de toutes ces Planetes, & ſe contenter d'en deviner ce que nous pourrions, en continuant le Voyage des Mondes que nous avions commencé. Nous en étions à Venus. On eſt bien ſûr, dis-je à la Marquiſe, que Venus tourne ſur elle-même, mais on ne ſait pas bien en quel temps, ni par conſéquent combien ſes jours durent. Pour ſes années, elles ne ſont que de près de huit mois, puiſqu'elle tourne en ce

temps-là autour du Soleil. Elle est grosse comme la Terre, & par conséquent la Terre paroît à Venus de la même grandeur dont Venus nous paroît. J'en suis bien aise, dit la Marquise, la Terre pourra être pour Venus l'Etoile du Berger & la Mere des Amours, comme Venus l'est pour nous. Ces noms-là ne peuvent convenir qu'à une petite Planete qui soit jolie, claire, brillante, & qui ait un air galant. J'en conviens, répondis-je; mais savés-vous ce qui rend Venus si jolie de loin? C'est qu'elle est fort affreuse de près. On a vu avec les Lunettes d'approche que ce n'étoit qu'un amas de Montagnes beaucoup plus hautes que les nôtres, fort pointues, & apparemment fort séches; & par cette disposition la surface d'une Planete est la plus propre qu'il se puisse à renvoyer la lumiere avec beaucoup d'éclat & de vivacité. Notre Terre dont la surface est fort unie auprès de celle de Venus, & en partie couverte de Mers, pourroit bien n'être pas si agréable à voir de loin. Tant pis, dit la Marquise, car ce seroit assurément un avantage & un agrément pour elle que de présider aux Amours des Habitans de Venus; ces Gens-là doivent bien enten-

dre la galanterie. Oh ! ſans doute, répondis-je, le menu Peuple de Venus n'eſt composé que de Céladons & de Silvandres, & leurs converſations les plus communes valent les plus belles de Clélie. Le climat eſt très-favorable aux Amours. Venus eſt plus proche que nous du Soleil, & en reçoit une lumiere plus vive & plus de chaleur. Elle eſt à peu près aux deux tiers de la diſtance du Soleil à la Terre.

Je vois préſentement, interrompit la Marquiſe, comment ſont faits les Habitans de Venus. Ils reſſemblent aux Mores Grenadins, un petit Peuple noir, brûlé du Soleil, plein d'eſprit & de feu, toujours amoureux, faiſant des Vers, aimant la Muſique, inventant tous les jours des Fêtes, des Danſes & des Tournois. Permettés-moi de vous dire, Madame, répliquai-je, que vous ne connoiſſés guére bien les Habitans de Venus. Nos Mores Grenadins n'auroient été auprès d'eux que des Lapons & des Groënlandois pour la froideur & pour la ſtupidité.

Mais que ſera-ce des Habitans de Mercure ? Ils ſont plus de deux fois plus proches du Soleil que nous. Il faut qu'ils ſoient foux à force de vivacité. Je crois

qu'ils n'ont point de mémoire, non plus que la plupart des Négres ; qu'ils ne font jamais de réflexion ſur rien ; qu'ils n'agiſſent qu'à l'aventure, & par des mouvemens ſubits ; & qu'enfin c'eſt dans Mercure que ſont les Petites-Maiſons de l'Univers. Ils voyent le Soleil neuf fois plus grand que nous ne le voyons ; il leur envoye une lumiere ſi forte, que s'ils étoient ici, ils ne prendroient nos plus beaux jours que pour de très-foibles crépuſcules, & peut-être n'y pourroient-ils pas diſtinguer les objets ; & la chaleur à laquelle ils ſont accoutumés eſt ſi exceſſive, que celle qu'il fait ici au fond de l'Afrique les glaceroit. Apparemment notre Fer, notre Argent, notre Or ſe fondroient chés eux, & on ne les y verroit qu'en liqueur, comme on ne voit ici ordinairement l'Eau qu'en liqueur, quoiqu'en de certains temps ce ſoit un Corps fort ſolide. Les Gens de Mercure ne ſoupçonneroient pas que dans un autre Monde ces liqueurs-là qui ſont peut-être leurs Rivieres, ſont des Corps des plus durs que l'on connoiſſe. Leur année n'eſt que de trois mois. La durée de leur jour ne nous eſt point connue, parce que Mercure eſt ſi petit & ſi proche du

Soleil, dans les rayons duquel il eſt preſque toujours perdu, qu'il échappe à toute l'adreſſe des Aſtronomes, & qu'on n'a pu encore avoir aſſés de priſe ſur lui, pour obſerver le mouvement qu'il doit avoir ſur ſon centre; mais ſes Habitans ont beſoin qu'il acheve ce tour en peu de temps; car apparemment brûlés comme ils ſont par un grand Poële ardent ſuſpendu ſur leurs têtes, ils ſoupirent après la nuit. Ils ſont éclairés pendant ce temps-là de Venus & de la Terre qui leur doivent paroître aſſés grandes. Pour les autres Planetes, comme elles ſont au-delà de la Terre vers le Firmament, ils les voyent plus petites que nous ne les voyons, & n'en reçoivent que bien peu de lumiere.

Je ne ſuis pas ſi touchée, dit la Marquiſe, de cette perte-là que font les Habitans de Mercure, que de l'incommodité qu'ils reçoivent de l'excès de la chaleur. Je voudrois bien que nous les ſoulageaſſions un peu. Donnons à Mercure de longues & d'abondantes Pluies qui le rafraîchiſſent, comme on dit qu'il en tombe ici dans les Pays chauds pendant des quatre mois entiers, juſtement dans les ſaiſons les plus chaudes.

Cela ſe peut, repris-je, & même nous pouvons

pouvons rafraîchir encore Mercure d'une autre façon. Il y a des Pays dans la Chine qui doivent être très-chauds par leur ſituation, & où il fait pourtant de grands froids pendant les mois de Juillet & d'Août, juſques-là que les Rivieres ſe gelent. C'eſt que ces contrées-là ont beaucoup de Salpêtre; les exhalaiſons en ſont fort froides, & la force de la chaleur les fait ſortir de la Terre en grande abondance. Mercure ſera, ſi vous voulés, une petite Planete toute de Salpêtre, & le Soleil tirera d'elle-même le remede au mal qu'il lui pourroit faire. Ce qu'il y a de ſûr, c'eſt que la Nature ne ſauroit faire vivre les Gens qu'où ils peuvent vivre, & que l'habitude jointe à l'ignorance de quelque choſe de meilleur, ſurvient, & les y fait vivre agréablement. Ainſi on pourroit même ſe paſſer dans Mercure du Salpêtre & des Pluies.

Après Mercure, vous ſavés qu'on trouve le Soleil. Il n'y a pas moyen d'y mettre d'Habitans. Le *pourquoi non* nous manque là. Nous jugeons par la Terre qui eſt habitée, que les autres Corps de la même eſpéce qu'elle doivent l'être auſſi; mais le Soleil n'eſt point un Corps de la même eſpéce que la Terre, ni que

les autres Planetes. Il eſt la ſource de toute cette lumiere que les Planetes ne font que ſe renvoyer les unes aux autres après l'avoir reçue de lui. Elles en peuvent faire, pour ainſi dire, des échanges entr'elles, mais elles ne la peuvent produire. Lui ſeul tire de ſoi-même cette précieuſe ſubſtance, il la pouſſe avec force de tous côtés ; de-là elle revient à la rencontre de tout ce qui eſt ſolide, & d'une Planete à l'autre il s'épand de longues & vaſtes traînées de lumiere qui ſe croiſent, ſe traverſent, & s'entrelacent en mille façons différentes, & forment d'admirables tiſſus de la plus riche matiere qui ſoit au monde. Auſſi le Soleil eſt-il placé dans le centre, qui eſt le lieu le plus commode d'où il puiſſe la diſtribuer également, & animer tout par ſa chaleur. Le Soleil eſt donc un Corps particulier ; mais quelle ſorte de Corps ? On eſt bien embarraſſé à le dire. On avoit toujours cru que c'étoit un feu très-pur ; mais on s'en déſabuſa au commencement de ce Siécle, qu'on apperçut des taches ſur ſa ſurface. Comme on avoit découvert peu de temps auparavant de nouvelles Planetes dont je vous parlerai, que tout le Monde Philoſophe n'avoit l'eſprit rempli d'autre

chose, & qu'enfin les nouvelles Planetes s'étoient mises à la mode, on jugea aussi-tôt que ces taches en étoient, qu'elles avoient un mouvement autour du Soleil, & qu'elles nous en cachoient nécessairement quelque partie, en tournant leur moitié obscure vers nous. Déja les Savans faisoient leur cour de ces prétendues Planetes aux Princes de l'Europe. Les uns leur donnoient le nom d'un Prince, les autres d'un autre, & peut-être il y auroit eu querelle entr'eux à qui seroit demeuré le maître des taches pour les nommer comme il eût voulu.

Je ne trouve point cela bon, interrompit la Marquise. Vous me disiés l'autre jour qu'on avoit donné aux différentes parties de la Lune des noms de Savans & d'Astronomes, & j'en étois fort contente. Puisque les Princes prennent pour eux la Terre, il est juste que les Savans se réservent le Ciel, & y dominent, mais ils n'en devroient point permettre l'entrée à d'autres. Souffrés, répondis-je, qu'ils puissent du moins, en cas de besoin, engager aux Princes quelque Astre, ou quelque partie de la Lune. Quant aux taches du Soleil, ils n'en purent faire aucun usage. Il se trouva que

ce n'étoient point des Planetes, mais des nuages, des fumées, des écumes qui s'élevent ſur le Soleil. Elles ſont tantôt en grande quantité, tantôt en petit nombre, tantôt elles diſparoiſſent toutes; quelquefois elles ſe mettent pluſieurs enſemble, quelquefois elles ſe ſéparent, quelquefois elles ſont plus claires, quelquefois plus noires. Il y a des temps où l'on en voit beaucoup; il y en a d'autres, & même aſſés longs, où il n'en paroît aucune. On croiroit que le Soleil eſt une matiere liquide, quelques-uns diſent de l'Or fondu, qui bouillonne inceſſamment, & produit des impuretés, que la force de ſon mouvement rejette ſur ſa ſurface; elles s'y conſument, & puis il s'en produit d'autres. Imaginés-vous quels Corps étrangers ce ſont là; il y en a tel qui eſt dix-ſept cens fois plus gros que la Terre, car vous ſaurés qu'elle eſt plus d'un million de fois plus petite que le Globe du Soleil. Jugés par là quelle eſt la quantité de cet Or fondu, ou l'étendue de cette grande Mer de lumiere & de feu. D'autres diſent, & avec aſſés d'apparence, que les taches, du moins pour la plupart, ne ſont point des productions nouvelles, & qui ſe diſſipent au bout de quelque temps, mais de

grosses masses solides, de figure fort irréguliere, toujours subsistantes, qui tantôt flottent sur le corps liquide du Soleil, tantôt s'y enfoncent ou entierement ou en partie, & nous présentent différentes pointes ou éminences, selon qu'elles s'enfoncent plus ou moins, & qu'elles se tournent vers nous de différens côtés. Peut-être font-elles partie de quelque grand amas de matiere solide qui sert d'aliment au feu du Soleil. Enfin, quoi-que ce puisse être que le Soleil, il ne paroît nullement propre à être habité. C'est pourtant dommage, l'habitation seroit belle, on seroit au centre de tout, on verroit toutes les Planetes tourner régulierement autour de soi, au lieu que nous voyons dans leurs cours une infinité de bizarreries, qui n'y paroissent que parce que nous ne sommes pas dans le lieu propre pour en bien juger, c'est-à-dire au centre de leur mouvement. Cela n'est-il pas pitoyable? Il n'y a qu'un lieu dans le monde, d'où l'étude des Astres puisse être extrêmement facile, & justement dans ce lieu-là il n'y a personne. Vous n'y songés pas, dit la Marquise. Qui seroit dans le Soleil, ne verroit rien, ni Planetes, ni Etoiles Fixes. Le

Soleil n'efface-t-il pas tout? Ce ſeroient ſes Habitans qui ſeroient bien fondés à ſe croire ſeuls dans toute la Nature.

J'avoue que je m'étois trompé, répondis-je, je ne ſongeois qu'à la ſituation où eſt le Soleil, & non à l'effet de ſa lumiere; mais vous qui me redreſſés ſi à propos, vous voulés bien que je vous diſe que vous vous êtes trompée auſſi; les Habitans du Soleil ne les verroient ſeulement pas. Ou ils ne pourroient ſoutenir la force de ſa lumiere, ou ils ne la pourroient recevoir, faute d'en être à quelque diſtance, & tout bien conſidéré, le Soleil ne ſeroit qu'un ſéjour d'Aveugles. Encore un coup, il n'eſt pas fait pour être habité; mais voulés-vous que nous pourſuivions notre Voyage des Mondes? Nous ſommes arrivés au centre qui eſt toujours le lieu le plus bas dans tout ce qui eſt rond; & je vous dirai en paſſant, que pour aller d'ici là, nous avons fait un chemin de trente-trois millions de lieues. Il faudroit préſentement retourner ſur nos pas & remonter. Nous retrouverons Mercure, Venus, la Terre, la Lune, toutes Planetes que nous avons viſitées. Enſuite c'eſt Mars qui ſe préſente. Mars n'a rien de curieux

que je ſache, ſes jours ſont de plus d'une demi-heure plus longs que les nôtres, & ſes années valent deux de nos années, à un mois & demi près. Il eſt cinq fois plus petit que la Terre, il voit le Soleil un peu moins grand & moins vif que nous ne le voyons; enfin Mars ne vaut pas trop la peine qu'on s'y arrête. Mais la jolie choſe que Jupiter avec ſes quatre Lunes ou Satellites! Ce ſont quatre petites Planetes, qui tandis que Jupiter tourne autour du Soleil en douze ans, tournent autour de lui comme notre Lune autour de nous. Mais, interrompit la Marquiſe, pourquoi y a-t-il des Planetes qui tournent autour d'autres Planetes qui ne valent pas mieux qu'elles? Sérieuſement il me paroîtroit plus régulier & plus uniforme, que toutes les Planetes, & grandes & petites, n'euſſent que le même mouvement autour du Soleil.

Ah! Madame, répliquai-je, ſi vous ſaviés ce que c'eſt que les Tourbillons de Deſcartes, ces Tourbillons dont le nom eſt ſi terrible, & l'idée ſi agréable, vous ne parleriés pas comme vous faites. La tête me dût-elle tourner, dit-elle en riant, il eſt beau de ſavoir ce que c'eſt que les Tourbillons. Achevés

de me rendre folle, je ne me ménage plus, je ne connois plus de retenue sur la Philosophie ; laissons parler le monde, & donnons-nous aux Tourbillons. Je ne vous connoissois pas de pareils emportemens, repris-je ; c'est dommage qu'ils n'ayent que les Tourbillons pour objet. Ce qu'on appelle un Tourbillon, c'est un amas de matiere dont les parties sont détachées les unes des autres, & se meuvent toutes en un même sens ; permis à elles d'avoir pendant ce temps-là quelques petits mouvemens particuliers, pourvu qu'elles suivent toujours le mouvement général. Ainsi un Tourbillon de vent, c'est une infinité de petites parties d'Air, qui tournent en rond toutes ensemble, & enveloppent ce qu'elles rencontrent. Vous savés que les Planetes sont portées dans la matiere céleste, qui est d'une subtilité & d'une agitation prodigieuse. Tout ce grand amas de matiere céleste, qui est depuis le Soleil jusqu'aux Etoïles fixes, tourne en rond, & emportant avec soi les Planetes, les fait tourner toutes en un même sens autour du Soleil, qui occupe le centre, mais en des temps plus ou moins longs, selon qu'elles en sont plus ou moins éloignées. Il n'y

n'y a pas jusqu'au Soleil qui ne tourne sur lui-même, parce qu'il est justement au milieu de toute cette matiere céleste. Vous remarquerés en passant, que quand la terre seroit dans la place où il est, elle ne pourroit encore faire moins que de tourner sur elle-même.

Voilà quel est le grand Tourbillon dont le Soleil est comme le maître; mais en même temps les Planetes se composent de petits Tourbillons particuliers à l'imitation de celui du Soleil. Chacune d'elles en tournant autour du Soleil, ne laisse pas de tourner autour d'elle-même, & fait tourner aussi autour d'elle en même sens une certaine quantité de cette matiere céleste, qui est toujours prête à suivre tous les mouvemens qu'on lui veut donner, s'ils ne la détournent pas de son mouvement général. C'est là le Tourbillon particulier de la Planete, & elle le pousse aussi loin que la force de son mouvement se peut étendre. S'il faut qu'il tombe dans ce petit Tourbillon quelque Planete moindre que celle qui y domine, la voilà emportée par la grande, & forcée indispensablement à tourner autour d'elle, & le tout ensemble, la grande Planete, la petite, & le Tourbillon qui les renfer-

me, n'en tourne pas moins autour du Soleil. C'est ainsi qu'au commencement du Monde nous nous fîmes suivre par la Lune, parce qu'elle se trouva dans l'étendue de notre Tourbillon, & tout-à-fait à notre bienséance. Jupiter, dont je commençois à vous parler, fut plus heureux ou plus puissant que nous. Il y avoit dans son voisinage quatre petites Planetes, il se les assujettit toutes quatre; & nous qui sommes une Planete principale, croyés-vous que nous l'eussions été, si nous nous fussions trouvés proche de lui? Il est mille fois plus gros que nous, il nous auroit engloutis sans peine dans son Tourbillon, & nous ne serions qu'une Lune de sa dépendance, au lieu que nous en avons une qui est dans la nôtre: tant il est vrai que le seul hasard de la situation décide souvent de toute la fortune qu'on doit avoir.

Et qui nous assure, dit la Marquise, que nous demeurerons toujours où nous sommes? Je commence à craindre que nous ne fassions la folie de nous approcher d'une Planete aussi entreprenante que Jupiter, ou qu'il ne vienne vers nous pour nous absorber; car il me paroît que dans ce grand mouvement, où vous dites qu'est la matiere céleste, elle

devroit agiter les Planetes irréguliere-
ment, tantôt les approcher, tantôt les
éloigner les unes des autres. Nous pour-
rions aussi-tôt y gagner qu'y perdre,
répondis-je; peut-être irions-nous sou-
mettre à notre domination Mercure ou
Mars, qui sont de plus petites Planetes,
& qui ne nous pourroient résister. Mais
nous n'avons rien à espérer ni à crain-
dre, les Planetes se tiennent où elles
sont, & les nouvelles conquêtes leur
sont défendues, comme elles l'étoient
autrefois aux Rois de la Chine. Vous
savés bien que quand on met de l'huile
avec de l'eau, l'huile surnage. Qu'on
mette sur les deux liqueurs un corps ex-
trêmement léger, l'huile le soutiendra,
& il n'ira pas jusqu'à l'eau. Qu'on y
mette un autre corps plus pesant, & qui
soit justement d'une certaine pesanteur,
il passera au travers de l'huile, qui sera
trop foible pour l'arrêter, & tombera
jusqu'à ce qu'il rencontre l'eau qui aura
la force de le soutenir. Ainsi dans cette
liqueur, composée de deux liqueurs qui
ne se mêlent point, deux corps inégale-
ment pesans se mettent naturellement à
deux places différentes, & jamais l'un
ne montera, ni l'autre ne descendra.
Qu'on mette encore d'autres liqueurs

qui ſe tiennent ſéparées, & qu'on y plonge d'autres corps, il arrivera la même choſe. Repréſentés-vous que la matiere céleſte qui remplit ce grand Tourbillon, a différentes couches qui s'enveloppent les unes les autres, & dont les peſanteurs ſont différentes, comme celles de l'huile & de l'eau, & des autres liqueurs. Les Planetes ont auſſi différentes peſanteurs, chacune d'elles par conſéquent s'arrête dans la couche qui a préciſément la force néceſſaire pour la ſoutenir, & qui lui fait équilibre, & vous voyés bien qu'il n'eſt pas poſſible qu'elle en ſorte jamais.

Je conçois, dit la Marquiſe, que ces peſanteurs-là réglent fort bien les rangs. Plût à Dieu qu'il y eût quelque choſe de pareil qui les réglât parmi nous, & qui fixât les gens dans les places qui leur ſont naturellement convenables ! Me voilà fort en repos du côté de Jupiter. Je ſuis bien aiſe qu'il nous laiſſe dans notre petit Tourbillon avec notre Lune unique. Je ſuis d'humeur à me borner aiſément, & je ne lui envie point les quatre qu'il a.

Vous auriés tort de les lui envier, repris-je, il n'en a point plus qu'il ne lui en faut. Il eſt cinq fois plus éloigné du

Soleil que nous, c'eſt-à-dire qu'il en eſt à cent ſoixante-cinq millions de lieues, & par conſéquent ſes Lunes ne reçoivent & ne lui renvoyent qu'une lumiere aſſés foible. Le nombre ſupplée au peu d'effet de chacune. Sans cela, comme Jupiter tourne ſur lui-même en dix heures, & que ſes nuits qui n'en durent que cinq ſont fort courtes, quatre Lunes ne paroîtroient pas ſi néceſſaires. Celle qui eſt la plus proche de Jupiter, fait ſon cercle autour de lui en quarante-deux heures, la ſeconde en trois jours & demi, la troiſiéme en ſept, la quatriéme en dix-ſept, & par l'inégalité même de leur cours elles s'accordent à lui donner les plus jolis ſpectacles du monde. Tantôt elles ſe levent toutes quatre enſemble, & puis ſe ſéparent preſque dans le moment ; tantôt elles ſont toutes à leur midi rangées l'une au-deſſus de l'autre ; tantôt on les voit toutes quatre dans le Ciel à des diſtances égales ; tantôt quand deux ſe levent, deux autres ſe couchent : ſur-tout j'aimerois à voir ce jeu perpétuel d'Eclipſes qu'elles font, car il ne ſe paſſe point de jour qu'elles ne s'éclipſent les unes les autres, ou qu'elles n'éclipſent le Soleil ; & aſſurément les Eclipſes s'étant rendues ſi fa-

milieres en ce Monde-là, elles y ſont un ſujet de divertiſſement, & non pas de frayeur comme en celui ci.

Et vous ne manquerés pas, dit la Marquiſe, à faire habiter ces quatre Lunes, quoique ce ne ſoient que de petites Planetes ſubalternes, deſtinées ſeulement à en éclairer une autre pendant ſes nuits, N'en doutés nullement, répondis-je. Ces Planetes n'en ſont pas moins dignes d'être habitées, pour avoir le malheur d'être aſſervies à tourner autour d'une autre plus importante.

Je voudrois donc, reprit-elle, que les Habitans des quatre Lunes de Jupiter fuſſent comme des Colonies de Jupiter; qu'elles euſſent reçu de lui, s'il étoit poſſible, leurs Loix & leurs Coutumes; que par conſéquent elles lui rendiſſent quelque ſorte d'hommage, & ne regardaſſent la grande Planete qu'avec reſpect. Ne faudroit-il point auſſi, lui dis-je, que les quatre Lunes envoyaſſent de temps en temps des Députés dans Jupiter, pour lui prêter ſerment de fidélité? Pour moi, je vous avoue que le peu de ſupériorité que nous avons ſur les Gens de notre Lune, me fait douter que Jupiter en ait beau-

coup ſur les Habitans des ſiennes ; & je crois que l'avantage auquel il puiſſe le plus raiſonnablement prétendre, c'eſt de leur faire peur. Par exemple, dans celle qui eſt la plus proche de lui, ils le voyent ſeize cent fois plus grand que notre Lune ne nous paroît ; quelle monſtrueuſe Planete ſuſpendue ſur leurs têtes ! En vérité, ſi les Gaulois craignoient anciennement que le Ciel ne tombât ſur eux, & ne les écraſât, les Habitans de cette Lune auroient bien plus de ſujet de craindre une chute de Jupiter. C'eſt peut-être là auſſi la frayeur qu'ils ont, dit-elle, au lieu de celle des Eclipſes dont vous m'avés aſſuré qu'ils ſont exempts, & qu'il faut bien remplacer par quelque autre ſotiſe. Il le faut de néceſſité abſolue, répondis-je. L'inventeur du troiſiéme Syſtême dont je vous parlois l'autre jour, le célébre Ticho-Brahé, un des plus grands Aſtronomes qui furent jamais, n'avoit garde de craindre les Eclipſes, comme le vulgaire les craint ; il paſſoit ſa vie avec elles. Mais croiriés-vous bien ce qu'il craignoit en leur place ? Si en ſortant de ſon logis la premiere perſonne qu'il rencontroit étoit une vieille, ſi un Liévre traver-

ſoit ſon chemin, Ticho-Brahé croyoit que la journée devoit être malheureuſe, & retournoit promptement ſe renfermer chés lui, ſans oſer commencer la moindre choſe.

Il ne ſeroit pas juſte, reprit-elle, après que cet homme-là n'a pu ſe délivrer impunément de la crainte des Eclipſes, que les habitans de cette Lune de Jupiter, dont nous parlions, en fuſſent quittes à meilleur marché. Nous ne leur ferons pas de quartier, ils ſubiront la Loi commune; & s'ils ſont exempts d'une erreur, ils donneront dans quelqu'autre; mais comme je ne me pique pas de la pouvoir deviner, éclairciſſés-moi, je vous prie, une autre difficulté qui m'occupe depuis quelques momens. Si la Terre eſt ſi petite à l'égard de Jupiter, Jupiter nous voit-il? Je crains que nous ne lui ſoyons inconnus.

De bonne foi, je crois que cela eſt ainſi, répondis-je. Il faudroit qu'il vît la Terre cent fois plus petite que nous ne la voyons. C'eſt trop peu, il ne la voit point. Voici ſeulement ce que nous pouvons croire de meilleur pour nous. Il y aura dans Jupiter des Aſtronomes, qui après avoir bien pris de la

peine à composer des lunettes excellentes, après avoir choisi les plus belles nuits pour observer, auront enfin découvert dans les Cieux une très-petite Planete qu'ils n'avoient jamais vue. D'abord le Journal des Savans de ce pays-là en parle ; le peuple de Jupiter, ou n'en entend point parler, ou n'en fait que rire ; les Philosophes dont cela détruit les opinions, forment le dessein de n'en rien croire ; il n'y a que les gens très-raisonnables qui en veulent bien douter. On observe encore, on revoit la petite Planete ; on s'assure bien que ce n'est point une vision, on commence même à soupçonner qu'elle a un mouvement autour du Soleil ; on trouve au bout de mille observations, que ce mouvement est d'une année ; & enfin, grace à toutes les peines que se donnent les Savans, on sait dans Jupiter que notre Terre est au monde. Les curieux vont la voir au bout d'une lunette, & la vue à peine peut-elle encore l'attraper.

Si ce n'étoit, dit la Marquise, qu'il n'est point trop agréable de savoir qu'on ne nous peut découvrir de dedans Jupiter, qu'avec des lunettes d'approche, je me représenterois avec plai-

ſir ces lunettes de Jupiter dreſſées vers nous, comme les nôtres le ſont vers lui, & cette curioſité mutuelle avec laquelle les Planetes s'entreconſiderent & demandent l'une de l'autre, *Quel monde eſt-ce là? Quelles gens l'habitent?*

Cela ne va pas ſi vîte que vous penſés, répliquai-je. Quand on verroit notre Terre de dedans Jupiter, quand on l'y connoîtroit, notre Terre ce n'eſt pas nous; on n'a pas le moindre ſoupçon qu'elle puiſſe être habitée. Si quelqu'un vient à ſe l'imaginer, Dieu ſait comme tout Jupiter ſe moque de lui. Peut-être même ſommes-nous cauſe qu'on y a fait le procès à des Philoſophes qui ont voulu ſoutenir que nous étions. Cependant je croirois plus volontiers que les habitans de Jupiter ſont aſſés occupés à faire des découvertes ſur leur Planete, pour ne ſonger point du tout à nous. Elle eſt ſi grande, que s'ils navigent, aſſurément leurs Chriſtophes Colombs ne ſauroient manquer d'emploi. Il faut que les peuples de ce Monde-là ne connoiſſent pas ſeulement de réputation la centiéme partie des autres peuples; au lieu que dans Mercure, qui eſt fort petit, ils ſont tous voiſins les uns des autres; ils

vivent familierement enſemble, & ne comptent que pour une promenade de faire le tour de leur Monde. Si on ne nous voit point dans Jupiter, vous jugés bien qu'on y voit encore moins Venus qui eſt plus éloignée de lui, & encore moins Mercure qui eſt & plus petit & plus éloigné. En récompenſe ſes habitans voyent leurs quatre Lunes, & Saturne avec les ſiennes, & Mars. Voilà aſſés de Planetes pour embarraſſer ceux d'entre eux qui ſont Aſtronomes ; la Nature a eu la bonté de leur cacher ce qui en reſte dans l'univers.

Quoi, dit la Marquiſe, vous comptés cela pour une grace ? Sans doute, répondis-je. Il y a dans tout ce grand Tourbillon ſeize Planetes. La nature, qui veut nous épargner la peine d'étudier tous leurs mouvemens, ne nous en montre que ſept; n'eſt-ce pas là une aſſés grande faveur ? Mais nous qui n'en ſentons pas le prix, nous faiſons ſi bien que nous attrapons les neuf autres qui avoient été cachées; auſſi en ſommes-nous punis par les grands travaux que l'Aſtronomie demande préſentement.

Je vois, reprit-elle, par ce nombre de ſeize Planetes, qu'il faut que Saturne

ait cinq Lunes. Il les a auſſi, répliquai-je, & avec d'autant plus de juſtice, que comme il tourne en trente ans autour du Soleil, il a des pays où la nuit dure quinze ans, par la même raiſon que ſur la Terre qui tourne en un an, il y a des nuits de ſix mois ſous les Poles. Mais Saturne étant deux fois plus éloigné du Soleil que Jupiter, & par conſéquent dix fois plus que nous, ſes cinq Lunes ſi foiblement éclairées lui donneroient-elles aſſés de lumiere pendant ſes nuits? Non, il a encore une reſſource ſinguliere & unique dans tout l'univers connu. C'eſt un grand Cercle & un grand Anneau aſſés large qui l'environne, & qui étant aſſés élevé pour être preſque entierement hors de l'ombre du corps de cette Planete, réfléchit la lumiere du Soleil dans des lieux qui ne le voyent point, & la réfléchit de plus près, & avec plus de force que toutes les cinq Lunes, parce qu'il eſt moins élevé que la plus baſſe.

En vérité, dit la Marquiſe, de l'air d'une perſonne qui rentroit en elle-même avec étonnement, tout cela eſt d'un grand ordre; il paroît bien que la Nature a eu en vue les beſoins de quelques Etres vivans, & que la diſtribution des

Lunes n'a pas été faite au hasard. Il n'en est tombé en partage qu'aux Planetes éloignées du Soleil, à la Terre, à Jupiter, à Saturne; car ce n'étoit pas la peine d'en donner à Venus & à Mercure, qui ne reçoivent que trop de lumiere, dont les nuits sont fort courtes, & qui les comptent apparemment pour de plus grands bienfaits de la Nature que leurs jours mêmes. Mais attendés, il me semble que Mars qui est encore plus éloigné du Soleil que la Terre, n'a point de Lune. On ne peut pas vous le dissimuler, répondis-je, il n'en a point, & il faut qu'il ait pour ses nuits des ressources que nous ne savons pas. Vous avés vu des Phosphores, de ces matieres liquides ou séches, qui en recevant la lumiere du Soleil, s'en imbibent & s'en pénétrent, & ensuite jettent un assés grand éclat dans l'obscurité. Peut-être Mars a-t-il de grands rochers fort élevés, qui sont des Phosphores naturels, & qui prennent pendant le jour une provision de lumiere qu'ils rendent pendant la nuit. Vous ne sauriés nier que ce ne fût un spectacle assés agréable de voir tous ces rochers s'allumer de toutes parts dès que le Soleil seroit couché, & faire sans aucun art

des illuminations magnifiques, qui ne pourroient incommoder par leur chaleur. Vous ſavés encore qu'il y a en Amérique des oiſeaux qui ſont ſi lumineux dans les ténébres, qu'on s'en peut ſervir pour lire. Que ſavons-nous ſi Mars n'a point un grand nombre de ces oiſeaux, qui dès que la nuit eſt venue, ſe diſperſent de tous côtés, & vont répandre un nouveau jour?

Je ne me contente, reprit-elle, ni de vos rochers, ni de vos oiſeaux. Cela ne laiſſeroit pas d'être joli; mais puiſque la Nature a donné tant de Lunes à Saturne & à Jupiter, c'eſt une marque qu'il faut des Lunes. J'euſſe été bien aiſe que tous les Mondes éloignés du Soleil en euſſent eu, ſi Mars ne nous fût point venu faire une exception déſagréable. Ah! vraiment, répliquai-je, ſi vous vous mêliés de Philoſophie plus que vous ne faites, il faudroit bien que vous vous accoutumaſſiés à voir des exceptions dans les meilleurs Syſtêmes. Il y a toujours quelque choſe qui y convient le plus juſte du monde, & puis quelque choſe auſſi qu'on y fait convenir comme on peut, ou qu'on laiſſe là, ſi on déſeſpere d'en pouvoir venir à bout. Uſons-en de même pour Mars,

puisqu'il ne nous est point favorable, & ne parlons point de lui. Nous serions bien étonnés, si nous étions dans Saturne, de voir sur nos têtes pendant la nuit ce grand Anneau qui iroit en forme de demi-cercle d'un bout à l'autre de l'horison, & qui nous renvoyant la lumiere du Soleil, feroit l'effet d'une Lune continue. Et ne mettons-nous point d'habitans dans ce grand Anneau, interrompit-elle en riant? Quoique je sois d'humeur, répondis-je, à en envoyer par-tout assés hardiment, je vous avoue que je n'oserois en mettre là, cet Anneau me paroît une habitation trop irréguliere. Pour les cinq petites Lunes, on ne peut pas se dispenser de les peupler. Si cependant l'Anneau n'étoit, comme quelques-uns le soupçonnent, qu'un Cercle de Lunes qui se suivissent de fort près, & eussent un mouvement égal, & que les cinq petites Lunes fussent cinq échappées de ce grand Cercle, que de Mondes dans le Tourbillon de Saturne! Quoi qu'il en soit, les gens de Saturne sont assés misérables, même avec le secours de l'Anneau. Il leur donne la lumiere, mais quelle lumiere dans l'éloignement où il est du Soleil! Le Soleil même qu'ils voyent cent fois plus

petit que nous ne le voyons, n'eſt pour eux qu'une petite Etoile blanche & pâle, qui n'a qu'un éclat & une chaleur bien foible ; & ſi vous les mettiés dans nos pays les plus froids, dans la Groenlande ou dans la Laponie, vous les verriés ſuer à groſſes gouttes & expirer de chaud. S'ils avoient de l'eau, ce ne ſeroit point de l'eau pour eux, mais une pierre polie, un marbre; & l'eſprit de vin qui ne gêle jamais ici, ſeroit dur comme nos diamans.

Vous me donnés une idée de Saturne qui me glace, dit la Marquiſe, au lieu que tantôt vous m'échauffiés en me parlant de Mercure. Il faut bien, répliquai-je, que les deux Mondes qui ſont aux extrémités de ce grand Tourbillon, ſoient oppoſés en toutes choſes.

Ainſi, reprit-elle, on eſt bien ſage dans Saturne ; car vous m'avés dit que tout le monde étoit fou dans Mercure. Si on n'eſt pas bien ſage dans Saturne, repris-je, du moins ſelon toutes les apparences, on y eſt bien flegmatique. Ce ſont gens qui ne ſavent ce que c'eſt que de rire, qui prennent toujours un jour pour répondre à la moindre queſtion qu'on leur fait, & qui euſſent trouvé Caton d'Utique trop badin & trop folâtre.

Il me vient une penſée, dit-elle. Tous les habitans de Mercure ſont vifs, tous ceux de Saturne ſont lents. Parmi nous, les uns ſont vifs, les autres lents; cela ne viendroit-il point de ce que notre Terre étant juſtement au milieu des autres Mondes, nous participons des extrémités? Il n'y a point pour les hommes de caractere fixe & déterminé; les uns ſont faits comme les habitans de Mercure, les autres comme ceux de Saturne, & nous ſommes un mêlange de toutes les eſpeces qui ſe trouvent dans les autres Planetes. J'aime aſſés cette idée, repris-je; nous formons un aſſemblage ſi bizarre, qu'on pourroit croire que nous ſerions ramaſſés de pluſieurs Mondes differens. A ce compte il eſt aſſés commode d'être ici, on y voit tous les autres Mondes en abrégé.

Du moins, reprit la Marquiſe, une commodité fort réelle qu'a notre Monde par ſa ſituation, c'eſt qu'il n'eſt ni ſi chaud que celui de Mercure ou de Venus, ni ſi froid que celui de Jupiter ou de Saturne. De plus, nous ſommes juſtement dans un endroit de la Terre où nous ne ſentons l'excès ni du chaud, ni du froid. En vérité, ſi un certain Philoſophe rendoit grace à la nature d'être

homme, & non pas bête, Grec, & non pas barbare, moi je veux lui rendre grace d'être sur la Planete la plus tempérée de l'Univers, & dans un des lieux les plus tempérés de cette Planete. Si vous m'en croyés, Madame, répondis-je, vous lui rendrés grace d'être jeune, & non pas vieille; jeune & belle, & non pas jeune & laide; jeune & belle Françoise, & non pas jeune & belle Italienne. Voilà bien d'autres sujets de reconnoissance, que ceux que vous tirés de la situation de votre Tourbillon, ou de la température de votre pays.

Mon Dieu! répliqua-t-elle, laissés-moi avoir de la reconnoissance sur tout, jusques sur le Tourbillon où je suis placée. La mesure de bonheur qui nous a été donnée est assés petite, il n'en faut rien perdre, & il est bon d'avoir pour les choses les plus communes & les moins considérables, un goût qui les mette à profit. Si on ne vouloit que des plaisirs vifs, on en auroit peu, on les attendroit long-temps, & on les payeroit bien. Vous me promettés donc, répliquai-je, que si on vous proposoit de ces plaisirs vifs, vous vous souviendriés des Tourbillons & de moi, & que vous ne nous négligeriés pas tout-

à-fait? Oui, répondit-elle, mais faites que la Philoſophie me fourniſſe toujours des plaiſirs nouveaux. Du moins pour demain, répondis-je, j'eſpere qu'ils ne vous manqueront pas. J'ai des Etoiles fixes, qui paſſent tout ce que vous avés vu juſqu'ici.



CINQUIÉME SOIR.

Que les Etoiles fixes ſont autant de Soleils, dont chacun éclaire un Monde.

LA Marquiſe ſentit une vraie impatience de ſavoir ce que les Etoiles fixes deviendroient. Seront-elles habitées comme les Planetes ? me dit-elle. Ne le ſeront-elles pas ? Enfin qu'en ferons-nous ? Vous le devineriés peut-être, ſi vous en aviés bien envie, répondis-je. Les Etoiles fixes ne ſauroient être moins éloignées de la Terre, que de vingt-ſept mille ſix cens ſoixante fois la diſtance d'ici au Soleil, qui eſt de trente-trois millions de lieues; & ſi vous fâchiés un Aſtronome, il les mettroit encore plus loin. La diſtance du Soleil à Saturne, qui eſt la Planete la plus éloignée, n'eſt que de trois cens trente millions de lieues; ce n'eſt rien par rapport à la diſtance du Soleil ou de la Terre aux Etoiles fixes, & on ne prend pas la peine de la compter. Leur lumiere, comme vous voyés, eſt aſſés

vive & assés éclatante. Si elles la recevoient du Soleil, il faudroit qu'elles la reçussent déja bien foible après un si épouvantable trajet ; il faudroit que par une réflexion qui l'affoibliroit encore beaucoup, elles nous la renvoyassent à cette même distance. Il seroit impossible qu'une lumiere qui auroit essuyé une réflexion, & fait deux fois un semblable chemin, eût cette force & cette vivacité qu'a celle des Etoiles fixes. Les voilà donc lumineuses par elles-mêmes, & toutes, en un mot, autant de Soleils.

Ne me trompé-je point, s'écria la Marquise, ou si je vois où vous me voulés mener ? M'allés-vous dire : *Les Etoiles fixes sont autant de Soleils, notre Soleil est le centre d'un Tourbillon qui tourne autour de lui ; pourquoi chaque Etoile fixe ne sera-t-elle pas aussi le centre d'un Tourbillon qui aura un mouvement autour d'elle ? Notre Soleil a des Planetes qu'il éclaire ; pourquoi chaque Etoile n'en aura-t-elle pas aussi qu'elle éclairera ?* Je n'ai à vous répondre, lui dis-je, que ce que répondit Phedre à Enone : *C'est toi qui l'as nommé.*

Mais, reprit-elle, voilà l'Univers si grand que je m'y perds, je ne sai plus où je suis, je ne suis plus rien. Quoi,

tout ſera diviſé en Tourbillons jettés confuſément les uns parmi les autres ? Chaque Etoile ſera le centre d'un Tourbillon, peut-être auſſi grand que celui où nous ſommes ? Tout cet eſpace immenſe qui comprend notre Soleil & nos Planetes, ne ſera qu'une petite parcelle de l'Univers ? Autant d'eſpaces pareils que d'Etoiles fixes ? Cela me confond, me trouble, m'épouvante. Et moi, répondis-je, cela me met à mon aiſe. Quand le Ciel n'étoit que cette voûte bleue où les Etoiles étoient clouées, l'Univers me paroiſſoit petit & étroit, je m'y ſentois comme oppreſſé. Préſentement qu'on a donné infiniment plus d'étendue & de profondeur à cette voûte en la partageant en mille & mille Tourbillons, il me ſemble que je reſpire avec plus de liberté, & que je ſuis dans un plus grand air, & aſſurément l'Univers a toute une autre magnificence. La nature n'a rien épargné en le produiſant ; elle a fait une profuſion de richeſſes tout-à-fait digne d'elle. Rien n'eſt ſi beau à ſe repréſenter que ce nombre prodigieux de Tourbillons, dont le milieu eſt occupé par un Soleil qui fait tourner des Planetes autour de lui. Les Habitans

d'une Planete d'un de ces Tourbillons infinis, voyent de tous côtés les Soleils des Tourbillons dont ils ſont environnés; mais ils n'ont garde d'en voir les Planetes, qui n'ayant qu'une lumiere foible empruntée de leur Soleil, ne la pouſſent point au-delà de leur Monde.

Vous m'offrés, dit-elle, une eſpece de perſpective ſi longue, que la vue n'en peut attraper le bout. Je vois clairement les Habitans de la Terre; enſuite vous me faites voir ceux de la Lune & des autres Planetes de notre Tourbillon aſſés clairement à la vérité, mais moins que ceux de la Terre: après eux viennent les Habitans des Planetes des autres Tourbillons. Je vous avoue qu'ils ſont tout-à-fait dans l'enfoncement, & que quelque effort que je faſſe pour les voir, je ne les apperçois preſque point. Et en effet ne ſont-ils pas preſque anéantis par l'expreſſion même dont vous êtes obligé de vous ſervir en parlant d'eux? Il faut que vous les appelliés les Habitans d'une des Planetes de l'un de ces Tourbillons dont le nombre eſt infini. Nous-mêmes, à qui la même expreſſion convient, avoués que vous ne ſauriés preſque plus nous démêler au milieu de tant de

Mondes. Pour moi, je commence à voir la terre si effroyablement petite, que je ne crois pas avoir désormais d'empressement pour aucune chose. Assurément si on a tant d'ardeur de s'agrandir, si on fait desseins sur desseins, si on se donne tant de peine, c'est que l'on ne connoît pas les Tourbillons. Je prétens bien que ma paresse profite de mes nouvelles lumieres; & quand on me reprochera mon indolence, je répondrai : *Ah ! si vous saviés ce que c'est que les Etoiles fixes !* Il faut qu'Alexandre ne l'ait pas su, répliquai-je, car un certain Auteur qui tient que la Lune est habitée, dit fort sérieusement qu'il n'étoit pas possible qu'Aristote ne fût dans une opinion si raisonnable, (comment une vérité eût-elle échappé à Aristote ?) mais qu'il n'en voulut jamais rien dire, de peur de fâcher Alexandre, qui eût été au désespoir de voir un Monde qu'il n'eût pas pu conquérir. A plus forte raison lui eût-on fait mystere des Tourbillons des Etoiles fixes, quand on les eût connus en ce temps-là ; c'eût été faire trop mal sa cour que de lui en parler. Pour moi qui les connois, je suis bien fâché de ne pouvoir tirer d'utilité de la

connoiſſance que j'en ai. Ils ne guériſſent tout au plus, ſelon votre raiſonnement, que de l'ambition & de l'inquiétude, & je n'ai point ces maladies-là. Un peu de foibleſſe pour ce qui eſt beau, voilà mon mal, & je ne crois pas que les Tourbillons y puiſſent rien. Les autres Mondes vous rendent celui-ci petit, mais ils ne vous gâtent point de beaux yeux ou une belle bouche, cela vaut toujours ſon prix en dépit de tous les Mondes poſſibles.

C'eſt une étrange choſe que l'Amour, répondit-elle en riant; il ſe ſauve de tout, & il n'y a point de Syſtême qui lui puiſſe faire du mal. Mais auſſi parlés-moi franchement, votre Syſtême eſt-il bien vrai? Ne me déguiſés rien, je vous garderai le ſecret. Il me ſemble qu'il n'eſt appuyé que ſur une petite convenance bien légere. Une Etoile fixe eſt lumineuſe d'elle-même comme le Soleil, par conſéquent il faut qu'elle ſoit comme le Soleil le centre & l'ame d'un Monde, & qu'elle ait ſes Planetes qui tournent autour d'elle. Cela eſt-il d'une néceſſité bien abſolue? Ecoutés, Madame, répondis-je, puiſque nous ſommes en humeur de mêler toujours des folies de galanterie à nos diſcours

les plus ſérieux, les raiſonnemens de Mathématique ſont faits comme l'Amour. Vous ne ſauriés accorder ſi peu de choſe à un Amant, que bientôt après il ne faille lui en accorder davantage, & à la fin cela va loin. De même accordés à un Mathématicien le moindre principe, il va vous en tirer une conſéquence qu'il faudra que vous lui accordiés auſſi; & de cette conſéquence encore une autre; & malgré vous-même il vous mene ſi loin, qu'à peine le pouvés-vous croire. Ces deux ſortes de gens-là prennent toujours plus qu'on ne leur donne. Vous convenés que quand deux choſes ſont ſemblables en tout ce qui me paroît, je les puis croire auſſi ſemblables en ce qui ne me paroît point, s'il n'y a rien d'ailleurs qui m'en empêche. De-là j'ai tiré que la Lune étoit habitée, parce qu'elle reſſemble à la Terre; les autres Planetes, parce qu'elles reſſemblent à la Lune. Je trouve que les Etoiles fixes reſſemblent à notre Soleil, je leur attribue tout ce qu'il a. Vous êtes engagée trop avant pour pouvoir reculer, il faut franchir le pas de bonne grace. Mais, dit-elle, ſur le pied de cette reſſemblance que vous mettés entre les Etoiles fixes & notre

Soleil, il faut que les gens d'un autre grand Tourbillon ne le voyent que comme une petite Etoile fixe, qui se montre à eux seulement pendant leurs nuits.

Cela est hors de doute, répondis-je ; notre Soleil est si proche de nous, en comparaison des Soleils des autres Tourbillons, que sa lumiere doit avoir infiniment plus de force sur nos yeux que la leur. Nous ne voyons donc que lui quand nous le voyons, & il efface tout ; mais dans un autre grand Tourbillon, c'est un autre Soleil qui y domine, & il efface à son tour le nôtre, qui n'y paroît que pendant les nuits avec le reste des autres Soleils étrangers, c'est-à-dire, des Etoiles fixes. On l'attache avec elles à cette grande voûte du Ciel, & il y fait partie de quelque Ourse, ou de quelque Taureau. Pour les Planetes, qui tournent autour de lui, notre Terre, par exemple, comme on ne les voit point de si loin, on n'y songe seulement pas. Ainsi tous les Soleils sont Soleils de jour pour le Tourbillon où ils sont placés, & Soleils de nuit pour tous les autres Tourbillons. Dans leur Monde ils sont uniques en leur espéce ; par-tout ailleurs ils ne servent qu'à faire nombre,

Ne faut-il pas pourtant, reprit-elle, que les Mondes, malgré cette égalité, different en mille choses ? car un fond de ressemblance ne laisse pas de porter des différences infinies.

Assurément, repris-je ; mais la difficulté est de deviner. Que sai-je ? Un Tourbillon a plus de Planetes qui tournent autour de son Soleil, un autre en a moins. Dans l'un il y a des Planetes subalternes qui tournent autour de Planetes plus grandes ; dans l'autre il n'y en a point. Ici elles sont toutes ramassées autour de leur Soleil, & font comme un petit peloton, au-delà duquel s'étend un grand espace vuide qui va jusqu'aux Tourbillons voisins ; ailleurs elles prennent leur cours vers les extrémités du Tourbillon, & laissent le milieu vuide. Je ne doute pas même qu'il ne puisse y avoir quelques Tourbillons déserts & sans Planetes ; d'autres dont le Soleil n'étant pas au centre, ait un véritable mouvement, & emporte ses Planetes avec soi ; d'autres dont les Planetes s'élevent ou s'abaissent à l'égard de leur Soleil par le changement de l'équilibre qui les tient suspendues. Enfin que voudriés-vous ? En voilà bien assés pour un homme qui n'est jamais sorti de son Tourbillon.

Ce n'en eſt guère, répondit-elle, pour la quantité des Mondes. Ce que vous dites ne ſuffit que pour cinq ou ſix, & j'en vois d'ici des milliers.

Que ſeroit-ce donc, repris-je, ſi je vous diſois qu'il y a bien d'autres Etoiles fixes que celles que vous voyés; qu'avec des lunettes on en découvre un nombre infini qui ne ſe montrent point aux yeux, & que dans une ſeule Conſtellation où l'on en comptoit peut-être douze ou quinze, il s'en trouve autant que l'on en voyoit auparavant dans le Ciel?

Je vous demande grace, s'écria-t-elle, je me rends; vous m'accablés de Mondes & de Tourbillons. Je ſai bien, ajoutai-je, ce que je vous garde. Vous voyés cette blancheur qu'on appelle la Voie de Lait. Vous figureriés-vous bien ce que c'eſt? Une infinité de petites Etoiles inviſibles aux yeux à cauſe de leur petiteſſe, & ſemées ſi près les unes des autres, qu'elles paroiſſent former une lueur continue. Je voudrois que vous viſſiés avec des lunettes cette fourmilliere d'Aſtres, & cette graine de Mondes. Ils reſſemblent en quelque ſorte aux Iſles Maldives, à ces douze mille petites Iſles ou Bancs de

ſable, ſéparés ſeulement par des canaux de Mer que l'on ſauteroit preſque comme des foſſés. Ainſi les petits Tourbillons de la Voie de Lait ſont ſi ſerrés, qu'il me ſemble que d'un Monde à l'autre on pourroit ſe parler, ou même ſe donner la main. Du moins je crois que les oiſeaux d'un Monde paſſent aiſément dans un autre, & que l'on y peut dreſſer des pigeons à porter des lettres, comme ils en portent ici dans le Levant d'une Ville à une autre. Ces petits Mondes ſortent apparemment de la régle générale, par laquelle un Soleil dans ſon Tourbillon efface, dès qu'il paroît, tous les Soleils étrangers. Si vous êtes dans un des petits Tourbillons de la Voie de Lait, votre Soleil n'eſt preſque pas plus proche de vous, & n'a pas ſenſiblement plus de force ſur vos yeux, que cent mille autres Soleils des petits Tourbillons voiſins. Vous voyés donc votre Ciel briller d'un nombre infini de feux qui ſont fort proches les uns des autres, & peu éloignés de vous. Lorſque vous perdés de vue votre Soleil particulier, il vous en reſte encore aſſés, & votre nuit n'eſt pas moins éclairée que le jour, du moins la différence ne peut

pas être ſenſible ; & pour parler plus juſte, vous n'avés jamais de nuit. Ils ſeroient bien étonnés les gens de ces Mondes-là, accoutumés comme ils ſont à une clarté perpétuelle, ſi on leur diſoit qu'il y a des malheureux qui ont de véritables nuits, qui tombent dans des ténébres profondes, & qui quand ils jouiſſent de la lumiere, ne voyent même qu'un ſeul Soleil. Ils nous regarderoient comme des Etres diſgraciés de la Nature, & notre condition les feroit frémir d'horreur.

Je ne vous demande pas, dit la Marquiſe, s'il y a des Lunes dans les Mondes de la Voie de Lait ; je vois bien qu'elles n'y ſeroient de nul uſage aux Planetes principales qui n'ont point de nuit, & qui d'ailleurs marchent dans des eſpaces trop étroits pour s'embarraſſer de cet attirail de Planetes ſubalternes. Mais ſavés-vous bien qu'à force de me multiplier les Mondes ſi libéralement, vous me faites naître une véritable difficulté ? Les Tourbillons dont nous voyons les Soleils, touchent le Tourbillon où nous ſommes. Les Tourbillons ſont ronds, n'eſt-il pas vrai ? Et comment tant de boules en peuvent-elles toucher une ſeule ? Je veux m'ima-

giner cela, & je ſens bien que je ne le puis.

Il y a beaucoup d'eſprit, répondis-je, à avoir cette difficulté-là, & même à ne la pouvoir réſoudre; car elle eſt très-bonne en ſoi, & de la maniere dont vous la concevés, elle eſt ſans réponſe, & c'eſt avoir bien peu d'eſprit, que de trouver des réponſes à ce qui n'en a point. Si notre Tourbillon étoit de la figure d'un dé, il auroit ſix faces plates, & ſeroit bien éloigné d'être rond; mais ſur chacune de ces faces on y pourroit mettre un Tourbillon de la même figure. Si au lieu de ſix faces plates, il y en avoit vingt, cinquante, mille, il y auroit juſqu'à mille Tourbillons qui pourroient poſer ſur lui, chacun ſur une face; & vous concevés bien que plus un corps a de faces plates qui le terminent au dehors, plus il approche d'être rond; en ſorte qu'un diamant taillé à facettes de tous côtés, ſi les facettes étoient fort petites, ſeroit quaſi auſſi rond qu'une perle de même grandeur. Les Tourbillons ne ſont ronds que de cette maniere-là. Ils ont une infinité de faces en dehors, dont chacune porte un autre Tourbillon. Ces faces ſont fort inégales; ici

elles ſont plus grandes, là plus petites. Les plus petites de notre Tourbillon, par exemple, répondent à la Voie de Lait, & ſoutiennent tous ces petits Mondes. Que deux Tourbillons qui ſont appuyés ſur deux faces voiſines, laiſſent quelque vuide entr'eux par enbas, comme cela doit arriver très-ſouvent, auſſi-tôt la Nature qui ménage bien le terrein, vous remplit ce vuide par un petit Tourbillon ou deux, peut-être par mille, qui n'incommodent point les autres, & ne laiſſent pas d'être un, ou deux, ou mille Mondes de plus. Ainſi nous pouvons voir beaucoup plus de Mondes que notre Tourbillon n'a de faces pour en porter. Je gagerois que quoique ces petits Mondes n'ayent été faits que pour être jettés dans des coins de l'Univers qui fuſſent demeurés inutiles, quoiqu'ils ſoient inconnus aux autres Mondes qui les touchent, ils ne laiſſent pas d'être fort contens d'eux-mêmes. Ce ſont eux ſans doute dont on ne découvre les petits Soleils qu'avec des lunettes d'approche, & qui ſont en une quantité ſi prodigieuſe. Enfin tous ces Tourbillons s'ajuſtent les uns avec les autres le mieux qu'il eſt poſſible ; & comme il

faut que chacun tourne autour de ſon Soleil ſans changer de place, chacun prend la maniere de tourner, qui eſt la plus commode & la plus aiſée dans la ſituation où il eſt. Ils s'engrainent en quelque façon les uns dans les autres, comme les roues d'une Montre, & aident naturellement leurs mouvemens. Il eſt pourtant vrai qu'ils agiſſent auſſi les uns contre les autres. Chaque Monde, à ce qu'on dit, eſt comme un balon qui s'étendroit ſi on le laiſſoit faire, mais il eſt auſſi-tôt repouſſé par les Mondes voiſins, & il rentre en lui-même, après quoi il recommence à s'enfler, & ainſi de ſuite; & quelques Philoſophes prétendent que les Etoiles fixes ne nous envoyent cette lumiere tremblante, & ne paroiſſent briller à repriſes, que parce que leurs Tourbillons pouſſent perpétuellement le nôtre, & en ſont perpétuellement repouſſés.

J'aime fort toutes ces idées-là, dit la Marquiſe. J'aime ces balons qui s'enflent & ſe deſenflent à chaque moment, & ces Mondes qui ſe combattent toujours; & ſur-tout j'aime à voir comment ce combat fait entr'eux un commerce de lumiere, qui apparemment eſt le ſeul qu'ils puiſſent avoir.

Non, non, repris-je, ce n'eſt pas le ſeul. Les Mondes voiſins nous envoyent quelquefois viſiter, & même aſſés magnifiquement. Il nous en vient des Cometes qui ſont ornées ou d'une chevelure éclatante, ou d'une barbe vénérable, ou d'une queue majeſtueuſe.

Ah! quels Députés, dit-elle en riant! On ſe paſſeroit bien de leur viſite, elle ne ſert qu'à faire peur. Ils ne font peur qu'aux enfans, répliquai-je, à cauſe de leur équipage extraordinaire; mais les enfans ſont en grand nombre. Les Cometes ne ſont que des Planetes qui appartiennent à un Tourbillon voiſin. Elles avoient leur mouvement vers ſes extrémités; mais ce Tourbillon étant peut-être différemment preſſé par ceux qui l'environnent, eſt plus rond par en-haut, & plus plat par en-bas, & c'eſt par en-bas qu'il nous regarde. Ces Planetes qui auront commencé vers le haut à ſe mouvoir en cercle, ne prévoyoient pas qu'en-bas le Tourbillon leur manqueroit, parce qu'il eſt là comme écraſé; & pour continuer leur mouvement circulaire, il faut néceſſairement qu'elles entrent dans un autre Tourbillon, que je ſuppoſe qui eſt le nôtre, & qu'elles en occupent les

extrémités. Auſſi ſont-elles toujours fort élevées à notre égard, on peut croire qu'elles marchent au-deſſus de Saturne. Il eſt néceſſaire, vu la prodigieuſe diſtance des Etoiles fixes, que depuis Saturne juſqu'aux extrémités de notre Tourbillon, il y ait un grand eſpace vuide & ſans Planetes. Nos ennemis nous reprochent l'inutilité de ce grand eſpace. Qu'ils ne s'inquiétent plus, nous en avons trouvé l'uſage, c'eſt l'appartement des Planetes étrangeres qui entrent dans notre Monde.

J'entends, dit-elle. Nous ne leur permettons pas d'entrer juſques dans le cœur de notre Tourbillon, & de ſe mêler avec nos Planetes; nous les recevons comme le Grand Seigneur reçoit les Ambaſſadeurs qu'on lui envoye. Il ne leur fait pas l'honneur de les loger à Conſtantinople, mais ſeulement dans un Fauxbourg de la Ville. Nous avons encore cela de commun avec les Ottomans, repris-je, qu'ils reçoivent des Ambaſſadeurs ſans en renvoyer, & que nous ne renvoyons point de nos Planetes aux Mondes voiſins.

A en juger par toutes ces choſes, répliqua-t-elle, nous ſommes bien fiers.

Cependant je ne ſais pas trop encore ce que j'en dois croire. Ces Planetes étrangeres ont un air bien menaçant avec leurs queues & leurs barbes, & peut-être on nous les envoye pour nous inſulter; au lieu que les nôtres qui ne ſont pas faites de la même maniere, ne ſeroient pas ſi propres à ſe faire craindre, quand elles iroient dans les autres Mondes.

Les queues & les barbes, répondis-je, ne ſont que de pures apparences. Les Planetes étrangeres ne different en rien des nôtres; mais en entrant dans notre Tourbillon, elles prennent la queue ou la barbe par une certaine ſorte d'illumination qu'elles reçoivent du Soleil, & qui entre nous n'a pas encore été trop bien expliquée; mais toujours on eſt ſûr qu'il ne s'agit que d'une eſpéce d'illumination, on la devinera quand on pourra. Je voudrois donc bien, reprit-elle, que notre Saturne allât prendre une queue ou une barbe dans quelqu'autre Tourbillon, & y répandre l'effroi; & qu'enſuite ayant mis bas cet accompagnement terrible, il revînt ſe ranger ici avec les autres Planetes à ſes fonctions ordinaires. Il vaut mieux pour lui, répondis-je, qu'il ne ſorte

point de notre Tourbillon. Je vous ai dit le choc qui ſe fait à l'endroit où deux Tourbillons ſe pouſſent & ſe repouſſent l'un l'autre ; je crois que dans ce cas-là une pauvre Planete eſt agitée aſſés rudement, & que ſes habitans ne s'en portent pas mieux. Nous croyons nous autres être bien malheureux quand il nous paroît une Comete ; c'eſt la Comete elle-même qui eſt bien malheureuſe. Je ne le crois point, dit la Marquiſe, elle nous apporte tous ſes habitans en bonne ſanté. Rien n'eſt ſi divertiſſant que de changer ainſi de Tourbillon. Nous qui ne ſortons jamais du nôtre, nous menons une vie aſſés ennuyeuſe. Si les habitans d'une Comete ont aſſés d'eſprit pour prévoir le temps de leur paſſage dans notre Monde, ceux qui ont déja fait le voyage, annoncent aux autres par avance ce qu'ils y verront. Vous découvrirés bientôt une Planete qui a un grand anneau autour d'elle, diſent-ils peut-être, en parlant de Saturne. Vous en verrés une autre qui en a quatre petites qui la ſuivent. Peut-être même y a-t-il des gens deſtinés à obſerver le moment où ils entrent dans notre Monde, & qui crient auſſi-tôt, *Nouveau Soleil*, *Nouveau So-*

ſeil, comme ces Matelots qui crient, *Terre, Terre.*

Il ne faut donc plus ſonger, lui dis-je, à vous donner de la pitié pour les habitans d'une Comete; mais j'eſpere du moins que vous plaindrés ceux qui vivent dans un Tourbillon dont le Soleil vient à s'éteindre, & qui demeurent dans une nuit éternelle. Quoi, s'écria-t-elle, des Soleils s'éteignent? Oui ſans doute, répondis-je. Les Anciens ont vu dans le Ciel des Etoiles fixes que nous n'y voyons plus. Ces Soleils ont perdu leur lumiere; grande déſolation aſſurément dans tout le Tourbillon, mortalité générale ſur toutes les Planetes; car que faire ſans Soleil? Cette idée eſt trop funeſte, reprit-elle. N'y auroit-il pas moyen de me l'épargner? Je vous dirai, ſi vous voulés, répondis-je, ce que diſent de fort hahiles gens, que les Etoiles fixes qui ont diſparu ne ſont pas pour cela éteintes; que ce ſont des Soleils qui ne le ſont qu'à demi, c'eſt-à-dire, qui ont une moitié obſcure, & l'autre lumineuſe; que comme ils tournent ſur eux-mêmes, tantôt ils nous préſentent la moitié lumineuſe, tantôt la moitié obſcure, & qu'alors nous ne les voyons plus. Selon toutes les appa-

rences, la cinquiéme Lune de Saturne eſt faite ainſi ; car pendant une partie de ſa révolution, on la perd abſolument de vue, & ce n'eſt pas qu'elle ſoit alors plus éloignée de la Terre, au contraire elle en eſt quelquefois plus proche que dans d'autres temps où elle ſe laiſſe voir ; & quoique cette Lune ſoit une Planete qui naturellement ne tire pas à conſéquence pour un Soleil, on peut fort bien imaginer un Soleil qui ſoit en partie couvert de taches fixes, au lieu que le nôtre n'en a que de paſſageres. Je prendrois bien, pour vous obliger, cette opinion-là, qui eſt plus douce que l'autre ; mais je ne puis la prendre qu'à l'égard de certaines Etoiles qui ont des temps réglés pour paroître & pour diſparoître, ainſi qu'on a commencé à s'en appercevoir ; autrement les demi-Soleils ne peuvent pas ſubſiſter. Mais que dirons-nous des Etoiles qui diſparoiſſent, & ne ſe remontrent pas après le temps pendant lequel elles auroient dû aſſurément achever de tourner ſur elles-mêmes ? Vous êtes trop équitable pour vouloir m'obliger à croire que ce ſoient des demi-Soleils ; cependant je ferai encore un effort en votre faveur. Ces Soleils ne ſe feront pas

pas éteints, ils ſe ſeront ſeulement enfoncés dans la profondeur immenſe du Ciel, & nous ne pouvons plus les voir; en ce cas le Tourbillon aura ſuivi ſon Soleil, & tout s'y portera bien. Il eſt vrai que la plus grande partie des Etoiles fixes n'ont pas ce mouvement par lequel elles s'éloignent de nous; car en d'autres temps elles devroient s'en rapprocher, & nous les verrions tantôt plus grandes, tantôt plus petites, ce qui n'arrive pas. Mais nous ſuppoſerons qu'il n'y a que quelques petits Tourbillons plus légers & plus agiles qui ſe gliſſent entre les autres, & font de certains tours, au bout deſquels ils reviennent, tandis que le gros des Tourbillons demeure immobile; mais voici un étrange malheur. Il y a des Etoiles fixes qui viennent ſe montrer à nous, qu passent beaucoup de temps à ne faire que paroître & diſparoître, & enfin diſparoiſſent entierement. Des demi-Soleils reparoîtroient dans des temps réglés; des Soleils qui s'enfonceroient dans le Ciel, ne diſparoîtroient qu'une fois, pour ne reparoître de long-temps. Prenés votre réſolution, Madame, avec courage; il faut que ces Etoiles ſoient des Soleils qui s'obſcurciſſent aſſés pour

ceſſer d'être viſibles à nos yeux, & enſuite ſe rallument, & à la fin s'éteignent tout-à-fait. Comment un Soleil peut-il s'obſcurcir & s'éteindre, dit la Marquiſe, lui qui eſt en lui-même une ſource de lumiere? Le plus aiſément du monde, ſelon Deſcartes, répondis-je. Il ſuppoſe que les taches de notre Soleil étant ou des écumes, ou des brouillards, elles peuvent s'épaiſſir, ſe mettre pluſieurs enſemble, s'accrocher les unes aux autres ; enſuite elles iront juſqu'à former autour du Soleil une croûte qui s'augmentera toujours, & adieu le Soleil. Si le Soleil eſt un feu attaché à une matiere ſolide qui le nourrit, nous n'en ſommes pas mieux, la matiere ſolide ſe conſumera. Nous l'avons déja même échappé belle, dit-on. Le Soleil a été très-pâle pendant des années entieres, pendant celle, par exemple, qui ſuivit la mort de Céſar. C'étoit la croûte qui commençoit à ſe faire ; la force du Soleil la rompit & la diſſipa ; mais ſi elle eût continué, nous étions perdus. Vous me faites trembler, dit la Marquiſe. Préſentement que je ſai les conſéquences de la pâleur du Soleil, je crois qu'au lieu d'aller voir les matins à mon miroir ſi je ne ſuis point pâle, j'irai voir au Ciel ſi

le Soleil ne l'eſt point lui-même. Ah! Madame, répondis-je, raſſurés-vous, il faut du temps pour ruiner un Monde. Mais enfin, dit-elle, il ne faut que du temps? Je vous l'avoue, repris-je. Toute cette maſſe immenſe de matiere qui compoſe l'Univers, eſt dans un mouvement perpétuel, dont aucune de ſes parties n'eſt entierement exempte ; & dès qu'il y a du mouvement quelque part, ne vous y fiés point, il faut qu'il arrive des changemens, ſoit lents, ſoit prompts, mais toujours dans des temps proportionnés à l'effet. Les Anciens étoient plaiſans de s'imaginer que les Corps céleſtes étoient de nature à ne changer jamais, parce qu'ils ne les avoient pas encore vu changer. Avoient-ils eu le loiſir de s'en aſſurer par l'expérience? Les Anciens étoient jeunes auprès de nous. Si les Roſes qui ne durent qu'un jour faiſoient des Hiſtoires, & ſe laiſſoient des Mémoires les unes aux autres, les premieres auroient fait le portrait de leur Jardinier d'une certaine façon, & de plus de quinze mille âges de Roſes; les autres qui l'auroient encore laiſſé à celles qui le devoient ſuivre, n'y auroient rien changé. Sur cela elles diroient: *Nous avons tou-*

jours vu le même Jardinier ; de mémoire de Rose on n'a vu que lui ; il a toujours été fait comme il est ; assurément il ne meurt point comme nous, il ne change seulement pas. Le raisonnement des Roses seroit-il bon? Il auroit pourtant plus de fondement que celui que faisoient les Anciens sur les Corps célestes ; & quand même il ne seroit arrivé aucun changement dans les Cieux jusqu'à aujourd'hui, quand ils paroîtroient marquer qu'ils seroient faits pour durer toujours sans aucune altération, je ne les en croirois pas encore, j'attendrois une plus longue expérience. Devons-nous établir notre durée, qui n'est que d'un instant, pour la mesure de quelqu'autre? Seroit-ce à dire que ce qui auroit duré cent mille fois plus que nous, dût toujours durer? On n'est pas si aisément éternel. Il faudroit qu'une chose eût passé bien des âges d'homme mis bout à bout, pour commencer à donner quelque signe d'immortalité. Vraiment, dit la Marquise, je vois les Mondes bien éloignés d'y pouvoir prétendre. Je ne leur ferois seulement pas l'honneur de les comparer à ce Jardinier qui dure tant à l'égard des Roses ; ils ne sont que comme les Roses même qui naissent & qui meu-

ſent dans un jardin les unes après les autres ; car je m'attens bien que s'il diſparoît des Etoiles anciennes, il en paroît de nouvelles, il faut que l'eſpéce ſe répare. Il n'eſt pas à craindre qu'elle périſſe, répondis-je. Les uns vous diront que ce ne ſont que des Soleils qui ſe rapprochent de nous après avoir été long-temps perdus pour nous dans la profondeur du Ciel. D'autres vous diront que ce ſont des Soleils qui ſe ſont dégagés de cette croûte obſcure qui commençoit à les environner. Je crois aiſément que tout cela peut être, mais je crois auſſi que l'Univers peut avoir été fait de ſorte qu'il s'y formera de temps en temps des Soleils nouveaux. Pourquoi la matiere propre à faire un Soleil ne pourra-t-elle pas, après avoir été diſperſée en pluſieurs endroits différens, ſe ramaſſer à la longue en un certain lieu, & y jetter les fondemens d'un nouveau Monde ? J'ai d'autant plus d'inclination à croire ces nouvelles productions, qu'elles répondent mieux à la haute idée que j'ai des Ouvrages de la Nature. N'auroit-elle le pouvoir que de faire naître & mourir des Planetes ou des Animaux par une révolution continuelle ? Je ſuis perſuadé, & vous

l'êtes déja aussi, qu'elle met en usage ce même pouvoir sur les Mondes, & qu'il ne lui en coûte pas davantage. Mais nous avons sur cela plus que de simples conjectures. Le fait est que depuis près de cent ans, que l'on voit avec les Lunettes un Ciel tout nouveau, & inconnu aux anciens, il n'y a pas beaucoup de Constellations où il ne soit arrivé quelque changement sensible, & c'est dans la voie de lait qu'on en remarque le plus, comme si dans cette fourmilliere de petits Mondes il régnoit plus de mouvemens & d'inquiétude. De bonne foi, dit la Marquise, je trouve à présent les Mondes, les Cieux, & les Corps célestes si sujets au changement, que m'en voilà tout-à-fait revenue. Revenons-en encore mieux, si vous m'en croyés, répliquai-je, n'en parlons plus, aussi-bien vous voilà arrivée à la derniere voûte des Cieux; & pour vous dire s'il y a encore des Etoiles au-delà, il faudroit être plus habile que je ne suis. Mettés-y encore des Mondes, n'y en mettés pas, cela dépend de vous. C'est proprement l'Empire des Philosophes, que ces grands pays invisibles qui peuvent être ou n'être pas si on veut, ou être tels que l'on veut. Il me suffit d'avoir me-

né votre esprit aussi loin que vont vos yeux.

Quoi, s'écria-t-elle, j'ai dans la tête tout le Systême de l'Univers! Je suis savante! Oui, répliquai-je, vous l'êtes assés raisonnablement, & vous l'êtes avec la commodité de pouvoir ne rien croire de tout ce que je vous ai dit, dès que l'envie vous en prendra. Je vous demande seulement pour récompense de mes peines, de ne voir jamais le Soleil, ni le Ciel, ni les Etoiles, sans songer à moi.

Puisque j'ai rendu compte de ces Entretiens au Public, je crois ne lui devoir plus rien cacher sur cette matiere. Je publierai un nouvel Entretien qui vint long-temps après les autres, mais qui fut précisément de la même espéce. Il portera le nom de Soir, puisque les autres l'ont porté; il vaut mieux que tout soit sous le même titre.



SIXIÉME SOIR.

Nouvelles pensées qui confirment celles des Entretiens précédens. Dernieres découvertes qui ont été faites dans le Ciel.

IL y avoit long-temps que nous ne parlions plus des Mondes, Madame L. M. D. G. & moi, & nous commencions même à oublier que nous en eussions jamais parlé, lorsque j'allai un jour chés elle, & y entrai justement comme deux hommes d'esprit & assés connus dans le monde en sortoient. Vous voyés bien, me dit-elle, aussi-tôt qu'elle me vit, quelle visite je viens de recevoir; je vous avouerai qu'elle m'a laissé avec quelque soupçon que vous pourriés bien m'avoir gâté l'esprit. Je serois bien glorieux, lui répondis-je, d'avoir eu tant de pouvoir sur vous; je ne crois pas qu'on pût rien entreprendre de plus difficile. Je crains pourtant que vous ne l'ayés fait, reprit-elle. Je ne sai comment la conversation s'est

tournée

tournée sur les Mondes, avec ces deux hommes qui viennent de sortir; peut-être ont-ils amené ce discours malicieusement. Je n'ai pas manqué de leur dire aussi-tôt que toutes les Planetes étoient habitées. L'un d'eux m'a dit qu'il étoit fort persuadé que je ne le croyois pas: moi avec toute la naïveté possible, je lui ai soutenu que je le croyois: il a toujours pris cela pour une feinte d'une personne qui voudroit se divertir; & j'ai cru que ce qui le rendoit si opiniâtre à ne me pas croire moi-même sur mes sentimens, c'est qu'il m'estimoit trop pour s'imaginer que je fusse capable d'une opinion si extravagante. Pour l'autre qui ne m'estime pas tant, il m'a crue sur ma parole. Pourquoi m'avés-vous entêtée d'une chose que les gens qui m'estiment ne peuvent pas croire que je soutienne sérieusement? Mais, Madame, lui répondis-je, pourquoi la souteniés-vous sérieusement avec des gens que je suis sûr qui n'entreroient dans aucun raisonnement qui fût un peu sérieux? Est-ce ainsi qu'il faut commettre les habitans des Planetes? Contentons-nous d'être une petite troupe choisie qui les croyons, & ne divulguons pas nos mysteres dans le Peuple. Com-

ment, s'écria-t-elle, appellés-vous Peuple les deux hommes qui ſortent d'ici? Ils ont bien de l'eſprit, répliquai-je, mais ils ne raiſonnent jamais. Les raiſonneurs qui ſont gens durs, les appelleront Peuple ſans difficulté. D'autre part ces gens-ci s'en vengent en tournant les raiſonneurs en ridicules, & c'eſt, ce me ſemble, un ordre très-bien établi que chaque eſpéce mépriſe ce qui lui manque. Il faudroit, s'il étoit poſſible, s'accommoder à chacune. Il eût bien mieux valu plaiſanter des habitans des Planetes avec ces deux hommes que vous venés de voir, puiſqu'ils ſavent plaiſanter, que d'en raiſonner, puiſqu'ils ne le ſavent pas faire. Vous en feriés ſortie avec leur eſtime, & les Planetes n'y auroient pas perdu un ſeul de leurs habitans. Trahir la vérité! dit la Marquiſe. Vous n'avés point de conſcience. Je vous avoue, répondis-je, que je n'ai pas un grand zèle pour ces vérités-là, & que je les ſacrifie volontiers aux moindres commodités de la Société. Je vois, par exemple, à quoi il tient, & à quoi il tiendra toujours, que l'opinion des habitans des Planetes ne paſſe pour auſſi vraiſemblable qu'elle l'eſt. Les Planetes ſe préſentent tou-

jours aux yeux comme des Corps qui jettent de la lumiere, & non point comme de grandes campagnes ou de grandes prairies. Nous croirions bien que des prairies & des campagnes seroient habitées; mais des Corps lumineux, il n'y a pas moyen. La raison a beau venir nous dire qu'il y a dans les Planetes des campagnes, des prairies; la raison vient trop tard, le premier coup d'œil a fait son effet sur nous avant elle; nous ne la voulons plus écouter, les Planetes ne sont que des Corps lumineux; & puis comment seroient faits leurs habitans? Il faudroit que notre imagination nous représentât aussi-tôt leurs figures, elle ne le peut pas; c'est le plus court de croire qu'ils ne sont point. Voudriés-vous que pour établir les habitans des Planetes, dont les intérêts me touchent d'assés loin, j'allasse attaquer ces redoutables Puissances qu'on appelle les Sens & l'Imagination? Il faudroit bien du courage pour cette entreprise. On ne persuade pas facilement aux hommes de mettre leur raison en la place de leurs yeux. Je vois quelquefois des gens assés raisonnables pour vouloir bien croire, après mille preuves, que les Planetes sont des Terres;

mais ils ne le croyent pas de la même façon qu'*ils* le croiroient, s'ils ne les avoient pas vues sous une apparence différente; il leur souvient toujours de la premiere idée qu'ils en ont prise, & ils n'en reviennent pas bien. Ce sont ces gens-là qui en croyant notre opinion, semblent cependant lui faire grace, & ne la favoriser qu'à cause d'un certain plaisir que leur fait sa singularité.

Eh quoi, interrompit-elle, n'en est-ce pas assés pour une opinion qui n'est que vraisemblable? Vous seriés bien étonnée, repris-je, si je vous disois que le terme de vraisemblance est assés modeste. Est-il simplement vraisemblable qu'Alexandre ait été? Vous vous en tenés fort sûre, & sur quoi est fondée cette certitude? Sur ce que vous en avés toutes les preuves que vous pouvés souhaiter en pareille matiere, & qu'il ne se présente pas le moindre sujet de douter, qui suspende & qui arrête votre esprit; car du reste vous n'avés jamais vu Alexandre, & vous n'avés pas de démonstration mathématique qu'il ait dû être. Mais que diriés-vous, si les habitans des Planetes étoient à peu près dans le même cas? On ne sauroit vous les faire voir, & vous ne pouvés pas de-

mander qu'on vous les démontre comme l'on feroit une affaire de Mathématique ; mais toutes les preuves qu'on peut souhaiter d'une pareille chose, vous les avés, la ressemblance entiere des Planetes avec la Terre qui est habitée, l'impossibilité d'imaginer aucun autre usage pour lequel elles eussent été faites, la fécondité & la magnificence de la Nature, de certains égards qu'elle paroît avoir eu pour les besoins de leurs habitans, comme d'avoir donné des Lunes aux Planetes éloignées du Soleil, & plus de Lunes aux plus éloignées : & ce qui est très-important, tout est de ce côté-là, & rien du tout de l'autre, & vous ne sauriés imaginer le moindre sujet de doute, si vous ne reprenés les yeux & l'esprit du Peuple. Enfin, supposé qu'ils soient, ces habitans des Planetes, ils ne sauroient se déclarer par plus de marques, & par des marques plus sensibles ; & après cela, c'est à vous à voir si vous ne les voulés traiter que de chose purement vraisemblable. Mais vous ne voudriés pas, reprit-elle, que cela me parût aussi certain qu'il me le paroît qu'Alexandre a été ? Non pas tout-à-fait, répondis-je ; car quoique nous ayons sur les habitans

des Planetes autant de preuves que nous en pouvons avoir dans la ſituation où nous ſommes, le nombre de ces preuves n'eſt pourtant pas grand. Je m'en vais renoncer aux habitans des Planetes, interrompit-elle, car je ne ſai plus en quel rang les mettre dans mon eſprit; ils ne ſont pas tout-à-fait certains, ils ſont plus que vraiſemblables, cela m'embarraſſe trop. Ah! Madame, répliquai-je, ne vous découragés pas. Les horloges les plus communes & les plus groſſieres marquent les heures; il n'y a que celles qui ſont travaillées avec plus d'art qui marquent les minutes. De même les eſprits ordinaires ſentent bien la différence d'une ſimple vraiſemblance à une certitude entiere; mais il n'y a que les eſprits fins qui ſentent le plus ou le moins de certitude ou de vraiſemblance, & qui en marquent, pour ainſi dire, les minutes par leur ſentiment. Placés les habitans des Planetes un peu au-deſſous d'Alexandre, mais au-deſſus de je ne ſai combien de points d'hiſtoires qui ne ſont pas tout-à-fait prouvés: je crois qu'ils ſeront bien là. J'aime l'ordre, dit-elle, & vous me faites plaiſir d'arranger mes idées; mais pourquoi n'avés-vous pas déja pris ce ſoin-là?

Parce que quand vous croirés les habitans des Planetes un peu plus ou un peu moins qu'ils ne méritent, il n'y aura pas grand mal, répondis-je. Je ſuis ſûr que vous ne croyés pas le mouvement de la Terre autant qu'il devroit être cru ; en êtes-vous beaucoup à plaindre ? Oh ! pour cela, reprit-elle, j'en fais bien mon devoir, vous n'avés rien à me reprocher, je crois fermement que la Terre tourne. Je ne vous ai pourtant pas dit la meilleure raiſon qui le prouve, répliquai-je. Ah ! s'écria-t-elle, c'eſt une trahiſon de m'avoir fait croire les choſes avec de foibles preuves. Vous ne me jugiés donc pas digne de croire ſur de bonnes raiſons ? Je ne vous prouvois les choſes, répondis-je, qu'avec de petits raiſonnemens doux, & accommodés à votre uſage ; en euſſai-je employé d'auſſi ſolides & d'auſſi robuſtes, que ſi j'avois eu à attaquer un Docteur ? Oui, dit-elle, prenés-moi préſentement pour un Docteur, & voyons cette nouvelle preuve du mouvement de la Terre.

Volontiers, repris-je ; la voici. Elle me plaît fort, peut-être parce que je crois l'avoir trouvée ; cependant elle eſt ſi bonne & ſi naturelle, que je n'oſerois m'aſſurer d'en être l'inventeur. Il eſt

toujours sûr qu'un Savant entêté qui y voudroit répondre, seroit réduit à parler beaucoup, ce qui est la seule maniere dont un Savant puisse être confondu. Il faut ou que tous les Corps célestes tournent en vingt-quatre heures autour de la Terre, ou que la Terre tournant sur elle-même en vingt-quatre heures, attribue ce mouvement à tous les Corps célestes. Mais qu'ils ayent réellement cette révolution de vingt-quatre heures autour de la Terre, c'est bien la chose du monde où il y a le moins d'apparence, quoique l'absurdité n'en saute pas d'abord aux yeux. Toutes les Planetes font certainement leurs grandes révolutions autour du Soleil; mais ces révolutions sont inégales entr'elles, selon les distances où les Planetes sont du Soleil; les plus éloignées font leurs cours en plus de temps, ce qui est fort naturel. Cet ordre s'observe même entre les petites Planetes subalternes qui tournent autour d'une grande. Les quatre Lunes de Jupiter, les cinq de Saturne, font leurs cercles en plus ou moins de temps autour de leur grande Planete, selon qu'elles en sont plus ou moins éloignées. De plus, il est sûr que les Planetes ont des mouvemens sur leurs

propres centres ; ces mouvemens sont encore inégaux ; on ne sait pas bien sur quoi se régle cette inégalité, si c'est ou sur la différente grosseur des Planetes, ou sur leur différente solidité, ou sur la différente vîtesse des Tourbillons particuliers qui les enferment, & des matieres liquides où elles sont portées ; mais enfin l'inégalité est très-certaine, & en général tel est l'ordre de la Nature, que tout ce qui est commun à plusieurs choses, se trouve en même temps varié par des différences particulieres.

Je vous entends, interrompit la Marquise, & je crois que vous avés raison. Oui, je suis de votre avis ; si les Planetes tournoient autour de la Terre, elles tourneroient en des temps inégaux selon leurs distances, ainsi qu'elles font autour du Soleil : n'est-ce pas ce que vous voulés me dire ? Justement, Madame, repris-je ; leurs distances inégales à l'égard de la Terre, devroient produire des différences dans ce mouvement prétendu autour de la Terre ; & les Etoiles fixes qui sont si prodigieusement éloignées de nous, si fort élevées au-dessus de tout ce qui pourroit prendre autour de nous un mouvement général, du moins situées en lieu où ce

mouvement devroit être fort affoibli ; n'y auroit-il pas bien de l'apparence qu'elles ne tourneroient pas autour de nous en vingt-quatre heures, comme la Lune qui en est si proche? Les Cometes qui sont étrangeres dans notre Tourbillon, qui y tiennent des routes si différentes les unes des autres, qui ont aussi des vîtesses si différentes, ne devroient-elles pas être dispensées de tourner toutes autour de nous dans ce même temps de vingt-quatre heures? Mais non, Planetes, Etoiles fixes, Cometes, tout tournera en vingt-quatre heures autour de la Terre. Encore s'il y avoit dans ces mouvemens quelques minutes de différence, on pourroit s'en contenter; mais ils seront tous de la plus exacte égalité, ou plutôt de la seule égalité exacte qui soit au monde ; pas une minute de plus ou de moins. En vérité, cela doit être étrangement suspect.

Oh ! dit la Marquise, puisqu'il est possible que cette grande égalité ne soit que dans notre imagination, je me tiens fort sûre qu'elle n'est point hors de là. Je suis bien aise qu'une chose qui n'est point du génie de la nature, retombe entierement sur nous, & qu'elle en soit déchargée, quoique ce soit à nos dé-

pens. Pour moi, repris-je, je ſuis ſi ennemi de l'égalité parfaite, que je ne trouve pas bon que tous les tours que la Terre fait chaque jour ſur elle-même, ſoient préciſément de vingt-quatre heures, & toujours égaux les uns aux autres; j'aurois aſſés d'inclination à croire qu'il y a des différences. Des différences! s'écria-t-elle; & nos Pendules ne marquent-elles pas une entiere égalité? Oh! répondis-je, je récuſe les Pendules; elles ne peuvent pas elles-mêmes être tout-à-fait juſtes, & quelquefois qu'elles le ſeront en marquant qu'un tour de vingt-quatre heures ſera plus long ou plus court qu'un autre, on aimera mieux les croire déréglées, que de ſoupçonner la Terre de quelque irrégularité dans ſes révolutions. Voilà un plaiſant reſpect qu'on a pour elle; je ne me fierois guère plus à la Terre qu'à une Pendule; les mêmes choſes à peu près qui dérégleront l'une, dérégleront l'autre; je crois ſeulement qu'il faut plus de temps à la Terre qu'à une Pendule pour ſe dérégler ſenſiblement; c'eſt tout l'avantage qu'on lui peut accorder. Ne pourroit-elle pas peu à peu s'approcher du Soleil? Et alors ſe trouvant dans un endroit où la matiere ſeroit

plus agitée, & le mouvement plus rapide, elle feroit en moins de temp- sa double révolution & autour du Soleil, & autour d'elle-même. Les années seroient plus courtes, & les jours aussi; mais on ne pourroit s'en appercevoir, parce qu'on ne laisseroit pas de partager toujours les années en trois cens soixante-cinq jours, & les jours en vingt-quatre heures. Ainsi sans vivre plus que nous ne vivons présentement, on vivroit plus d'années; & au contraire, que la Terre s'éloigne du Soleil, on vivra moins d'années que nous, & on ne vivra pas moins. Il y a beaucoup d'apparence, dit-elle, que quand cela seroit, de longues suites de siécles ne produiroient que de bien petites différences. J'en conviens, répondis-je, la conduite de la Nature n'est pas brusque, & sa méthode est d'amener tout par des degrés qui ne sont sensibles que dans les changemens fort prompts & fort aisés. Nous ne sommes presque capables de nous appercevoir que de celui des saisons; pour les autres qui se font avec une certaine lenteur, ils ne manquent guère de nous échapper. Cependant tout est dans un branle perpétuel, & par conséquent tout change; & il n'y a

pas jusqu'à une certaine Demoiselle que l'on a vue dans la Lune avec des Lunettes, il y a peut-être quarante ans, qui ne soit considérablement vieillie. Elle avoit un assez beau visage; ses joues se sont enfoncées, son nés s'est allongé, son front & son menton se sont avancés, de sorte que tous ses agrémens se sont évanouis, & que l'on craint même pour ses jours.

Que me contés-vous là? interrompit la Marquise. Ce n'est point une plaisanterie, repris-je. On appercevoit dans la Lune une figure particuliere qui avoit de l'air d'une tête de femme qui sortoit d'entre les rochers, & il est arrivé du changement dans cet endroit-là. Il est tombé quelques morceaux de montagnes, & ils ont laissé à découvert trois pointes qui ne peuvent plus servir qu'à composer un front, un nés & un menton de vieille. Ne semble-t-il pas, dit-elle, qu'il y ait une destinée malicieuse qui en veuille particulierement à la beauté? Ç'a été justement cette tête de Demoiselle, qu'elle a été attaquer sur toute la Lune. Peut-être qu'en récompense, répliquai-je, les changemens qui arrivent sur notre Terre, embellissent quelque visage que les

gens de la Lune y voyent : j'entends quelque viſage à la maniere de la Lune; car chacun tranſporte ſur les objets les idées dont il eſt rempli. Nos Aſtronomes voyent ſur la Lune des viſages de Demoiſelles; il pourroit être que des femmes qui obſerveroient, y verroient de beaux viſages d'hommes. Moi, Madame, je ne ſai ſi je ne vous y verrois point. J'avoue, dit-elle, que je ne pourrois pas me défendre d'être obligée à qui me trouveroit là; mais je retourne à ce que vous me diſiés tout-à-l'heure; arrive-t-il ſur la Terre des changemens conſidérables ?

Il y a beaucoup d'apparence, répondis-je, qu'il y en eſt arrivé. Pluſieurs montagnes élevées & fort éloignées de la Mer, ont de grands lits de coquillages, qui marquent néceſſairement que l'eau les a autrefois couvertes. Souvent aſſés loin encore de la Mer, on trouve des pierres où ſont des poiſſons pétrifiés. Qui peut les avoir mis là, ſi la Mer n'y a pas été ? Les Fables diſent qu'Hercule ſépara avec ſes deux mains deux montagnes nommées Calpé & Abila, qui étant ſituées entre l'Afrique & l'Eſpagne, arrêtoient l'Océan, & qu'auſſi-tôt la Mer entra avec violence

dans les terres, & fit ce grand Golfe qu'on appelle la Méditerranée. Les Fables ne ſont point tout-à-fait des Fables; ce ſont des Hiſtoires des temps reculés, mais qui ont été défigurées, ou par l'ignorance des Peuples, ou par l'amour qu'ils avoient pour le merveilleux, très-anciennes maladies des hommes. Qu'Hercule ait ſéparé deux montagnes avec ſes deux mains, cela n'eſt pas trop croyable; mais que du temps de quelque Hercule, car il y en a cinquante, l'Océan ait enfoncé deux montagnes plus foibles que les autres, peut-être à l'aide de quelque tremblement de terre, & ſe ſoit jetté entre l'Europe & l'Afrique, je le croirois ſans beaucoup de peine. Ce fut alors une belle tache que les habitans de la Lune virent paroître tout à coup ſur notre Terre; car vous ſavés, Madame, que les Mers ſont des taches. Du moins l'opinion commune eſt que la Sicile a été ſéparée de l'Italie, & Cypre de la Syrie; il s'eſt quelquefois formé de nouvelles iſles dans la Mer; des tremblemens de terre ont abîmé des montagnes, en ont fait naître d'autres, & ont changé le cours des Rivieres. Les Philoſophes nous font craindre que le

Royaume de Naples & la Sicile, qui ſont des terres appuyées ſur de grandes voûtes ſouterraines remplies de ſoufre, ne fondent quelque jour, quand les voûtes ne ſeront plus aſſez fortes pour réſiſter aux feux qu'elles renferment, & qu'elles exhalent préſentement par des ſoupiraux tels que le Véſuve & l'Etna. En voilà aſſés pour diverſifier un peu le ſpectacle que nous donnons aux gens de la Lune.

J'aimerois bien mieux, dit la Marquiſe, que nous les ennuyaſſions en leur donnant toujours le même, que de les divertir par des Provinces abîmées.

Cela ne feroit encore rien, repris-je, en comparaiſon de ce qui ſe paſſe dans Jupiter. Il paroît ſur ſa ſurface comme des bandes dont il ſeroit enveloppé; & que l'on diſtingue les unes des autres, ou des intervalles qui ſont entr'elles, par les différens degrés de clarté ou d'obſcurité. Ce ſont des Terres & des Mers, ou enfin de grandes parties de la ſurface de Jupiter, auſſi différentes entr'elles. Tantôt ces bandes s'étréciſſent, tantôt elles s'élargiſſent; elles s'interrompent quelquefois, & ſe réuniſſent enſuite; il s'en forme de nouvelles en divers endroits, & il s'en efface;

effaces; & tous ces changemens qui ne ſont ſenſibles qu'à nos meilleures Lunettes, ſont en eux-mêmes beaucoup plus conſidérables, que ſi notre Océan inondoit toute la terre ferme, & laiſſoit en ſa place de nouveaux continents. A moins que les habitans de Jupiter ne ſoient amphibies, & qu'ils ne vivent également ſur la terre & dans l'eau, je ne ſai pas trop bien ce qu'ils deviennent. On voit auſſi ſur la ſurface de Mars de grands changemens, & même d'un mois à l'autre. En auſſi peu de temps, des Mers couvrent de grands continents, ou ſe retirent par un flux & reflux infiniment plus violent que le nôtre, ou du moins c'eſt quelque choſe d'équivalent. Notre Planete eſt bien tranquille auprès de ces deux-là, & nous avons grand ſujet de nous en louer, & encore plus, s'il eſt vrai qu'il y ait eu dans Jupiter des Pays grands comme toute l'Europe embraſés. Embraſés! s'écria la Marquiſe. Vraiment ce ſeroit là une nouvelle conſidérable! Très-conſidérable, répondis-je. On a vu dans Jupiter, il y a peut-être vingt ans, une longue lumiere plus éclatante que le reſte de la Planete. Nous avons eu ici des déluges, mais rarement; peut-être

que dans Jupiter ils ont rarement aussi de grands incendies, sans préjudice des déluges qui y sont communs. Mais quoi qu'il en soit, cette lumiere de Jupiter n'est nullement comparable à une autre, qui selon les apparences est aussi ancienne que le Monde, & que l'on n'avoit pourtant jamais vue. Comment une lumiere fait-elle pour se cacher? dit-elle : il faut pour cela une adresse singuliere.

Celle-là, repris-je, ne paroît que dans le temps des Crépuscules, de sorte que le plus souvent ils sont assés longs & assés forts pour la couvrir, & que quand ils peuvent la laisser paroître, ou les vapeurs de l'horison la dérobent, ou elle est si peu sensible, qu'à moins que d'être fort exact, on la prend pour les Crépuscules mêmes. Mais enfin depuis trente ans on l'a démêlée surement, & elle a fait quelque temps les délices des Astronomes, dont la curiosité avoit besoin d'être réveillée par quelque chose d'une espéce nouvelle. Ils eussent eu beau découvrir de nouvelles Planetes subalternes, ils n'en étoient presque plus touchés. Les deux dernieres Lunes de Saturne, par exemple, ne les ont pas charmés ni ravis, comme avoient fait

les Satellites ou les Lunes de Jupiter; on s'accoutume à tout. On voit donc un mois devant & après l'équinoxe de Mars, lorſque le Soleil eſt couché, & le crépuſcule fini, une certaine lumiere blanchâtre, qui reſſemble à une queue de comete. On la voit avant le lever du Soleil & avant le crépuſcule, vers l'équinoxe de Septembre, & on la voit ſoir & matin, vers le ſolſtice d'hiver. Hors de là elle ne peut, comme je viens de vous dire, ſe dégager des crépuſcules, qui ont trop de force & de durée; car on ſuppoſe qu'elle ſubſiſte toujours, & l'apparence y eſt toute entiere. On commence à conjecturer qu'elle eſt produite par quelque grand amas de matiere un peu épaiſſe qui environne le Soleil juſqu'à une certaine étendue. La plupart de ſes rayons percent cette enceinte, & viennent à nous en ligne droite; mais il y en a qui allant donner contre la ſurface intérieure de cette matiere, en ſont renvoyés vers nous, & y arrivent lorſque les rayons directs, ou ne peuvent pas encore y arriver le matin, ou ne peuvent plus y arriver le ſoir. Comme ces rayons réfléchis partent de plus haut que les rayons directs, nous devons les avoir plutôt, & les perdre plus tard.

Sur ce pied-là, je dois me dédire de ce que je vous avois dit, que la Lune ne devoit point avoir de crépuscules, faute d'être environnée d'un air épais, ainsi que la Terre. Elle n'y perdra rien, ses crépuscules lui viendront de cette espéce d'air épais qui environne le Soleil, & qui en renvoye les rayons dans des lieux où ceux qui partent directement de lui ne peuvent aller. Mais ne voilà-t-il pas aussi, dit la Marquise, des crépuscules assurés pour toutes les Planetes, qui n'auront pas besoin d'être enveloppées chacune d'un air grossier, puisque celui qui enveloppe le Soleil seul peut faire cet effet-là pour tout ce qu'il y a de Planetes dans le Tourbillon? Je croirois assés volontiers que la nature, selon le penchant que je lui connois à l'économie, ne se seroit servie que de ce seul moyen. Cependant, répliquai-je, malgré cette économie, il y auroit à l'égard de notre Terre deux causes de crépuscules, dont l'une, qui est l'air épais du Soleil, seroit assés inutile, & ne pourroit être qu'un objet de curiosité pour les habitans de l'Observatoire. Mais il faut tout dire, il se peut qu'il n'y ait que la Terre qui pousse hors de soi des vapeurs & des exhalaisons assés

grossieres pour produire des crépuscules ; & la nature aura eu raison de pourvoir par un moyen général aux besoins de toutes les autres Planetes, qui seront, pour ainsi dire, plus pures, & dont les évaporations seront plus subtiles. Nous sommes peut-être ceux d'entre tous les habitans des Mondes de notre Tourbillon, à qui il falloit donner à respirer l'air le plus grossier & le plus épais. Avec quel mépris nous regarderoient les habitans des autres Planetes, s'ils savoient cela ?

Ils auroient tort, dit la Marquise ; on n'est pas à mépriser pour être enveloppé d'un air épais, puisque le Soleil lui-même en a un qui l'enveloppe. Dites-moi, je vous prie, cet air n'est-il point produit par de certaines vapeurs que vous m'avés dit autrefois qui sortoient du Soleil, & ne sert-il point à rompre la premiere force des rayons, qui auroit peut-être été excessive ? Je conçois que le Soleil pourroit être naturellement voilé, pour être plus proportionné à nos usages. Voilà, Madame, répondis-je, un petit commencement de systême que vous avés fait assés heureusement. On y pourroit ajouter que ces vapeurs produiroient des espéces de pluies qui

retomberoient dans le Soleil pour le rafraîchir, de la même maniere que l'on jette quelquefois de l'eau dans une forge dont le feu est trop ardent. Il n'y a rien qu'on ne doive présumer de l'adresse de la nature ; mais elle a une autre sorte d'adresse toute particuliere pour se dérober à nous, & on ne doit pas s'assurer aisément d'avoir deviné sa maniere d'agir, ni ses desseins. En fait de découvertes nouvelles, il ne se faut pas trop presser de raisonner, quoiqu'on en ait toujours assés d'envie ; & les vrais Philosophes sont comme les éléphans, qui en marchant ne posent jamais le second pied à terre, que le premier ne soit bien affermi. La comparaison me paroît d'autant plus juste, interrompit-elle, que le mérite de ces deux espéces, éléphans & Philosophes, ne consiste nullement dans les agrémens extérieurs. Je consens que nous imitions le jugement des uns & des autres ; apprenés-moi encore quelques-unes des dernieres découvertes, & je vous promets de ne point faire de systême précipité.

Je viens de vous dire, répondis-je, toutes les nouvelles que je sai du Ciel, & je ne crois pas qu'il y en ait de plus fraîches. Je suis bien fâché qu'elles ne

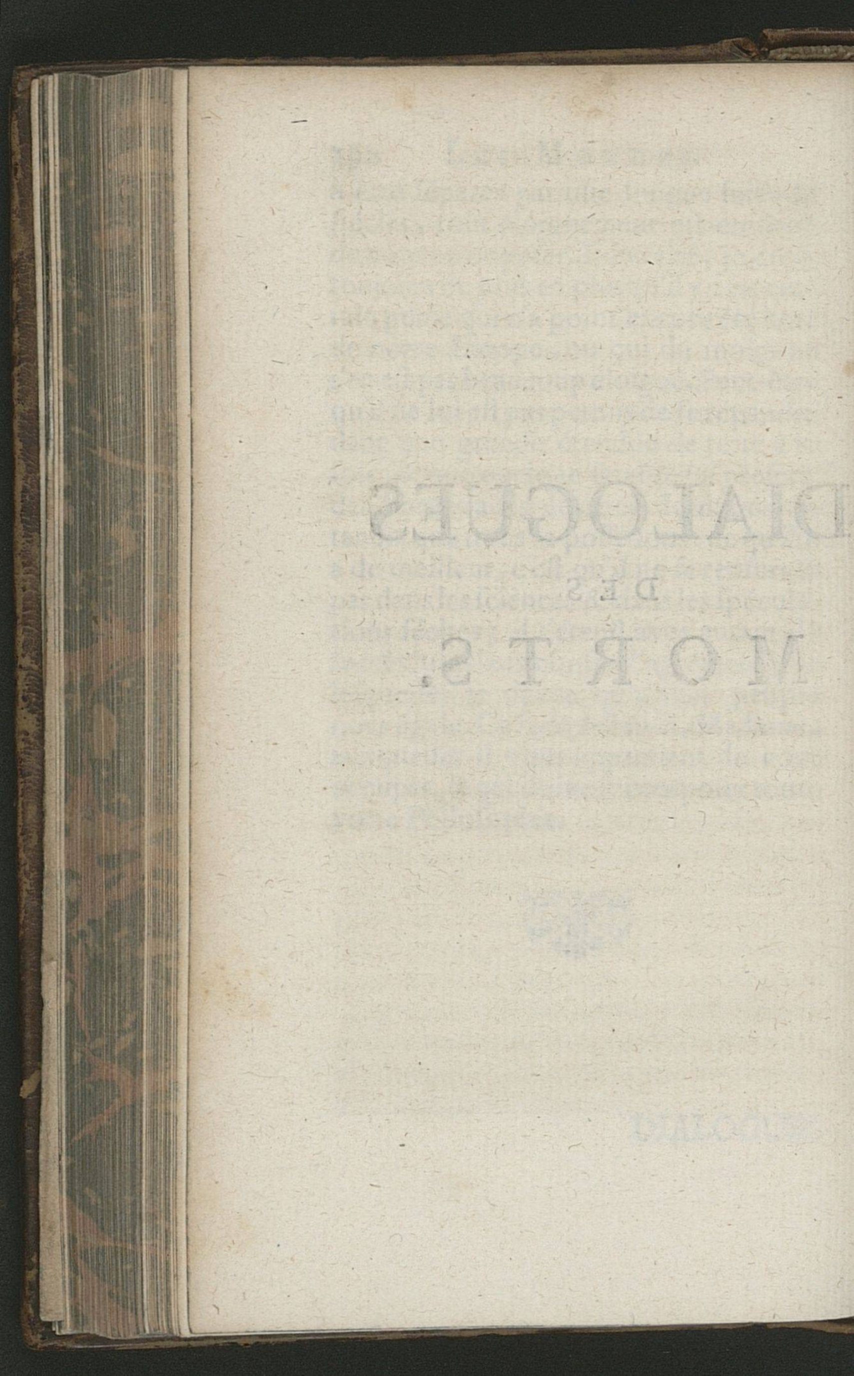
ſoient pas auſſi ſurprenantes & auſſi merveilleuſes que quelques obſervations que je liſois l'autre jour dans un abrégé des Annales de la Chine, écrit en latin. On voit des mille étoiles à la fois qui tombent du Ciel dans la mer avec un grand fracas, ou qui ſe diſſolvent & s'en vont en pluie. Cela n'a pas été vu pour une fois à la Chine; j'ai trouvé cette obſervation en deux temps aſſés éloignés, ſans compter une étoile qui s'en va crever vers l'orient, comme une fuſée, toujours avec grand bruit. Il eſt fâcheux que ces ſpectacles-là ſoient réſervés pour la Chine, & que ces pays-ci n'en ayent jamais eu leur part. Il n'y a pas long-temps que tous nos Philoſophes ſe croyoient fondés en expérience, pour ſoutenir que les Cieux & tous les corps céleſtes étoient incorruptibles & incapables de changemens, & pendant ce temps-là d'autres hommes à l'autre bout de la terre voyoient des étoiles ſe diſſoudre par milliers, cela eſt aſſés différent. Mais, dit-elle, n'ai-je pas toujours oui dire que les Chinois étoient de ſi grands Aſtronomes? Il eſt vrai, repris-je; mais les Chinois y ont gagné à être ſéparés de nous par un long eſpace de terre, comme les Grecs & les Romains

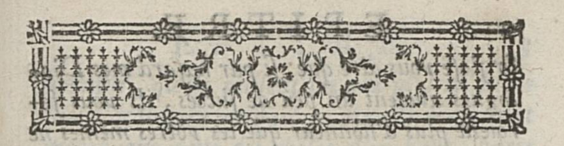
à être ſéparés par une longue ſuite de ſiécles, tout éloignement eſt en droit de nous en impoſer. En vérité, je crois toujours de plus en plus qu'il y a un certain génie qui n'a point encore été hors de notre Europe, ou qui du moins ne s'en eſt pas beaucoup éloigné. Peut-être qu'il ne lui eſt pas permis de ſe répandre dans une grande étendue de terre à la fois, & que quelque fatalité lui preſcrit des bornes aſſés étroites. Jouiſſons-en tandis que nous le poſſédons : ce qu'il y a de meilleur, c'eſt qu'il ne ſe renferme pas dans les ſciences & dans les ſpéculations ſéches ; il s'étend avec autant de ſuccès juſqu'aux choſes d'agrément, ſur leſquelles je doute qu'aucun peuple nous égale. Ce ſont celles-là, Madame, auxquelles il vous appartient de vous occuper, & qui doivent compoſer toute votre Philoſophie.



DIALOGUES

DIALOGUES
DES
MORTS.





A LUCIEN, AUX CHAMPS ELISIENS.



LLUSTRE MORT,

Il est bien juste qu'après avoir pris une idée qui vous appartient, je vous en rende quelque sorte d'hommage. L'Auteur, dont on a tiré le plus de secours dans un Livre, est le vrai Héros de l'Epitre Dédicatoire ; c'est lui dont on peut publier les louanges avec sincérité, & qu'on doit choisir pour protecteur. Peut-être on trouvera que j'ai été bien hardi d'avoir osé travailler sur votre Plan ; mais il me semble que je l'eusse été encore davantage, si j'eusse travaillé sur un Plan de mon imagination. J'ai quelque lieu d'espérer que le dessein qui est de vous, fera passer les choses qui sont de moi ;

& j'ose vous dire que, si par hasard mes Dialogues avoient un peu de succès, ils vous feroient plus d'honneur que les vôtres mêmes ne vous en ont fait, puisqu'on verroit que cette idée est assez agréable, pour n'avoir pas besoin d'être bien exécutée. J'ai fait tant de fond sur elle, que j'ai cru qu'une partie m'en pourroit suffire. J'ai supprimé Pluton, Caron, Cerbère, & tout ce qui est usé dans les Enfers. Que je suis fâché que vous ayez épuisé toutes ces belles matières de l'égalité des Morts, du regret qu'ils ont à la vie, de la fausse fermeté que les Philosophes affectent de faire paroître en mourant, du ridicule malheur de ces jeunes gens qui meurent avant les vieillards dont ils croyoient hériter, & à qui ils faisoient la cour! Mais après tout, puisque vous aviez inventé ce dessein, il étoit raisonnable que vous en prissiez ce qu'il y avoit de plus beau. Du moins j'ai tâché de vous imiter dans la fin que vous vous étiez proposée. Tous vos Dialogues renferment leur morale, & j'ai fait moraliser tous mes Morts; autrement ce n'eût pas été la peine de les faire parler; des Vivans auroient suffi pour dire des choses inutiles. De plus, il y a cela de commode, qu'on peut supposer que les Morts sont gens de grande réflexion, tant à cause de leur expérience, que de leur loisir; & on doit croire pour leur

honneur, qu'ils penſent un peu plus qu'on ne fait d'ordinaire pendant la vie. Ils raiſonnent mieux que nous des choſes d'ici haut, parce qu'ils les regardent avec plus d'indifférence & plus de tranquillité ; & ils veulent bien en raiſonner, parce qu'ils y prennent un reſte d'interêt. Vous avez fait la plupart de leurs Dialogues ſi courts, qu'il paroît que vous n'avez pas cru qu'ils fuſſent de grands parleurs, & je ſuis entré aiſément dans votre penſée. Comme les Morts ont bien de l'eſprit, ils doivent voir bientôt le bout de toutes les matières. Je croirois même ſans peine qu'ils devroient être aſſez éclairés, pour convenir de tout les uns avec les autres, & par conſéquent pour ne ſe parler preſque jamais ; car il me ſemble qu'il n'appartient de diſputer qu'à nous autres ignorans, qui ne découvrons pas la vérité ; de même qu'il n'appartient qu'à des Aveugles, qui ne voyent pas le but où ils vont, de s'entre-heurter dans un chemin. Mais on ne pourroit pas ſe perſuader ici que les Morts euſſent changé de caractères, juſqu'au point de n'avoir plus de ſentimens oppoſés. Quand on a une fois conçu dans le monde une opinion des gens, on n'en ſauroit revenir. Ainſi je me ſuis attaché à rendre les Morts reconnoiſſables, du moins ceux qui ſont fort connus. Vous n'avez pas fait de difficulté d'en ſuppo-

ser quelques-uns, & peut-être aussi quelques-unes des aventures que vous leur attribuez; mais je n'ai pas eu besoin de ce privilége. L'Histoire me fournissoit assez de véritables Morts, & d'aventures véritables, pour me dispenser d'emprunter aucun secours de la fiction. Vous ne serez pas surpris que les Morts parlent de ce qui s'est passé long-temps après eux, vous qui les voyez tous les jours s'entretenir des affaires les uns des autres. Je suis sûr qu'à l'heure qu'il est, vous connoissez la France par une infinité de rapports qu'on vous en a faits, & que vous savez qu'elle est aujourd'hui pour les Lettres, ce que la Grèce étoit autrefois. Sur-tout votre illustre Traducteur, qui vous a si bien fait parler notre Langue, n'aura pas manqué de vous dire que Paris a eu pour vos Ouvrages le même goût que Rome & Athènes avoient eu. Heureux qui pourroit prendre votre style comme ce grand Homme le prit, & attraper dans ses expressions cette simplicité fine, & cet enjouement naïf, qui sont si propres pour le Dialogue! Pour moi, je n'ai garde de prétendre à la gloire de vous avoir bien imité; je ne veux que celle d'avoir bien su qu'on ne peut imiter un plus excellent modèle que vous.



DIALOGUES DES *MORTS ANCIENS.*

DIALOGUE I.

ALEXANDRE, PHRINÉ.

PHRINÉ.



OUS pouvez le ſavoir de tous les Thébains qui ont vécu de mon temps. Ils vous diront que je leur offris de rebâtir à mes dépens les murailles de Thèbes, que vous aviez ruinées, pourvu que l'on y mît cette Inſcription : *Alexandre le Grand avoit abattu ces murailles, mais la Courtiſane Phriné les a relevées.*

ALEXANDRE. Vous aviez donc grand

peur que les ſiècles à venir n'ignoraſſent quel métier vous aviez fait ?

PHRI. J'y avois excellé, & toutes les Perſonnes extraordinaires, dans quelque profeſſion que ce puiſſe être, ont la folie des Monumens & des Inſcriptions.

ALE. Il eſt vrai que Rhodope l'avoit déja eue avant vous. L'uſage qu'elle fit de ſa beauté la mit en état de bâtir une de ces fameuſes Pyramides d'Egypte qui ſont encore ſur pied ; & je me ſouviens que, comme elle en parloit l'autre jour à de certaines Mortes Françoiſes, qui prétendoient avoir été fort aimables, ces Ombres ſe mirent à pleurer, en diſant que dans les pays & dans les ſiècles où elles venoient de vivre, les Belles ne faiſoient plus d'aſſez grandes fortunes pour élever des Pyramides.

PHRI. Mais moi j'avois cet avantage par-deſſus Rhodope, qu'en rétabliſſant les murailles de Thèbes, je me mettois en parallèle avec vous, qui aviez été le plus grand Conquérant du monde, & que je faiſois voir que ma beauté avoit pu réparer les ravages que votre valeur avoit faits.

ALE. Voilà deux choſes qui aſſurément n'étoient jamais entrées en comparaiſon l'une avec l'autre. Vous vous ſavez donc bon gré d'avoir eu bien des galanteries ?

PHRI. Et vous, vous êtes fort ſatisfait d'avoir déſolé la meilleure partie de l'Univers. Que ne s'eſt-il trouvé une Phriné dans chaque Ville que vous avez ruinée ; il ne ſeroit reſté aucune marque de vos fureurs.

ALE. Si j'avois à revivre, je voudrois être encore un illuſtre Conquérant.

PHRI. Et moi une aimable Conquérante. La beauté a un droit naturel de commander aux hommes, & la valeur n'en a qu'un droit acquis par la force. Les Belles ſont de tous pays, & les Rois mêmes ni les Conquérans n'en ſont pas. Mais pour vous convaincre encore mieux, votre père Philippe étoit bien vaillant, vous l'étiez beaucoup auſſi ; cependant vous ne pûtes ni l'un ni l'autre inſpirer aucune crainte à l'Orateur Démoſthène, qui ne fit, pendant toute ſa vie, que haranguer contre vous deux : & une autre Phriné que moi (car le nom eſt heureux) étant ſur le point de perdre une cauſe

fort importante, ſon Avocat, qui avoit épuiſé vainement toute ſon éloquence pour elle, s'aviſa de lui arracher un grand voile qui la couvroit en partie ; & auſſi-tôt, à la vue des beautés qui parurent, les Juges, qui étoient prêts à la condamner, changèrent d'avis. C'eſt ainſi que le bruit de vos armes ne put pendant un grand nombre d'années faire taire un Orateur, & que les attraits d'une belle Perſonne corrompirent en un moment tout le ſévère Aréopage.

ALE. Quoique vous ayez appelé encore une Phriné à votre ſecours, je ne crois pas que le parti d'Alexandre en ſoit plus foible. Ce ſeroit grande pitié, ſi.....

PHRI. Je ſais ce que vous m'allez dire. La Grèce, l'Aſie, la Perſe, les Indes, tout cela eſt d'un bel étalage. Cependant ſi je retranchois de votre gloire ce qui ne vous en appartient pas ; ſi je donnois à vos Soldats, à vos Capitaines, au haſard même, la part qui leur en eſt dûe, croyez-vous que vous n'y perdiſſiez guère ? Mais une Belle ne partage avec perſonne l'honneur de ſes conquêtes, elle ne doit

rien qu'à elle-même. Coyez-moi, c'eſt une jolie condition, que celle d'une jolie Femme.

ALE. Il a paru que vous en avez été bien perſuadée. Mais penſez-vous que ce perſonnage s'étende auſſi loin que vous l'avez pouſſé ?

PHRI. Non, non, car je ſuis de bonne foi. J'avoue que j'ai extrêmement outré le caractère de jolie Femme; mais vous avez outré auſſi celui de grand Homme. Vous & moi nous avons fait trop de conquêtes. Si je n'avois eu que deux ou trois galanteries tout au plus, cela étoit dans l'ordre, & il n'y avoit rien à redire; mais d'en avoir aſſez pour rebâtir les murailles de Thèbes, c'étoit aller beaucoup plus loin qu'il ne falloit. D'autre côté, ſi vous n'euſſiez fait que conquérir la Grèce, les Iſles voiſines, & peut-être encore quelque petite partie de l'Aſie mineure, & vous en compoſer un Etat, il n'y avoit rien de mieux entendu ni de plus raiſonnable; mais de courir toujours, ſans ſavoir où, de prendre toujours des Villes, ſans ſavoir pourquoi, & d'exécuter toujours, ſans avoir aucun deſſein, c'eſt ce qui n'a

pas plû à beaucoup de personnes bien sensées.

ALE. Que ces personnes bien sensées en disent tout ce qu'il leur plaira ; si j'avois usé si sagement de ma valeur & de ma fortune, on n'auroit presque point parlé de moi.

PHRI. Ni de moi non plus, si j'avois usé trop sagement de ma beauté. Quand on ne veut que faire du bruit, ce ne sont pas les caractères les plus raisonnables qui y sont les plus propres.

DIALOGUE II.

MILON, SMINDIRIDE.

SMINDIRIDE.

TU es donc bien glorieux, Milon, d'avoir porté un bœuf sur tes épaules aux Jeux Olimpiques ?

MILON. Assurément l'action fut fort belle. Toute la Grèce y applaudit, & l'honneur s'en répandit jusques sur la Ville de Crotone ma patrie, d'où sont sortis une infinité de braves Athlètes.

Au contraire, ta Ville de Sibaris ſera décriée à jamais par la molleſſe de ſes Habitans, qui avoient banni les coqs de peur d'en être éveillés, & qui prioient les gens à manger un an avant le jour du repas, pour avoir le loiſir de le faire auſſi délicat qu'ils le vouloient.

SMIN. Tu te moques des Sibarites; mais toi, Crotoniate groſſier, crois-tu que ſe vanter de porter un bœuf, ce ne ſoit pas ſe vanter de lui reſſembler beaucoup?

MI. Et toi, crois-tu avoir reſſemblé à un homme, quand tu t'es plaint d'avoir paſſé une nuit ſans dormir, à cauſe que parmi les feuilles de roſes dont ton lit étoit ſemé, il y en avoit eu une ſous toi qui s'étoit pliée en deux?

SMIN. Il eſt vrai que j'ai eu cette délicateſſe; mais pourquoi te paroît-elle ſi étrange?

MI. Et comment ſe pourroit-il qu'elle ne me le parût pas?

SMIN. Quoi! n'as-tu jamais vu quelque Amant, qui, étant comblé des faveurs d'une Maîtreſſe à qui il a rendu des ſervices ſignalés, ſoit troublé dans la poſſeſſion de ce bonheur par la crainte qu'il a que la reconnoiſſance n'agiſſe

dans le cœur de la Belle, plus que l'inclination ?

MI. Non, je n'en ai jamais vu. Mais quand cela feroit ?

SMIN. Et n'as-tu jamais entendu parler de quelque Conquérant, qui, au retour d'une expédition glorieufe, fe trouvât peu fatisfait de fes triomphes, parce que la fortune y auroit eu plus de part que fa valeur ni fa conduite, & que fes deffeins auroient réuffi fur des mefures fauffes & mal prifes ?

MI. Non, je n'en ai point entendu parler. Mais encore une fois, qu'en veux-tu conclure ?

SMIN. Que cet Amant & ce Conquérant, & généralement prefque tous les hommes, quoique couchés fur des fleurs, ne fauroient dormir, s'il y en a une feule feuille pliée en deux. Il ne faut rien pour gâter les plaifirs. Ce font des lits de rofes, où il eft bien difficile que toutes les feuilles fe tiennent étendues, & qu'aucune ne fe plie ; cependant le pli d'une feule fuffit pour incommoder beaucoup.

MI. Je ne fuis pas fort favant fur ces matières-là ; mais il me femble que toi, & l'Amant, & le Conquérant que

tu ſuppoſes, & tous tant que vous êtes, vous avez extrêmement tort. Pourquoi vous rendez-vous ſi délicats ?

SMIN. Ah ! Milon, les gens d'eſprit ne ſont pas des Crotoniates comme toi ; mais ce ſont des Sibarites encore plus rafinés que je n'étois.

MI. Je vois bien ce que c'eſt. Les gens d'eſprit ont aſſurément plus de plaiſirs qu'il ne leur en faut, & ils permettent à leur délicateſſe d'en retrancher ce qu'ils ont de trop. Ils veulent bien être ſenſibles aux plus petits déſagrémens, parce qu'il y a d'ailleurs aſſez d'agrémens pour eux ; & ſur ce pied-là je trouve qu'ils ont raiſon.

SMIN. Ce n'eſt point du tout cela. Les gens d'eſprit n'ont point plus de plaiſirs qu'il ne leur en faut.

MI. Ils ſont donc fous de s'amuſer à être ſi délicats ?

SMIN. Voilà le malheur. La délicateſſe eſt tout-à-fait digne des hommes ; elle n'eſt produite que par les bonnes qualités & de l'eſprit & du cœur ; on ſe ſait bon gré d'en avoir ; on tâche à en acquérir quand on n'en a pas : cependant la délicateſſe diminue le nom-

bre des plaiſirs, & on n'en a point trop. Elle eſt cauſe qu'on les ſent moins vivement, & d'eux-mêmes ils ne ſont point trop vifs. Que les hommes ſont à plaindre! Leur condition naturelle leur fournit peu de choſes agréables, & leur raiſon leur apprend à en goûter encore moins.

DIALOGUE III.

DIDON, STRATONICE.

DIDON.

HELAS! ma pauvre Stratonice, que je ſuis malheureuſe! Vous ſavez comme j'ai vécu. Je gardai une fidélité ſi exacte à mon premier Mari, que je me brûlai toute vive, plutôt que d'en prendre un ſecond. Cependant je n'ai pu être à couvert de la médiſance. Il a plu à un Poëte nommé Virgile de changer une Prude auſſi ſévère que moi, en une jeune Coquette qui ſe laiſſe charmer de la bonne mine d'un Etranger dès le premier jour qu'elle le

voit. Toute mon Hiſtoire eſt renverſée. A la vérité, le bucher où je fus conſumée m'eſt demeuré; mais devinez pourquoi je m'y jette. Ce n'eſt plus de peur d'être obligée à un ſecond mariage; c'eſt que je ſuis au déſeſpoir de ce que cet Etranger m'abandonne.

STRATONICE. De bonne foi, cela peut avoir des conſéquences très-dangereuſes. Il n'y aura plus guère de femmes qui veuille ſe brûler par fidélité conjugale, ſi après leur mort un Poëte eſt en liberté de dire d'elles tout ce qu'il voudra. Mais peut-être votre Virgile n'a-t-il pas eu ſi grand tort. Peut-être a-t-il démêlé dans votre vie quelque intrigue que vous eſpériez qui ne ſeroit pas connue. Que ſait-on? Je ne voudrois pas répondre de vous ſur la foi de votre bucher.

DI. Si la galanterie que Virgile m'attribue, avoit quelque vraiſemblance, je conſentirois que l'on me ſoupçonnât; mais il me donne pour Amant, Enée, un homme qui étoit mort trois cents ans avant que je fuſſe au monde.

STRA. Ce que vous dites là eſt quelque choſe. Cependant Enée & vous, vous paroiſſiez extrêmement être le

fait l'un de l'autre. Vous aviez été tous deux contraints d'abandonner votre patrie ; vous cherchiez fortune tous deux dans des pays étrangers ; il étoit veuf, vous étiez veuve : voilà bien des rapports. Il eſt vrai que vous êtes née trois cents ans après lui ; mais Virgile a vu tant de raiſons pour vous aſſortir enſemble, qu'il a cru que les trois cents années qui vous ſéparoient, n'étoient pas une affaire.

DI. Quel raiſonnement eſt-ce là ? Quoi ! trois cents ans ne ſont pas toujours trois cents ans ; & malgré cet obſtacle, deux perſonnes peuvent ſe rencontrer & s'aimer ?

STRA. Oh ! c'eſt ſur ce point que Virgile a entendu fineſſe. Aſſurément il étoit homme du monde ; il a voulu faire voir qu'en matière de commerces amoureux, il ne faut pas juger ſur l'apparence, & que tous ceux qui en ont le moins, ſont bien ſouvent les plus vrais.

DI. J'avois bien affaire qu'il attaquât ma réputation, pour mettre ce beau myſtère dans ſes Ouvrages.

STRA. Mais quoi ? Vous a-t-il tournée en ridicule ? Vous a-t-il fait dire des choſes impertinentes ?

DI.

DI. Rien moins. Il m'a récité ici son Poëme, & tout le morceau où il me fait paroître, est assurément divin, à la médisance près. J'y suis belle, j'y dis de très-belles choses sur ma passion prétendue ; & si Virgile étoit obligé à me reconnoître dans l'Enéïde pour femme de bien, l'Enéïde y perdroit beaucoup.

STRA. De quoi vous plaignez-vous donc ? On vous donne une galanterie que vous n'avez pas eue : voilà un grand malheur ! Mais en récompense on vous donne de la beauté & de l'esprit, que vous n'aviez peut-être pas.

DI. Quelle consolation !

STRA. Je ne sais comment vous êtes faite ; mais la plupart des femmes aiment mieux, ce me semble, qu'on médise un peu de leur vertu, que de leur esprit, ou de leur beauté. Pour moi, j'étois de cette humeur-là. Un Peintre, qui étoit à la Cour du Roi de Syrie mon mari, fut mal-content de moi, & pour se venger, il me peignit entre les bras d'un Soldat. Il exposa son tableau, & prit aussi-tôt la fuite. Mes Sujets, zélés pour ma gloire, vouloient brûler ce tableau publiquement ; mais

comme j'y étois peinte admirablement bien, & avec beaucoup de beauté, quoique les atitudes qu'on m'y donnoit ne fussent pas avantageuses à ma vertu, je défendis qu'on le brûlât, & fis revenir le Peintre à qui je pardonnai. Si vous m'en croyez, vous en userez de même à l'égard de Virgile.

DI. Cela seroit bon, si le premier mérite d'une femme étoit d'être belle, ou d'avoir de l'esprit.

STRA. Je ne décide point quel est ce premier mérite : mais dans l'usage ordinaire, la première question qu'on fait sur une femme que l'on ne connoît point, c'est, *est-elle belle ?* La seconde, *a-t-elle de l'esprit ?* Il arrive rarement qu'on fasse une troisième question.

DIALOGUE IV.

ANACREON, ARISTOTE.

ARISTOTE.

JE n'eusse jamais cru qu'un Faiseur de Chansonnettes eût osé se comparer à

un Philoſophe d'une auſſi grande réputation que moi.

ANACREON. Vous faites ſonner bien haut le nom de Philoſophe; mais moi, avec mes Chanſonnettes, je n'ai pas laiſſé d'être appelé le ſage Anacréon, & il me ſemble que le titre de Philoſophe ne vaut pas celui de Sage.

ARI. Ceux qui vous ont donné cette qualité-là ne ſongeoient pas trop bien à ce qu'ils diſoient. Qu'aviez-vous jamais fait pour la mériter?

ANA. Je n'avois fait que boire, que chanter, qu'être amoureux; & la merveiſle eſt qu'on m'a donné le nom de Sage à ce prix, au lieu qu'on ne vous a donné que celui de Philoſophe, qui vous a coûté des peines infinies. Car combien avez-vous paſſé de nuits à éplucher les queſtions épineuſes de la Dialectique? Combien avez-vous compoſé de gros Volumes ſur des matières obſcures que vous n'entendiez peut-être pas bien vous-même?

ARI. J'avoue que vous avez pris un chemin plus commode pour parvenir à la ſageſſe, & qu'il falloit être bien habile, pour trouver moyen d'acquérir plus de gloire avec votre lut & votre

bouteille, que les plus grands Hommes n'en ont acquis par leurs veilles & par leurs travaux.

ANA. Vous prétendez railler : mais je vous soutiens qu'il est plus difficile de boire & de chanter, comme j'ai chanté & comme j'ai bu, que de philosopher comme vous avez philosophé. Pour chanter & pour boire comme moi, il faudroit avoir dégagé son ame des passions violentes, n'aspirer plus à ce qui ne dépend pas de nous, s'être disposé à prendre toujours le temps comme il viendroit ; enfin il y auroit auparavant bien de petites choses à régler chez soi ; & quoiqu'il n'y ait pas grande Dialectique à tout cela, on a pourtant de la peine à en venir à bout. Mais on peut à moins de frais philosopher comme vous avez fait. On n'est point obligé à se guérir ni de l'ambition, ni de l'avarice ; on se fait une entrée agréable à la Cour du grand Alexandre ; on s'attire des présens de cinq cents mille écus, que l'on n'emploie pas entièrement en expériences de Physique, selon l'intention du Donateur ; & en un mot, cette sorte de Philosophie mène à des choses assez opposées à la Philosophie.

ARI. Il faut qu'on vous ait fait ici bas bien des médiſances de moi : mais après tout, l'homme n'eſt homme que par la raiſon, & rien n'eſt plus beau que d'apprendre aux autres comment ils s'en doivent ſervir à étudier la Nature, & à développer toutes ces énigmes qu'elle nous propoſe.

ANA. Voilà comme les hommes renverſent l'uſage de tout. La Philoſophie eſt en elle-même une choſe admirable, & qui leur peut être fort utile ; mais parce qu'elle les incommoderoit, ſi elle ſe mêloit de leurs affaires, & ſi elle demeuroit auprès d'eux à régler leurs paſſions, ils l'ont envoyée dans le Ciel arranger des Planètes, & en meſurer les mouvemens ; ou bien ils la promènent ſur la terre, pour lui faire examiner tout ce qu'ils y voient. Enfin ils l'occupent toujours le plus loin d'eux qu'il leur eſt poſſible. Cependant comme ils veulent être Philoſophes à bon marché, ils ont l'adreſſe d'étendre ce nom, & ils le donnent le plus ſouvent à ceux qui font la recherche des cauſes naturelles.

ARI. Et quel nom plus convenable leur peut-on donner ?

ANA. La Philoſophie n'a affaire qu'aux hommes, & nullement au reſte de l'Univers. L'Aſtronome penſe aux Aſtres, le Phyſicien penſe à la nature, & le Philoſophe penſe à ſoi. Mais qui eût voulu l'être à une condition ſi dure ? Hélas ! preſque perſonne. On a donc diſpenſé les Philoſophes d'être Philoſophes, & on s'eſt contenté qu'ils fuſſent Aſtronomes, ou Phyſiciens. Pour moi, je n'ai point été d'humeur à m'engager dans les ſpéculations ; mais je ſuis ſûr qu'il y a moins de Philoſophie dans beaucoup de Livres qui font profeſſion d'en parler, que dans quelques-unes de ces Chanſonnettes que vous mépriſez tant : dans celle-ci, par exemple.

Si l'or prolongeoit la vie,
Je n'aurois point d'autre envie
Que d'amaſſer bien de l'or ;
La mort me rendant viſite,
Je la renvoyerois bien vîte,
En lui donnant mon tréſor.
Mais ſi la Parque ſévère
Ne le permet pas ainſi,
L'or ne m'eſt plus néceſſaire ;

L'amour & la bonne chere
Partageront mon ſouci.

ARI. Si vous ne voulez appeler Philoſophie que celle qui regarde les mœurs, il y a dans mes Ouvrages de morale des choſes qui valent bien votre Chanſon ; car enfin cette obſcurité qu'on m'a reprochée, & qui ſe trouve peut-être dans quelques-uns de mes Livres, ne ſe trouve nullement dans ce que j'ai écrit ſur cette matière, & tout le monde a avoué qu'il n'y avoit rien de plus beau ni de plus clair que ce que j'ai dit des paſſions.

ANA. Quel abus ! Il n'eſt pas queſtion de définir les paſſions avec méthode, comme on dit que vous avez fait, mais de les vaincre. Les hommes donnent volontiers à la Philoſophie leurs maux à conſidérer, mais non pas à guérir ; & ils ont trouvé le ſecret de faire une morale qui ne les touche pas de plus près que l'Aſtronomie. Peut-on s'empêcher de rire, en voyant des gens qui, pour de l'argent, prêchent le mépris des richeſſes, & des poltrons qui ſe battent ſur la définition du magnanime ?

DIALOGUE V.

HOMERE, ESOPE.

HOMERE.

EN vérité, toutes les Fables que vous venez de me réciter, ne peuvent être aſſez admirées. Il faut que vous ayez beaucoup d'art, pour déguiſer ainſi en petits contes les inſtructions les plus importantes que la Morale puiſſe donner, & pour couvrir vos penſées ſous des images auſſi juſtes & auſſi familières que celles-là.

ESOPE. Il m'eſt bien doux d'être loué ſur cet art, par vous qui l'avez ſi bien entendu.

HO. Moi? Je ne m'en ſuis jamais piqué.

ESO. Quoi! n'avez-vous pas prétendu cacher de grands myſtères dans vos Ouvrages?

HO. Hélas! point du tout.

ESO. Cependant tous les Savans de mon

mon temps le disoient ; il n'y avoit rien dans l'Iliade, ni dans l'Odissée, à quoi ils ne donnassent les allégories les plus belles du monde. Ils soutenoient que tous les secrets de la Théologie, de la Physique, de la Morale, & des Mathématiques même, étoient renfermés dans ce que vous aviez écrit. Véritablement il y avoit quelque difficulté à les développer ; où l'un trouvoit un sens moral, l'autre en trouvoit un physique ; mais après cela ils convenoient que vous aviez tout sû, & tout dit à qui le comprenoit bien.

Ho. Sans mentir, je m'étois bien douté que de certaines gens ne manqueroient point d'entendre finesse où je n'en avois point entendu. Comme il n'est rien tel que de prophétiser des choses éloignées en attendant l'événement, il n'est rien tel aussi que de débiter des fables en attendant l'allégorie.

Eso. Il falloit que vous fussiez bien hardi, pour vous reposer sur vos Lecteurs, du soin de mettre des allégories dans vos Poëmes. Où en eussiez-vous été, si on les eût pris au pied de la lettre ?

Ho. Hé bien, ce n'eût pas été un grand malheur.

Eso. Quoi! ces Dieux qui s'estropient les uns les autres; ce *foudroyant* Jupiter, qui, dans une assemblée de Divinités, menace l'*Auguste* Junon de la battre; ce Mars, qui étant blessé par Diomède, crie, dites-vous, comme neuf ou dix mille hommes, & n'agit pas comme un seul; (car au lieu de mettre tous les Grecs en pièces, il s'amuse à s'aller plaindre de sa blessure à Jupiter) tout cela eût été bon sans allégorie?

Ho. Pourquoi non? Vous vous imaginez que l'esprit humain ne cherche que le vrai; détrompez-vous. L'esprit humain & le faux sympatisent extrêmement. Si vous avez la vérité à dire, vous ferez fort bien de l'envelopper dans des fables, elle en plaira beaucoup plus. Si vous voulez dire des fables, elles pourront bien plaire, sans contenir aucune vérité. Ainsi le vrai a besoin d'emprunter la figure du faux, pour être agréablement reçu dans l'esprit humain; mais le faux y entre bien sous sa propre figure, car c'est le lieu de sa naissance & de sa demeure or-

dinaire, & le vrai y eſt étranger. Je vous dirai bien plus. Quand je me fuſſe tué à imaginer des fables allégoriques, il eût bien pu arriver que la plupart des gens auroient pris la fable comme une choſe qui n'eût point trop été hors d'apparence, & auroient laiſſé là l'allégorie ; & en effet vous devez ſavoir que mes Dieux, tels qu'ils ſont, & tout myſtères à part, n'ont point été trouvés ridicules.

Eso. Cela me fait trembler. Je crains furieuſement que l'on ne croye que les bêtes ayent parlé comme elles font dans mes Apologues.

Ho. Voilà une plaiſante peur.

Eso. Hé quoi, ſi l'on a bien cru que les Dieux ayent pu tenir les diſcours que vous leur avez fait tenir, pourquoi ne croira-t-on pas que les bêtes ayent parlé de la manière dont je les ai fait parler ?

Ho. Ah ! ce n'eſt pas la même choſe. Les hommes veulent bien que les Dieux ſoient auſſi foux qu'eux ; mais ils ne veulent pas que les bêtes ſoient auſſi ſages.

DIALOGUE VI.

ATHENAIS, ICASIE.

ICASIE.

PUisque vous voulez ſavoir mon aventure, la voici. L'Empereur ſous qui je vivois, voulut ſe marier ; & pour mieux choiſir une Impératrice, il fit publier que toutes celles qui ſe croyoient d'une beauté & d'un agrément à prétendre au Trône, ſe trouvaſſent à Conſtantinople. Dieu ſait l'affluence qu'il y eut. J'y allai, & je ne doutai point qu'avec beaucoup de jeuneſſe, avec des yeux très-vifs, & un air aſſez agréable & aſſez fin, je ne puſſe diſputer l'Empire. Le jour que ſe tint l'aſſemblée de tant de jolies prétendantes, nous parcourions toutes d'une manière inquiète les viſages les unes des autres, & je remarquai avec plaiſir que mes Rivales me regardoient d'aſſez mauvais œil. L'Empereur parut. Il paſſa d'abord pluſieurs rangs de Bel-

les ſans rien dire ; mais quand il vint à moi, mes yeux me ſervirent bien, & ils l'arrêtèrent. *En vérité*, me dit-il, en me regardant de l'air que je pouvois ſouhaiter, *les Femmes ſont bien dangereuſes, elles peuvent faire beaucoup de mal.* Je crus qu'il n'étoit queſtion que d'avoir un peu d'eſprit, & que j'étois Impératrice ; & dans le trouble d'eſpérance & de joie où je me trouvois, je fis un effort pour répondre : *En récompenſe, Seigneur, les Femmes peuvent faire, & ont fait quelquefois beaucoup de bien.* Cette réponſe gâta tout. L'Empereur la trouva ſi ſpirituelle, qu'il n'oſa m'épouſer.

ATHÉNAIS. Il falloit que cet Empereur-là fût d'un caractère bien étrange, pour craindre tant l'eſprit, & qu'il ne s'y connût guère, pour croire que votre réponſe en marquât beaucoup ; car franchement elle n'eſt pas trop bonne, & vous n'avez pas grand'choſe à vous reprocher.

ICA. Ainſi vont les fortunes. L'eſprit ſeul vous a fait Impératrice ; & moi, la ſeule apparence de l'eſprit m'a empêché de l'être. Vous ſaviez même encore la Philoſophie, ce qui eſt bien pis que d'avoir de l'eſprit ; & avec tout

cela, vous ne laissâtes pas d'épouser Théodose le jeune.

At. Si j'eusse eu devant les yeux un exemple comme le vôtre, j'eusse eu grand'peur. Mon père, après avoir fait de moi une fille fort savante & fort spirituelle, me déshérita, tant il se tenoit sûr qu'avec ma science & mon bel esprit, je ne pouvois manquer de faire fortune; & à dire le vrai, je le croyois comme lui. Mais je vois présentement que je courois un grand hasard, & qu'il n'étoit pas impossible que je demeurasse sans aucun bien, & avec la seule Philosophie en partage.

Ica. Non assurément; mais par bonheur pour vous, mon aventure n'étoit pas encore arrivée. Il seroit assez plaisant que, dans une occasion pareille à celle où je me trouvai, quelque autre qui sauroit mon histoire, & qui voudroit en profiter, eût la finesse de ne laisser point voir d'esprit, & qu'on se moquât d'elle.

At. Je ne voudrois pas répondre que cela lui réussît, si elle avoit un dessein; mais bien souvent on fait par hasard les plus heureuses sotises du monde. N'avez-vous pas oui parler d'un Peintre

qui avoit si bien peint des grappes de raisin, que des oiseaux s'y trompèrent, & les vinrent becqueter? Jugez quelle réputation cela lui donna. Mais les raisins étoient portés dans le tableau par un petit Paysan : on disoit au Peintre, qu'à la vérité il falloit qu'ils fussent bien faits, puisqu'ils attiroient les oiseaux ; mais qu'il falloit aussi que le petit Paysan fût bien mal fait, puisque les oiseaux n'en avoient point de peur. On avoit raison. Cependant si le Peintre ne se fût pas oublié dans le petit Paysan, les raisins n'eussent pas eu ce succès prodigieux qu'ils eurent.

ICA. En vérité, quoi qu'on fasse dans le monde, on ne sait ce que l'on fait ; & après l'aventure de ce Peintre, on doit trembler même dans les affaires où l'on se conduit bien, & craindre de n'avoir pas fait quelque faute qui eût été nécessaire. Tout est incertain. Il semble que la Fortune ait soin de donner des succès différens aux mêmes choses, afin de se moquer toujours de la raison humaine, qui ne peut avoir de règle assurée.

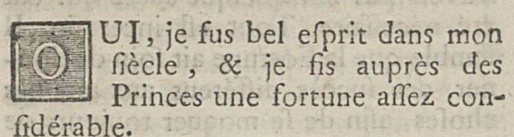


DIALOGUES
DES
MORTS ANCIENS
AVEC
DES MODERNES.

DIALOGUE I.

AUGUSTE, PIERRE ARETIN.

P. ARETIN.



OUI, je fus bel eſprit dans mon ſiècle, & je fis auprès des Princes une fortune aſſez conſidérable.

AUGUSTE. Vous compoſâtes donc bien des Ouvrages pour eux?

P. ARE. Point du tout. J'avois penſion de tous les Princes de l'Europe, &

cela n'eût pas pu être, si je me fusse amusé à louer. Ils étoient en guerre les uns avec les autres ; quand les uns battoient, les autres étoient battus ; il n'y avoit pas moyen de leur chanter à tous leurs louanges.

AU. Que faisiez-vous donc ?

P. ARE. Je faisois des vers contre eux. Ils ne pouvoient pas entrer tous dans un Panégyrique, mais ils entroient bien tous dans une Satire. J'avois si bien répandu la terreur de mon nom, qu'ils me payoient tribut pour pouvoir faire des sotises en sûreté. L'Empereur Charles V, dont assurément vous avez entendu parler ici bas, s'étant allé faire battre fort mal-à-propos vers les Côtes d'Afrique, m'envoya aussi-tôt une assez belle chaîne d'or. Je la reçus, & la regardant tristement : *Ah ! c'est là bien peu de chose*, m'écriai-je, *pour une aussi grande folie que celle qu'il a faite.*

AU. Vous aviez trouvé là une nouvelle manière de tirer de l'argent des Princes.

P. ARE. N'avois-je pas sujet de concevoir l'espérance d'une merveilleuse fortune, en m'établissant un revenu sur les sotises d'autrui ? C'est un bon

fonds, & qui rapporte toujours bien.

AU. Quoi que vous en puissiez dire, le métier de louer est plus sûr, & par conséquent meilleur.

P. ARE. Que voulez-vous? Je n'étois pas assez imprudent pour louer.

AU. Et vous l'étiez bien assez pour faire des Satires sur les Têtes couronnées.

P. ARE. Ce n'est pas la même chose. Pour faire des Satires, il n'est pas toujours besoin de mépriser ceux contre qui on les fait; mais pour donner de certaines louanges fades & outrées, il me semble qu'il faut mépriser ceux mêmes à qui on les donne, & les croire bien dupes. De quel front Virgile osoit-il vous dire qu'on ignoroit quel parti vous prendriez parmi les Dieux, & que c'étoit une chose incertaine, si vous vous chargeriez du soin des affaires de la Terre; ou si vous vous feriez Dieu marin, en épousant une fille de Thétis, qui auroit volontiers acheté de toutes ses eaux l'honneur de votre alliance; ou enfin si vous voudriez vous loger dans le Ciel auprès du Scorpion, qui tenoit la place de deux signes, & qui, en votre consi-

dération, se seroit mis plus à l'étroit?

Au. Ne soyez pas étonné que Virgile eût ce front-là. Quand on est loué, on ne prend pas les louanges avec tant de rigueur ; on aide à la lettre, & la pudeur de ceux qui les donnent est bien soulagée par l'amour-propre de ceux à qui elles s'adressent. Souvent on croit mériter des louanges qu'on ne reçoit pas ; & comment croiroit-on ne mériter pas celles qu'on reçoit ?

P. Are. Vous espériez donc, sur la parole de Virgile, que vous épouseriez une Nimphe de la Mer, ou que vous auriez un appartement dans le Zodiaque ?

Au. Non, non. De ces sortes de louanges-là, on en rabat quelque chose, pour les réduire à une mesure un peu plus raisonnable ; mais à la vérité on n'en rabat guère, & on se fait à soi-même une bonne composition. Enfin, de quelque manière outrée qu'on soit loué, on en tirera toujours le profit de croire qu'on est au-dessus de toutes les louanges ordinaires, & que par son mérite on a réduit ceux qui louoient, à passer toutes les bornes. La vanité a bien des ressources.

P. ARE. Je vois bien qu'il ne faut faire aucune difficulté de pouſſer les louanges dans tous les excès ; mais du moins pour celles qui ſont contraires les unes aux autres, comment a-t-on la hardieſſe de les donner aux Princes ? Je gage, par exemple, que quand vous vous vengiez impitoyablement de vos ennemis, il n'y avoit rien de plus glorieux, ſelon toute votre Cour, que de foudroyer tout ce qui avoit la témérité de s'oppoſer à vous ; mais qu'auſſitôt que vous aviez fait quelque action de douceur, les choſes changeoient de face, & qu'on ne trouvoit plus dans la vengeance qu'une gloire barbare & inhumaine. On louoit une partie de votre vie aux dépens de l'autre. Pour moi, j'aurois craint que vous ne vous fuſſiez donné le divertiſſement de me prendre par mes propres paroles, & que vous ne m'euſſiez dit : *Choiſiſſez de la ſévérité ou de la clémence, pour en faire le vrai caractère d'un Héros ; mais après cela, tenez-vous-en à votre choix.*

AU. Pourquoi voulez-vous qu'on y regarde de ſi près ? Il eſt avantageux aux Grands que toutes les matières ſoient problématiques pour la flatterie.

Quoi qu'ils faſſent, ils ne peuvent manquer d'être loués ; & s'ils le ſont ſur des choſes oppoſées, c'eſt qu'ils ont plus d'une ſorte de mérite.

P. Are. Mais quoi, ne vous venoit-il jamais aucun ſcrupule ſur tous les éloges dont on vous accabloit ? Etoit-il beſoin de rafiner beaucoup, pour s'appercevoir qu'ils étoient attachés à votre rang ? Les louanges ne diſtinguent point les Princes, on n'en donne pas plus aux Héros qu'aux autres ; mais la poſtérité diſtingue les louanges qu'on a données à différens Princes. Elle confirme les unes, & déclare les autres de viles flatteries.

Au. Vous conviendrez donc du moins que je méritois les louanges que j'ai reçues, puiſqu'il eſt ſûr que la poſtérité les a ratifiées par ſon jugement. J'ai même en cela quelque ſujet de me plaindre d'elle ; car elle s'eſt tellement accoutumée à me regarder comme le modèle des Princes, qu'on les loue d'ordinaire en me les comparant, & ſouvent la comparaiſon me fait tort.

P. Are. Conſolez-vous, on ne vous donnera plus ce ſujet de plainte. De la manière dont tous les Morts qui vien-

nent ici, parlent de Louis XIV, qui règne aujourd'hui en France, c'eſt lui qu'on regardera déſormais comme le modèle des Princes, & je prévois qu'à l'avenir on croira ne les pouvoir louer davantage, qu'en leur attribuant quelque rapport avec ce grand Roi.

AU. Hé bien, ne croyez-vous pas que ceux à qui s'adreſſera une exagération ſi forte, l'écouteront avec plaiſir ?

P. ARE. Cela pourra être. On eſt ſi avide de louanges, qu'on les a diſpenſées & de la juſteſſe, & de la vérité, & de tous les aſſaiſonnemens qu'elles devroient avoir.

AU. Il paroît bien que vous voudriez exterminer les louanges. S'il falloit n'en donner que de bonnes, qui ſe mêleroit d'en donner ?

P. ARE. Tous ceux qui en donneroient ſans intérêt. Il n'appartient qu'à eux de louer. D'où vient que votre Virgile a ſi bien loué Caton, en diſant qu'il préſide à l'aſſemblée des plus gens de bien, qui, dans les Champs Eliſées, ſont ſéparés d'avec les autres ? C'eſt que Caton étoit mort, & Virgile qui n'eſpéroit rien ni de lui, ni de ſa

famille, ne lui a donné qu'un ſeul vers, & a borné ſon éloge à une penſée raiſonnable. D'où vient qu'il vous a ſi mal loué en tant de paroles au commencement de ſes Georgiques ? Il avoit penſion de vous.

AU. J'ai donc perdu bien de l'argent en louanges ?

P. ARE. J'en ſuis fâché. Que ne faiſiez-vous ce qu'a fait un de vos ſucceſſeurs, qui auſſi-tôt qu'il fut parvenu à l'Empire, défendit par un Edit exprès que l'on compoſât jamais de vers pour lui ?

AU. Hélas ! il avoit plus de raiſon que moi. Les vraies louanges ne ſont pas celles qui s'offrent à nous, mais celles que nous arrachons.

DIALOGUE II.

SAPHO, LAURE.

LAURE.

IL eſt vrai que dans les paſſions que nous avons eues toutes deux, les Muſes

ont été de la partie, & y ont mis beaucoup d'agrément : mais il y a cette différence, que c'étoit vous qui chantiez vos Amans ; & moi j'étois chantée par le mien.

SAPHO. Hé bien, cela veut dire que j'aimois autant que vous étiez aimée.

LAU. Je n'en ſuis pas ſurpriſe, car je ſais que les femmes ont d'ordinaire plus de penchant à la tendreſſe, que les hommes. Ce qui me ſurprend, c'eſt que vous ayez marqué à ceux que vous aimiez, tout ce que vous ſentiez pour eux, & que vous ayez en quelque manière attaqué leur cœur par vos Poëſies. Le perſonnage d'une femme n'eſt que de ſe défendre.

SAPH. Entre nous, j'en étois un peu fâchée ; c'eſt une injuſtice que les hommes nous ont faite. Ils ont pris le parti d'attaquer, qui eſt bien plus aiſé que celui de ſe défendre.

LAU. Ne nous plaignons point, notre parti a ſes avantages. Nous qui nous défendons, nous nous rendons quand il nous plaît ; mais eux qui nous attaquent, ils ne ſont pas toujours vainqueurs, quand ils le voudroient bien.

SAPH.

SAPH. Vous ne dites pas que ſi les hommes nous attaquent, ils ſuivent le penchant qu'ils ont à nous attaquer; mais quand nous nous défendons, nous n'avons pas trop de penchant à nous défendre.

LAU. Ne comptez-vous pour rien le plaiſir de voir par tant de douces attaques ſi long-temps continuées, & redoublées ſi ſouvent, combien ils eſtiment la conquête de votre cœur?

SAPH. Et ne comptez-vous pour rien la peine de réſiſter à ces douces attaques? Ils en voyent le ſuccès avec plaiſir dans tous les progrès qu'ils font auprès de nous; & nous, nous ſerions bien fâchées que notre réſiſtance eût trop de ſuccès.

LAU. Mais enfin, quoiqu'après tous leurs ſoins ils ſoient victorieux à bon titre, vous leur faites grace, en reconnoiſſant qu'ils le ſont. Vous ne pouvez plus vous défendre, & ils ne laiſſent pas de vous tenir compte de ce que vous ne vous défendez plus.

SAPH. Ah! cela n'empêche pas que ce qui eſt une victoire pour eux, ne ſoit toujours une eſpèce de défaite pour nous. Ils ne goûtent dans le plai-

ſir d'être aimés, que celui de triompher de la perſonne qui les aime ; & les Amans heureux ne ſont heureux, que parce qu'ils ſont Conquérans.

LAU. Quoi ! auriez-vous voulu qu'on eût établi que les femmes attaqueroient les hommes ?

SAPH. Eh ! quel beſoin y a-t-il que les uns attaquent, & que les autres ſe défendent ? Qu'on s'aime de part & d'autre autant que le cœur en dira.

LAU. Oh ! les choſes iroient trop vîte, & l'amour eſt un commerce ſi agréable, qu'on a bien fait de lui donner le plus de durée que l'on a pu. Que ſeroit-ce, ſi l'on étoit reçu dès que l'on s'offriroit ? Que deviendroient tous ces ſoins qu'on prend pour plaire, toutes ces inquiétudes que l'on ſent quand on ſe reproche de n'avoir pas aſſez plu, tous ces empreſſemens avec leſquels on cherche un moment heureux, enfin tout cet agréable mélange de plaiſirs & de peines qu'on appelle amour ? Rien ne ſeroit plus inſipide, ſi l'on ne faiſoit que s'entr'aimer.

SAPH. Hé bien, s'il faut que l'amour ſoit une eſpèce de combat, j'aimerois mieux qu'on eût obligé les hommes à

ſe tenir ſur la défenſive. Auſſi-bien ne m'avez-vous pas dit que les femmes avoient plus de penchant qu'eux à la tendreſſe? A ce compte, elles attaqueroient mieux.

LAU. Oui, mais ils ſe défendroient trop bien. Quand on veut qu'un ſexe réſiſte, on veut qu'il réſiſte autant qu'il faut pour faire mieux goûter la victoire à celui qui attaque, mais non pas aſſez pour la remporter. Il doit n'être ni ſi foible qu'il ſe rende d'abord, ni ſi fort qu'il ne ſe rende jamais. C'eſt là notre caractère, & ce ne ſeroit peut-être pas celui des hommes. Croyez-moi, après qu'on a bien raiſonné ou ſur l'amour, ou ſur telle autre matière qu'on voudra, on trouve au bout du compte que les choſes ſont bien comme elles ſont, & que la réforme qu'on prétendroit y apporter gâteroit tout.



DIALOGUE III.

SOCRATE, MONTAIGNE.

MONTAIGNE.

C'EST donc vous, divin Socrate? Que j'ai de joie de vous voir! Je suis tout fraîchement venu en ce pays-ci, & dès mon arrivée je me suis mis à vous y chercher. Enfin, après avoir rempli mon Livre de votre nom & de vos éloges, je puis m'entretenir avec vous, & apprendre comment vous possédiez cette vertu si *naïve* *, dont les *allures* étoient si naturelles, & qui n'avoit point d'exemple, même dans les heureux siècles où vous viviez.

SOCRATE. Je suis bien aise de voir un mort qui me paroît avoir été Philosophe : mais comme vous êtes nouvellement venu de là-haut, & qu'il y a long-temps que je n'ai vu ici personne, (car on me laisse assez seul, & il n'y a pas beaucoup de presse à rechercher

* *Termes de Montaigne.*

ma converſation) trouvez bon que je vous demande des nouvelles. Comment va le monde ? N'eſt-il pas bien changé ?

MON. Extrêmement. Vous ne le reconnoîtriez pas.

SO. J'en ſuis ravi. Je m'étois toujours bien douté qu'il falloit qu'il devînt meilleur & plus ſage qu'il n'étoit de mon temps.

MON. Que voulez-vous dire ? Il eſt plus fou & plus corrompu qu'il n'a jamais été. C'eſt le changement dont je voulois parler, & je m'attendois bien à ſavoir de vous l'hiſtoire du temps que vous avez vu, & où régnoit tant de probité & de droiture.

SO. Et moi je m'attendois au contraire à apprendre des merveilles du ſiècle où vous venez de vivre. Quoi ! les hommes d'à préſent ne ſe ſont point corrigés des ſotiſes de l'antiquité ?

MON. Je crois que c'eſt parce que vous êtes ancien, que vous parlez de l'antiquité ſi familièrement ; mais ſachez qu'on a grand ſujet d'en regreter les mœurs, & que de jour en jour tout empire.

SO. Cela ſe peut-il ? Il me ſemble que

de mon temps les choſes alloient déja bien de travers. Je croyois qu'à la fin elles prendroient un train plus raiſonnable, & que les hommes profiteroient de l'expérience de tant d'années.

MON. Eh! les hommes font-ils des expériences? Ils ſont faits comme les oiſeaux, qui ſe laiſſent toujours prendre dans les mêmes filets où l'on a déja pris cent mille oiſeaux de leur eſpèce. Il n'y a perſonne qui n'entre tout neuf dans la vie, & les ſotiſes des pères ſont perdues pour les enfans.

SO. Mais quoi, ne fait-on point d'expérience? Je croirois que le monde devroit avoir une vieilleſſe plus ſage & plus réglée que n'a été ſa jeuneſſe.

MON. Les hommes de tous les ſiècles ont les mêmes penchans, ſur leſquels la raiſon n'a aucun pouvoir. Ainſi partout où il y a des hommes, il y a des ſotiſes, & les mêmes ſotiſes.

SO. Et ſur ce pied-là, comment voudriez-vous que les ſiècles de l'antiquité euſſent mieux valu que le ſiècle d'aujourd'hui?

MON. Ah! Socrate, je ſavois bien que vous aviez une manière particulière de raiſonner, & d'envelopper ſi

adroitement ceux à qui vous aviez affaire, dans des argumens dont ils ne prévoyoient pas la conclusion, que vous les ameniez où il vous plaisoit, & c'est ce que vous appeliez être la sage-femme de leurs pensées, & les faire accoucher. J'avoue que me voilà accouché d'une proposition toute contraire à celle que j'avançois; cependant je ne saurois encore me rendre. Il est sûr qu'il ne se trouve plus de ces ames *vigoureuses & roides* de l'antiquité, des Aristides, des Phocions, des Périclès, ni enfin des Socrates.

So. A quoi tient-il? Est-ce que la Nature s'est épuisée, & qu'elle n'a plus la force de produire ces grandes ames? Et pourquoi ne se seroit-elle encore épuisée en rien, hormis en hommes raisonnables? Aucun de ses ouvrages n'a encore dégénéré; pourquoi n'y auroit-il que les hommes qui dégénérassent?

Mon. C'est un point de fait, ils dégénèrent. Il semble que la Nature nous ait autrefois montré quelques échantillons de grands hommes, pour nous persuader qu'elle en auroit su faire si elle avoit voulu, & qu'ensuite elle ait

fait tout le reste avec assez de négligence.

So. Prenez garde à une chose. L'antiquité est un objet d'une espèce particulière, l'éloignement le grossit. Si vous eussiez connu Aristide, Phocion, Périclès, & moi, puisque vous voulez me mettre de ce nombre, vous eussiez trouvé dans votre siècle des gens qui nous ressembloient. Ce qui fait d'ordinaire qu'on est si prévenu pour l'antiquité, c'est qu'on a du chagrin contre son siècle, & l'antiquité en profite. On met les anciens bien haut, pour abaisser ses contemporains. Quand nous vivions, nous estimions nos ancêtres plus qu'ils ne méritoient ; & à présent notre postérité nous estime plus que nous ne méritons ; mais & nos ancêtres, & nous, & notre postérité, tout cela est bien égal, & je crois que le spectacle du monde seroit bien ennuyeux pour qui le regarderoit d'un certain œil, car c'est toujours la même chose.

Mon. J'aurois cru que tout étoit en mouvement, que tout changeoit, & que les siècles différens avoient leurs différens caractères comme les hommes. En effet, ne voit-on pas des siè-

cles

cles ſavans, & d'autres qui ſont ignorans? N'en voit-on pas de naïfs, & d'autres qui ſont plus rafinés? N'en voit-on pas de ſérieux & de badins, de polis & de groſſiers?

So. Il eſt vrai.

Mon. Et pourquoi donc n'y auroit-il pas des ſiècles plus vertueux, & d'autres plus méchans?

So. Ce n'eſt pas une conſéquence. Les habits changent; mais ce n'eſt pas à dire que la figure des corps change auſſi. La politeſſe ou la groſſièreté, la ſcience ou l'ignorance, le plus ou le moins d'une certaine naïveté, le génie ſérieux ou badin, ce ne ſont là que les dehors de l'homme, & tout cela change; mais le cœur ne change point, & tout l'homme eſt dans le cœur. On eſt ignorant dans un ſiècle, mais la mode d'être ſavant peut venir; on eſt intéreſſé, mais la mode d'être déſintéreſſé ne viendra point. Sur ce nombre prodigieux d'hommes aſſez déraiſonnables qui naiſſent en cent ans, la nature en a peut-être deux ou trois douzaines de raiſonnables qu'il faut qu'elle répande par toute la terre; & vous jugez bien qu'ils ne ſe trouvent jamais nulle part

en aſſez grande quantité pour y faire une mode de vertu & de droiture.

Mon. Cette diſtribution d'hommes raiſonnables ſe fait-elle également ? Il pourroit bien y avoir des ſiècles mieux partagés les uns que les autres.

So. Tout au plus il y auroit quelque inégalité imperceptible. L'ordre général de la nature a l'air bien conſtant.

DIALOGUE IV.

L'EMPEREUR ADRIEN, MARGUERITE D'AUTRICHE.

M. d'Autriche.

QU'AVEZ-VOUS ? Je vous vois tout échauffé.

Adrien. Je viens d'avoir une groſſe conteſtation avec Caton d'Utique, ſur la manière dont nous ſommes morts l'un & l'autre. Je prétendois avoir paru dans cette dernière action plus Philoſophe que lui.

M. d'Au. Je vous trouve bien hardi

d'oſer attaquer une mort auſſi fameuſe que la ſienne. Ne fut-ce pas quelque choſe de fort glorieux, que de pourvoir à tout dans Utique, de mettre tous ſes amis en ſûreté, & de ſe tuer lui-même pour expirer avec la liberté de ſa Patrie, & pour ne pas tomber entre les mains d'un Vainqueur, qui cependant lui auroit infailliblement pardonné ?

AD. Oh ! ſi vous examiniez de près cette mort-là, vous y trouveriez bien des choſes à redire. Premièrement, il y avoit ſi long-temps qu'il s'y préparoit, & il s'y étoit préparé avec des efforts ſi viſibles, que perſonne dans Utique ne doutoit que Caton ne ſe dût tuer. Secondement, avant que de ſe donner le coup, il eut beſoin de lire pluſieurs fois le Dialogue où Platon traite de l'immortalité de l'ame. Troiſièmement, le deſſein qu'il avoit pris le rendoit de ſi mauvaiſe humeur, que s'étant couché, & ne trouvant point ſon épée ſous le chevet de ſon lit (car comme on devinoit bien ce qu'il avoit envie de faire, on l'avoit ôtée de-là), il appela pour la demander un de ſes Eſclaves, & lui déchargea ſur le viſage

un grand coup de poing, dont il lui cassa les dents ; ce qui est si vrai, qu'il retira sa main toute ensanglantée.

M. D'AU. J'avoue que voilà un coup de poing qui gâte bien cette mort philosophique.

AD. Vous ne sauriez croire quel bruit il fit sur cette épée ôtée, & combien il reprocha à son fils & à ses domestiques, qu'ils le vouloient livrer à César, pieds & poings liés. Enfin il les gronda tous de telle sorte, qu'il fallut qu'ils sortissent de la chambre, & le laissassent se tuer.

M. D'AU. Véritablement les choses pouvoient se passer d'une manière un peu plus tranquille. Il n'avoit qu'à attendre doucement le lendemain pour se donner la mort ; il n'y a rien de plus aisé que de mourir quand on le veut ; mais apparemment les mesures qu'il avoit prises en comptant sur sa fermeté, étoient prises si juste, qu'il ne pouvoit plus attendre ; & il ne se fût peut-être pas tué, s'il eût différé d'un jour.

AD. Vous dites vrai, & je vois que vous vous connoissez en morts généreuses.

M. D'AU. Cependant on dit qu'après

qu'on eut apporté cette épée à Caton, & que l'on ſe fut retiré, il s'endormit; & ronfla. Cela ſeroit aſſez beau.

AD. Et le croyez-vous? Il venoit de quereller tout le monde, & de battre ſes valets; on ne dort pas ſi aiſément après un tel exercice. De plus, la main dont il avoit frappé l'Eſclave, lui faiſoit trop de mal pour lui permettre de s'endormir; car il ne put ſupporter la douleur qu'il y ſentoit, & il ſe la fit bander par un Médecin, quoiqu'il fût ſur le point de ſe tuer. Enfin depuis qu'on lui eut apporté ſon épée juſqu'à minuit, il lut deux fois le Dialogue de Platon. Or je prouverois bien par un grand ſoupé qu'il donna le ſoir à tous ſes amis, par une promenade qu'il fit enſuite, & par tout ce qui ſe paſſa juſqu'à ce qu'on l'eut laiſſé ſeul dans ſa chambre, que quand on lui apporta cette épée, il devoit être fort tard: d'ailleurs le Dialogue qu'il lut deux fois eſt très-long; & par conſéquent s'il dormit, il ne dormit guère. En vérité, je crains bien qu'il n'ait fait ſemblant de ronfler, pour en avoir l'honneur auprès de ceux qui écoutoient à la porte de ſa chambre.

M. D'AU. Vous ne faites pas mal la critique de ſa mort, qui ne laiſſe pas d'avoir toujours dans le fond quelque choſe de fort héroïque. Mais par où pouvez-vous prétendre que la vôtre l'emporte? Autant qu'il m'en ſouvient, vous êtes mort dans votre lit tout uniment, & d'une manière qui n'a rien de remarquable.

AD. Quoi! n'eſt-ce rien de remarquable que ces vers que je fis preſque en expirant?

Ma petite Ame, ma mignonne,
Tu t'en vas donc, ma fille, & Dieu ſache
où tu vas?
Tu pars ſeulette, & tremblotante. Hélas!
Que deviendra ton humeur folichonne?
Que deviendront tant de jolis ébats?

Caton traita la mort comme une affaire trop ſérieuſe; mais pour moi, vous voyez que je badinai avec elle; & c'eſt en quoi je prétends que ma Philoſophie alla bien plus loin que celle de Caton. Il n'eſt pas ſi difficile de braver fièrement la mort, que d'en railler nonchalamment, ni de la bien recevoir

quand on l'appelle à ſon ſecours, que quand elle vient ſans qu'on ait beſoin d'elle.

M. D'AU. Oui, je conviens que la mort de Caton eſt moins belle que la vôtre ; mais par malheur je n'avois point remarqué que vous euſſiez fait ces petits vers en quoi conſiſte toute ſa beauté.

AD. Voilà comme tout le monde eſt fait. Que Caton ſe déchire les entrailles, plutôt que de tomber entre les mains de ſon ennemi, ce n'eſt peut-être pas au fond ſi grand'choſe ; cependant un trait comme celui-là brille extrêmement dans l'Hiſtoire, & il n'y a perſonne qui n'en ſoit frappé. Qu'un autre meure tout doucement, & ſe trouve en état de faire des vers badins ſur ſa mort, c'eſt plus que ce qu'a fait Caton ; mais cela n'a rien qui frappe, & l'Hiſtoire n'en tient preſque pas compte.

M. D'AU. Hélas ! rien n'eſt plus vrai que ce que vous dites ; & moi qui vous parle, j'ai une mort que je prétends plus belle que la vôtre, & qui a fait encore moins de bruit. Ce n'eſt pourtant pas une mort toute entière ; mais telle qu'elle eſt, elle eſt au-deſſus de la

vôtre, qui eſt au-deſſus de celle de Caton.

Ad. Comment? Que voulez-vous dire?

M. d'Au. J'étois fille d'un Empereur. Je fus fiancée à un fils de Roi, & ce Prince, après la mort de ſon père, me renvoya chez le mien, malgré la promeſſe ſolemnelle qu'il avoit faite de m'épouſer. Enſuite on me fiança encore au fils d'un autre Roi; & comme j'allois par mer trouver cet époux, mon vaiſſeau fut battu d'une furieuſe tempête, qui mit ma vie en un danger très-évident. Ce fut alors que je me compoſai moi-même cette épitaphe.

Cy giſt Margot, la gentil' Damoiſelle,
Qu'a deux Maris, & encore eſt pucelle.

A la vérité, je n'en mourus pas, mais il ne tint pas à moi. Concevez bien cette eſpèce de mort-là, vous en ſerez ſatisfait. La fermeté de Caton eſt outrée dans un genre, la vôtre dans un autre, la mienne eſt naturelle. Il eſt trop guindé, vous êtes trop badin, je ſuis raiſonnable.

Ad. Quoi! vous me reprochez d'avoir trop peu craint la mort?

M. D'AU. Oui, il n'y a pas d'apparence que l'on ait aucun chagrin en mourant ; & je ſuis ſûr que vous vous fites alors autant de violence pour badiner, que Caton pour ſe déchirer les entrailles. J'attends un naufrage à tous momens ſans m'épouvanter, & je compoſe de ſang-froid mon épitaphe, cela eſt fort extraordinaire ; & s'il n'y avoit rien qui adoucît cette hiſtoire, on auroit raiſon de ne la croire pas, ou de croire que je n'euſſe agi que par fanfaronade. Mais en même temps je ſuis une pauvre fille deux fois fiancée, & qui ai pourtant le malheur de mourir fille ; je marque le regret que j'en ai, & cela met dans mon hiſtoire toute la vraiſemblance dont elle a beſoin. Vos vers, prenez-y garde, ne veulent rien dire, ce n'eſt qu'un galimatias compoſé de petits termes folâtres ; mais les miens ont un ſens fort clair, & dont on ſe contente d'abord ; ce qui fait voir que la nature y parle bien plus que dans les vôtres.

AD. En vérité, je n'euſſe jamais cru que le chagrin de mourir avec votre virginité, eût dû vous être ſi glorieux.

M. D'AU. Plaiſantez-en tant que

vous voudrez ; mais ma mort, si elle peut s'appeler ainsi, a encore un avantage essentiel sur celle de Caton & sur la vôtre. Vous aviez tant fait les Philosophes l'un & l'autre pendant votre vie, que vous vous étiez engagés d'honneur à ne craindre point la mort; & s'il vous eût été permis de la craindre, je ne sais ce qui en fût arrivé. Mais moi, tant que la tempête dura, j'étois en droit de trembler & de pousser des cris jusqu'au Ciel, sans que personne y trouvât à redire, ni m'en estimât moins ; cependant je demeurai assez tranquille pour faire mon épitaphe.

Ad. Entre nous, l'épitaphe ne fut-elle point faite sur la terre ?

M. d'Au. Ah ! cette chicane-là est de mauvaise grace ; je ne vous en ai pas fait de pareille sur vos vers.

Ad. Je me rends donc de bonne foi, & j'avoue que la vertu est bien grande, quand elle ne passe point les bornes de la nature.



DIALOGUE V.

ERASISTRATE, HERVÉ.

ERASISTRATE.

VOus m'apprenez des choſes merveilleuſes. Quoi ! le ſang circule dans le corps ? Les veines le portent des extrémités au cœur, & il ſort du cœur pour entrer dans les artères qui le reportent vers les extrémités ?

HERVÉ. J'en ai fait voir tant d'expériences, que perſonne n'en doute plus.

ERA. Nous nous trompions donc bien nous autres Médecins de l'antiquité, qui croyions que le ſang n'avoit qu'un mouvement très-lent du cœur vers les extrémités du corps ; & on vous eſt bien obligé d'avoir aboli cette vieille erreur.

HER. Je le prétends ainſi, & même on doit m'avoir d'autant plus d'obligation, que c'eſt moi qui ai mis les gens en train de faire toutes ces belles découvertes qu'on fait aujourd'hui

dans l'Anatomie. Depuis que j'ai eu trouvé une fois la circulation du ſang, c'eſt à qui trouvera un nouveau conduit, un nouveau canal, un nouveau réſervoir. Il ſemble qu'on ait refondu tout l'homme. Voyez combien notre Médecine moderne doit avoir d'avantages ſur la vôtre. Vous vous mêliez de guérir le corps humain, & le corps humain ne vous étoit ſeulement pas connu.

ERA. J'avoue que les Modernes ſont meilleurs Phyſiciens que nous, ils connoiſſent mieux la nature ; mais ils ne ſont pas meilleurs Médecins, nous guériſſions les malades auſſi-bien qu'ils les guériſſent. J'aurois bien voulu donner à tous ces Modernes, & à vous tout le premier, le Prince Antiochus à guérir de la fièvre quarte. Vous ſavez comme je m'y pris, & comme je découvris par ſon pouls qui s'émut plus qu'à l'ordinaire en la préſence de Stratonice, qu'il étoit amoureux de cette belle Reine, & que tout ſon mal venoit de la violence qu'il ſe faiſoit pour cacher ſa paſſion. Cependant je fis une cure auſſi difficile & auſſi conſidérable que celle-là, ſans ſavoir que le ſang

circulât ; & je crois qu'avec tout le ſecours que cette connoiſſance eût pu vous donner, vous euſſiez été fort embarraſſé en ma place. Il ne s'agiſſoit point de nouveaux conduits, ni de nouveaux réſervoirs ; ce qu'il y avoit de plus important à connoître dans le malade, c'étoit le cœur.

HER. Il n'eſt pas toujours queſtion du cœur, & tous les malades ne ſont pas amoureux de leur belle-mère, comme Antiochus. Je ne doute point que, faute de ſavoir que le ſang circule, vous n'ayez laiſſé mourir bien des gens entre vos mains.

ERA. Quoi ! vous croyez vos nouvelles découvertes fort utiles ?

HER. Aſſurément.

ERA. Répondez donc, s'il vous plaît, à une petite queſtion que je vais vous faire. Pourquoi voyons-nous venir ici tous les jours autant de morts qu'il en ſoit jamais venu ?

HER. Oh ! s'ils meurent, c'eſt leur faute, ce n'eſt plus celle des Médecins.

ERA. Mais cette circulation du ſang, ces conduits, ces canaux, ces réſervoirs, tout cela ne guérit donc de rien ?

HER. On n'a peut-être pas encore eu le loiſir de tirer quelque uſage de tout ce qu'on a appris depuis peu ; mais il eſt impoſſible qu'avec le temps on n'en voye de grands effets.

ERA. Sur ma parole, rien ne changera. Voyez-vous ? Il y a une certaine meſure de connoiſſances utiles, que les hommes ont eu de bonne heure, à laquelle ils n'ont guère ajouté, & qu'ils ne paſſeront guère, s'ils la paſſent. Ils ont cette obligation à la nature, qu'elle leur a inſpiré fort promptement ce qu'ils avoient beſoin de ſavoir ; car ils étoient perdus, ſi elle eût laiſſé à la lenteur de leur raiſon à le chercher. Pour les autres choſes qui ne ſont pas ſi néceſſaires, elles ſe découvrent peu à peu, & dans de longues ſuites d'années.

HER. Il ſeroit étrange qu'en connoiſſant mieux l'homme, on ne le guérît pas mieux. A ce compte, pourquoi s'amuſeroit-on à perfectionner la ſcience du corps humain ? Il vaudroit mieux laiſſer là tout.

ERA. On y perdroit des connoiſſances fort agréables ; mais pour ce qui eſt de l'utilité, je crois que découvrir un

nouveau conduit dans le corps de l'homme, ou une nouvelle étoile dans le Ciel, eſt bien la même choſe. La nature veut que dans de certains temps les hommes ſe ſuccèdent les uns aux autres par le moyen de la mort ; il leur eſt permis de ſe défendre contre elle juſqu'à un certain point ; mais paſſé cela, on aura beau faire de nouvelles découvertes dans l'Anatomie, on aura beau pénétrer de plus en plus dans les ſecrets de la ſtructure du corps humain, on ne prendra point la nature pour dupe, on mourra comme à l'ordinaire.

DIALOGUE VI.

BÉRÉNICE, COSME II DE MÉDICIS.

C. DE MÉDICIS.

JE viens d'apprendre de quelques Savans qui ſont morts depuis peu, une nouvelle qui m'afflige beaucoup. Vous ſaurez que Galilée, qui étoit

mon Mathématicien, avoit découvert de certaines Planètes qui tournent autour de Jupiter, auxquelles il donna en mon honneur le nom d'Aſtres de Médicis. Mais on m'a dit qu'on ne les connoît preſque plus ſous ce nom-là, & qu'on les appelle ſimplement Satellites de Jupiter. Il faut que le monde ſoit préſentement bien méchant & bien envieux de la gloire d'autrui.

BÉRÉNICE. Sans doute, je n'ai guère vu d'effets plus remarquables de ſa malignité.

C. DE MÉ. Vous en parlez bien à votre aiſe, après le bonheur que vous avez eu. Vous aviez fait vœu de couper vos cheveux, ſi votre mari Ptolomée revenoit vainqueur de je ne ſais quelle guerre. Il revint ayant défait ſes ennemis; vous conſacrâtes vos cheveux dans un Temple de Vénus, & le lendemain un Mathématicien les fit diſparoître, & publia qu'ils avoient été changés en une conſtellation qu'il appela *la Chevelure de Bérénice*. Faire paſſer des étoiles pour des cheveux d'une femme, c'étoit bien pis que de donner le nom d'un Prince à de nouvelles Planètes; cependant votre chevelure a réuſſi,

réuſſi, & ces pauvres Aſtres de Médicis n'ont pu avoir la même fortune.

BÉ. Si je pouvois vous donner ma chevelure céleſte, je vous la donnerois pour vous conſoler, & même je ſerois aſſez généreuſe pour ne prétendre pas que vous me fuſſiez fort obligé de ce préſent-là.

C. DE MÉ. Il ſeroit pourtant conſidérable ; & je voudrois que mon nom fût auſſi aſſuré de vivre que le vôtre.

BÉ. Hélas ! quand toutes les conſtellations porteroient mon nom, en ſerois-je mieux ? Il ſeroit là-haut dans le Ciel, & moi je n'en ſerois pas moins ici-bas. Les hommes ſont plaiſans ; ils ne peuvent ſe dérober à la mort, & ils tâchent à lui dérober deux ou trois ſyllabes qui leur appartiennent. Voilà une belle chicane qu'ils s'aviſent de lui faire. Ne vaudroit-il pas mieux qu'ils conſentiſſent de bonne grace à mourir, eux & leurs noms ?

C. DE MÉ. Je ne ſuis point de votre avis ; on ne meurt que le moins qu'il eſt poſſible, & tout mort qu'on eſt, on tâche à tenir encore à la vie, par un marbre où l'on eſt repréſenté,

par des pierres que l'on a élevées les unes ſur les autres, par ſon tombeau même. On ſe noye, & on s'accroche à tout cela.

BÉ. Oui, mais les choſes qui devroient garantir nos noms de la mort, meurent elles-mêmes à leur manière. A quoi attacherez-vous votre immortalité ? Une Ville, un Empire même, ne vous en peut pas bien répondre.

C. DE MÉ. Ce n'eſt pas une mauvaiſe invention, que de donner ſon nom à des Aſtres ; ils demeurent toujours.

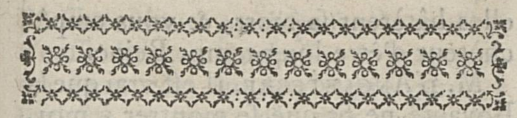
BÉ. Encore de la manière dont j'en entends parler, les Aſtres eux-mêmes ſont-ils ſujets à caution. On dit qu'il y en a de nouveaux qui viennent, & d'anciens qui s'en vont ; & vous verrez qu'à la longue il ne me reſtera peut-être pas un cheveu dans le Ciel. Du moins ce qui ne peut manquer à nos noms, c'eſt une mort, pour ainſi dire, grammaticale ; quelques changemens de lettres les mettent en état de ne pouvoir plus ſervir qu'à donner de l'embarras aux Savans. Il y a quelque temps que je vis ici bas des Morts qui conteſtoient avec beaucoup de chaleur l'un contre l'autre. Je m'approchai ; je

demandai qui ils étoient, & on me répondit que l'un étoit le Grand Constantin, & l'autre un Empereur Barbare. Ils disputoient sur la préférence de leurs grandeurs passées. Constantin disoit qu'il avoit été Empereur de Constantinople ; & le Barbare, qu'il l'avoit été de Stamboul. Le premier, pour faire valoir sa Constantinople, disoit qu'elle étoit située sur trois Mers, sur le Pont-Euxin, sur le Bosphore de Thrace, & sur la Propontide. L'autre répliquoit que Stamboul commandoit aussi à trois Mers, à la Mer noire, au Détroit, & à la Mer de Marmara. Ce rapport de Constantinople & de Stamboul étonna Constantin ; mais après qu'il se fut informé exactement de la situation de Stamboul, il fut encore bien plus surpris de trouver que c'étoit Constantinople, qu'il n'avoit pu reconnoître à cause du changement des noms. *Hélas!* s'écria-t-il, *j'eusse aussi bien fait de laisser à Constantinople son premier nom de Bisance. Qui démêlera le nom de Constantin dans Stamboul? Il y tire bien à sa fin.*

C. DE MÉ. De bonne foi, vous me consolez un peu, & je me résous à

prendre patience. Après tout, puiſque nous n'avons pu nous diſpenſer de mourir, il eſt aſſez raiſonnable que nos noms meurent auſſi ; ils ne ſont pas de meilleure condition que nous.



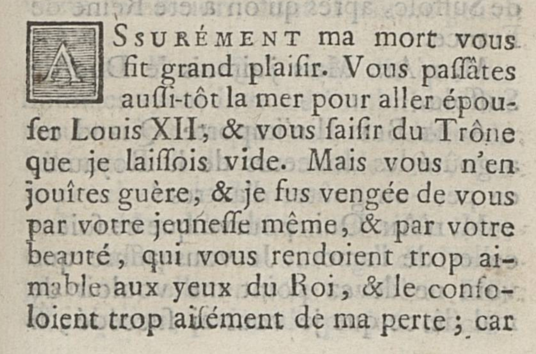


DIALOGUES
DES
MORTS MODERNES.

DIALOGUE I.

ANNE DE BRETAGNE, MARIE D'ANGLETERRE.

A. DE BRETAGNE.



ASSURÉMENT ma mort vous fit grand plaiſir. Vous paſſâtes auſſi-tôt la mer pour aller épouſer Louis XII; & vous ſaiſir du Trône que je laiſſois vide. Mais vous n'en jouîtes guère, & je fus vengée de vous par votre jeuneſſe même, & par votre beauté, qui vous rendoient trop aimable aux yeux du Roi, & le conſoloient trop aiſément de ma perte; car

elles hâtèrent ſa mort, & vous empêchèrent d'être long-temps Reine.

M. D'ANGLETERRE. Il eſt vrai que la Royauté ne fit que ſe montrer à moi, & diſparut en moins de rien.

A. DE BRE. Et après cela, vous devintes Ducheſſe de Suffolc? C'étoit une belle chute. Pour moi, grace au Ciel, j'ai eu une autre deſtinée. Quand Charles VIII mourut, je ne perdis point mon rang par ſa mort, & j'épouſai ſon ſucceſſeur; ce qui eſt un exemple de bonheur fort ſingulier.

M. D'AN. M'en croiriez-vous, ſi je vous diſois que je ne vous ai jamais envié ce bonheur-là?

A. DE BRE. Non, je conçois trop bien ce que c'eſt que d'être Ducheſſe de Suffolc, après qu'on a été Reine de France.

M. D'AN. Mais j'aimois le Duc de Suffolc.

A. DE BRE. Il n'importe. Quand on a goûté les douceurs de la Royauté, en peut-on goûter d'autres?

M. D'AN. Oui, pourvu que ce ſoient celles de l'amour. Je vous aſſure que vous ne devez point me vouloir de mal de ce que je vous ai ſuccédé; ſi

j'eusse toujours pu disposer de moi, je n'eusse été que Duchesse, & je retournai bien vîte en Angleterre pour y prendre ce titre, dès que je fus déchargée de celui de Reine.

A. DE BRE. Aviez-vous les sentimens si peu élevés ?

M. D'AN. J'avoue que l'ambition ne me touchoit point. La nature a fait aux hommes des plaisirs simples, aisés, tranquilles, & leur imagination leur en a fait qui sont embarrassans, incertains, difficiles à acquérir ; mais la nature est bien plus habile à leur faire des plaisirs, qu'ils ne le sont eux-mêmes. Que ne se reposent-ils sur elle de ce soin-là ? Elle a inventé l'amour, qui est fort agréable, & ils ont inventé l'ambition, dont il n'étoit point besoin.

A. DE BRE. Qui vous dit que les hommes ayent inventé l'ambition ? La nature n'inspire pas moins les désirs de l'élévation & du commandement, que le penchant de l'amour.

M. D'AN. L'ambition est aisée à reconnoître pour un ouvrage de l'imagination ; elle en a le caractère. Elle est inquiète, pleine de projets chimé-

riques ; elle va au-delà de ſes ſouhaits, dès qu'ils ſont accomplis ; elle a un terme qu'elle n'attrape jamais.

A. DE BRE. Et malheureuſement l'amour en a un qu'il attrape trop tôt.

M. D'AN. Ce qui en arrive, c'eſt qu'on peut être pluſieurs fois heureux par l'amour, & qu'on ne le peut être une ſeule fois par l'ambition ; ou s'il eſt poſſible qu'on le ſoit, du moins ces plaiſirs-là ſont faits pour trop peu de gens ; & par conſéquent ce n'eſt point la nature qui les propoſe aux hommes, car ſes faveurs ſont toujours très-générales. Voyez l'amour ; il eſt fait pour tout le monde. Il n'y a que ceux qui cherchent leur bonheur dans une trop grande élévation, à qui il ſemble que la nature ait envié les douceurs de l'amour. Un Roi qui peut s'aſſurer de cent mille bras, ne peut guère s'aſſurer d'un cœur. Il ne ſait ſi on ne fait pas pour ſon rang tout ce qu'on auroit fait pour la perſonne d'un autre. Sa Royauté lui coûte tous les plaiſirs les plus ſimples & les plus doux.

A. DE BRE. Vous ne rendez pas les Rois beaucoup plus malheureux par cette incommodité que vous trouvez à leur

leur condition. Quand on voit ſes volontés non-ſeulement ſuivies, mais prévenues, une infinité de fortunes qui dépendent d'un mot qu'on peut prononcer quand on veut, tant de ſoins, tant de deſſeins, tant d'empreſſemens, tant d'application à plaire, dont on eſt le ſeul objet; en vérité on ſe conſole de ne pas ſavoir tout-à-fait au juſte ſi on eſt aimé pour ſon rang, ou pour ſa perſonne. Les plaiſirs de l'ambition ſont faits, dites-vous, pour trop peu de gens; ce que vous leur reprochez, eſt leur plus grand charme. En fait de bonheur, c'eſt l'exception qui flatte; & ceux qui règnent ſont exceptés ſi avantageuſement de la condition des autres hommes, que quand ils perdroient quelque choſe des plaiſirs qui ſont communs à tout le monde, ils ſeroient récompenſés du reſte.

M. D'AN. Ah! jugez de la perte qu'ils font par la ſenſibilité avec laquelle ils reçoivent ces plaiſirs ſimples & communs, lorſqu'il s'en préſente quelqu'un à eux. Apprenez ce que me conta ici l'autre jour une Princeſſe de mon ſang, qui a régné en Angleterre, & fort long-temps, & fort heureuſement,

& ſans mari. Elle donnoit une première audience à des Ambaſſadeurs Hollandois, qui avoient à leur ſuite un jeune homme bien fait. Dès qu'il vit la Reine, il ſe tourna vers ceux qui étoient auprès de lui, & leur dit quelque choſe aſſez bas, mais d'un certain air qui fit qu'elle devina à peu près ce qu'il diſoit; car les femmes ont un inſtinct admirable. Les trois ou quatre mots que dit ce jeune Hollandois, qu'elle n'avoit pas entendus, lui tinrent plus à l'eſprit, que toute la harangue des Ambaſſadeurs; & auſſi-tôt qu'ils furent ſortis, elle voulut s'aſſurer de ce qu'elle avoit penſé. Elle demanda à ceux à qui avoit parlé ce jeune homme, ce qu'il leur avoit dit. Ils lui répondirent avec beaucoup de reſpect, que c'étoit une choſe qu'on n'oſoit redire à une grande Reine, & ſe défendirent long-temps de la répéter. Enfin, quand elle ſe ſervit de ſon autorité abſolue, elle apprit que le Hollandois s'étoit écrié tout bas: *Ah! voilà une femme bien faite*, & avoit ajouté quelque expreſſion aſſez groſſière, mais vive, pour marquer qu'il la trouvoit à ſon gré. On ne fit ce récit à la Reine

qu'en tremblant; cependant il n'en arriva rien autre chose, sinon que quand elle congédia les Ambassadeurs, elle fit au jeune Hollandois un présent fort considérable. Voyez comme au travers de tous les plaisirs de grandeur & de Royauté dont elle étoit environnée, ce plaisir d'être trouvée belle alla la frapper vivement.

A. DE BRE. Mais enfin elle n'eût pas voulu l'acheter par la perte des autres. Tout ce qui est trop simple n'accommode point les hommes. Il ne suffit pas que les plaisirs touchent avec douceur; on veut qu'ils agitent & qu'ils transportent. D'où vient que la vie pastorale, telle que les Poëtes la dépeignent, n'a jamais été que dans leurs ouvrages, & ne réussiroit pas dans la pratique? Elle est trop douce & trop unie.

M. D'AN. J'avoue que les hommes ont tout gâté. Mais d'où vient que la vue d'une Cour la plus superbe & la plus pompeuse du monde, les flatte moins que les idées qu'ils se proposent quelquefois de cette vie pastorale? C'est qu'ils étoient faits pour elle.

A. DE BRE. Ainsi le partage de vos

plaiſirs ſimples & tranquilles, n'eſt plus que d'entrer dans les chimères que les hommes ſe forment.

M. D'AN. Non, non. S'il eſt vrai que peu de gens ayent le goût aſſez bon pour commencer par ces plaiſirs-là, du moins on finit volontiers par eux, quand on le peut. L'imagination a fait ſa courſe ſur les faux objets, & elle revient aux vrais.

DIALOGUE II.

CHARLES V, ERASME.

ERASME.

N'EN doutez point; s'il y avoit des rangs chez les Morts, je ne vous céderois pas la préſéance.

CHARLES. Quoi! un Grammairien, un Savant, & pour dire encore plus, & pouſſer votre mérite juſqu'où il peut aller, un homme d'eſprit, prétendroit l'emporter ſur un Prince qui s'eſt vu maître de la meilleure partie de l'Europe?

ERAS. Joignez-y encore l'Amérique, & je ne vous en craindrai pas davantage. Toute cette grandeur n'étoit, pour ainſi dire, qu'un composé de pluſieurs haſards ; & qui déſaſſembleroit toutes les parties dont elle étoit formée, vous le feroit voir bien clairement. Si Ferdinand votre grand-père eût été homme de parole, vous n'aviez preſque rien en Italie ; ſi d'autres Princes que lui euſſent eu l'eſprit de croire qu'il y avoit des Antipodes, Chriſtophe Colomb ne ſe fût point adreſſé à lui, & l'Amérique n'étoit point au nombre de vos Etats ; ſi après la mort du dernier Duc de Bourgogne, Louis XI eût bien ſongé à ce qu'il faiſoit, l'héritière de Bourgogne n'étoit point pour Maximilien, ni les Pays-Bas pour vous ; ſi Henri de Caſtille, frère de votre grand'mère Iſabelle, n'eût point été en mauvaiſe réputation auprès des femmes, ou ſi ſa femme n'eût point été d'une vertu aſſez douteuſe, la fille de Henri eût paſſé pour être ſa fille, & le Royaume de Caſtille vous échappoit.

CHAR. Vous me faites trembler. Il me ſemble qu'à l'heure qu'il eſt je perds

ou la Caſtille, ou les Pays-Bas, ou l'Amérique, ou l'Italie.

ERAS. N'en raillez point. Vous ne ſauriez donner un peu plus de bon ſens à l'un, ou de bonne foi à l'autre, qu'il ne vous en coûte beaucoup. Il n'y a pas juſqu'à l'impuiſſance de votre grand-oncle, ou juſqu'à la coquetterie de votre grand'tante, qui ne vous ſoient néceſſaires. Voyez combien c'eſt un édifice délicat que celui qui eſt fondé ſur tant de choſes qui dépendent du haſard.

CHAR. En vérité, il n'y a pas moyen de ſoutenir un examen auſſi ſévère que le vôtre. J'avoue que vous faites diſparoître toute ma grandeur & tous mes titres.

ERAS. Ce ſont là pourtant ces qualités dont vous prétendiez vous parer; je vous en ai dépouillé ſans peine. Vous ſouvient-il d'avoir oui dire que l'Athénien Cimon, ayant fait beaucoup de Perſes priſonniers, expoſa en vente d'un côté leurs habits, & de l'autre leurs corps tout nuds, & que comme les habits étoient d'une grande magnificence, il y eut preſſe à les acheter, mais que pour les hommes, perſonne

n'en voulut? De bonne foi, je crois que ce qui arriva à ces Perſes-là, arriveroit à bien d'autres, ſi l'on ſéparoit leur mérite perſonnel d'avec celui que la fortune leur a donné.

CHAR. Mais quel eſt ce mérite perſonnel?

ERAS. Faut-il le demander? Tout ce qui eſt en nous. L'eſprit, par exemple, les ſciences.

CHAR. Et l'on peut avec raiſon en tirer de la gloire?

ERAS. Sans doute. Ce ne ſont pas des biens de fortune, comme la nobleſſe ou les richeſſes.

CHAR. Je ſuis ſurpris de ce que vous dites. Les ſciences ne viennent-elles pas aux Savans, comme les richeſſes viennent à la plupart des gens riches? N'eſt-ce pas par voie de ſucceſſion? Vous héritez des Anciens, vous autres Hommes doctes, ainſi que nous de nos pères. Si on nous a laiſſé tout ce que nous poſſédons, on vous a laiſſé auſſi tout ce que vous ſavez; & de-là vient que beaucoup de Savans regardent ce qu'ils ont reçu des Anciens, avec le même reſpect que quelques gens regardent les terres & les maiſons de leurs

aïeux, où ils ſeroient bien fâchés de rien changer.

ERAS. Mais les Grands naiſſent héritiers de la grandeur de leurs pères, & les Savans n'étoient pas nés héritiers des connoiſſances des Anciens. La ſcience n'eſt point une ſucceſſion qu'on reçoit, c'eſt une acquiſition toute nouvelle que l'on entreprend de faire ; ou ſi c'eſt une ſucceſſion, elle eſt aſſez difficile à recueillir, pour être fort honorable.

CHAR. Hé bien, mettez la peine qui ſe trouve à acquérir les biens de l'eſprit, contre celle qui ſe trouve à conſerver les biens de la fortune, voilà les choſes égales ; car enfin, ſi vous ne regardez que la difficulté, ſouvent les affaires du monde en ont bien autant que les ſpéculations du cabinet.

ERAS. Mais ne parlons point de la ſcience, tenons-nous-en à l'eſprit ; ce bien-là ne dépend aucunement du haſard.

CHAR. Il n'en dépend point ? Quoi ! l'eſprit ne conſiſte-t-il pas dans une certaine conformation du cerveau, & le haſard eſt-il moindre, de naître avec un cerveau bien diſpoſé, que de naître

d'un père qui ſoit Roi? Vous étiez un grand génie ; mais demandez à tous les Philoſophes à quoi il tenoit que vous ne fuſſiez ſtupide & hébêté ; preſque à rien, à une petite diſpoſition de fibres, enfin à quelque choſe que l'Anatomie la plus délicate ne ſauroit jamais appercevoir. Et après cela, ces Meſſieurs les beaux Eſprits nous oſeront ſoutenir qu'il n'y a qu'eux qui ayent des biens indépendans du haſard, & ils ſe croiront en droit de mépriſer tous les autres hommes ?

ERAS. A votre compte, être riche, ou avoir de l'eſprit, c'eſt le même mérite.

CHAR. Avoir de l'eſprit eſt un haſard plus heureux ; mais au fond c'eſt toujours un haſard.

ERAS. Tout eſt donc haſard ?

CHAR. Oui, pourvu qu'on donne ce nom à un ordre que l'on ne connoît point. Je vous laiſſe à juger ſi je n'ai pas dépouillé les hommes encore mieux que vous n'aviez fait ; vous ne leur ôtiez que quelques avantages de la naiſſance, & je leur ôte juſqu'à ceux de l'eſprit. Si avant que de tirer vanité d'une choſe, ils vouloient s'aſſurer bien

qu'elle leur appartînt, il n'y auroit guère de vanité dans le monde.

DIALOGUE III.

ELISABETH D'ANGLETERRE, LE DUC D'ALENÇON.

LE DUC.

MAIS pourquoi m'avez-vous si long-temps flatté de l'espérance de vous épouser, puisque vous étiez résolue dans l'ame à ne rien conclure?

ELISABETH. J'en ai bien trompé d'autres qui ne valoient pas moins que vous. J'ai été la Pénélope de mon siècle. Vous, le Duc d'Anjou votre frère, l'Archiduc, le Roi de Suède, vous étiez tous des poursuivans qui en vouliez à une Isle bien plus considérable que celle d'Itaque; je vous ai tenus en haleine pendant une longue suite d'années, & à la fin je me suis moqué de vous.

LE DUC. Il y a ici de certains Morts

qui ne tomberoient pas d'accord que vous ressemblassiez tout-à-fait à Pénélope ; mais on ne trouve point de comparaisons qui ne soient défectueuses en quelque point.

ELI. Si vous n'étiez pas encore aussi étourdi que vous l'étiez, & que vous pussiez songer à ce que vous dites...

LE DUC. Bon, je vous conseille de prendre votre sérieux. Voilà comme vous avez toujours fait des fanfaronades de virginité ; témoin cette grande contrée d'Amérique, à laquelle vous fites donner le nom de Virginie, en mémoire de la plus douteuse de toutes vos qualités. Ce pays-là seroit assez mal nommé, si ce n'étoit que par bonheur il est dans un autre monde ; mais il n'importe, ce n'est pas là de quoi il s'agit. Rendez-moi un peu raison de cette conduite mystérieuse que vous avez tenue, & de tous ces projets de mariage qui n'ont abouti à rien. Est-ce que les six mariages de Henri VIII votre père vous apprirent à ne vous point marier, comme les courses perpétuelles de Charles V apprirent à Philippe II à ne point sortir de Madrid ?

ELI. Je pourrois m'en tenir à la raiſon que vous me fourniſſez ; en effet, mon père paſſa toute ſa vie à ſe marier & à ſe démarier, à répudier quelques-unes de ſes femmes, & à faire couper la tête aux autres. Mais le vrai ſecret de ma conduite, c'eſt que je trouvois qu'il n'y avoit rien de plus joli que de former des deſſeins, de faire des préparatifs, & de n'exécuter point. Ce qu'on a le plus ardemment déſiré, diminue de prix dès qu'on l'obtient, & les choſes ne paſſent point de notre imagination à la réalité, qu'il n'y ait de la perte. Vous venez en Angleterre pour m'épouſer ; ce ne ſont que bals, que fêtes, que réjouiſſances ; je vais même juſqu'à vous donner un anneau. Juſques-là tout eſt le plus riant du monde ; tout ne conſiſte qu'en apprêts & en idées ; auſſi ce qu'il y a d'agréable dans le mariage eſt déja épuiſé. Je m'en tiens là, & vous renvoie.

LE DUC. Franchement, vos maximes ne m'euſſent point accommodé ; j'euſſe voulu quelque choſe de plus que des chimères.

ELI. Ah ! ſi l'on ôtoit les chimères aux hommes, quel plaiſir leur reſte-

roit-il ? Je vois bien que vous n'aurez pas ſenti tous les agrémens qui étoient dans votre vie ; mais en vérité vous êtes bien malheureux qu'ils ayent été perdus pour vous.

LE DUC. Quoi ! quels agrémens y avoit-il dans ma vie ? Rien ne m'a jamais réuſſi. J'ai penſé quatre fois être Roi ; d'abord il s'agiſſoit de la Pologne, enſuite de l'Angleterre, & des Pays-Bas ; enfin la France devoit apparemment m'appartenir : cependant je ſuis arrivé ici ſans avoir régné.

ELI. Et voilà ce bonheur dont vous ne vous êtes pas apperçu. Toujours des imaginations, des eſpérances, & jamais de réalité. Vous n'avez fait que vous préparer à la Royauté pendant toute votre vie, comme je n'ai fait pendant toute la mienne que me préparer au mariage.

LE DUC. Mais comme je crois qu'un mariage effectif pouvoit vous convenir, je vous avoue qu'une véritable Royauté eût été aſſez de mon goût.

ELI. Les plaiſirs ne ſont point aſſez ſolides pour ſouffrir qu'on les approfondiſſe ; il ne faut que les effleurer : ils reſſemblent à ces terres marécageuſes,

ſur leſquelles on eſt obligé de courir légèrement, ſans y arrêter jamais le pied.

DIALOGUE IV.

GUILLAUME DE CABESTAN, ALBERT-FRIDERIC DE BRANDEBOURG.

A. F. DE BRANDEBOURG.

JE vous aime mieux d'avoir été fou auſſi-bien que moi. Apprenez-moi un peu l'hiſtoire de votre folie : comment vint-elle ?

G. DE CABESTAN. J'étois un Poëte Provençal, fort eſtimé dans mon ſiècle ; ce qui ne fit que me porter malheur. Je devins amoureux d'une Dame, que mes ouvrages rendirent illuſtre : mais elle prit tant de goût à mes vers, qu'elle craignit que je n'en fiſſe un jour pour quelqu'autre ; & afin de s'aſſurer de la fidélité de ma Muſe, elle me donna un maudit breuvage qui me fit

tourner l'eſprit, & me mit hors d'état de compoſer.

A. F. DE BRAN. Combien y a-t-il que vous êtes mort ?

G. DE CA. Il y a peut-être quatre cents ans.

A. F. DE BRAN. Il falloit que les Poëtes fuſſent bien rares dans votre ſiècle, puiſqu'on les eſtimoit aſſez pour les empoiſonner de cette manière-là. Je ſuis fâché que vous ne ſoyez pas né dans le ſiècle où j'ai vécu, vous euſſiez pu faire des vers pour toutes ſortes de Belles, ſans aucune crainte de poiſon.

G. DE CA. Je le ſai. Je ne vois aucun de tous ces beaux Eſprits qui viennent ici ſe plaindre d'avoir eu ma deſtinée. Mais vous, de quelle manière devintes-vous fou ?

A. F. DE BRAN. D'une manière fort raiſonnable. Un Roi l'eſt devenu pour avoir vu un Spectre dans une forêt ; ce n'étoit pas grand'choſe : mais ce que je vis étoit beaucoup plus terrible.

G. DE CA. Eh ! que vîtes vous ?

A. F. DE BRAN. L'appareil de mes noces. J'épouſois Marie-Eléonore de Clèves ; & je fis pendant cette grande

fête des réflexions ſur le mariage ſi judicieuſes, que j'en perdis le jugement.

G. DE CA. Aviez-vous dans votre maladie quelques bons intervalles ?

A. F. DE BRAN. Oui.

G. DE CA. Tant pis ; & moi je fus encore plus malheureux ; l'eſprit me revint tout-à-fait.

A. F. DE BRAN. Je n'euſſe jamais cru que ce fût là un malheur.

G. DE CA. Quand on eſt fou, il faut l'être entièrement, & ne ceſſer jamais de l'être. Ces alternatives de raiſon & de folie n'appartiennent qu'à ces petits fous qui ne le ſont que par accident, & dont le nombre n'eſt nullement conſidérable. Mais voyez ceux que la Nature produit tous les jours dans ſon cours ordinaire, & dont le monde eſt peuplé ; ils ſont toujours également fous, & ils ne ſe guériſſent jamais.

A. F. DE BRAN. Pour moi je me ferois figuré que le moins qu'on pouvoit être fou, c'étoit toujours le mieux.

G. DE CA. Ah ! vous ne ſavez donc pas à quoi ſert la folie ? Elle ſert à empêcher que l'on ne ſe connoiſſe ; car la vue de ſoi-même eſt bien triſte ; & comme

comme il n'eſt jamais temps de ſe connoître, il ne faut pas que la folie abandonne les hommes un ſeul moment.

A. F. DE BRAN. Vous avez beau dire, vous ne me perſuaderez point qu'il y ait d'autres fous que ceux qui le ſont comme nous l'avons été tous deux. Tout le reſte des hommes a de la raiſon ; autrement ce ne ſeroit rien perdre que de perdre l'eſprit, & on ne diſtingueroit point les frénétiques d'avec les gens de bon ſens.

G. DE CA. Les frénétiques ſont ſeulement des fous d'un autre genre. Les folies de tous les hommes étant de même nature, elles ſe ſont ſi aiſément ajuſtées enſemble, qu'elles ont ſervi à faire les plus forts liens de la ſociété humaine ; témoin ce déſir d'immortalité, cette fauſſe gloire, & beaucoup d'autres principes, ſur quoi roule tout ce qui ſe fait dans le monde ; & l'on n'appelle plus fous, que de certains fous qui ſont, pour ainſi dire, hors d'œuvre, & dont la folie n'a pu s'accorder avec celles de tous les autres, ni entrer dans le commerce ordinaire de la vie.

A. F. DE BRAN. Les frénétiques ſont

ſi fous, que le plus ſouvent ils ſe traitent de fous les uns les autres ; mais les autres hommes ſe traitent de perſonnes ſages.

G. DE CA. Ah ! que dites-vous ? Tous les hommes s'entremontrent au doigt, & cet ordre eſt fort judicieuſement établi par la Nature. Le Solitaire ſe moque du Courtiſan, mais en récompenſe il ne le va point troubler à la Cour ; le Courtiſan ſe moque du Solitaire, mais il le laiſſe en repos dans ſa retraite. S'il y avoit quelque parti qui fût reconnu pour le ſeul parti raiſonnable, tout le monde voudroit l'embraſſer, & il y auroit trop de preſſe ; il vaut mieux qu'on ſe diviſe en pluſieurs petites troupes, qui ne s'entr'embarraſſent point, parce que les uns rient de ce que les autres font.

A. F. DE BRAN. Tout mort que vous êtes, je vous trouve bien fou avec vos raiſonnemens ; vous n'êtes pas encore bien guéri du breuvage qu'on vous donna.

G. DE CA. Et voilà l'idée qu'il faut qu'un fou conçoive toujours d'un autre. La vraie ſageſſe diſtingueroit trop ceux qui la poſſéderoient ; mais l'opi-

nion de ſageſſe égale tous les hommes, & ne les ſatisfait pas moins.

DIALOGUE V.

AGNÈS SOREL, ROXELANE.

A. SOREL.

A Vous dire le vrai, je ne comprends point votre galanterie turque. Les Belles du Serrail ont un Amant qui n'a qu'à dire, *je le veux* ; elles ne goûtent jamais le plaiſir de la réſiſtance, & elles ne lui fourniſſent jamais le plaiſir de la victoire ; c'eſt-à-dire, que tous les agrémens de l'amour ſont perdus pour les Sultans & pour leurs Sultanes.

ROXELANE. Que voulez-vous ? Les Empereurs Turcs, qui ſont extrêmement jaloux de leur autorité, ont négligé, par des raiſons de politique, ces douceurs de l'amour ſi raffinées. Ils ont craint que les Belles qui ne dépendroient pas abſolument d'eux, n'uſurpaſſent trop de pouvoir ſur leur eſprit,

& ne ſe mêlaſſent trop des affaires.

A. So. Hé bien, que ſavent-ils ſi ce ſeroit un malheur? L'amour eſt quelquefois bon à bien des choſes; & moi qui vous parle, ſi je n'avois été Maîtreſſe d'un Roi de France, & ſi je n'avois eu beaucoup d'empire ſur lui, je ne ſai où en ſeroit la France à l'heure qu'il eſt. Avez-vous oui dire combien nos affaires étoient déſeſpérées ſous Charles VII, & en quel état ſe trouvoit réduit tout le Royaume, dont les Anglois étoient preſque entièrement les maîtres?

Ro. Oui, comme cette hiſtoire a fait grand bruit, je ſais qu'une certaine Pucelle ſauva la France. C'eſt donc vous qui étiez cette Pucelle-là? Et comment étiez-vous en même temps Maîtreſſe du Roi?

A. So. Vous vous trompez; je n'ai rien de commun avec la Pucelle dont on vous a parlé. Le Roi, dont j'étois aimée, vouloit abandonner ſon Royaume aux uſurpateurs étrangers, & s'aller cacher dans un pays de montagnes, où je n'euſſe pas été trop aiſe de le ſuivre. Je m'aviſai d'un ſtratagême pour le détourner de ce deſſein. Je fis venir un

Aſtrologue, avec qui je m'entendois ſecretement ; & après qu'il eut fait ſemblant de bien étudier ma nativité, il me dit un jour en préſence de Charles VII, que tous les Aſtres étoient trompeurs, ou que j'inſpirerois une longue paſſion à un grand Roi. Auſſitôt je dis à Charles : *Vous ne trouverez donc pas mauvais, Sire, que je paſſe à la Cour d'Angleterre ; car vous ne voulez plus être Roi, & il n'y a pas aſſez de temps que vous m'aimez pour avoir rempli ma deſtinée.* La crainte qu'il eut de me perdre, lui fit prendre la réſolution d'être Roi de France, & il commença dès-lors à ſe rétablir. Voyez combien la France eſt obligée à l'amour, & combien ce Royaume doit être galant, quand ce ne ſeroit que par reconnoiſſance.

Ro. Il eſt vrai, mais j'en reviens à ma Pucelle. Qu'a-t-elle donc fait ? L'Hiſtoire ſe ſeroit-elle aſſez trompée pour attribuer à une jeune Payſanne pucelle ce qui appartenoit à une Dame de la Cour, Maîtreſſe du Roi ?

A. So. Quand l'Hiſtoire ſe ſeroit trompée juſqu'à ce point, ce ne ſeroit pas une ſi grande merveille. Cependant il eſt ſûr que la Pucelle anima

beaucoup les Soldats ; mais moi j'avois auparavant animé le Roi. Elle fut d'un grand ſecours à ce Prince, qu'elle trouva ayant les armes à la main contre les Anglois ; mais ſans moi elle ne l'eût pas trouvé en cet état. Enfin, vous ne douterez plus de la part que j'ai dans cette grande affaire, quand vous ſaurez le témoignage qu'un des ſucceſſeurs * de Charles VII a rendu en ma faveur dans ce quatrain :

Gentille Agnès, plus d'honneur en mérite,
La cauſe étant de France recouvrer,
Que ce que peut dedans un Cloître ouvrer,
Cloſe Nonnain, ou bien dévot Hermite.

Qu'en dites-vous, Roxelane ? Vous m'avouerez que ſi j'euſſe été une Sultane comme vous, & que je n'euſſe pas eu le droit de faire à Charles VII la menace que je lui fis, il étoit perdu.

Ro. J'admire la vanité que vous tirez de cette petite action. Vous n'aviez nulle peine à acquérir beaucoup de pouvoir ſur l'eſprit d'un Amant, vous qui étiez libre & maîtreſſe de vous-même ; mais moi, toute Eſclave que

* *François I.*

j'étois, je ne laiſſai pas de m'aſſervir le Sultan. Vous avez fait Charles VII Roi preſque malgré lui; & moi de Soliman j'en fis mon époux malgré qu'il en eût.

A. So. Hé quoi! on dit que les Sultans n'épouſent jamais.

Ro. J'en conviens; cependant je me mis en tête d'épouſer Soliman, quoique je ne puſſe l'amener au mariage par l'eſpérance d'un bonheur, qu'il n'eût pas encore obtenu. Vous allez entendre un ſtratagême plus fin que le vôtre. Je commençai à bâtir des Temples, & à faire beaucoup d'autres actions pieuſes; après quoi je fis paroître une mélancolie profonde. Le Sultan m'en demanda la cauſe mille & mille fois; & quand j'eus fait toutes les façons néceſſaires, je lui dis que le ſujet de mon chagrin étoit, que toutes mes bonnes actions, à ce que m'avoient dit nos Docteurs, ne me ſervoient de rien, & que comme j'étois Eſclave, je ne travaillois que pour Soliman mon Seigneur. Auſſi-tôt Soliman m'affranchit, afin que le mérite de mes bonnes actions tombât ſur moi-même. Mais quand il voulut vivre avec moi comme

à l'ordinaire, & me traiter en Sultane du Serrail, je lui marquai beaucoup de ſurpriſe, & lui repréſentai avec un grand ſérieux, qu'il n'avoit nul droit ſur la perſonne d'une femme libre. Soliman avoit la conſcience délicate; il alla conſulter ce cas à un Docteur de la Loi, avec qui j'avois intelligence. Sa réponſe fut, que le Sultan ſe gardât bien de prétendre rien ſur moi qui n'étois plus ſon Eſclave, & que s'il ne m'épouſoit, je ne pouvois être à lui. Alors le voilà plus amoureux que jamais. Il n'avoit qu'un ſeul parti à prendre, mais un parti fort extraordinaire & même dangereux à cauſe de la nouveauté; cependant il le prit, & m'épouſa.

A. So. J'avoue qu'il eſt beau d'aſſujettir ceux qui ſe précautionnent tant contre notre pouvoir.

Ro. Les hommes ont beau faire; quand on les prend par les paſſions, on les mène où l'on veut. Qu'on me faſſe revivre, & qu'on me donne l'homme du monde le plus impérieux, je ferai de lui tout ce qu'il me plaira, pourvu que j'aye beaucoup d'eſprit, aſſez de beauté, & peu d'amour.

DIALOGUES

DIALOGUE VI.

JEANNE I. DE NAPLES, ANSELME.

J. DE NAPLES.

QUoi, ne pouvés-vous pas me faire quelque prédiction? Vous n'avés pas oublié toute l'Astrologie que vous saviés autrefois?

ANSELME. Et comment la mettre en pratique? Nous n'avons point ici de Ciel ni d'Etoiles.

J. DE NA. Il n'importe. Je vous dispense d'observer les régles si exactement.

AN. Il seroit plaisant qu'un Mort fît des prédictions. Mais encore, sur quoi voudriés-vous que j'en fisse?

J. DE NA. Sur moi, sur ce qui me regarde.

AN. Bon! Vous êtes morte, & vous le serés toujours; voilà tout ce que j'ai à vous prédire. Est-ce que notre condition ou nos affaires peuvent changer?

J. DE NA. Non, mais aussi c'est ce qui m'ennuie cruellement ; & quoique je sache qu'il ne m'arrivera rien, si vous vouliés pourtant me prédire quelque chose, cela ne laisseroit pas de m'occuper. Vous ne sauriés croire combien il est triste de n'envisager aucun avenir. Une petite prédiction, je vous en prie, telle qu'il vous plaira.

AN. On croiroit, à voir votre inquiétude, que vous seriés encore vivante. C'est ainsi qu'on est fait là-haut. On n'y sauroit être en patience ce qu'on est ; on anticipe toujours sur ce qu'on sera ; mais ici il faut que l'on soit plus sage.

J. DE NA. Ah! les hommes n'ont-ils pas raison d'en user comme ils font? Le présent n'est qu'un instant, & ce seroit grand'pitié qu'ils fussent réduits à borner là toutes leurs vues. Ne vaut-il pas mieux qu'ils les étendent le plus qu'il leur est possible, & qu'ils gagnent quelque chose sur l'avenir? C'est toujours autant dont ils se mettent en possession par avance.

AN. Mais aussi ils empruntent tellement sur l'avenir par leurs imaginations & par leurs espérances, que quand il

eſt enfin préſent, ils trouvent qu'il eſt tout épuiſé, & ils ne s'en accommodent plus. Cependant ils ne ſe défont point de leur impatience ni de leur inquiétude; le grand leurre des hommes, c'eſt toujours l'avenir; & nous autres Aſtrologues, nous le ſavons mieux que perſonne. Nous leur diſons hardiment qu'il y a des ſignes froids & des ſignes chauds; qu'il y en a de mâles & de femelles; qu'il y a des Planetes bonnes & mauvaiſes, & d'autres qui ne ſont ni bonnes ni mauvaiſes d'elles-mêmes, mais qui prennent l'un ou l'autre caractere, ſelon la compagnie où elles ſe trouvent; & toutes ces fadaiſes ſont fort bien reçues, parce qu'on croit qu'elles menent à la connoiſſance de l'avenir.

J. DE NA. Quoi, n'y menent-elles pas en effet? Je trouve bon que vous qui avés été mon Aſtrologue, vous me diſiés du mal de l'Aſtrologie!

AN. Ecoutés, un Mort ne voudroit pas mentir. Franchement je vous trompois avec cette Aſtrologie que vous eſtimés tant.

J. DE NA. Oh! je ne vous en crois pas vous-même. Comment m'euſſiés-

vous prédit que je devois me marier quatre fois ? Y avoit-il la moindre apparence qu'une personne un peu raisonnable s'engageât quatre fois de suite dans le mariage ? Il falloit bien que vous eussiés lu cela dans les Cieux.

AN. Je les consultai beaucoup moins que vos inclinations ; mais après tout, quelques Prophéties qui réussissent ne prouvent rien. Voulés-vous que je vous mene à un Mort qui vous contera une histoire assés plaisante ? Il étoit Astrologue, & ne croyoit non plus que moi à l'Astrologie. Cependant, pour essayer s'il y avoit quelque chose de sûr dans son art, il mit un jour tous ses soins à bien observer les régles, & prédit à quelqu'un des événemens particuliers, plus difficiles à deviner que vos quatre mariages. Tout ce qu'il avoit prédit arriva. Il ne fut jamais plus étonné. Il alla revoir aussi-tôt tous les calculs astronomiques qui avoient été le fondement de ses prédictions. Savés-vous ce qu'il trouva ? Il s'étoit trompé ; & si ses supputations eussent été bien faites, il auroit prédit tout le contraire de ce qu'il avoit prédit.

J. DE NA. Si je croyois que cette

histoire fût vraie, je serois bien fâchée qu'on ne la sût pas dans le monde, pour se détromper des Astrologues.

AN. On fait bien d'autres histoires à leur désavantage, & leur métier ne laisse pas d'être toujours bon. On ne se désabusera jamais de tout ce qui regarde l'avenir ; il a un charme trop puissant. Les hommes, par exemple, sacrifient tout ce qu'ils ont à une espérance ; & tout ce qu'ils avoient, & ce qu'ils viennent d'acquérir, ils le sacrifient encore à une autre espérance ; & il semble que ce soit là un ordre malicieux établi dans la Nature, pour leur ôter toujours d'entre les mains ce qu'ils tiennent. On ne se soucie guére d'être heureux dans le moment où l'on est ; on remet à l'être dans un temps qui viendra, comme si ce temps qui viendra devoit être autrement fait que celui qui est déja venu.

J. DE NA. Non, il n'est pas fait autrement, mais il est bon qu'on se l'imagine.

AN. Et que produit cette belle opinion ? Je sai une petite fable qui vous le dira bien. Je l'ai apprise autrefois à

la Cour d'Amour *, qui ſe tenoit dans votre Comté de Provence. Un homme avoit ſoif, & étoit aſſis ſur le bord d'une fontaine ; il ne vouloit point boire de l'eau qui couloit devant lui, parce qu'il eſpéroit qu'au bout de quelque temps il en alloit venir une meilleure. Ce temps étant paſſé : *Voici encore la même eau*, diſoit-il, *ce n'eſt point celle-là dont je veux boire, j'aime mieux attendre encore un peu.* Enfin, comme l'eau étoit toujours la même, il attendit ſi bien, que la ſource vint à tarir, & il ne but point.

J. DE NA. Il m'en eſt arrivé autant; je crois que de tous les Morts qui ſont ici, il n'y en a pas un à qui la vie n'ait manqué, avant qu'il en eût fait l'uſage qu'il en vouloit faire. Mais qu'importe, je compte pour beaucoup le plaiſir de prévoir, d'eſpérer, de craindre même, & d'avoir un avenir devant ſoi. Un Sage, ſelon vous, ſeroit comme nous autres Morts, pour qui le préſent & l'avenir ſont parfaitement ſemblables; & ce Sage par conſéquent s'ennuieroit autant que je fais.

AN. Hélas ! c'eſt une plaiſante con-

* *C'étoit une eſpéce d'Académie.*

dition que celle de l'homme, si elle est telle que vous le croyés. Il est né pour aspirer à tout, & pour ne jouir de rien, pour marcher toujours, & pour n'arriver nulle part.



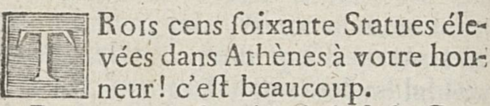


DIALOGUES
DES
MORTS ANCIENS.

DIALOGUE I.

HEROSTRATE, DEMETRIUS DE PHALERE.

HEROSTRATE.



TRois cens ſoixante Statues élevées dans Athènes à votre honneur! c'eſt beaucoup.

DEMETRIUS. Je m'étois ſaiſi du Gouvernement, & après cela il étoit aſſés aiſé d'obtenir du peuple des Statues.

HE. Vous étiés bien content de vous être ainſi multiplié vous-même trois

cens ſoixante fois, & de ne rencontrer que vous dans toute une Ville.

DE. Je l'avoue ; mais hélas ! cette joie ne fut pas d'aſſés longue durée. La face des affaires changea. Du jour au lendemain il ne reſta pas une ſeule de mes Statues. On les abattit, on les briſa.

HE. Voilà un terrible revers ! Et qui fut celui qui fit cette belle expédition ?

DE. Ce fut Démétrius Poliorcete, fils d'Antigonus.

HE. Démétrius Poliorcete ! J'aurois bien voulu être en ſa place. Il y avoit beaucoup de plaiſir à abattre un ſi grand nombre de Statues faites pour un même homme.

DE. Un pareil ſouhait n'eſt digne que de celui qui a brûlé le Temple d'Ephèſe. Vous conſervés encore votre ancien caractere.

HE. On m'a bien reproché cet embraſement du Temple d'Ephèſe ; toute la Grèce en a fait beaucoup de bruit ; mais en vérité cela eſt pitoyable, on ne juge guére ſainement des choſes.

DE. Je ſuis d'avis que vous vous plaigniés de l'injuſtice qu'on vous a faite de déteſter une ſi belle action, & de la

loi par laquelle les Ephésiens défendirent que l'on prononçât jamais le nom d'Heroſtrate.

HE. Je n'ai pas du moins ſujet de me plaindre de l'effet de cette loi; car les Ephéſiens furent de bonnes gens, qui ne s'apperçurent pas que défendre de prononcer un nom, c'étoit l'immortaliſer. Mais leur loi même ſur quoi étoit-elle fondée? J'avois une envie démeſurée de faire parler de moi, & je brûlai leur Temple. Ne devoient-ils pas ſe tenir bienheureux que mon ambition ne leur coûtât pas davantage? On ne les en pouvoit quitter à meilleur marché. Un autre auroit peut-être ruiné toute la Ville & tout leur Etat.

DE. On diroit, à vous entendre, que vous étiés en droit de ne rien épargner pour faire parler de vous, & que l'on doit compter pour des graces tous les maux que vous n'avés pas faits.

HE. Il eſt facile de vous prouver le droit que j'avois de brûler le Temple d'Ephèſe. Pourquoi l'avoit-on bâti avec tant d'art & de magnificence? Le deſſein de l'Architecte n'étoit-il pas de faire vivre ſon nom?

DE. Apparemment.

HE. Hé bien, ce fut pour faire vivre aussi mon nom que je brûlai ce Temple.

DE. Le beau raisonnement! Vous est-il permis de ruiner pour votre gloire les ouvrages d'un autre?

HE. Oui. La vanité qui avoit élevé ce Temple par les mains d'un autre, l'a pu ruiner par les miennes. Elle a un droit légitime sur tous les ouvrages des hommes; elle les a faits, & elle les peut détruire. Les plus grands Etats même n'ont pas sujet de se plaindre qu'elle les renverse, quand elle y trouve son compte; ils ne pourroient pas prouver une origine indépendante d'elle. Un Roi, qui pour honorer les funérailles d'un cheval, feroit raser la Ville de Bucephalie, lui feroit-il une injustice? Je ne le crois pas; car on ne s'avisa de bâtir cette Ville que pour assurer la mémoire de Bucephale, & par conséquent elle est affectée à l'honneur des chevaux.

DE. Selon vous, rien ne seroit en sûreté. Je ne sai si les hommes même y seroient.

HE. La vanité se joue de leurs vies,

ainſi que de tout le reſte. Un pere laiſſe le plus d'enfans qu'il peut, afin de perpétuer ſon nom ; un Conquérant, afin de perpétuer le ſien, extermine le plus d'hommes qu'il lui eſt poſſible.

DE. Je ne m'étonne pas que vous employiés toutes ſortes de raiſons pour ſoutenir le parti des deſtructeurs ; mais enfin, ſi c'eſt un moyen d'établir ſa gloire, que d'abattre les monumens de la gloire d'autrui, du moins il n'y a pas de moyen moins noble que celui-là.

HE. Je ne ſai s'il eſt moins noble que les autres ; mais je ſai qu'il eſt néceſſaire qu'il ſe trouve des gens qui le prennent.

DE. Néceſſaire !

HE. Aſſurément. La terre reſſemble à de grandes tablettes où chacun veut écrire ſon nom. Quand ces tablettes ſont pleines, il faut bien effacer les noms qui y ſont déja écrits, pour y en mettre de nouveaux. Que ſeroit-ce, ſi les monumens des anciens ſubſiſtoient ? Les modernes n'auroient pas où placer les leurs. Pouviés-vous eſpérer que trois cens ſoixante Statues fuſſent long-temps ſur pied ? Ne voyiés-vous pas bien que votre gloire tenoit trop de place ?

DE. Ce fut une plaiſante vengeance que celle que Démétrius Poliorcete exerça ſur mes Statues. Puiſqu'elles étoient une fois élevées dans toute la Ville d'Athènes, ne valoit-il pas autant les y laiſſer ?

HE. Oui ; mais avant qu'elles fuſſent élevées, ne valoit-il pas autant ne les point élever ? Ce ſont les paſſions qui font & qui défont tout. Si la raiſon dominoit ſur la terre, il ne s'y paſſeroit rien. On dit que les Pilotes craignent au dernier point ces mers pacifiques où l'on ne peut naviguer, & qu'ils veulent du vent, au haſard d'avoir des tempêtes. Les paſſions ſont chés les hommes des vents qui ſont néceſſaires pour mettre tout en mouvement, quoiqu'ils cauſent ſouvent des orages.



DIALOGUE II.

CALLIRHÉE, PAULINE.

PAULINE.

POur moi, je tiens qu'une femme eſt en péril dès qu'elle eſt aimée avec ardeur. De quoi un Amant paſſionné ne s'aviſe-t-il pas pour arriver à ſes fins? J'avois long-temps réſiſté à Mundus, qui étoit un jeune Romain fort bien fait; mais enfin il remporta la victoire par un ſtratagême. J'étois fort dévote au Dieu Anubis. Un jour une Prêtreſſe de ce Dieu me vint dire de ſa part qu'il étoit amoureux de moi, & qu'il me demandoit un rendés-vous dans ſon Temple. Maîtreſſe d'Anubis! figurés-vous quel honneur. Je ne manquai pas au rendés-vous, j'y fus reçue avec beaucoup de marques de tendreſſe; mais à vous dire la vérité, cet Anubis, c'étoit Mundus. Voyés ſi je pouvois m'en défendre. On dit bien que des femmes ſe ſont rendues à des Dieux

déguiſés en hommes, & quelquefois en bêtes ; à plus forte raiſon devra-t-on ſe rendre à des hommes déguiſés en Dieux.

CALLIRHÉE. En vérité, les hommes ſont bien remplis d'artifice. J'en parle par expérience, & il m'eſt arrivé preſque la même aventure qu'à vous. J'étois une fille de la Troade ; & ſur le point de me marier, j'allai, ſelon la coutume du pays, accompagnée d'un grand nombre de perſonnes, & fort parée, offrir ma virginité au Fleuve Scamandre. Après que je lui eus fait mon compliment, voici Scamandre qui ſort d'entre ſes roſeaux, & qui me prend au mot. Je me crus fort honorée, & peut-être n'y eut-il pas juſqu'à mon Fiancé qui ne le crût auſſi. Tout le monde ſe tint dans un ſilence reſpectueux ; mes Compagnes envioient ſecretement ma félicité, & Scamandre ſe retira dans ſes roſeaux quand il voulut. Mais combien fus-je étonnée un jour que je rencontrai ce Scamandre qui ſe promenoit dans une petite Ville de la Troade, & que j'appris que c'étoit un Capitaine Athénien qui avoit ſa flotte ſur cette côte-là !

PAU. Quoi, vous l'aviés donc pris pour le vrai Scamandre ?

CAL. Sans doute.

PAU. Et étoit-ce la mode en votre pays que le Fleuve acceptât les offres que les filles à marier venoient lui faire ?

CAL. Non ; & peut-être s'il eût eu coutume de les accepter, on ne les lui eût pas faites. Il se contentoit des honnêtetés qu'on avoit pour lui, & n'en abusoit pas.

PAU. Vous deviés donc bien avoir le Scamandre pour suspect ?

CAL. Pourquoi ? Une jeune fille ne pouvoit-elle pas croire que toutes les autres n'avoient pas eu assés de beauté pour plaire au Dieu, ou qu'elles ne lui avoient fait que de fausses offres auxquelles il n'avoit pas daigné répondre ? Les femmes se flattent si aisément. Mais vous qui ne voulés pas que j'aye été la dupe du Scamandre, vous l'avés bien été d'Anubis.

PAU. Non pas tout-à-fait. Je me doutois un peu qu'Anubis pouvoit être un simple mortel.

CAL. Et vous l'allâtes trouver ? Cela n'est pas excusable.

PAU.

Pau. Que voulez-vous ? J'entendois dire à tous les Sages, que si l'on n'aidoit soi-même à se tromper, on ne goûteroit guère de plaisirs.

Cal. Bon, aider à se tromper ! Ils ne l'entendoient pas apparemment dans ce sens-là. Ils vouloient dire que les choses du monde les plus agréables sont dans le fond si minces, qu'elles ne toucheroient pas beaucoup, si l'on y faisoit une réflexion un peu sérieuse. Les plaisirs ne sont pas faits pour être examinés à la rigueur, & on est tous les jours réduit à leur passer bien des choses sur lesquelles il ne seroit pas à propos de se rendre difficile. C'est là ce que vos Sages....

Pau. C'est aussi ce que je veux dire. Si je me fusse rendue difficile avec Anubis, j'eusse bien trouvé que ce n'étoit pas un Dieu ; mais je lui passai sa Divinité sans vouloir l'examiner trop curieusement. Et où est l'Amant dont on souffriroit la tendresse, s'il falloit qu'il essuyât un examen de notre raison ?

Cal. La mienne n'étoit pas si rigoureuse. Il se pouvoit trouver tel Amant qu'elle eût consenti que j'aimasse ; & enfin il est plus aisé de se croire aimée

d'un homme ſincere & fidele, que d'un Dieu.

PAU. De bonne foi, c'eſt preſque la même choſe. J'euſſe été auſſi-tôt perſuadée de la fidélité & de la conſtance de Mundus, que de ſa Divinité.

CAL. Ah! il n'y a rien de plus outré que ce que vous dites. Si l'on croit que des Dieux ayent aimé, du moins on ne peut pas croire que cela ſoit arrivé ſouvent; mais on a vu ſouvent des Amans fideles qui n'ont point partagé leur cœur, & qui ont ſacrifié tout à leurs Maîtreſſes.

PAU. Si vous prenés pour de vraies marques de fidélité les ſoins, les empreſſemens, des ſacrifices, une préférence entiere, j'avoue qu'il ſe trouvera aſſés d'Amans fideles; mais ce n'eſt pas ainſi que je compte. J'ôte du nombre de ces Amans tous ceux dont la paſſion n'a pu être aſſés longue pour avoir le loiſir de s'éteindre d'elle-même, ou aſſés heureuſe pour en avoir ſujet. Il ne me reſte que ceux qui ont tenu bon contre le temps & contre les faveurs, & ils ſont à peu près en même quantité que les Dieux qui ont aimé des Mortelles.

CAL. Encore faut-il qu'il ſe trouve de la fidélité, même ſelon cette idée. Car qu'on aille dire à une femme qu'on eſt un Dieu épris de ſon mérite, elle n'en croira rien ; qu'on lui jure d'être fidele, elle le croira. Pourquoi cette différence? C'eſt qu'il y a des exemples de l'un, & qu'il n'y en a pas de l'autre.

PAU. Pour les exemples, je tiens la choſe égale ; mais ce qui fait qu'on ne donne pas dans l'erreur de prendre un homme pour un Dieu, c'eſt que cette erreur-là n'eſt pas ſoutenue par le cœur. On ne croit pas qu'un Amant ſoit une Divinité, parce qu'on ne le ſouhaite pas ; mais on ſouhaite qu'il ſoit fidele, & on croit qu'il l'eſt.

CAL. Vous vous moqués. Quoi, toutes les femmes prendroient leurs Amans pour des Dieux, ſi elles ſouhaitoient qu'ils le fuſſent !

PAU. Je n'en doute preſque pas. Si cette erreur étoit néceſſaire pour l'amour, la Nature auroit diſpoſé notre cœur à nous l'inſpirer. Le cœur eſt la ſource de toutes les erreurs dont nous avons beſoin ; il ne nous refuſe rien dans cette matiere-là.

DIALOGUE III.

CANDAULE, GIGÈS.

CANDAULE.

PLus j'y penſe, & plus je trouve qu'il n'étoit point néceſſaire que vous me fiſſiés mourir.

GIGÈS. Que pouvois-je faire ? Le lendemain que vous m'eutes fait voir les beautés cachées de la Reine, elle m'envoya querir, me dit qu'elle s'étoit apperçue que vous m'aviés fait entrer le ſoir dans ſa chambre, & me fit ſur l'offenſe qu'avoit reçue ſa pudeur, un très-beau diſcours, dont la concluſion étoit qu'il falloit me réſoudre à mourir, ou à vous tuer, & à l'épouſer en même temps ; car, à ce qu'elle prétendoit, il étoit de ſon honneur, ou que je poſſédaſſe ce que j'avois vu, ou que je ne puſſe jamais me vanter de l'avoir vu. J'entendis bien ce que tout cela vouloit dire. L'outrage n'étoit pas ſi grand, que la Reine n'eût bien pu le diſſimuler, & ſon honneur pouvoit

vous laisser vivre, si elle eût voulu ; mais franchement elle étoit dégoûtée de vous, & elle fut ravie d'avoir un prétexte de gloire pour se défaire de son mari. Vous jugés bien que dans l'alternative qu'elle me proposoit, je n'avois qu'un parti à prendre.

CAN. Je crains fort que vous n'eussiés pris plus de goût pour elle, qu'elle n'avoit de dégoût pour moi. Ah! que j'eus tort de ne pas prévoir l'effet que sa beauté feroit sur vous, & de vous prendre pour un trop honnête homme!

GI. Reprochés-vous plutôt d'avoir été si sensible au plaisir d'être le mari d'une femme bien faite, que vous ne putes vous en taire.

CAN. Je me reprocherois la chose du monde la plus naturelle. On ne sauroit cacher sa joie dans un extrême bonheur.

GI. Cela seroit pardonnable, si c'étoit un bonheur d'amant ; mais le vôtre étoit un bonheur de mari. On peut être indiscret pour une maîtresse ; mais pour une femme! Et que croiroit-on du mariage, si l'on en jugeoit par ce que vous fites? On s'imagineroit

qu'il n'y auroit rien de plus délicieux.

CAN. Mais sérieusement, pensés-vous qu'on puisse être content d'un bonheur qu'on posséde sans témoins ? Les plus braves veulent être regardés pour être braves ; & les gens heureux veulent être aussi regardés pour être parfaitement heureux. Que sai-je même s'ils ne se résoudroient pas à l'être moins pour le paroître davantage ? Il est toujours sûr qu'on ne fait point de montre de sa félicité, sans faire aux autres une espéce d'insulte dont on se sent satisfait.

GI. Il seroit fort aisé, selon vous, de se venger de cette insulte. Il ne faudroit que fermer les yeux, & refuser aux gens ces regards, ou si vous voulés, ces sentimens de jalousie qui font partie de leur bonheur.

CAN. J'en conviens. J'entendois l'autre jour conter à un Mort qui avoit été Roi de Perse, qu'on le menoit captif & chargé de chaînes dans la Ville capitale d'un grand Empire. L'Empereur victorieux environné de toute sa Cour, étoit assis sur un Trône magnifique & fort élevé ; tout le peuple remplissoit une grande Place qu'on

avoit ornée avec beaucoup de ſoin. Jamais ſpectacle ne fut plus pompeux. Quand ce Roi parut après une longue marche de Priſonniers & de dépouilles, il s'arrêta vis-à-vis de l'Empereur, & s'écria d'un air gai : *Sotiſe, ſotiſe, & toutes choſes ſotiſe.* Il diſoit que ces ſeuls mots avoient gâté à l'Empereur tout ſon triomphe ; & je le conçois ſi bien, que je crois que je n'euſſe pas voulu triompher à ce prix-là du plus cruel & du plus redoutable de mes ennemis.

GI. Vous n'euſſiés donc plus aimé la Reine, ſi je ne l'euſſe pas trouvée belle, & ſi en la voyant je me fuſſe écrié : *Sotiſe, ſotiſe ?*

CAN. J'avoue que ma vanité de mari en eût été bleſſée. Jugés ſur ce pied-là combien l'amour d'une femme aimable doit flatter ſenſiblement, & combien la diſcrétion doit être une vertu difficile.

GI. Ecoutés ; tout Mort que je ſuis, je ne veux dire cela à un Mort qu'à l'oreille ; il n'y a pas tant de vanité à tirer de l'amour d'une Maîtreſſe. La Nature a ſi bien établi le commerce de l'amour, qu'elle n'a pas laiſſé beaucoup

de choſes à faire au mérite. Il n'y a point de cœur à qui elle n'ait deſtiné quelqu'autre cœur ; elle n'a pas pris ſoin d'aſſortir toujours enſemble toutes les perſonnes dignes d'eſtime ; cela eſt fort mêlé, & l'expérience ne fait que trop voir que le choix d'une femme aimable ne prouve rien, ou preſque rien en faveur de celui ſur qui il tombe. Il me ſemble que ces raiſons-là devroient faire des Amans diſcrets.

CAN. Je vous déclare que les femmes ne voudroient point d'une diſcrétion de cette eſpéce, qui ne ſeroit fondée que ſur ce qu'on ne ſe feroit pas un grand honneur de leur amour.

GI. Ne ſuffit-il pas de s'en faire un plaiſir extrême ? La tendreſſe profitera de ce que j'ôterai à la vanité.

CAN. Non, elles n'accepteroient pas ce parti.

GI. Mais ſongés que l'honneur gâte tout cet amour dès qu'il y entre. D'abord c'eſt l'honneur des femmes qui eſt contraire aux intérêts des Amans ; & puis du débris de cet honneur-là, les Amans s'en compoſent un autre, qui eſt fort contraire aux intérêts des femmes. Voilà ce que c'eſt que d'avoir

mis

mis l'honneur d'une partie dont il ne devoit point être.

DIALOGUE IV.

HELENE, FULVIE.

HELENE.

IL faut que je ſache de vous, Fulvie, une choſe qu'Auguſte m'a dite depuis peu. Eſt-il vrai que vous conçûtes pour lui quelque inclination; mais que comme il n'y répondit pas, vous excitâtes votre mari Marc-Antoine à lui faire la guerre.

FULVIE. Rien n'eſt plus vrai, ma chere Helene; car parmi nous autres Mortes, cet aveu ne tire pas à conſéquence. Marc-Antoine étoit fou de la Comédienne Cithéride, & j'euſſe bien voulu me venger de lui en me faiſant aimer d'Auguſte; mais Auguſte étoit difficile en Maîtreſſes. Il ne me trouva ni aſſés jeune, ni aſſés belle; & quoique je lui fiſſe entendre qu'il s'embarquoit dans la guerre civile faute d'avoir quelques ſoins pour moi, il me fut

impossible d'en tirer aucune complaisance. Je vous dirai même, si vous voulés, des vers qu'il fit sur ce sujet, & qui ne sont pas trop à mon honneur. Les voici.

Parce qu'Antoine est charmé de Glaphire,
(c'est ainsi qu'il appelle Cithéride)
Fulvie à ses beaux yeux me veut assujettir.
Antoine est infidèle. Hé bien donc, est-ce à dire
Que des fautes d'Antoine on me fera pâtir?
Qui, moi, que je serve Fulvie?
Suffit-il qu'elle en ait envie?
A ce compte on verroit se retirer vers moi
Mille épouses mal satisfaites.
Aime-moi, me dit-elle, ou combattons: mais quoi?
Elle est bien laide! Allons, sonnés, trompettes.

HE. Nous avons donc causé, vous & moi, les deux plus grandes guerres qui ayent peut-être jamais été; vous celle d'Antoine & d'Auguste, & moi celle de Troye.

FUL. Mais il y a cette différence, que vous avés causé la guerre de Troye par votre beauté, & moi celle d'Auguste & d'Antoine par ma laideur.

HE. En récompense, vous avés un autre avantage sur moi ; c'est que votre guerre est beaucoup plus plaisante que la mienne. Mon mari se venge de l'affront qu'on lui a fait en m'aimant, ce qui est assés naturel ; & le vôtre vous venge de l'affront qu'on vous a fait en ne vous aimant pas, ce qui n'est pas trop ordinaire aux maris.

FUL. Oui ; mais Antoine ne savoit pas qu'il faisoit la guerre pour moi ; & Ménelas savoit bien que c'étoit pour vous qu'il la faisoit. C'est là un point qu'on ne lui sauroit pardonner ; car au lieu que Ménelas, suivi de toute la Grèce, assiégea Troye pendant dix ans, pour vous retirer d'entre les bras de Pâris ; n'est-il pas vrai que si Pâris eût voulu absolument vous rendre, Ménelas eût dû soutenir dans Sparte un siége de dix ans, pour ne vous pas recevoir ? De bonne foi, je trouve qu'ils avoient tous perdu l'esprit, tant Grecs que Troyens. Les uns étoient fous de vous redemander, & les autres l'étoient en-

core plus de vous retenir. D'où vient que tant d'honnêtes gens se sacrifioient aux plaisirs d'un jeune homme qui ne savoit ce qu'il faisoit ? Je ne pouvois m'empêcher de rire, en lisant cet endroit d'Homere, où après neuf ans de guerre, & un combat dans lequel on vient tout fraîchement de perdre beaucoup de monde, il s'assemble un Conseil devant le Palais de Priam. Là, Antenor est d'avis que l'on vous rende, & il n'y avoit pas, ce me semble, à balancer ; on devoit seulement se repentir de s'être avisé un peu tard de cet expédient. Cependant Pâris témoigne que la proposition lui déplaît ; & Priam, qui à ce que, dit Homere, est égal aux Dieux en sagesse, embarrassé de voir son Conseil qui se partage sur une affaire si difficile, & ne sachant quel parti prendre, ordonne que tout le monde aille souper.

HE. Du moins la guerre de Troye avoit cela de bon, qu'on en découvroit aisément le ridicule ; mais la guerre civile d'Auguste & d'Antoine ne paroissoit pas ce qu'elle étoit. Lorsqu'on voyoit tant d'Aigles romaines en campagne, on n'avoit garde de s'ima-

giner que ce qui les animoit si cruellement les unes contre les autres, c'étoit le refus qu'Auguste vous avoit fait de ses bonnes graces.

FUL. Ainsi vont les choses parmi les hommes. On y voit de grands mouvemens, mais les ressorts en sont d'ordinaire assés ridicules. Il est important, pour l'honneur des événemens les plus considérables, que les causes en soient cachées.

DIALOGUE V.

PARMENISQUE, THEOCRITE DE CHIO.

THEOCRITE.

TOut de bon, ne pouviés-vous plus rire après que vous eûtes descendu dans l'Antre de Trophonius?

PARMENISQUE. Non. J'étois d'un sérieux extraordinaire.

THEO. Si j'eusse su que l'Antre de Trophonius avoit cette vertu, j'eusse bien dû y faire un petit voyage. Je n'ai

que trop ri pendant ma vie, & même elle eût été plus longue si j'eusse moins ri. Une mauvaise raillerie m'a amené dans le lieu où nous sommes. Le Roi Antigonius étoit borgne Je l'avois cruellement offensé; cependant il avoit promis de n'en avoir aucun ressentiment, pourvu que j'allasse me présenter devant lui. On m'y conduisoit presque par force; & mes amis me disoient pour m'encourager : *Allez, ne craignés rien, votre vie est en sureté, dès que vous aurés paru aux yeux du Roi. Ah!* leur répondis-je, *si je ne puis obtenir ma grace sans paroître à ses yeux, je suis perdu.* Antigonius qui étoit disposé à me pardonner un crime, ne me put pardonner cette plaisanterie, & il m'en coûta la tête pour avoir raillé hors de propos.

PAR. Je ne sai si je n'eusse point voulu avoir votre talent de railler, même à ce prix-là.

THEO. Et moi, combien voudrois-je présentement avoir acheté votre sérieux!

PAR. Ah! vous n'y songés pas. Je pensai mourir du sérieux que vous souhaités si fort. Rien ne me divertissoit plus; je faisois des efforts pour rire, &

je n'en pouvois venir à bout. Je ne jouiſſois plus de tout ce qu'il y a de ridicule dans le monde ; ce ridicule étoit devenu triſte pour moi. Enfin déſeſpéré d'être ſi ſage, j'allai à Delphes, & je priois inſtamment le Dieu de m'enſeigner un moyen de rire. Il me renvoya en termes ambigus au pouvoir maternel ; je crus qu'il entendoit ma Patrie. J'y retourne, mais ma Patrie ne put vaincre mon ſérieux. Je commençois à prendre mon parti, comme dans une maladie incurable, lorſque je fis par haſard un voyage à Délos. Là, je contemplai avec ſurpriſe la magnificence des Temples d'Apollon, & la beauté de ſes Statues. Il étoit partout en marbre ou en or, & de la main des meilleurs Ouvriers de la Grèce ; mais quand je vins à une Latone de bois, qui étoit très-mal faite, & qui avoit tout l'air d'une vieille, je m'éclatai de rire, par la comparaiſon des Statues du fils à celle de la mere. Je ne puis vous exprimer aſſés combien je fus étonné, content, charmé d'avoir ri. J'entendis alors le vrai ſens de l'Oracle. Je ne préſentai point d'offrandes à tous ces Apollons d'or ou de marbre.

La Latone de bois eut tous mes dons & tous mes vœux. Je lui fis je ne ſai combien de ſacrifices, je l'enfumai toute d'encens, & j'euſſe élevé un Temple *à Latone qui fait rire*, ſi j'euſſe été en état d'en faire la dépenſe.

THEO. Il me ſemble qu'Apollon pouvoit vous rendre la faculté de rire, ſans que ce fût aux dépens de ſa mere. Vous n'auriés-vu que trop d'objets qui étoient propres à faire le même effet que Latone.

PAR. Quand on eſt de mauvaiſe humeur, on trouve que les hommes ne valent pas la peine qu'on en rie; ils ſont faits pour être ridicules, & ils le ſont, cela n'eſt pas étonnant; mais une Déeſſe qui ſe met à l'être, l'eſt bien davantage. D'ailleurs Apollon vouloit apparemment me faire voir que mon ſérieux étoit un mal qui ne pouvoit être guéri par tous les remèdes humains, & que j'étois réduit dans un état où j'avois beſoin du ſecours même des Dieux.

THEO. Cette joie & cette gaieté que vous enviés, eſt encore un bien plus grand mal. Tout un Peuple en a autre-

fois été atteint, & en a extrêmement souffert.

PAR. Quoi, il s'est trouvé tout un Peuple trop disposé à la gaieté & à la joie ?

THEO. Oui, c'étoient les Tirinthiens.

PAR. Les heureuses gens !

THEO. Point du tout. Comme ils ne pouvoient plus prendre leur sérieux sur rien, tout alloit en désordre parmi eux. S'ils s'assembloient sur la place, tous leurs entretiens rouloient sur des folies, au lieu de rouler sur les affaires publiques ; s'ils recevoient des Ambassadeurs, ils les tournoient en ridicules ; s'ils tenoient le Conseil de Ville, les avis des plus graves Sénateurs n'étoient que des bouffonneries ; & en toutes sortes d'occasions, une parole ou une action raisonnable eût été un prodige chez les Tirinthiens. Ils se sentirent enfin incommodés de cet esprit de plaisanterie, du moins autant que vous l'aviés été de votre tristesse, & ils allerent consulter l'Oracle de Delphes, aussi-bien que vous, mais pour une fin bien différente, c'est-à-dire pour lui demander les moyens de recouvrer un

peu de ſérieux. L'Oracle répondit que s'ils pouvoient ſacrifier un taureau à Neptune ſans rire, il ſeroit déſormais en leur pouvoir d'être plus ſages. Un ſacrifice n'eſt pas une action ſi plaiſante d'elle-même ; cependant pour la faire ſérieuſement, ils y apporterent bien des préparatifs. Ils réſolurent de n'y recevoir point de jeunes gens, mais ſeulement des vieillards, & non pas encore toutes ſortes de vieillards, mais ſeulement ceux qui avoient ou des maladies, ou beaucoup de dettes, ou des femmes bien incommodes. Quand toutes ces perſonnes choiſies furent ſur le botd de la Mer pour immoler la victime, il fut beſoin, malgré les femmes, les dettes, les maladies, & l'âge, qu'ils compoſâſſent leur air, baiſſaſſent les yeux à terre, & ſe mordiſſent les léνres ; mais par malheur il ſe trouva là un enfant qui s'y étoit coulé. On voulut le chaſſer ſelon l'ordre, & il cria : *Quoi, avés-vous peur que je n'avale votre taureau ?* Cette ſotiſe déconcerta toutes ces gravités contrefaites. On éclata de rire, le ſacrifice fut troublé, & la raiſon ne revint point aux Tirinthiens. Ils eurent grand tort, après que le tau-

reau leur eut manqué, de ne pas ſonger à cet Antre de Trophonius, qui avoit la vertu de rendre les gens ſi ſérieux, & qui fit un effet ſi remarquable ſur vous.

PAR. A la vérité je deſcendis dans l'Antre de Trophonius; mais l'Antre de Trophonius, qui m'attriſta ſi fort, n'eſt pas ce qu'on penſe.

THEO. Et qu'eſt-ce donc ?

PAR. Ce ſont les réflexions. J'en avois fait, & je ne riois plus. Si l'Oracle eût ordonné aux Tirinthiens d'en faire, ils étoient guéris de leur enjouement.

THEO. J'avoue que je ne ſai pas trop ce que c'eſt que les réflexions; mais je ne puis concevoir pourquoi elles ſeroient ſi chagrines. Ne ſauroit-on avoir des vues ſaines qui ne ſoient en même temps triſtes ? N'y a-t-il que l'erreur qui ſoit gaie ; & la raiſon n'eſt-elle faite que pour nous tuer ?

PAR. Apparemment l'intention de la Nature n'a pas été qu'on pensât avec beaucoup de rafinement ; car elle vend ces ſortes de penſées-là bien cher. Vous voulés faire des réflexions, nous dit-elle ; prenés-y garde, je m'en vengerai

par la tristesse qu'elles vous causeront.

THEO. Mais vous ne me dites point pourquoi la Nature ne veut pas qu'on pousse les réflexions jusqu'où elles peuvent aller.

PAR. Elle a mis les hommes au monde pour y vivre ; & vivre, c'est ne savoir ce que l'on fait la plupart du temps. Quand nous découvrons le peu d'importance de ce qui nous occupe & de ce qui nous touche, nous arrachons à la Nature son secret ; on devient trop sage, & on n'est pas assés homme ; on pense, & on ne veut plus agir ; voilà ce que la Nature ne trouve pas bon.

THEO. Mais la raison qui vous fait penser mieux que les autres, ne laisse pas de vous condamner à agir comme eux.

PAR. Vous dites vrai. Il y à une raison qui nous met au-dessus de tout par les pensées ; il doit y en avoir ensuite une autre qui nous ramene à tout par les actions ; mais à ce compte-là même, ne vaut-il pas presque autant n'avoir point pensé ?



DIALOGUE VI.

BRUTUS, FAUSTINE.

BRUTUS.

QUoi, ſe peut-il que vous ayés pris plaiſir à faire mille infidélités à l'Empereur Marc-Aurele, à un mari qui avoit toutes les complaiſances imaginables pour vous, & qui étoit ſans contredit le meilleur homme de tout l'Empire Romain?

FAUSTINE. Et ſe peut-il que vous ayés aſſaſſiné Jules-Céſar, qui étoit un Empereur ſi doux & ſi modéré?

BRU. Je voulois épouvanter tous les Uſurpateurs par l'exemple de Céſar, que ſa douceur & ſa modération n'avoient pu mettre en ſureté.

FAU. Et ſi je vous diſois que je voulois effrayer tellement tous les maris, que personne n'oſât ſonger à l'être après l'exemple de Marc-Aurele, dont la bonté avoit été ſi mal payée?

BRU. C'étoit là un beau deſſein! Il

faut qu'il ſoit des maris ; car qui gouverneroit les femmes ? Mais Rome n'avoit pas beſoin d'être gouvernée par Céſar.

FAU. Qui vous l'a dit ? Rome commençoit à avoir des fantaiſies auſſi déréglées & des humeurs auſſi étranges que celles qu'on attribue à la plupart des femmes ; elle ne pouvoit plus ſe paſſer de maître, mais elle ne ſe plaiſoit pourtant pas à en avoir un. Les femmes ſont juſtement du même caractere. On doit convenir auſſi que les hommes ſont trop jaloux de leur domination. Ils l'exercent dans le mariage, c'eſt déja un grand article ; mais ils voudroient même l'exercer en amour, quand ils demandent qu'une Maîtreſſe ; leur ſoit fidelle, fidelle veut dire ſoumiſe. L'empire devroit être également partagé entre l'Amant & la Maîtreſſe ; cependant il paſſe toujours de l'un ou de l'autre côté, & preſque toujours du côté de l'Amant.

BRU. Vous voilà étrangement révoltée contre tous les hommes.

FAU. Je ſuis Romaine, & j'ai des ſentimens Romains ſur la liberté.

BRU. Je vous aſſure qu'à ce compte-

là tout l'Univers eſt plein de Romaines ; mais avoués que les Romains tels que moi ſont un peu plus rares.

FAU. Tant mieux qu'ils ſoient ſi rares. Je ne crois pas qu'un honnête homme voulût faire ce que vous avés fait, & aſſaſſiner ſon bienfaiteur.

BRU. Je ne crois pas non plus qu'il y eût d'honnêtes femmes qui vouluſſent imiter votre conduite. Pour la mienne, vous ne ſauriés diſconvenir qu'elle n'ait été aſſés ferme. Il a fallu bien du courage pour n'être pas touché par l'amitié que Céſar avoit pour moi.

FAU. Croyés-vous qu'il ait fallu moins de courage pour tenir bon contre la douceur & la patience de Marc-Aurele ? Il regardoit avec indifférence toutes les infidélités que je lui faiſois ; il ne me vouloit pas faire l'honneur d'être jaloux ; il m'ôtoit le plaiſir de le tromper. J'en étois en ſi grande colere, qu'il me prenoit quelquefois envie d'être femme de bien ; cependant je me ſauvai toujours de cette foibleſſe. Et après ma mort même, Marc-Aurele ne m'a-t-il pas fait le déplaiſir de me bâtir des Temples, de me donner des Prêtres, d'inſtituer en mon honneur

des Fêtes Faustiniennes ? Cela n'est-il pas capable de faire enrager ? M'avoir fait un Apothéose magnifique ? M'avoir érigée en Déesse ?

BRU. J'avoue que je ne connois plus les femmes. Voilà les plaintes du monde les plus bizarres.

FAU. N'eussiés-vous pas mieux aimé être obligé de conjurer contre Silla que contre César ? Silla eût excité votre indignation & votre haine par son extrême cruauté. J'eusse bien mieux aimé aussi avoir à tromper un homme jaloux ; ce même César, par exemple, de qui nous parlons. Il avoit une vanité insupportable ; il vouloit avoir l'Empire de la Terre tout entier, & sa femme toute entiere ; & parce qu'il vit que Claudius partageoit l'une avec lui, & Pompée l'autre, il ne put souffrir ni Pompée, ni Clodius. Que j'eusse été heureuse avec César !

BRU. Il n'y a qu'un moment que vous vouliés exterminer tous les maris, & à cette heure vous aimés mieux les plus méchans.

FAU. Je voudrois qu'il n'y en eût point, afin que les femmes fussent toujours libres ; mais s'il faut qu'il y en

ait,

aït, les plus méchans ſont ceux qui me plaiſent davantage, par le plaiſir que l'on a de reprendre ſa liberté.

BRU. Je crois que pour les femmes de votre humeur, le meilleur eſt qu'il y ait des maris. Le ſentiment de la liberté eſt plus vif, il y entre plus de malignité.



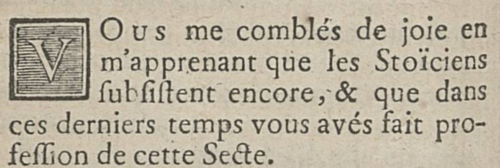


DIALOGUES DES *MORTS ANCIENS* AVEC *LES MODERNES.*

DIALOGUE I.

SENEQUE, SCARRON.

SENEQUE.



VOus me comblés de joie en m'apprenant que les Stoïciens ſubſiſtent encore, & que dans ces derniers temps vous avés fait profeſſion de cette Secte.

SCARRON. J'ai été, ſans vanité, plus Stoïcien que vous, plus que Chriſippe, & plus que Zénon votre fondateur.

Vous étiés tous en état de philoſopher à votre aiſe; vous, en votre particulier, vous aviés des richeſſes immenſes. Pour les autres, ou ils ne manquoient pas de bien, ou ils jouiſſoient d'une aſſés bonne ſanté, ou enfin ils avoient tous leurs membres; ils alloient, ils venoient à la maniere ordinaire des hommes. Mais moi, j'étois dans une très-mauvaiſe fortune, tout contrefait, preſque ſans figure humaine, immobile, attaché à un lieu comme un tronc d'arbre, ſouffrant continuellement; & j'ai fait voir que tous ces maux s'arrêtoient au corps, & ne pouvoient paſſer juſqu'à l'ame du Sage; le chagrin a toujours eu la honte de ne pouvoir entrer chés moi par tous les chemins qu'il s'étoit faits.

SE. Je ſuis ravi de vous entendre parler ainſi. A votre langage ſeul, je vous reconnoîtrois pour un grand Stoïcien. Et n'étiés-vous pas l'admiration de votre Siécle?

SC. Oui, je l'étois. Je ne me contentois pas de ſouffrir mes maux avec patience, je leur inſultois par les railleries. La fermeté eût fait honneur à un autre, mais j'allois juſqu'à la gaieté.

SE. O ſageſſe Stoïcienne, tu n'es donc pas une chimere, comme on ſe le perſuade ! Tu te trouves parmi les hommes, & voici un Sage que tu n'avois pas rendu moins heureux que Jupiter même. Venés que je vous préſente à Zénon & à nos autres Stoïciens; je veux qu'ils voyent le fruit des admirables leçons qu'ils ont données au monde.

SC. Vous m'obligerés beaucoup, de me faire connoître à des Morts ſi illuſtres.

SE. Comment vous nommerai-je à eux ?

SC. Scarron.

SE. Scarron ? Je connois ce nom-là. N'ai-je point oui parler de vous à pluſieurs modernes qui ſont ici ?

SC. Cela ſe peut.

SE. N'avés-vous pas fait quantité de vers plaiſans, comiques ?

SC. Oui; j'ai même été l'inventeur d'un genre de Poëſie qu'on appelle le *Burleſque.* C'eſt tout ce qu'il y a de plus outré en fait de plaiſanteries.

SE. Mais vous n'étiés donc pas un Philoſophe ?

SC. Pourquoi non

SE. Ce n'eſt pas l'occupation d'un Stoïcien, que de faire des Ouvrages de plaiſanterie, & de ſonger à faire rire.

SC. Oh! je vois bien que vous n'avés pas compris les perfections de la plaiſanterie. Toute ſageſſe y eſt renfermée. On peut tirer du ridicule de tout; j'en tirerois de vos Ouvrages même, ſi je voulois, & fort aiſément; mais tout ne produit pas du ſérieux, & je vous défie de tourner jamais mes Ouvrages de maniere qu'ils en produiſent. Cela ne veut-il pas dire que le ridicule domine par-tout, & que les choſes du monde ne ſont pas faites pour être traitées ſérieuſement? J'ai mis en vers burleſques la divine Eneïde de votre Virgile; & l'on ne ſauroit mieux faire voir que le magnifique & le ridicule ſont ſi voiſins qu'ils ſe touchent. Tout reſſemble à ces Ouvrages de perſpective, où des figures diſperſées çà & là, vous forment, par exemple, un Empereur, ſi vous le regardés d'un certain point; changés ce point de vue, ces mêmes figures vous repréſentent un Gueux.

SE. Je vous plains de ce qu'on n'a pas compris que vos vers badins fuſſent faits pour mener les gens à des ré-

flexions si profondes. On vous eût respecté plus qu'on n'a fait, si l'on eût su combien vous étiés grand Philosophe; mais il n'étoit pas facile de le deviner par les Piéces qu'on dit que vous avés données au Public.

Sc. Si j'avois fait de gros volumes pour prouver que la pauvreté, les maladies, ne doivent donner aucune atteinte à la gaieté du Sage, n'eussent-ils pas été dignes d'un Stoïcien?

Se. Cela est sans difficulté.

Sc. Et j'ai fait je ne sai combien d'Ouvrages qui prouvent que malgré la pauvreté, malgré les maladies, j'avois cette gaieté; cela ne vaut-il pas mieux? Vos Traités de Morale ne sont que des spéculations sur la sagesse; mais mes vers en étoient une pratique continuelle.

Se. Je suis certain que votre prétendue sagesse n'étoit pas un effet de votre raison, mais de votre tempérament.

Sc. Et c'est-là la meilleure espéce de sagesse qui soit au monde.

Se. Bon! Ce sont de plaisans Sages, que ceux qui le sont par tempérament. S'ils ne sont pas fous, doit-on

leur en tenir compte ? Le bonheur d'être vertueux peut quelquefois venir de la Nature ; mais le mérite de l'être ne peut jamais venir que de la raiſon.

Sc. On ne fait ordinairement guére de cas de ce que vous appellés un mérite ; car ſi un homme a quelque vertu, & qu'on puiſſe démêler qu'elle ne lui ſoit pas naturelle, on ne la compte preſque pour rien. Il ſembleroit pourtant que parce qu'elle eſt acquiſe à force de ſoins, elle en devroit être plus eſtimée ; n'importe, c'eſt un pur effet de la raiſon, on ne s'y fie pas.

Se. On doit encore moins ſe fier à l'inégalité du tempérament de vos Sages. Ils ne ſont Sages que ſelon qu'il plaît à leur ſang. Il faudroit ſavoir comment les parties intérieures de leur corps ſont diſpoſées, pour ſavoir juſqu'où ira leur vertu. Ne vaut-il pas mieux incomparablement ne ſe laiſſer conduire qu'à la raiſon, & ſe rendre ſi indépendant de la Nature, qu'on ſoit en état de n'en craindre plus de ſurpriſe ?

Sc. Ce ſeroit le meilleur, ſi cela étoit poſſible ; mais par malheur la Nature garde toujours ſes droits ; elle a ſes

premiers mouvemens qu'on ne lui peut jamais ôter; ils ont ſouvent bien fait du chemin avant que la raiſon en ſoit avertie; & quand elle s'eſt miſe enfin en devoir d'agir, elle trouve déja bien du déſordre: encore eſt-ce une grande queſtion que de ſavoir ſi elle pourra le réparer. En vérité, je ne m'étonne pas ſi l'on voit tant de gens qui ne ſe fient pas tout-à-fait à la raiſon.

SE. Il n'appartient pourtant qu'à elle de gouverner les hommes, & de régler tout dans l'Univers.

SC. Cependant elle n'eſt guére en état de faire valoir ſon autorité. J'ai oui dire que quelque cent ans après votre mort, un Philoſophe Platonicien demanda à l'Empereur qui régnoit alors, une petite Ville de Calabre toute ruinée, pour la rebâtir, la policer ſelon les Loix de la République de Platon, & l'appeller Platonopolis; mais l'Empereur la refuſa au Philoſophe, & ne ſe fia pas aſſés à la raiſon du divin Platon, pour lui donner le Gouvernement d'une Bicoque. Jugés par-là combien la raiſon a perdu de ſon crédit. Si elle étoit eſtimable le moins du monde, il n'y auroit que les hommes qui

la

la puſſent eſtimer, & les hommes ne l'eſtiment pas.

DIALOGUE II.

ARTEMISE, RAIMOND LULLE.

ARTEMISE.

CEla m'eſt tout-à-fait nouveau. Vous dites qu'il y a un ſecret pour changer les métaux en or, & que ce ſecret s'appelle la Pierre Philoſophale, ou le grand Œuvre.

R. LULLE. Oui, & je l'ai cherché long-temps.

AR. L'avés-vous trouvé?

R. LUL. Non; mais tout le monde l'a cru, & on le croit encore. La vérité eſt que ce ſecret-là n'eſt qu'une chimere.

AR. Pourquoi donc le cherchiés-vous?

R. LUL. Je n'en ai été déſabuſé qu'ici bas.

AR. C'eſt, ce me ſemble, avoir attendu un peu tard.

R. LUL. Je vois bien que vous avés envie de me railler. Nous nous reſſemblons pourtant plus que vous ne croyés.

AR. Moi, je vous reſſemblerois ? Moi qui fus un modèle de fidélité conjugale, qui bus les cendres de mon mari, qui lui éleva un ſuperbe monument admiré de tout l'Univers, comment pourrois-je reſſembler à un homme qui a paſſé ſa vie à chercher le ſecret de changer les métaux en or ?

R. LUL. Oui, oui, je ſai bien ce que je dis. Après toutes les belles choſes dont vous venés de vous vanter, vous devintes folle d'un jeune homme qui ne vous aimoit pas. Vous lui ſacrifiâtes ce bâtiment magnifique dont vous euſſiés pu tirer tant de gloire, & les cendres de Mauſole que vous aviés avalées, ne furent pas un aſſés bon remede contre une nouvelle paſſion.

AR. Je ne vous croyois pas ſi bien inſtruit de mes affaires. Cet endroit de ma vie étoit aſſés inconnu, & je ne m'imaginois pas qu'il y eût bien des gens qui le ſuſſent.

R. LUL. Vous avouerés donc que nos destinées ont du rapport, en ce qu'on nous a fait à tous deux un honneur que nous ne méritions pas; à vous de croire que vous aviés toujours été fidelle aux manes de votre mari, & à moi de croire que j'étois venu à bout du grand Œuvre.

AR. Je l'avouerai très-volontiers. Le Public est fait pour être la dupe de beaucoup de choses; il faut profiter des dispositions où il est.

R. LUL. Mais n'y auroit-il plus rien qui nous fût commun à tous deux?

AR. Jusqu'à présent je me trouve fort bien de vous ressembler. Dites.

R. LUL. N'avons-nous point tous deux cherché une chose qui ne se peut trouver; vous le secret d'être fidelle à votre mari, & moi celui de changer les métaux en or? Je crois qu'il en est de la fidélité conjugale comme du grand Œuvre.

AR. Il y a des gens qui ont si mauvaise opinion des femmes, qu'ils diront peut-être que le grand Œuvre n'est pas assés impossible pour entrer dans cette comparaison.

R. LUL. Oh! je vous le garantis auſſi impoſſible qu'il faut.

AR. Mais d'où vient qu'on le cherche, & que vous-même qui paroiſſés avoir été homme de bon ſens, vous avés donné dans cette rêverie ?

R. LUL. Il eſt vrai qu'on ne peut trouver la Pierre Philoſophale, mais il eſt bon qu'on la cherche. En la cherchant on trouve de fort beaux ſecrets qu'on ne cherchoit pas.

AR. Ne vaudroit-il pas mieux chercher ces ſecrets qu'on peut trouver, que de ſonger à ceux qu'on ne trouvera jamais ?

R. LUL. Toutes les ſciences ont leur chimere, après laquelle elles courent ſans la pouvoir attraper ; mais elles attrapent en chemin d'autres connoiſſances fort utiles. Si la Chimie a ſa Pierre Philoſophale, la Géométrie ſa Quadrature du Cercle, l'Aſtronomie ſes Longitudes, les Mécaniques leur mouvement perpétuel ; il eſt impoſſible de trouver tout cela, mais fort utile de le chercher. Je vous parle une Langue que vous n'entendés peut-être pas bien, mais vous entendrés bien du moins que

la Morale a aussi sa chimere ; c'est le désintéressement, la parfaite amitié. On n'y parviendra jamais, mais il est bon que l'on prétende y parvenir. Du moins en le prétendant, on parvient à beaucoup d'autres vertus, ou à des actions dignes de louange & d'estime.

AR. Encore une fois, je serois d'avis qu'on laissât là toutes les chimeres, & qu'on ne s'attachât qu'à la recherche de ce qui est réel.

R. LUL. Pourrés-vous le croire? Il faut qu'en toutes choses les hommes se proposent un point de perfection au de-là même de leur portée. Ils ne se mettroient jamais en chemin, s'ils croyoient n'arriver qu'où ils arriveront effectivement; il faut qu'ils ayent devant les yeux un terme imaginaire qui les anime. Qui m'eût dit que la Chimie n'eût pas dû m'apprendre à faire de l'or, je l'eusse négligée. Qui vous eût dit que l'extrême fidélité dont vous vous piquiés à l'égard de votre mari, n'étoit point naturelle, vous n'eussiés pas pris la peine d'honorer la mémoire de Mausole par un tombeau magnifique. On perdroit courage, si on n'étoit pas soutenu par des idées fausses,

Ar. Il n'eſt donc pas inutile que les hommes ſoient trompés ?

R. Lul. Comment inutile ? Si par malheur la vérité ſe montroit telle qu'elle eſt, tout ſeroit perdu ; mais il paroît bien quelle ſait de qu'elle importance il eſt qu'elle ſe tienne toujours aſſés bien cachée.

DIALOGUE III.

APICIUS, GALILÉE.

Apicius.

Ah ! que je ſuis fâché de n'être pas né dans votre Siécle !

Galilée. Il me ſemble que de l'humeur dont vous étiés, vous deviés vous accommoder aſſés bien du Siécle où vous vécûtes. Vous ne vouliés que manger délicieuſement, & vous vous trouvâtes au monde & dans Rome, juſtement lorſque Rome étoit maîtreſſe paiſible de l'Univers, qu'on y voyoit arriver de tous côtés les oiſeaux & les poiſſons les plus rares, & qu'enfin toute

la terre sembloit n'avoir été subjuguée par les Romains que pour contribuer à leur bonne chere.

Api. Mais mon Siécle étoit ignorant, & s'il y eût eu un homme comme vous, j'eusse été le chercher au bout du monde. Les voyages ne me coûtoient rien. Savés-vous celui que je fis pour une certaine sorte de poisson dont je mangeois à Minturne dans la Campanie? On me dit que ce poisson-là étoit bien plus gros en Afrique; aussi-tôt j'équipe un vaisseau, & fais voile en Afrique. La navigation fut difficile & dangereuse. Quand nous approchâmes des côtes d'Afrique, je ne sai combien de Barques de Pêcheurs vinrent au-devant de moi, car ils étoient déja avertis de mon voyage, & m'apporterent de ces poissons qui en étoient le sujet. Je ne les trouvai pas plus gros que ceux de Minturne; & dans le même moment, sans être touché de la curiosité de voir un Pays que je n'avois jamais vu, sans avoir égard aux prieres de l'Equipage qui vouloit se rafraîchir à terre, j'ordonnai aux Pilotes que l'on retournât en Italie. Vous pouvés croire que j'eusse essuyé bien plus volontiers cette fatigue-là pour vous.

GA. Je ne puis deviner quel eût été votre dessein. J'étois un pauvre Savant accoutumé à une vie frugale, toujours attaché aux Etoiles, & fort peu habile en ragoûts.

API. Mais vous avés inventé les Lunettes de longue vue; après vous on a fait pour les oreilles ce que vous aviés fait pour les yeux, & j'entens dire qu'on a inventé des Trompettes qui redoublent & grossissent la voix. Enfin vous avés perfectionné & vous avés appris aux autres à perfectionner les sens. Je vous eusse prié de travailler pour le sens du goût, & d'imaginer quelque instrument qui augmentât le plaisir de manger.

GA. Fort bien, comme si le goût n'avoit pas naturellement toute sa perfection.

API. Pourquoi l'a-t-il plutôt que la vue?

GA. La vue est aussi très-parfaite. Les hommes ont de fort bons yeux.

API. Et qui sont donc les mauvais yeux auxquels vos Lunettes peuvent servir?

GA. Ce sont les yeux des Philosophes. Ces gens-là, à qui il importe de savoir

ſi le Soleil a des taches, ſi les Planetes tournent ſur leur centre, ſi la Voie de Lait eſt compoſée de petites Etoiles, n'ont pas les yeux aſſés bons pour découvrir ces objets auſſi clairement & auſſi diſtinctement qu'il faudroit; mais les autres hommes, à qui tout cela eſt indifférent, ont la vue admirable. Si vous ne voulés que jouir des choſes, rien ne vous manque pour en jouir, mais tout vous manque pour les connoître. Les hommes n'ont beſoin de rien, & les Philoſophes ont beſoin de tout. L'art n'a point de nouveaux inſtrumens à donner aux uns, & jamais il n'en donnera aſſés aux autres.

API. Je conſens que l'art ne donne pas au commun des hommes de nouveaux inſtrumens pour mieux manger, mais je voudrois qu'il en donnât aux Philoſophes, comme il leur donne des Lunettes pour mieux voir, & alors je les tiendrois bien payés des ſoins que la Philoſophie leur coûte; car enfin à quoi ſert-elle, ſi elle ne fait des découvertes? & qu'a-t-on affaire des découvertes, ſi ce n'eſt ſur les plaiſirs?

GA. Il y a long-temps que l'on a fait cette plainte.

Api. Mais puiſque la raiſon fait quelquefois des acquiſitions nouvelles, pourquoi les ſens n'en feroient-ils pas auſſi ? Il ſeroit bien plus important qu'ils en fiſſent.

Ga. Ils en vaudroient beaucoup moins. Ils ſont ſi parfaits, qu'ils ont trouvé d'abord tous les plaiſirs qui les pouvoient flatter. Si la raiſon trouve de nouvelles connoiſſances, il faut l'en plaindre ; c'eſt qu'elle étoit naturellement très-imparfaite.

Api. Et les Rois de Perſe qui propoſoient de grandes récompenſes à ceux qui inventeroient de nouveaux plaiſirs, étoient-ils fous ?

Ga. Oui. Je ſuis aſſuré qu'ils ne ſe ſont pas ruinés à ces ſortes de récompenſes. Inventer de nouveaux plaiſirs, il eût fallu auparavant faire naître dans les hommes de nouveaux beſoins.

Api. Quoi, chaque plaiſir ſeroit fondé ſur un beſoin ? J'aimerois autant abandonner l'un pour l'autre. La Nature ne nous auroit donc rien donné gratuitement ?

Ga. Ce n'eſt pas ma faute. Mais vous qui condamnés mon avis, vous avés plus d'intérêt qu'un autre qu'il ſoit vrai.

S'il ſe trouvoit des plaiſirs nouveaux, vous conſoleriés-vous jamais de n'avoir pas été réſervé pour vivre dans les derniers temps où vous euſſiés profité des découvertes de tous les Siécles? Pour les connoiſſances nouvelles, je ſai que vous ne les envierés pas à ceux qui les auront.

Api. J'entre dans votre ſentiment, il favoriſe mes inclinations plus que je ne croyois. Je vois que ce n'eſt pas un grand avantage que les connoiſſances, puiſqu'elles ſont abandonnées à ceux qui veulent s'en ſaiſir, & que la Nature n'a pas pris la peine d'égaler ſur cela les hommes de tous les Siécles; mais les plaiſirs ſont de plus grand prix. Il y auroit eu trop d'injuſtice à ſouffrir qu'un Siécle en pût avoir plus qu'un autre, & par cette raiſon le partage en a été égal.



DIALOGUE IV.

PLATON, MARGUERITE D'ECOSSE.

M. D'ECOSSE.

VEnés à mon ſecours, divin Platon, venés prendre mon parti, je vous en conjure.

PLATON. De quoi s'agit-il ?

M. D'E. Il s'agit d'un baiſer que je donnai avec aſſés d'ardeur à un ſavant homme * fort laid. J'ai beau dire encore à préſent pour ma juſtification ce que je dis alors, que j'avois voulu baiſer cette bouche d'où étoient ſorties tant de belles paroles ; il y a là je ne ſai combien d'Ombres qui ſe moquent de moi, & qui me ſoutiennent que de telles faveurs ne ſont que pour les bouches qui ſont belles, & non pour celles qui parlent bien, & que la ſcience ne doit point être payée en même monnoie que la

* Alain Chartier.

beauté. Venés apprendre à ces Ombres, que ce qui eſt véritablement digne de cauſer des paſſions échappe à la vue, & qu'on peut être charmé du beau, même au travers de l'enveloppe d'un corps très-laid dont il ſera revêtu.

PLA. Pourquoi voulés-vous que j'aille débiter ces choſes-là? Elles ne ſont pas vraies.

M. D'E. Vous les avés déja débitées mille & mille fois.

PLA. Oui, mais c'étoit pendant ma vie. J'étois Philoſophe, & je voulois parler d'amour; il n'eût pas été de la bienſéance de mon caractere que j'en euſſe parlé comme les Auteurs des Fables * Mileſiennes; je couvrois ces matieres-là d'un galimatias philoſophique, comme d'un nuage, qui empêchoit que les yeux de tout le monde ne les reconnuſſent pour ce qu'elles étoient,

M. D'E. Je ne crois pas que vous ſongiés à ce que vous me dites. Il faut bien que vous ayés parlé d'un autre amour que de l'amour ordinaire, quand vous avés décrit ſi pompeuſement ces voya-

* Romans de ce temps-là.

ges que les Ames aîlées font dans des chariots sur la derniere voûte des Cieux, où elles contemplent le beau dans son essence; leurs chutes malheureuses d'un lieu si élevé jusque sur la terre, par la faute d'un de leurs chevaux qui est très-mal aisé à mener; le froissement de leurs aîles; leur séjour dans les corps, ce qui leur arrive à la rencontre d'un beau visage qu'elles reconnoissent pour une copie de ce beau qu'elles ont vu dans le Ciel; leurs aîles qui se réchauffent, qui recommencent à pousser, & dont elles tâchent de se servir pour s'envoler vers ce qu'elles aiment; enfin cette crainte, cette horreur, cette épouvante dont elles sont frappées à la vue de la beauté qu'elles savent qui est divine, cette sainte fureur qui les transporte, & cette envie qu'elles sentent de faire des sacrifices à l'objet de leur amour, comme on en fait aux Dieux.

PLA. Je vous assure que tout cela bien entendu & fidélement traduit, veut seulement dire que les belles personnes sont propres à inspirer bien des transports.

M. D'E. Mais, ſelon vous, on ne s'arrête point à la beauté corporelle, qui ne fait que rappeller le ſouvenir d'une beauté infiniment plus charmante. Seroit-il poſſible que tous ces mouvemens ſi vifs que vous aviés dépeints, ne fuſſent cauſés que par de grands yeux, une petite bouche, & un teint frais ? Ah ! donnés-leur pour objet la beauté de l'ame, ſi vous voulés les juſtifier, & vous juſtifier vous-même de les avoir dépeints.

PLA. Voulés-vous que je vous diſe la vérité ? La beauté de l'eſprit donne de l'admiration, celle de l'ame donne de l'eſtime, & celle du corps de l'amour. L'eſtime & l'admiration ſont aſſés tranquilles ; il n'y a que l'amour qui ſoit impétueux.

M. D'E. Vous êtes devenu libertin depuis votre mort ; car non-ſeulement pendant votre vie vous parliés un autre langage ſur l'amour, mais vous mettiés en pratique les idées ſublimes que vous en aviés conçues. N'avés-vous pas été amoureux d'Arquéanaſſe de Colophon, lorſqu'elle étoit vieille ? Ne fites-vous pas ces Vers pour elle ?

L'aimable Arquéanaſſe a mérité ma foi.
Elle a des rides ; mais je voi
Une Troupe d'Amours ſe jouer dans ſes rides.
Vous qui pûtes la voir avant que ſes appas
Euſſent du cours des ans reçu ces petits vuides ,
Ah! que ne ſouffrîtes-vous pas?

Aſſurément cette Troupe d'Amours qui ſe jouoient dans les rides d'Arquéanaſſe, c'étoient les agrémens de ſon eſprit que l'âge avoit perfectionné. Vous plaigniés ceux qui l'avoient vue jeune, parce que ſa beauté avoit fait des impreſſions trop ſenſibles ſur eux, & vous aimiés en elle le mérite qui ne pouvoit être détruit par les années.

PLA. Je vous ſuis trop obligé de ce que vous voulés bien interpréter ſi favorablement une petite Satire que je fis contre Arquéanaſſe, qui croyoit me donner de l'amour à l'âge qu'elle avoit. Mes paſſions n'étoient point ſi métaphyſiques que vous penſés, & je puis vous le prouver par d'autres vers que j'ai

j'ai faits. Si j'étois encore vivant, je ferois la même cérémonie que je fais faire à mon Socrate, lorſqu'il va parler d'amour ; je me couvrirois le viſage, & vous ne m'entendriés qu'au travers d'un voile: mais ici ces façons-là ne ſont pas néceſſaires. Voici mes vers.

Lorſqu'Agathis par un baiſer de flame
Conſent à me payer des maux que j'ai ſentis,
Sur mes lévres ſoudain je ſens venir mon ame
Qui veut paſſer ſur celles d'Agathis.

M. D'E. Eſt-ce Platon que j'entens ?

PLA. Lui-même.

M. D'E. Quoi, Platon avec ſes épaules quarrées, ſa figure ſérieuſe, & toute la Philoſophie qu'il avoit dans la tête, Platon a connu cette eſpéce de baiſer ?

PLA. Oui.

M. D'E. Mais ſongés-vous bien que le baiſer que je donnai à mon Savant, fut tout-à-fait philoſophique ; & que celui que vous donnâtes à votre Maî-

treſſe, ne le fut point du tout; que je fis votre perſonnage, & que vous fites le mien?

Pla. J'en tombe d'accord; les Philoſophes ſont galans, tandis que ceux qui ſeroient nés pour être galans, s'amuſent à être Philoſophes. Nous laiſſons courir après les chimeres de la Philoſophie les gens qui ne les connoiſſent pas, & nous nous rabattons ſur ce qu'il y a de réel.

M. d'E. Je vois que je m'étois très-mal adreſſée à l'Amant d'Agathis, pour la défenſe de mon baiſer. Si j'avois eu de l'amour pour ce Savant ſi laid, je trouverois encore bien moins mon compte avec vous. Cependant l'eſprit peut cauſer des paſſions par lui-même, & bien en prend aux femmes. Elles ſe ſauvent de ce côté-là, ſi elles ne ſont pas belles.

Pla. Je ne ſai ſi l'eſprit cauſe des paſſions; mais je ſai bien qu'il met le corps en état d'en faire naître ſans le ſecours de la beauté, & lui donne l'agrément qui lui manquoit. Et ce qui en eſt une preuve, c'eſt qu'il faut que le corps ſoit de la partie, & fourniſſe toujours quelque choſe du ſien, c'eſt-à-dire,

tout au moins de la jeunesse; car s'il ne s'aide point du tout, l'esprit lui est absolument inutile.

M. D'E. Toujours de la matiere dans l'amour!

PLA. Telle est sa nature. Donnés-lui, si vous voulés, l'esprit seul pour objet, vous n'y gagnerés rien; vous serés étonnée qu'il rentrera aussi-tôt dans la matiere. Si vous n'aimiés que l'esprit de votre Savant, pourquoi le baisâtes-vous? C'est que le corps est destiné à recueillir le profit des passions que l'esprit même auroit inspirées.

DIALOGUE V.

STRATON, RAPHAEL D'URBIN.

STRATON.

JE ne m'attendois pas que le conseil que je donnai à mon Esclave, dût produire des effets si heureux. Il me valut là-haut la vie & la royauté tout ensem-

ble; & ici il m'attire l'admiration de tous les Sages.

RAPHAEL D'UR. Et quel eſt ce conſeil ?

STRA. J'étois à Tyr. Tous les Eſclaves de cette Ville ſe révolterent, & égorgerent leurs Maîtres; mais un Eſclave que j'avois, eut aſſés d'humanité pour épargner ma vie, & pour me dérober à la fureur de tous les autres. Ils convinrent de choiſir pour Roi celui d'entr'eux qui à un certain jour appercevroit le premier le lever du Soleil. Ils s'aſſemblerent dans une campagne. Toute cette multitude avoit les yeux attachés ſur la partie orientale du ciel, d'où le Soleil devoit ſortir; mon Eſclave ſeul, que j'avois inſtruit de ce qu'il avoit à faire, regardoit vers l'Occident. Vous ne doutés pas que les autres ne le traitaſſent de fou. Cependant en leur tournant le dos, il vit les premiers rayons du Soleil qui paroiſſoient ſur le haut d'une Tour fort élevée, & ſes compagnons en étoient encore à chercher vers l'Orient le corps même du Soleil. On admira la ſubtilité d'eſprit qu'il avoit eu; mais il avoua qu'il me la devoit, & que je vivois

encore, & auſſi-tôt je fus élu Roi, comme un homme divin.

R. D'UR. Je vois bien que le conſeil que vous donnâtes à votre Eſclave, vous fut fort utile, mais je ne vois pas ce qu'il avoit d'admirable.

STRA. Ah! tous les Philoſophes qui ſont ici, vous répondront pour moi, que j'appris à mon Eſclave ce que tous les Sages doivent pratiquer; que pour trouver la vérité, il faut tourner le dos à la multitude, & que les opinions communes ſont la régle des opinions ſaines, pourvu qu'on les prenne à contre-ſens.

R. D'UR. Ces Philoſophes-là parlent bien en Philoſophes. C'eſt leur métier de médire des opinions communes & des préjugés; cependant il n'y a rien ni de plus commode, ni de plus utile.

STRA. A la maniere dont vous en parlés, on devine bien que vous ne vous êtes pas mal trouvé de les ſuivre.

R. D'UR. Je vous aſſure que ſi je me déclare pour les préjugés, c'eſt ſans intérêt; car au contraire ils me donnerent dans le monde un aſſés grand ridicule. On travailloit à Rome dans les ruines pour en retirer des Statues, &

comme j'étois bon Sculpteur & bon Peintre, on m'avoit choisi pour juger si elles étoient antiques. Michel-Ange, qui étoit mon concurrent, fit secretement une Statue de Bacchus parfaitement belle. Il lui rompit un doigt après l'avoir faite, & l'enfouit dans un lieu où il savoit qu'on devoit creuser. Dès qu'on l'eut trouvée, je déclarai qu'elle étoit antique. Michel-Ange soutint que c'étoit une figure moderne. Je me fondois principalement sur la beauté de la Statue, qui dans les principes de l'Art méritoit de venir d'une main Grecque; & à force d'être contredit, je poussai le Bacchus jusqu'au temps de Policlete ou de Phidias. A la fin Michel-Ange montra le doigt rompu, ce qui étoit un raisonnement sans réplique. On se moqua de ma préoccupation; mais sans cette préoccupation qu'eussai-je fait? J'étois Juge, & cette qualité-là veut qu'on décide.

STRA. Vous eussiés décidé selon la raison.

R. D'UR. Et la raison décide-t-elle? Je n'eusse jamais su en la consultant, si la Statue étoit antique ou non: j'eusse seulement su qu'elle étoit très-belle;

mais le préjugé vient au ſecours, qui me dit qu'une belle Statue doit être antique, voilà une déciſion, & je juge.

STRA. Il ſe pourroit bien faire que la raiſon ne fourniroit pas des principes inconteſtables ſur des matieres auſſi peu importantes que celle-là ; mais ſur tout ce qui regarde la conduite des hommes, elle a des déciſions très-ſûres ; le malheur eſt qu'on ne la conſulte pas.

R. D'UR. Conſultons-la ſur quelque point, pour voir ce qu'elle établira. Demandons-lui s'il faut qu'on pleure ou qu'on rie à la mort de ſes amis & de ſes parens. D'un côté, vous dira-t-elle, ils ſont perdus pour vous ; pleurés. D'un autre côté, ils ſont délivrés des miſeres de la vie ; riés. Voilà des réponſes de la raiſon ; mais la coutume du Pays nous détermine. Nous pleurons, ſi elle nous l'ordonne, & nous pleurons ſi bien, que nous ne concevons pas qu'on puiſſe rire ſur ce ſujet-là : ou nous en rions, & nous en rions ſi bien, que nous ne concevons pas qu'on puiſſe pleurer.

STRA. La raiſon n'eſt pas toujours ſi

irréſolue. Elle laiſſe à faire au préjugé ce qui ne mérite pas qu'elle faſſe elle-même ; mais ſur combien de choſes très-conſidérables a-t-elle des idées nettes, d'où elle tire des conſéquences qui ne le ſont pas moins ?

R. d'Ur. Je ſuis fort trompé ſi elles ne ſont en petit nombre, ces idées nettes.

Stra. Il n'importe, on ne doit ajouter qu'à elles une foi entiere.

R. d'Ur. Cela ne ſe peut, parce que la raiſon nous propoſe un trop petit nombre de maximes certaines, & que notre eſprit eſt fait pour en croire davantage. Ainſi le ſurplus de ſon inclination à croire va au profit des préjugés, & les fauſſes opinions achevent de la remplir.

Stra. Eh quel beſoin de ſe jetter dans l'erreur ? Ne peut-on pas dans les choſes douteuſes ſuſpendre ſon jugement ? La raiſon s'arrête quand elle ne ſait quel chemin prendre.

R. d'Ur. Vous dites vrai, elle n'a point alors d'autre ſecret pour ne point s'écarter, que de ne pas faire un ſeul pas : mais cette ſituation eſt un état violent pour l'eſprit humain ; il eſt en

mouvement

mouvement, il faut qu'il aille. Tout le monde ne ſait pas douter, on a beſoin de lumieres pour y parvenir, & de force pour s'en tenir là. D'ailleurs le doute eſt ſans action, & il faut de l'action parmi les hommes.

STRA. Auſſi doit-on conſerver les préjugés de la coutume pour agir comme un autre homme ; mais on doit ſe défaire des préjugés de l'eſprit pour penſer en homme ſage.

R. D'UR. Il vaut mieux les conſerver tous. Vous ignorés apparemment les deux réponſes de ce vieillard Samnite, à qui ceux de ſa Nation envoyerent demander ce qu'ils avoient à faire, quand ils eurent enfermé dans le Pas des Fourches Caudines toute l'armée des Romains leurs ennemis mortels, & qu'ils furent en pouvoir d'ordonner ſouverainement de leur deſtinée. Le vieillard répondit que l'on paſſât au fil de l'épée tous les Romains. Son avis parut trop dur & trop cruel, & les Samnites renvoyerent vers lui pour lui en repréſenter les inconvéniens. Il répondit que l'on donnât la vie à tous les Romains, ſans conditions. On ne ſuivit ni l'un ni l'autre conſeil, & on s'en trouva mal.

Il en va de même des préjugés; il faut les conſerver tous, ou les exterminer tous abſolument. Autrement ceux dont vous vous êtes défait, vous font entrer en défiance de toutes les opinions qui vous reſtent. Le malheur d'être trompé ſur bien des choſes, n'eſt pas récompenſé par le plaiſir de l'être ſans le ſavoir; & vous n'avés ni les lumieres de la vérité, ni l'agrément de l'erreur.

STRA. S'il n'y a pas de moyen d'éviter l'alternative que vous propoſés, on ne doit pas balancer à prendre ſon parti. Il faut ſe défaire de tous ſes préjugés.

R. D'UR. Mais la raiſon chaſſera de notre eſprit toutes ſes anciennes opinions, & n'en mettra pas d'autres en la place. Elle y cauſera une eſpéce de vuide. Et qui peut le ſoutenir? Non, non, avec auſſi peu de raiſon qu'en ont les hommes, il leur faut autant de préjugés qu'ils ont accoutumé d'en avoir. Les préjugés ſont le ſupplément de la raiſon. Tout ce qui manque d'un côté, on le trouve de l'autre.

DIALOGUE VI.

LUCRECE, BARBE PLOMBERGE.

B. PLOMBERGE.

VOus ne voulés pas me croire ; cependant il n'y a rien de plus vrai. L'Empereur Charles V. eut avec la Princeſſe que je vous ai nommée, une intrigue à laquelle je ſervis de prétexte ; mais la choſe alla plus loin. La Princeſſe me pria de vouloir bien auſſi être la mere d'un petit Prince qui vint au jour, & j'y conſentis pour lui faire plaiſir. Vous voilà bien étonnée ! N'avés-vous pas oui dire que quelque mérite qu'ait une perſonne, il faut qu'elle ſe mette encore au-deſſus de ce mérite par le peu d'eſtime qu'elle en doit faire ; que les gens d'eſprit, par exemple, doivent être en cette maniere au-deſſus de leur eſprit même ? Pour moi j'étois au-deſſus de ma vertu, j'en avois plus que je ne me ſouciois d'en avoir.

LUCRECE. Bon! vous badinés, on ne peut jamais en avoir trop.

B. PLOM. Sérieuſement, qui voudroit me renvoyer au monde, à condition que je ſerois une perſonne accomplie, je ne crois pas que j'acceptaſſe le parti; je ſai qu'étant ſi parfaite, je donnerois du chagrin à trop de gens; je demanderois toujours à avoir quelque défaut ou quelque foibleſſe pour la conſolation de ceux avec qui j'aurois à vivre.

LU. C'eſt-à-dire, qu'en faveur des femmes qui n'avoient pas tant de vertu, vous aviés un peu adouci la vôtre.

B. PLOM. J'en avois adouci les apparences, de peur qu'elles ne me regardaſſent comme leur accuſatrice auprès du Public, ſi elles m'euſſent crue beaucoup plus ſévere qu'elles.

LU. Elles vous étoient en verité fort obligées, & ſur-tout la Princeſſe, qui étoit aſſés heureuſe d'avoir trouvé une mere pour ſes enfans. Et ne vous en donna-t-elle qu'un?

B. PLOM. Non.

LU. Je m'en étonne; elle devoit profiter davantage de la commodité qu'elle avoit; car vous ne vous embar-

raſſiés point du tout de la réputation.

B. PLOM. Je vais vous ſurprendre. Sachés que l'indifférence que j'ai eue pour la réputation m'a réuſſi. La vérité s'eſt fait connoître malgré tous mes ſoins, & on a démêlé à la fin que le Prince qui paſſoit pour mon fils, ne l'étoit point; on m'a rendu plus de juſtice que je n'en demandois; & il me ſemble qu'on m'ait voulu récompenſer par là de ce que je n'avois point fait parade de ma vertu, & de ce que j'avois généreuſement diſpenſé le Public de l'eſtime qu'il me devoit.

LU. Voilà une belle eſpéce de généroſité! Il ne faut point là-deſſus faire de grace au Public.

B. PLOM. Vous le croyés? Il eſt bien bizarre; il tâche quelquefois à ſe révolter contre ceux qui prétendent lui impoſer d'une maniere trop impérieuſe la néceſſité de les eſtimer. Vous devriés ſavoir cela mieux que perſonne. Il y a eu des gens qui ont été en quelque ſorte bleſſés de votre trop d'ardeur pour la gloire; ils ont fait ce qu'ils ont pu pour ne vous pas tenir autant de compte de votre mort qu'elle le méritoit.

LU. Et quel moyen ont-ils trouvé d'attaquer une action si héroïque ?

B. PLOM. Que sai-je ? Ils ont dit que vous vous étiés tuée un peu tard ; que votre mort en eût valu mille fois davantage, si vous n'eussiés pas attendu les derniers efforts de Tarquin ; mais qu'apparemment vous n'aviés pas voulu vous tuer à la légere, & sans bien savoir pourquoi. Enfin il paroît qu'on ne vous a rendu justice qu'à regret, & à moi on me l'a rendue avec plaisir. Peut-être a-ce été parce que vous couriés trop après la gloire, & que moi je la laissois venir, sans souhaiter même qu'elle vînt.

LU. Ajoutés que vous faisiés tout ce qui vous étoit possible pour l'empêcher de venir.

B. PLOM. Mais n'est-ce rien que d'être modeste ? Je l'étois assés pour vouloir bien que ma vertu fût inconnûe. Vous, au contraire, vous mîtes toute la vôtre en étalage & en pompe. Vous ne voulûtes même vous tuer que dans une assemblée de parens. La vertu n'est-elle pas contente du témoignage qu'elle se rend à elle-même ? N'est-il pas d'une grande ame de mépriser cette chimere de gloire ?

LU. Il s'en faut bien garder. Ce seroit une sagesse trop dangereuse. Cette chimere-là est ce qu'il y a de plus puissant au monde. Elle est l'ame de tout, on la préfére à tout; & voyés comme elle peuple les Champs Elisées: la gloire nous amene ici plus de gens que la fiévre. Je suis du nombre de ceux qu'elle y a amenés; j'en puis parler.

B. PLOM. Vous êtes donc bien prise pour dupe, aussi-bien qu'eux, vous qui êtes morte de cette maladie-là? Car du moment qu'on est ici-bas, toute la gloire imaginable ne fait aucun bien.

LU. C'est là un des secrets du lieu où nous sommes; il ne faut pas que les Vivans le sachent.

B. PLOM. Quel mal y auroit-il qu'ils se défissent d'une idée qui les trompe?

LU. On ne feroit plus d'actions héroïques.

B. PLOM. Pourquoi? On les feroit par la vue de son devoir. C'est une vue bien plus noble. Elle n'est fondée que sur la raison,

LU. Et c'est justement ce qui la rend trop foible. La gloire n'est fondée que sur l'imagination, & elle est bien plus forte. La raison elle-même n'approuve-

roit pas que les hommes ne ſe conduiſiſſent que par elle ; elle ſait trop que le ſecours de l'imagination lui eſt néceſſaire. Lorſque Curtius étoit ſur le point de ſe ſacrifier pour ſa Patrie, & de ſauter tout armé & à cheval dans ce goufre qui s'étoit ouvert au milieu de Rome ; ſi on lui eût dit : *Il eſt de votre devoir de vous jetter dans cet abyme ; mais ſoyés ſûr que perſonne ne parlera jamais de votre action :* de bonne foi je crains bien que Curtius n'eût fait retourner ſon cheval en arriere. Pour moi je ne répons point que je me fuſſe tuée, ſi je n'euſſe enviſagé que mon devoir. Pourquoi me tuer ? J'euſſe cru que mon devoir n'étoit point bleſſé par la violence qu'on m'avoit faite ; tout au plus j'euſſe cru le ſatisfaire par des larmes : mais pour ſe faire un nom, il falloit ſe percer le ſein, & je me le perçai.

B. Plom. Vous dirai-je ce que j'en penſe ? J'aimerois autant qu'on ne fît point de grandes actions, que de les faire par un principe auſſi faux que celui de la gloire.

Lu. Vous allés un peu trop vîte. Au fond tous les devoirs ſe trouvent remplis, quoiqu'on ne les rempliſſe pas par

la vue du devoir ; toutes les grandes actions qui doivent être faites par les hommes, se trouvent faites : enfin l'ordre que la Nature a voulu établir dans l'Univers, va toujours son train ; ce qu'il y a à dire, c'est que ce que la Nature n'auroit pas obtenu de notre raison, elle l'obtient de notre folie.



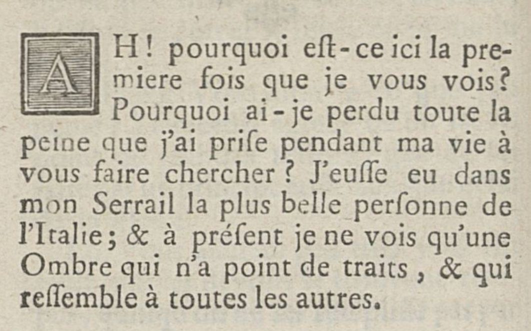


DIALOGUES
DES
MORTS MODERNES.

DIALOGUE I.

SOLIMAN, JULIETTE DE GONZAGUE.

SOLIMAN.



AH! pourquoi eſt-ce ici la premiere fois que je vous vois? Pourquoi ai-je perdu toute la peine que j'ai priſe pendant ma vie à vous faire chercher? J'euſſe eu dans mon Serrail la plus belle perſonne de l'Italie; & à préſent je ne vois qu'une Ombre qui n'a point de traits, & qui reſſemble à toutes les autres.

J. DE GONZAGUE. Je ne puis trop vous remercier de l'amour que vous eûtes pour moi, ſur la réputation que j'avois d'être belle. Cela même redoubla beaucoup cette réputation, & je vous dois les plus agréables momens que j'aye paſſés. Sur-tout je me ſouviendrai toujours avec plaiſir de la nuit où le Pirate Barberouſſe, à qui vous aviés donné ordre de m'enlever, penſa me ſurprendre dans Cayette, & m'obligea de ſortir de la Ville dans un déſordre & avec une précipitation extrême.

SO. Par quelle raiſon preniés-vous la fuite, ſi vous étiés bien aiſe qu'on vous cherchât de ma part?

J. DE GON. J'étois ravie qu'on me cherchât, & plus encore qu'on ne pût m'attraper. Rien ne me flattoit plus que de penſer que je manquois au bonheur de l'heureux Soliman, & qu'on me trouvoit à dire dans le Serrail, dans un lieu ſi rempli de belles perſonnes; mais je n'en voulois pas davantage. Le Serrail n'eſt agréable que pour celles qui y ſont ſouhaitées, & non pour celles qu'on y renferme.

SO. Je vois bien ce qui vous faiſoit peur; ce grand nombre de Rivales ne

vous eût point accommodée. Peut-être auſſi craigniés-vous que parmi tant de femmes aimables il n'y en eût beaucoup qui ne fiſſent que ſervir d'ornement au Serrail.

J. DE GON. Vous me donnés là de jolis ſentimens.

SO. Qu'eſt-ce que le Serrail avoit donc de ſi terrible ?

J. DE GON. J'y euſſe été bleſſée au dernier point de la vanité de vous autres Sultans, qui pour faire montre de votre grandeur, y enfermés je ne ſai combien de belles perſonnes, dont la plupart vous ſont inutiles, & ne laiſſent pas d'être perdues pour le reſte de la terre. D'ailleurs, croyés-vous que l'on s'accommode d'un Amant dont les déclarations d'amour ſont des ordres indiſpenſables, & qui ne ſoupire que ſur le ton d'une autorité abſolue ? Non, je n'étois pas propre pour le Serrail, il n'étoit pas beſoin que vous me fiſſiés chercher, je n'euſſe jamais fait votre bonheur.

SO. Comment en êtes-vous ſi ſûre ?

J. DE GON. C'eſt que je ſai que vous n'euſſiés pas fait le mien.

SO. Je n'entends pas bien la conſé-

quence. Qu'importe que j'euſſe fait votre bonheur ou non ?

J. DE GON. Quoi, vous concevés qu'on puiſſe être heureux en amour par une perſonne que l'on ne rend pas heureuſe ; qu'il y ait, pour ainſi dire, des plaiſirs ſolitaires qui n'ayent pas beſoin de ſe communiquer ; & qu'on en jouiſſe quand on ne les donne pas ? Ah ! ces ſentimens font horreur à des cœurs bien faits.

So. Je ſuis Turc, il me ſeroit pardonnable de n'avoir pas toute la délicateſſe poſſible. Cependant il me ſemble que je n'ai pas tant de tort. Ne venés-vous pas de condamner bien fortement la vanité ?

J. DE GON. Oui.

So. Et n'eſt-ce pas un mouvement de vanité, que de vouloir faire le bonheur des autres ? N'eſt-ce pas une fierté inſupportable, de ne conſentir que vous me rendiés heureux, qu'à condition que je vous rendrai heureuſe auſſi ? Un Sultan eſt plus modeſte, il reçoit du plaiſir de beaucoup de femmes très-aimables, à qui il ne ſe pique point d'en donner. Ne riés point de ce raiſonnement, il eſt plus ſolide qu'il ne vous paroît.

Songés-y, étudiés le cœur humain, & vous trouverés que cette délicatesse que vous estimés tant, n'est qu'une espéce de rétribution orgueilleuse; on ne veut rien devoir.

J. DE GON. Hé bien donc, je conviens que la vanité est nécessaire.

SO. Vous la blâmiés tant tout-à-l'heure?

J. DE GON. Oui, celle dont je parlois; mais j'approuve fort celle-ci. Avés-vous de la peine à concevoir que les bonnes qualités d'un homme tiennent à d'autres qui sont mauvaises, & qu'il seroit dangereux de le guérir de ses défauts?

SO. Mais on ne sait à quoi s'en tenir. Que faut-il donc penser de la vanité?

J. DE GON. A un certain point, c'est vice; un peu en-deçà, c'est vertu.



DIALOGUE II.

PARACELSE, MOLIERE.

MOLIERE.

N'Y eût-il que votre nom, je ſerois charmé de vous. Paracelſe ! On croiroit que vous ſeriés quelque Grec ou quelque Latin, & on ne s'aviſeroit jamais de penſer que Paracelſe étoit un Philoſophe Suiſſe.

PARACELSE. J'ai rendu ce nom auſſi illuſtre qu'il eſt beau. Mes Ouvrages ſont d'un grand ſecours à tous ceux qui veulent entrer dans les ſecrets de la Nature, & ſur-tout à ceux qui s'élevent juſqu'à la connoiſſance des Génies & des Habitans élémentaires.

MO. Je conçois aiſément que ce ſont là les vraies Sciences. Connoître les hommes que l'on voit tous les jours, ce n'eſt rien ; mais connoître les Génies que l'on ne voit point, c'eſt toute autre choſe.

PA. Sans doute. J'ai enſeigné fort

exactement quelle eſt leur nature, quels ſont leurs emplois, leurs inclinations, leurs différens ordres, quels pouvoirs ils ont dans l'Univers.

MO. Que vous étiés heureux d'avoir toutes ces lumieres! Car à plus forte raiſon vous ſaviés parfaitement tout ce qui regarde l'homme; & cependant beaucoup de perſonnes n'ont pu ſeulement aller juſque-là.

PA. Oh! il n'y a ſi petit Philoſophe qui n'y ſoit parvenu.

MO. Je le crois. Vous n'aviés donc plus rien qui vous embarraſſât ſur la nature de l'ame humaine, ſur ſes fonctions, ſur ſon union avec le corps?

PA. Franchement il ne ſe peut pas qu'il ne reſte toujours quelques difficultés ſur ces matieres; mais enfin on en ſait autant que la Philoſophie en peut apprendre.

MO. Et vous n'en ſaviés pas davantage?

PA. Non. N'eſt-ce pas bien aſſés?

MO. Aſſés? Ce n'eſt rien du tout. Et vous ſautiés ainſi par deſſus les hommes que vous ne connoiſſiés pas, pour aller aux Génies?

PA. Les Génies ont quelque choſe qui

qui pique bien plus la curiosité naturelle.

Mo. Oui; mais il n'est pardonnable de songer à eux, qu'après qu'on n'a plus rien à connoître dans les hommes. On diroit que l'esprit humain a tout épuisé, quand on voit qu'il se forme des objets de sciences qui n'ont peut-être aucune réalité, & dont il s'embarrasse à plaisir; cependant il est sûr que des objets très-réels lui donneroient, s'il vouloit, assés d'occupation.

Pa. L'esprit néglige naturellement les Sciences trop simples, & court après celles qui sont mistérieuses. Il n'y a que celles-là sur lesquelles il puisse exercer toute son activité.

Mo. Tant pis pour l'esprit; ce que vous dites est tout-à-fait à sa honte. La vérité se présente à lui; mais parce qu'elle est simple, il ne la reconnoît point, & il prend des misteres ridicules pour elle, seulement parce que ce sont des misteres. Je suis persuadé que si la plupart des gens voyoient l'ordre de l'Univers tel qu'il est, comme ils n'y remarqueroient ni vertus des nombres, ni propriétés des Planetes, ni

fatalités attachées à de certains temps ou à de certaines révolutions, ils ne pourroient pas s'empêcher de dire ſur cet ordre admirable : *Quoi, n'eſt-ce que cela ?*

PA. Vous traités de ridicules des miſteres où vous n'avés ſu pénétrer, & qui en effet ſont réſervés aux grands hommes.

MO. J'eſtime bien plus ceux qui ne comprennent point ces miſteres-là, que ceux qui les comprennent ; mais malheureuſement la Nature n'a pas fait tout le monde capable de n'y rien entendre.

PA. Mais vous qui décidés avec tant d'autorité, quel métier avés-vous donc fait pendant votre vie ?

MO. Un métier bien différent du vôtre. Vous avés étudié les vertus des Génies, & moi j'ai étudié les ſotiſes des hommes.

PA. Voilà une belle étude ! Ne ſait-on pas bien que les hommes ſont ſujets à faire aſſés de ſotiſes ?

MO. On le ſait en gros & confuſément ; mais il en faut venir aux détails, & alors on eſt ſurpris de l'étendue de cette ſcience.

PA. Et à la fin quel usage en faisiés-vous?

MO. J'assemblois dans un certain lieu le plus grand nombre de gens que je pouvois, & là je leur faisois voir qu'ils étoient tous des sots.

PA. Il falloit de terribles discours pour leur persuader une pareille vérité.

MO. Rien n'est plus facile. On leur prouve leurs sotises, sans employer de grands tours d'éloquence, ni des raisonnemens bien médités. Ce qu'ils font est si ridicule, qu'il ne faut qu'en faire autant devant eux, & vous les voyés aussi-tôt crever de rire.

PA. Je vous entends, vous étiés Comédien. Pour moi, je ne conçois pas le plaisir qu'on prend à la Comédie. On y va rire des moeurs qu'elle représente; & que ne rit-on des moeurs mêmes?

MO. Pour rire des choses du monde, il faut en quelque façon en être dehors, & la Comédie vous en tire. Elle vous donne tout en spectacle, comme si vous n'y aviés point de part.

PA. Mais on rentre aussi-tôt dans ce tout dont on s'étoit moqué, &

on recommence à en faire partie ?

Mo. N'en doutés pas. L'autre jour, en me divertiſſant, je fis ici une fable ſur ce ſujet. Un jeune oiſon voloit avec la mauvaiſe grace qu'ont tous ceux de ſon eſpéce quand ils volent, & pendant ce vol d'un moment qui ne l'élevoit qu'à un pied de terre, il inſultoit au reſte de la baſſe-cour. *Malheureux Animaux*, diſoit-il, *je vous vois au-deſſous de moi, & vous ne ſavez pas fendre ainſi les airs.* La moquerie fut courte, l'oiſon retomba dans le même temps.

Pa. A quoi donc ſervent les réflexions que la Comédie fait faire, puiſqu'elles reſſemblent au vol de cet oiſon, & qu'au même inſtant on retombe dans les ſotiſes communes ?

Mo. C'eſt beaucoup que de s'être moqué de ſoi ; la Nature nous y a donné une merveilleuſe facilité pour nous empêcher d'être la dupe de nous-mêmes. Combien de fois arrive-t-il que dans le temps qu'une partie de nous fait quelque choſe avec ardeur & avec empreſſement, une autre partie s'en moque ? Et s'il en étoit beſoin même, on trouveroit encore une troiſiéme partie qui ſe moqueroit des deux premieres en-

ſemble. Ne diroit-on pas que l'homme ſoit fait de piéces rapportées?

PA. Je ne vois pas qu'il y ait matiere ſur tout cela d'exercer beaucoup ſon eſprit. Quelques légeres réflexions, quelques plaiſanteries ſouvent mal fondées, ne méritent pas une grande eſtime : mais quels efforts de méditation ne faudroit-il pas faire pour traiter des ſujets plus relevés?

MO. Vous revenés à vos Génies, & moi je ne reconnois que mes Sots. Cependant, quoique je n'aye jamais travaillé que ſur ces ſujets ſi expoſés aux yeux de tout le monde, je puis vous prédire que mes Comédies vivront plus que vos ſublimes Ouvrages. Tout eſt ſujet aux changemens de la mode; les productions de l'eſprit ne ſont pas audeſſus de la deſtinée des habits. J'ai vu je ne ſai combien de Livres & de genres d'écrire enterrés avec leurs Auteurs, ainſi que chés de certains Peuples on enterre avec les Morts les choſes qui leur ont été les plus précieuſes pendant leur vie. Je connois parfaitement quelles peuvent être les révolutions de l'Empire des Lettres, & avec tout cela je garantis la durée de mes Piéces. J'en

ſai bien la raiſon. Qui veut peindre pour l'immortalité, doit peindre des ſots.

DIALOGUE III.

MARIE STUART, DAVID RICCIO.

D. Riccio.

NON, je ne me conſolerai jamais de ma mort.

M. Stuart. Il me ſemble cependant qu'elle fut aſſés belle pour un Muſicien. Il fallut que les principaux Seigneurs de la Cour d'Ecoſſe, & le Roi mon mari lui-même, conſpiraſſent contre toi; & l'on n'a jamais pris plus de meſures, ni fait plus de façon pour faire mourir aucun Prince.

D. Ric. Une mort ſi magnifique n'étoit point faite pour un miſérable joueur de lut que la pauvreté avoit envoyé d'Italie en Ecoſſe. Il eût mieux valu que vous m'euſſiés laiſſé paſſer

doucement mes jours à votre Muſique, que de m'élever dans un rang de Miniſtre d'Etat, qui a ſans doute abrégé ma vie.

M. STUART. Je n'euſſe jamais cru te trouver ſi peu ſenſible aux graces que je t'ai faites. Etoit-ce une légere diſtinction que de te recevoir tous les jours ſeul à ma table? Crois-moi, Riccio, une faveur de cette nature ne faiſoit point de tort à ta réputation.

D. RIC. Elle ne me fit point d'autre tort, ſinon qu'il fallut mourir pour l'avoir reçue trop ſouvent. Hélas! je dînois tête à tête avec vous comme à l'ordinaire, lorſque je vis entrer le Roi accompagné de celui qui avoit été choiſi pour être un de mes meurtriers, parce que c'étoit le plus affreux Ecoſſois qui ait jamais été, & qu'une longue fiévre quarte dont il relevoit, l'avoit encore rendu plus effroyable. Je ne ſai s'il me donna quelques coups; mais autant qu'il m'en ſouvient, je mourus de la ſeule frayeur que ſa vue me fit.

M. STUART. J'ai rendu tant d'honneur à ta mémoire, que je t'ai fait mettre dans le tombeau des Rois d'Ecoſſe.

D. RIC. Je ſuis dans le tombeau des Rois d'Ecoſſe ?

M. STUART. Il n'eſt rien de plus vrai.

D. RIC. J'ai ſi peu ſenti le bien que cela m'a fait, que vous m'en apprenés maintenant la premiere nouvelle. O mon lut ! faut-il que je t'aye quitté, pour m'amuſer à gouverner un Royaume !

M. STUART. Tu te plains ? Songe que ma mort a été mille fois plus malheureuſe que la tienne.

D. RIC. Oh ! vous étiés née dans une condition ſujette à de grands revers ; mais moi j'étois né pour mourir dans mon lit. La Nature m'avoit mis dans la meilleure ſituation du monde pour cela ; point de bien, beaucoup d'obſcurité, un peu de voix ſeulement, & de génie pour jouer du lut.

M. STUART. Ton lut te tient toujours au cœur. Hé bien, tu as eu un méchant moment ; mais combien as-tu eu auparavant de journées agréables ? Qu'euſſes-tu fait, ſi tu n'euſſes jamais été que Muſicien ? Tu te ſerois bien ennuyé dans une fortune ſi médiocre.

D. RIC. J'euſſe cherché mon bonheur dans moi-même.

M. STUART. Va, tu es un fou. Tu t'es gâté depuis ta mort, par des réflexions oisives, ou par le commerce que tu as eu avec les Philosophes qui sont ici. C'est bien aux hommes à avoir leur bonheur dans eux-mêmes !

D. RIC. Il ne leur manque que d'en être persuadés. Un Poëte de mon Pays a décrit un Château enchanté, où des Amans & des Amantes se cherchent sans cesse avec beaucoup d'empressement & d'inquiétude, se rencontrent à chaque moment, & ne se reconnoissent jamais. Il y a un charme de la même nature sur le bonheur des hommes ; il est dans leurs propres pensées, mais ils n'en savent rien ; il se présente mille fois à eux, & ils le vont chercher bien loin.

M. STUART. Laisse-là le jargon & les chimeres des Philosophes. Lorsque rien ne contribue à nous rendre heureux, sommes-nous d'humeur à prendre la peine de l'être par notre raison?

D. RIC. Le bonheur mériteroit pourtant bien qu'on prît cette peine-là.

M. STUART. On la prendroit inutilement, il ne sauroit s'accorder avec elle ; on cesse d'être heureux, si-tôt que l'on sent l'effort que l'on fait pour l'être. Si

quelqu'un ſentoit les parties de ſon corps travailler pour s'entretenir dans une bonne diſpoſition, croirois-tu qu'il ſe portât bien? Moi, je tiendrois qu'il ſeroit malade. Le bonheur eſt comme la ſanté, il faut qu'il ſoit dans les hommes, ſans qu'ils l'y mettent; & s'il y a un bonheur que la raiſon produiſe, il reſſemble à ces ſantés qui ne ſe ſoutiennent qu'à force de remedes, & qui ſont toujours très-foibles & très-incertaines.

DIALOGUE IV.

LE TROISIÉME FAUX DEMETRIUS, DESCARTES.

DESCARTES.

JE dois connoître les Pays du Nord preſqu'auſſi bien que vous. J'ai paſſé une bonne partie de ma vie à philoſopher en Hollande; & enfin j'ai été mourir en Suede, Philoſophe plus que jamais.

LE FAUX DE. Je vois par le plan que vous me faites de votre vie, qu'elle a été bien douce ; elle n'a été occupée que par la Philoſophie ; il s'en faut bien que j'aye vécu ſi tranquillement.

DES. Ç'a été votre faute. De quoi vous aviſiés-vous de vouloir vous faire Grand Duc de Moſcovie, & de vous ſervir dans ce deſſein des moyens dont vous vous ſervîtes ? Vous entreprîtes de vous faire paſſer pour le Prince Démétrius, à qui le Trône appartenoit, & vous aviés déja devant les yeux l'exemple de deux Faux Démétrius qui ayant pris ce nom l'un après l'autre, avoient été reconnus pour ce qu'ils étoient, & avoient péri malheureuſement. Vous deviés bien vous donner la peine d'imaginer quelque tromperie plus nouvelle ; il n'y avoit plus d'apparence que celle-là, qui étoit déja uſée, dût réuſſir.

LE FAUX DE. Entre nous, les Moſcovites ne ſont pas des peuples bien raffinés. C'eſt leur folie que de prétendre reſſembler aux anciens Grecs ; mais Dieu ſait ſur quoi cela eſt fondé.

DES. Encore n'étoient-ils pas ſi ſots, qu'ils puſſent ſe laiſſer duper par trois

Faux Démétrius de ſuite. Je ſuis aſſuré que quand vous commençâtes à vouloir paſſer pour Prince, ils diſoient preſque tous d'un air de dédain : *Quoi, eſt-il queſtion encore de voir des Démétrius ?*

LE FAUX DE. Je ne laiſſai pourtant pas de me faire un parti conſidérable. Le nom de Démétrius étoit aimé, on couroit toujours après ce nom. Vous ſavés ce que c'eſt que le Peuple.

DES. Et le mauvais ſuccès qu'avoient eu les deux autres Démétrius, ne vous faiſoit-il point de peur ?

LE FAUX DE. Au contraire, il m'encourageoit. Ne devoit-on pas croire qu'il falloit être le vrai Démétrius, pour oſer paroître après ce qui étoit arrivé aux deux autres ? C'étoit encore aſſés de hardieſſe, quelque vrai Démétrius qu'on fût.

DES. Mais quand vous euſſiés été le premier qui euſſiés pris ce nom, comment aviés-vous le front de le prendre, ſans être aſſuré de le pouvoir ſoutenir par des preuves très-vraiſemblables ?

LE FAUX DE. Mais vous qui me faites tant de queſtions, & qui êtes ſi difficile à contenter, comment oſiés-vous vous ériger en Chef d'une Philoſophie

nouvelle, où toutes les vérités inconnues jusqu'alors, devoient être renfermées?

DES. J'avois trouvé beaucoup de choses assés apparentes pour me pouvoir flatter qu'elles étoient vraies, & assés nouvelles pour pouvoir faire une secte à part.

LE FAUX DE. Etn'étiés-vous point effrayé par l'exemple de tant de Philosophes, qui avec des opinions aussi bien fondées que les vôtres, n'avoient pas laissé d'être reconnus à la fin pour dè mauvais Philosophes? On vous en nommeroit un nombre prodigieux, & vous ne me sauriés nommer que deux Faux Démétrius qui avoient été avant moi. Je n'étois que le troisiéme dans mon espéce qui eût entrepris de tromper les Moscovites; mais vous n'étiés pas le milliéme dans la vôtre qui eussiés entrepris d'en faire accroire à tous les hommes.

DES. Vous saviés bien que vous n'étiés pas le Prince Démétrius; mais moi je n'ai publié que ce que j'ai cru vrai, & je ne l'ai pas cru sans apparence. Je ne suis revenu de ma Philosophie que depuis que je suis ici.

LE FAUX DE. Il n'importe, votre bonne foi n'empêchoit pas que vous n'euſſiés beſoin de hardieſſe pour aſſurer hautement que vous aviés enfin découvert la vérité. On a déja été trompé par tant d'autres qui l'aſſuroient auſſi, que quand il ſe préſente de nouveaux Philoſophes, je m'étonne que tout le monde ne diſe d'une voix : *Quoi, eſt-il encore queſtion de Philoſophes & de Philoſophie ?*

DES. On a quelque raiſon d'être toujours trompé par les promeſſes des Philoſophes. Il ſe découvre de temps en temps quelques petites vérités peu importantes, mais qui amuſent. Pour ce qui regarde le fond de la Philoſophie, j'avoue que cela n'avance guére. Je crois auſſi que l'on trouve quelquefois la vérité ſur des articles conſidérables ; mais le malheur eſt qu'on ne ſait pas qu'on l'ait trouvée ; car la Philoſophie (je crois qu'un Mort peut dire tout ce qu'il veut) reſſemble à un certain Jeu à quoi jouent les Enfans, où l'un d'entr'eux qui a les yeux bandés, court après les autres. S'il en attrape quelqu'un, il eſt obligé de le nommer : s'il ne le nomme pas, il faut qu'il lâche ſa priſe & recom-

mence à courir. Il en va de même de la vérité. Il n'eſt pas que nous autres Philoſophes, quoique nous ayons les yeux bandés, nous ne l'attrapions quelquefois ; mais quoi ? nous ne lui pouvons pas ſoutenir que c'eſt elle que nous avons attrapée, & dès ce moment-là elle nous échappe.

LE FAUX DE. Il n'eſt que trop viſible qu'elle n'eſt point faite pour nous. Auſſi vous verrés qu'à la fin on ne ſongera plus à la trouver, on perdra courage, & on fera bien.

DES. Je vous garantis que votre prédiction n'eſt pas bonne. Les hommes ont un courage incroyable pour les choſes dont ils ſont une fois entêtés. Chacun croit que ce qui a été refuſé à tous les autres lui eſt réſervé. Dans vingt-quatre mille ans il viendra des Philoſophes qui ſe vanteront de détruire toutes les erreurs qui auront régné pendant trente mille, & il y aura des gens qui croiront qu'en effet on ne fera alors que commencer à ouvrir les yeux.

LE FAUX DE. Quoi ! c'étoit haſarder infiniment, que de vouloir tromper les Moſcovites pour la troiſiéme fois ; & à vouloir tromper tous les hommes pour

la trente milliéme, il n'y aura rien à hasarder ? Ils sont donc encore plus dupes que les Moscovites ?

DES. Oui, sur le chapitre de la vérité. Ils en sont plus amoureux que les Moscovites ne l'étoient du nom de Démétrius.

LE FAUX DE. Si j'avois à recommencer, je ne voudrois point être Faux Démétrius, je me ferois Philosophe : mais si on venoit à se dégoûter de la Philosophie & à désespérer de pouvoir découvrir la vérité.... car je craindrois toujours cela.

DES. Vous aviés bien plus sujet de craindre, quand vous étiés Prince. Croyés que les hommes ne se décourageront point; cela ne leur arrivera jamais. Puisque les Modernes ne découvrent pas la vérité plus que les Anciens, il est bien juste qu'ils ayent au moins autant d'espérance de la découvrir. Cette espérance est toujours agréable, quoique vaine. Si la vérité n'est dûe ni aux uns ni aux autres, du moins le plaisir de la même erreur leur est dû.

DIALOGUE V.

LA DUCHESSE DE VALENTINOIS, ANNE DE BOULEN.

A. DE BOULEN.

J'Admire votre bonheur. Il ſemble que S. Valier votre pere ne commette un crime que pour faire votre fortune. Il eſt condamné à perdre la tête, vous allés demander ſa grace au Roi ; être jolie, & demander des graces à un jeune Prince, c'eſt s'engager à en faire ; & auſſi-tôt vous voilà Maîtreſſe de François I.

LA DUCHESSE. Le plus grand bonheur que j'aie eu en cela, eſt d'avoir été amenée à la galanterie par l'obligation où eſt une fille de ſauver la vie à ſon pere. Le penchant que j'y avois pouvoit aiſément être caché ſous un prétexte ſi honnête & ſi favorable.

A. de Bou. Mais votre goût ſe déclara bientôt par les ſuites ; car vos galanteries durerent plus long-temps que le péril de votre pere.

La Duc. Il n'importe. En fait d'amour, toute l'importance eſt dans les commencemens. Le monde ſait bien que qui fait un pas, en fera davantage; il ne s'agit que de bien faire ce premier pas. Je me flatte que ma conduite n'a pas mal répondu à l'occaſion que la fortune m'offrit, & que je ne paſſerai pas dans l'Hiſtoire pour n'avoir été que médiocrement habile. On admiroit que le Connétable de Montmorency eût été le Miniſtre & le Favori de trois Rois; mais j'ai été la Maîtreſſe de deux, & je prétens que c'eſt davantage.

A. de Bou. Je n'ai garde de diſconvenir de votre habileté ; mais je crois que la mienne l'a ſurpaſſée. Vous vous êtes fait aimer long-temps ; mais je me ſuis fait épouſer. Un Roi vous rend des ſoins ; tant qu'il a le cœur touché, cela ne lui coûte rien. S'il vous fait Reine, ce n'eſt qu'à l'extrémité, & quand il n'a plus d'eſpérance.

La Duc. Vous faire épouſer, n'étoit

pas une grande affaire ; mais me faire toujours aimer, en étoit une. Il est aisé d'irriter l'amour, quand on ne le satisfait pas ; & fort mal aisé de ne pas l'éteindre, quand on le satisfait. Enfin vous n'aviés qu'à refuser toujours avec la même sévérité, & il falloit que j'accordasse toujours avec de nouveaux agrémens.

A. DE BOU. Puisque vous me pressés si fort par vos raisons, il faut que j'ajoute à ce que j'ai dit, que si je me suis fait épouser, ce n'est pas pour avoir eu beaucoup de vertu.

LA DUC. Et moi, si je me suis fait aimer très-constamment, ce n'est pas pour avoir eu beaucoup de fidélité.

A. DE BOU. Je vous dirai donc encore, que je n'avois ni vertu, ni réputation de vertu.

LA DUC. Je l'avois compris ainsi ; car j'eusse compté la réputation pour la vertu même.

A. DE BOU. Il me semble que vous ne devés pas mettre au nombre de vos avantages, des infidélités que vous fites à votre Amant, & qui, selon toutes les apparences, furent secrettes. Elles ne peuvent servir à relever votre gloire.

Mais quand je commençai à être aimée du Roi d'Angleterre, le Public qui étoit instruit de mes aventures, ne me garda point le secret, & cependant je triomphai de la Renommée.

LA DUC. Je vous prouverois peut-être, si je voulois, que j'ai été infidelle à Henri II avec assés peu de mystere pour m'en pouvoir faire honneur; mais je ne veux pas m'arrêter sur ce point-là. Le manque de fidélité se peut ou cacher, ou réparer; mais comment cacher, comment réparer le manque de jeunesse? J'en suis pourtant venue à bout. J'étois coquette, & je me faisois adorer; ce n'est rien, mais j'étois âgée. Vous, vous étiés jeune, & vous vous laissâtes couper la tête. Toute grand'mere que j'étois, je suis assurée que j'aurois eu assés d'adresse pour empêcher qu'on ne me la coupât.

A. DE BOU. J'avoue que c'est-là la tache de ma vie; n'en parlons point. Je ne puis me rendre sur votre âge même, qui est votre fort. Il étoit assurément moins difficile à déguiser, que la conduite que j'avois eue. Je devois avoir bien troublé la raison de celui qui se résolvoit à me prendre pour sa femme;

mais il suffisoit que vous eussiés prévenu en votre faveur, & accoutumé peu à peu aux changemens de votre beauté, les yeux de celui qui vous trouvoit toujours belle.

LA DUC. Vous ne connoissés pas bien les hommes. Quand on paroît aimable à leurs yeux, on paroît à leur esprit tout ce qu'on veut, vertueuse même, quoiqu'on ne soit rien moins; la difficulté n'est que de paroître aimable à leurs yeux aussi long-temps qu'on voudroit.

A. DE BOU. Vous m'avés convaincue, je vous céde; mais du moins que je sache de vous par quel secret vous réparâtes votre âge. Je suis morte, & vous pouvés me l'apprendre, sans craindre que j'en profite.

LA DUC. De bonne foi, je ne le sai pas moi-même. On fait presque toujours les grandes choses sans savoir comment on les fait, & on est tout surpris qu'on les a faites. Demandés à César comment il se rendit le maître du monde; peut-être ne vous répondra-t-il pas aisément.

A. DE BOU. La comparaison est glorieuse.

La. Duc. Elle eſt juſte. Pour être aimée à mon âge, j'ai eu beſoin d'une fortune pareille à celle de Céſar. Ce qu'il y a de plus heureux, c'eſt qu'aux gens qui ont exécuté d'auſſi grandes choſes que lui & moi, on ne manque point de leur attribuer après coup des deſſeins & des ſecrets infaillibles, & de leur faire beaucoup plus d'honneur qu'ils ne méritoient.

DIALOGUE VI.

FERNAND CORTEZ, MONTEZUME.

F. Cortez.

AVoués la vérité. Vous étiés bien groſſiers vous autres Américains, quand vous preniés les Eſpagnols pour des hommes deſcendus de la ſphére du feu, parce qu'ils avoient du canon, & quand leurs Navires vous paroiſſoient de grands oiſeaux qui voloient ſur la Mer.

Montezume. J'en tombe d'accord.

Mais je veux vous demander ſi c'étoit un Peuple poli que les Athéniens.

F. COR. Comment? Ce ſont eux qui ont enſeigné la politeſſe au reſte des hommes.

MON. Et que dites-vous de la maniere dont ſe ſervit le Tyran Piſiſtrate pour rentrer dans la Citadelle d'Athénes, d'où il avoit été chaſſé? N'habilla-t-il pas une Femme en Minerve? (car on dit que Minerve étoit la Déeſſe qui protégeoit Athénes.) Ne monta-t-il pas ſur un Chariot avec cette Déeſſe de ſa façon, qui traverſa toute la Ville avec lui, en le tenant par la main, & en criant aux Athéniens : *Voici Piſiſtrate que je vous amene, & que je vous ordonne de recevoir?* Et ce Peuple ſi habile & ſi ſpirituel ne ſe ſoumit-il pas à ce Tyran, pour plaire à Minerve, qui s'en étoit expliquée de ſa propre bouche?

F. COR. Qui vous en a tant appris ſur le chapitre des Athéniens?

MON. Depuis que je ſuis ici, je me ſuis mis à étudier l'Hiſtoire par les converſations que j'ai eues avec différens Morts. Mais enfin vous conviendrés que les Athéniens étoient un peu plus dupes que nous. Nous n'avions jamais

vu de Navires ni de Canons, mais ils avoient vu des femmes; & quand Pisistrate entreprit de les réduire sous son obéissance par le moyen de sa Déesse, il leur marqua assurément moins d'estime, que vous ne nous en marquâtes en nous subjuguant avec votre Artillerie.

F. COR. Il n'y a point de Peuple qui ne puisse donner une fois dans un panneau grossier. On est surpris; la multitude entraîne les gens de bon sens. Que vous dirai-je? Il se joint encore à cela des circonstances qu'on ne peut pas deviner, & qu'on ne remarqueroit peut-être pas quand on les verroit.

MON. Mais a-ce été par surprise que les Grecs ont cru dans tous les temps, que la science de l'avenir étoit contenue dans un trou souterrain, d'où elle sortoit en exhalaisons? Et par quel artifice leur avoit-on persuadé que quand la Lune étoit éclipsée, ils pouvoient la faire revenir de son évanouissement par un bruit effroyable? Et pourquoi n'y avoit-il qu'un petit nombre de gens qui osassent se dire à l'oreille, qu'elle étoit obscurcie par l'ombre de la Terre? Je ne dis rien des Romains, & de ces Dieux qu'ils prioient

à manger dans leurs jours de réjouiſſance, & de ces Poulets ſacrés dont l'appétit décidoit de tout dans la Capitale du monde. Enfin vous ne ſauriés me reprocher une ſotiſe de nos Peuples d'Amérique, que je ne vous en fourniſſe une plus grande de vos Contrées ; & même je m'engage à ne vous mettre en ligne de compte que des ſotiſes Grecques ou Romaines.

F. Cor. Avec ces ſotiſes-là cependant, les Grecs & les Romains ont inventé tous les Arts & toutes les Sciences, dont vous n'aviés pas la moindre idée.

Mon. Nous étions bienheureux d'ignorer qu'il y eût des Sciences au monde ; nous n'euſſions peut-être pas eu aſſés de raiſon pour nous empêcher d'être Savans. On n'eſt pas toujours capable de ſuivre l'exemple de ceux d'entre les Grecs qui apporterent tant de ſoins à ſe préſerver de la contagion des Sciences de leurs voiſins. Pour les Arts, l'Amérique avoit trouvé des moyens de s'en paſſer, plus admirables peut-être que les Arts même de l'Europe. Il eſt aiſé de faire des Hiſtoires, quand on ſait écrire ; mais nous ne ſavions

point écrire, & nous faiſions des Hiſtoires. On peut faire des Ponts, quand on ſait bâtir dans l'eau ; mais la difficulté eſt de n'y point ſavoir bâtir, & de faire des Ponts. Vous devés vous ſouvenir que les Eſpagnols ont trouvé dans nos terres des énigmes où ils n'ont rien entendu ; je veux dire, par exemple, des pierres prodigieuſes, qu'ils ne concevoient pas qu'on eût pu élever ſans machines auſſi haut qu'elles étoient élevées. Que dites-vous à tout cela ? Il me ſemble que juſqu'à préſent vous ne m'avés pas trop bien prouvé les avantages de l'Europe ſur l'Amérique.

F. COR. Ils ſont aſſés prouvés par tout ce qui peut diſtinguer les Peuples polis d'avec les Peuples barbares. La civilité régne parmi nous ; la force & la violence n'y ont point de lieu ; toutes les Puiſſances y ſont modérées par la juſtice ; toutes les guerres y ſont fondées ſur des cauſes légitimes ; & même voyés à quel point nous ſommes ſcrupuleux ; nous n'allâmes porter la guerre dans votre Pays, qu'après que nous eûmes examiné fort rigoureuſement s'il nous appartenoit, & décidé cette queſtion pour nous.

Mon. Sans doute c'étoit traiter des Barbares avec plus d'égard qu'ils ne méritoient ; mais je crois que vous êtes civils & justes les uns avec les autres, comme vous étiés scrupuleux avec nous. Qui ôteroit à l'Europe ses formalités, la rendroit bien semblable à l'Amérique. La civilité mesure tous vos pas, dicte toutes vos paroles, embarrasse tous vos discours, & gêne toutes vos actions ; mais elle ne va point jusqu'à vos sentimens, & toute la justice qui devroit se trouver dans vos desseins, ne se trouve que dans vos prétextes.

F. Cor. Je ne vous garantis point les cœurs. On ne voit les hommes que par dehors. Un héritier qui perd un parent, & gagne beaucoup de bien, prend un habit noir. Est-il bien affligé ? Non apparemment. Cependant s'il ne le prenoit pas, il blesseroit la raison.

Mon. J'entens ce que vous voulés dire. Ce n'est pas la raison qui gouverne parmi vous ; mais du moins elle fait sa protestation que les choses devroient aller autrement qu'elles ne vont ; que les héritiers, par exemple, devroient regretter leurs parens ; ils reçoivent cette protestation, & pour lui en don-

ner acte, ils prennent un habit noir. Vos formalités ne servent qu'à marquer un droit qu'elle a, & que vous ne lui laissés pas exercer ; & vous ne faites pas, mais vous représentés ce que vous devriés faire.

F. Cor. N'est-ce pas beaucoup ? La raison a si peu de pouvoir chés vous, qu'elle ne peut seulement rien mettre dans vos actions, qui vous avertisse de ce qui y devroit être.

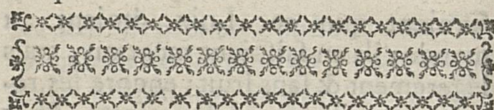
Mon. Mais vous vous souvenés d'elle aussi inutilement, que de certains Grecs dont on m'a parlé ici, se souvenoient de leur origine. Ils s'étoient établis dans la Toscane, Pays barbare, selon eux, & peu à peu ils en avoient si bien pris les coutumes, qu'ils avoient oublié les leurs. Ils sentoient pourtant je ne sai quel déplaisir d'être devenus Barbares, & tous les ans à certain jour ils s'assembloient. Ils lisoient en Grec les anciennes Loix qu'ils ne suivoient plus, & qu'à peine entendoient-ils encore ; ils pleuroient, & puis se séparoient. Au sortir de-là, ils reprenoient gaiement la maniere de vivre du Pays. Il étoit question chés eux des Loix Grecques, comme chés vous de la raison. Ils

ſavoient que ces Loix étoient au monde ; ils en faiſoient mention, mais légerement & ſans fruit ; encore les regrettoient-ils en quelque ſorte. Mais pour la raiſon que vous avés abandonnée, vous ne la regrettés point du tout. Vous avés pris l'habitude de la connoître & de la mépriſer.

F. Cor. Du moins quand on la connoît mieux, on eſt bien plus en état de la ſuivre.

Mon. Ce n'eſt donc que par cet endroit que nous vous cédons ? Ah ! que n'avions-nous des Vaiſſeaux pour aller découvrir vos Terres, & que ne nous aviſions-nous de décider qu'elles nous appartenoient ! Nous euſſions eu autant de droit de les conquérir, que vous en eûtes de conquérir les nôtres.





JUGEMENT
DE
PLUTON
SUR LES DEUX PARTIES des Nouveaux Dialogues des Morts.

A MONSIEUR
L. M. D. S. A.

MONSIEUR,

Tenés-m'en compte, si vous voulés ; sans vous je n'eusse point fait le Jugement de Pluton. Je vous ai dit bien des fois qu'il n'y avoit rien de plus inutile, ni en même temps de plus

aiſé, que de faire des critiques. Critiqués tant qu'il vous plaira, faites-vous revenir quelqu'un de ſon premier jugement? Perſonne du monde. Et puis, pourquoi feroit-on revenir les gens? Leur premier jugement a ſouvent été fort bon. Pour la facilité, vous demeurerés d'accord qu'on en a aſſés à découvrir les défauts d'autrui. Tout pareſſeux que je ſois, je voudrois être gagé pour critiquer tous les livres qui ſe font. Quoique l'emploi paroiſſe aſſés étendu, je ſuis aſſuré qu'il me reſteroit encore du temps pour ne rien faire. Auſſi n'admire-t-on pas beaucoup la pénétration avec laquelle un Critique démêle ce que l'on peut condamner dans un Ouvrage. Ou bien on n'en avoit pas encore apperçu les défauts, & alors on ne convient pas avec lui qu'ils y ſoient; ou bien on les avoit apperçus, & on lui ôte la gloire de ſa remarque. En un mot, ou il a été prévenu par ſon Lecteur, ou il n'en eſt pas ſuivi. A ce compte, pourquoi ai-je fait une critique? Eſt-ce pour m'oppoſer au ſuccès des Dialogues des Morts? Je n'ai pas tant d'autorité auprès du Public. Eſt-ce pour montrer qu'il ſe trouve des défauts partout? Ce ne ſeroit rien de ſurprenant. Eſt-ce enfin pour donner à entendre que je ferois quelque choſe de meilleur que ce que je critique? Moins encore cela que tout le reſte. Quoi

donc? je ne ſai ſi on voudra bien croire que cette mauvaiſe critique des Dialogues des Morts que nous lûmes en manuſcrit, vous & moi, cette critique qui ne critiquoit rien, mais qui en récompenſe diſoit des injures, nous donna l'idée d'en faire une plus ſévere à l'égard de l'Ouvrage, & plus honnête à l'égard de l'Auteur. Nos premieres penſées nous réjouirent, & vous voulûtes que je travaillaſſe. Je l'ai fait. Si je l'ai fait ſans ſuccès, je ſerai aſſés payé de la peine que j'ai priſe, par le plaiſir de vous avoir prouvé que je ſuis,

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obéiſſant Serviteur,
D. H.



JUGEMENT DE *PLUTON* SUR LES DIALOGUES DES MORTS.

PREMIERE PARTIE.

JAMAIS il n'y eut tant de désordre dans les Enfers. C'est une confusion incroyable. Il y avoit auparavant différens quartiers où l'on mettoit ensemble tous les Morts de même condition. Ils s'y entretenoient de ce qui leur étoit convenable, ou bien ils ne disoient mot;

mais depuis qu'ils ont lu les Dialogues qu'on leur fait faire, tout eſt renverſé; les Courtiſanes ſe ſont jettées dans le quartier des Héros, & leur ont dit cent ſotiſes, dont la gravité de ces Meſſieurs a été fort offenſée; les Savans qui faiſoient la cour aux Princes, les ont traités comme les Princes devoient traiter les Savans; les rangs qui étoient réglés entr'eux ſelon l'ordre naturel, ont été troublés, & l'on a vu Charles V qui marchoit à la ſuite d'Eraſme, & qui le traitoit de Majeſté. Si Pluton a affaire d'un Mort, il ne ſait plus où le prendre. L'autre jour il fit chercher Aretin par tout l'Enfer. Comme on ne le trouvoit point, on croyoit qu'il ſe fût évadé, & on n'avoit garde de s'imaginer qu'il étoit avec Auguſte. Pluton rencontra par malheur Anacréon & Ariſtote qui parloient enſemble; & dans le temps qu'il pouſſoit l'un par les épaules dans le quartier des Poëtes, & l'autre dans celui des Philoſophes, il apperçut de-là Homere & Eſope, qui étoient ſortis chacun de leur demeure pour ſe faire des complimens, & puis pour ſe dire des injures; & un peu plus loin l'Empereur Adrien & Marguerite

d'Autriche qui étoient venus des deux bouts de l'Enfer dans le dessein de se battre. Il vit bien qu'il seroit difficile de remédier à ce mal ; & en attendant qu'il pût remettre l'ordre dans son Empire, il voulut décharger sa mauvaise humeur sur le Livre qui avoit causé tant de trouble. Il résolut d'en faire la critique publiquement ; mais comme il n'est pas trop fin sur ces matieres, & qu'il n'a qu'un sens commun assés droit, mais peu délicat, il jugea à propos de recevoir les accusations de tout le monde contre les Dialogues des Morts, & de former sur cela son Jugement. Il fit donc publier dans les Enfers, qu'à tel jour on jugeroit ce Livre dans son Palais ; que pour Lucien & les trente-six Morts intéressés dans les dix-huit Dialogues, ils n'y manquassent pas absolument.

Le jour venu, l'Assemblée fut nombreuse ; Pluton étoit assis sur son Trône, avec un air fort chagrin. Il bâilloit à chaque moment, parce qu'il venoit de lire ce Livre, & il se plaignoit même d'une grosse migraine, qui lui étoit venue de ce qu'il l'avoit lu avec application. Eaque & Rhadamante étoient

à ſes côtés, plus refrognés & plus ſombres qu'à l'ordinaire. Tous les Morts gardoient un profond ſilence, lorſque Pluton ſe leva, & fit cette terrible & courte Harangue.

Morts! où diable l'Auteur des Dialogues a-t-il pris que j'étois uſé? Je lui ferai voir qu'il n'en eſt rien. Que tout l'Enfer ſoit témoin de ma vengeance, & que le bruit en aille juſqu'à la Boutique de Brunet.

Il n'en dit pas davantage. Auſſi-tôt voilà je ne ſai combien d'accuſateurs qui commencent à parler tous à la fois. Eaque leur fit ſigne de ſe taire, & dit qu'il auroit ſoin de faire parler chacun en ſon rang; & même pour obſerver un ordre plus juridique, & ne pas donner lieu de croire qu'un Livre eût été condamné ſans avoir été défendu, il ordonna à Lucien de repréſenter l'Auteur des nouveaux Dialogues, & de répondre pour lui; mais Lucien déclara nettement qu'il ne ſe vouloit point charger de cela. Quoi, lui dit Eaque, vous êtes le Héros du Livre, c'eſt à vous qu'il eſt dédié, & vous ne le voudrés pas défendre? Il faut que celui à qui s'adreſſe l'Epître dédicatoire paye ou protége. Vous n'avés rien donné à

votre Auteur, protégés-le donc tout au moins. Je ne ſuis engagé à faire ni l'un ni l'autre, répondit Lucien. Si l'Auteur avoit pu trouver un autre Héros que moi, il l'auroit pris. Il n'a choiſi un Mort, que faute de Vivans. Et puis, qui vous a dit que les Epîtres dédicatoires obligeaſſent à quelque choſe? Informés-vous-en à beaucoup de grands Seigneurs que je vois ici, dont le nom eſt à la tête d'une infinité de Livres.

Le Stoïcien Chriſippe qui étoit préſent, & qui, outre qu'il eſt naturellement chagrin, n'a pas trop ſujet d'être des amis de Lucien, prit la parole pour dire que Lucien avoit raiſon de ne pas vouloir faire le perſonnage d'Avocat dans un Jugement où il eût dû paroître lui-même en qualité de Criminel; que c'étoit lui qui avoit donné le mauvais exemple de faire parler les Morts; que toutes les fautes de ſon Imitateur pouvoient fort juſtement être miſes ſur ſon compte, & qu'on lui donneroit peut-être de la peine à lui-même, ſi l'on vouloit examiner ſes propres Dialogues. Pluton qui étoit de mauvaiſe humeur contre tous les Dialogues, approuva que l'on fît le procès à ceux

mêmes de Lucien ; & Chrisippe ravi d'avoir une occasion de se venger, continua ainsi.

Je vois, dit-il, que Lucien se prépare à m'écouter avec un air railleur & dédaigneux. Il est vrai qu'il a eu les rieurs pour lui en l'autre monde, mais je ne sai s'il les aura en celui-ci. Il est du nombre de ces plaisans fort sujets aux répétitions, & qui n'ont qu'un même ton de plaisanterie. On lui dit dans l'Epître qu'on lui adresse ; *Qu'on est bien fâché qu'il eût épuisé toutes ces belles matieres de l'égalité des Morts, du regret qu'ils ont à la vie, de la fausse fermeté que les Philosophes affectent de faire paroître en mourant, du ridicule malheur de ces jeunes gens qui meurent avant les vieillards dont ils croyoient hériter, & à qui ils faisoient la cour.* Je vous assure que, quelque tentation qu'eût pu avoir son Imitateur de retoucher un peu à ces matieres-là, il ne lui eût pas été possible de le faire. Lucien y a donné bon ordre, il a tourné ses sujets en mille manieres toutes fort semblables. Sur-tout combien de Dialogues sur ces pauvres héritiers trompés ! Qui l'obligeroit à dire toujours

des choſes nouvelles, on le réduiroit peut-être à une petite demi-douzaine de Dialogues de Morts. Pour moi, j'opinerois qu'à cauſe de ſes répétitions, on le mît ici en la place de Siſiphe, & qu'on lui donnât cette groſſe pierre à tourner & à retourner ſans fin, comme il a fait ſes ſujets.

Tous les Morts ſe mirent à rire. Lucien rit auſſi, mais ce n'étoit point de bonne grace. Chriſippe encouragé par ce petit applaudiſſement, vouloit pourſuivre ; mais Rhadamante qui eſt un Juge exact, & qui ne permet pas que l'on s'éloigne jamais du fait dont il s'agit, dit fort ſévérement : Il n'eſt pas ici queſtion de Lucien. Sa réputation eſt faite ; ſi l'on s'y vouloit oppoſer, il falloit s'en aviſer plutôt. Vous êtes bien bon, interrompit Caton d'Utique, avec un air encore plus ſévere que celui de Rhadamante. Et ces Meſſieurs les Faiſeurs de Dialogues ménagent-ils les réputations les plus anciennes ? Quel égard a-t-on eu pour moi ? Je ſuis un Mort de ſeize cens ans, admiré pendant ſeize cens ans, & au bout de ce temps-là on vient m'inquiéter ſur ma mort. Elle n'a pas eu le bonheur de plaire à

l'Auteur d'un petit Livre. *Elle eſt trop guindée*, dit-il ; je mourus trop ſérieuſement, je ne fus pas aſſés réjouiſſant dans cette action. Je ne fis point de turlupinades, comme eût dû faire un vrai Philoſophe ; je ne m'aviſai point de dire,

Ma petite Ame, ma Mignonne.

Enfin, ce qui gâte tout, je ne ronflai point. Il eſt pourtant ſûr que je donnai ordre à tout ſans aucun trouble ; que je ne differai à me tuer, & que je ne lus deux fois ce Dialogue de Platon, que pour attendre qu'on m'eût apporté des nouvelles de mes amis qui s'étoient mis ſur la mer, & qui tâchoient de ſe dérober à Céſar ; que dès qu'on me les eut apportées, je me donnai le coup. Comment cet homme-là veut-il que l'on meure ? Qu'il nous faſſe la grace de nous donner le modele d'une mort qui lui plaiſe, afin qu'on ſe régle là-deſſus, & qu'un Héros ſoit ſûr de ſon fait quand il lui prendra envie de mourir. Faudra-t-il faire des vers ? car il y en a dans les deux Morts dont il paroît content. Les grands Hommes ſeront-ils obligés à dire des ſotiſes à

leur ame, & les filles à ſe plaindre de leur virginité gardée malgré elles? A-ce été pour nous propoſer ces beaux exemples de grandeur d'ame, qu'il a fallu ſe moquer du Jugement que dix-ſept Siécles avoient prononcé ſur ma mort? Où eſt le reſpect qu'on doit à l'Antiquité? De quel droit va-t-on dégrader ſes Héros?

Toute l'Aſſemblée commençoit à être émue de la véhémence avec laquelle Caton haranguoit; mais l'Empereur Adrien ſe leva, & dit froidement: Ne faites point tant de bruit pour les intérêts de l'Antiquité, elle n'a point lieu de ſe plaindre du nouvel Auteur des Dialogues. Il vous dégrade à la vérité, & vous ôte votre rang de Héros; mais l'Antiquité n'y perd rien, car il me met auſſi-tôt en votre place, moi qui n'étois point auparavant compté pour un Héros, par la maniere dont j'étois mort. J'en demande pardon à la bonne Compagnie qui eſt ici; mais j'eus bien de la peine à me réſoudre à la venir trouver. Je fus extrêmement inquiet pendant ma maladie. Je voulois abſolument que les Médecins imaginaſſent un moyen de me faire vivre,

& je ſuis fort obligé à l'Auteur des Dialogues de m'avoir fait grace ſur tout cela. Auſſi je vous aſſure que ſon Livre eſt fort joli, & que je me plais fort à le lire. Il me conſole de tous ceux que je ſai qui ont dit du mal de ma mort. Il ne faut déſeſpérer de rien. Je mourois comme un poltron dans la plupart des Hiſtoires ; & après je ne ſai combien de temps, me voilà ſans y penſer devenu Héros.

Oui, mais je ne trouve pas mon compte comme vous à ce Livre-là, répondit Caton. Oh! reprit Adrien, où l'un gagne, il faut que l'autre y perde, c'eſt la loi commune. Les Auteurs ſont maîtres de leurs graces, ils les diſtribuent à qui bon leur ſemble.

Sur cela Pluton redoubla ſon ſérieux, & défendit à Adrien de débiter des maximes ſi dangereuſes ; & pour régler ce qui étoit en conteſtation entre Caton & Adrien, il prononça, de l'avis d'Eaque & de Rhadamante :

Qu'il n'étoit point permis de changer les caracteres, & de faire Adrien de Caton, & Caton d'Adrien, même ſous prétexte de compenſation, ou pour remettre d'un côté ce qu'on ôteroit de l'autre.

Après cet Arrêt , Caton cria qu'on laiſſoit encore indéciſe la principale queſtion, qui étoit le mépris de l'Antiquité ; qu'à moins que l'on y mît ordre, il n'y avoit point de Morts, ſi vénérables qu'ils puſſent être, à l'abri des plaiſanteries ; qu'il falloit fixer un temps dans lequel une belle action paſſeroit pour être conſacrée, & ne ſeroit plus ſujette à la cenſure. Auſſi-tôt Alexandre, Homere, Ariſtote, Virgile, ſe mirent à demander la même choſe que Caton. On remarqua alors que Lucien cherchoit à ſe tirer tout doucement de la foule, & à s'évader ; mais Alexandre cria qu'on l'empêchât de ſortir. Ce n'eſt pas ſans raiſon, dit ce grand Prince, que Lucien voudroit être loin d'ici. La queſtion que l'on traite le regarde ; il a appris à ſon Copiſte à ne reſpecter rien de tout ce que le monde reſpecte. Lucien attaque tout ce qu'il connoît de plus grand & de plus élevé ; le Copiſte en fait autant. Quelquefois Lucien attaque un grand homme, le Copiſte un autre ; mais quand par malheur on eſt du premier ordre entre les grands Hommes, il faut qu'on ſe trouve dans les

Dialogues de ces deux Auteurs; c'eſt ce qui m'eſt arrivé. Lucien s'étoit déja ſouvenu de moi dans ſes plaiſanteries; mais ſon prétendu Imitateur a jugé que ma vie pouvoit encore fournir quelque choſe, & que j'étois aſſés illuſtre pour devoir tomber plus d'une fois entre les mains des Faiſeurs de Dialogues. Encore Lucien m'a fait reprocher par mon pere, ce qu'il trouvoit à redire dans mes actions; mais celui-ci me fait inſulter par Phriné. On ne ſeroit pas ſurpris que Phriné voulût apprendre à une jeune perſonne l'art de la coquetterie; mais qu'elle m'apprenne à moi l'art militaire? Phriné pouvoit prétendre à régler le nombre des conquêtes d'une Courtiſane naiſſante, & lui dire: *Ne recevés point tant d'Amans à la fois; c'en eſt trop, il en arrivera quelque déſordre.* Mais Phriné régle le nombre de mes conquêtes, & me dit: *Vous ne deviés point ſonger à la Perſe, ni aux Indes; il ne vous falloit que la Grèce, les Iſles voiſines, & par grace je vous donne encore quelque petite partie de l'Aſie Mineure.* Enfin Phriné entend ſi bien la guerre, qu'on croiroit qu'elle y auroit été. N'en eſt-il rien, *petite Conquérante*, dit-il en ſe

tournant vers elle? *Petite Conquérante*, répondés donc, où en aviés-vous tant appris? Phriné répondit toute en colere: J'ai déja dit je ne ſai combien de fois, que je ne voulois pas qu'on m'appellât *la petite Conquérante*. Tous ces Morts me viennent rire au nés, en me donnant ce nom-là; mais je prétens bien qu'ils s'en corrigent, car l'Auteur des Nouveaux Dialogues lui-même s'en eſt corrigé, & on m'a dit que dans ſa ſeconde Edition je ne ſuis plus *une petite Conquérante*, mais *une aimable Conquérante*. Si l'on vouloit encore me faire plus de plaiſir, on m'appelleroit *jolie Femme*. Je vois que toutes ces femmes de bien, & qui avec cela n'ont pas laiſſé d'être agréables, ſont au déſeſpoir de ce qu'on m'a honorée de cette qualité dans les Dialogues. Elles prétendoient en être en poſſeſſion, & il eſt vrai qu'on ne l'avoit jamais donnée à une perſonne de mon métier; mais enfin je ſuis ravie que leur vanité ait été rabattue, & que parmi toutes celles de mon eſpéce, on ait fait choix de moi pour être la premiere que l'on nommât *jolie Femme*. Hé bien donc, reprit Alexandre, *l'aimable Conquérante*,

la jolie Femme, ou tout ce qu'il vous plaira, dites-nous où vous aviés pris des raiſonnemens ſi profonds? car il paroît bien que vous êtes une bonne tête, quand vous mettés les Conquérans au-deſſous des femmes, *parce que les Conquérans ont beſoin d'Armées pour leurs entrepriſes, & que les femmes n'en ont pas beſoin pour les leurs; que vous étiés ſeule, exécutant tout par vous-même dans vos plus grandes expéditions, & que je n'étois pas le ſeul qui agît dans les miennes.* Laiſſés-moi en repos, répondit Phriné. Je ne veux diſputer avec vous que dans les Nouveaux Dialogues, où l'on ne vous donne pas trop d'eſprit; mais ici vous êtes un vrai Sophiſte. Je crois que c'eſt parce que vous êtes ſous les yeux de votre Précepteur Ariſtote. Auſſi-tôt Pluton prononça:

Que Phriné ne ſe mêleroit que de ſon métier.

Et elle en faiſant une grande révérence, répondit: Très-volontiers.

Ariſtote, dans le même moment, cria qu'il en falloit ordonner autant à l'égard d'Anacréon. On m'a fait autant de tort qu'à mon Diſciple, diſoit-il. On lui a mis en tête une Courtiſane,

& à moi un vieux Débauché ; & c'eſt le vieux Débauché qui me fait ma leçon ſur la Philoſophie, comme c'eſt la Courtiſane qui la fait à Alexandre ſur la Guerre ; car dans les Nouveaux Dialogues c'eſt une régle infaillible, que vous trouverés toujours tout renverſé. Du moment que vous voyés enſemble un Sage & un Fou, aſſurés-vous que le Fou ſera au-deſſus du Sage. Si l'Auteur s'aviſe d'aſſortir enſemble Agamemnon & Therſite, ſoyés ſûr qu'Agamemnon n'en ſortira pas à ſon honneur. Sur ce pied là, vous ne devés pas être étonné qu'on m'envoye à l'Ecole d'Anacréon ; qu'Anacréon me définiſſe la Philoſophie *un Art de chanter & de boire*, & change le Licée en Cabaret. On a dû s'attendre à tout ce renverſement, dans un Livre qui ouvre par la victoire que Phriné remporte ſur Alexandre. Auſſi je ne me plains pas principalement de ce qu'Anacréon a tout l'avantage ; je me plains de ce que je ne ſai pas du moins le lui diſputer un peu ; je me plains de ce que je ſuis un ſot. Quoi ! n'avoir pas un ſeul mot à lui répondre ! Etre confondu par ſa Chanſonnette ! Où ſont tous mes Livres ? Ne

me fournissoient-ils rien dont je pusse me servir? Avois-je perdu la parole, ou la mémoire? Toi-même, Anacréon, pour te redire un bon mot qui a été dit dans notre Grèce, n'as-tu point de honte de m'avoir vaincu? Point du tout, répondit Anacréon; quand je lus le titre de notre Dialogue, je tremblai; je crus que tu m'allois faire des réprimandes dignes de ta gravité; mais je ne fus jamais plus content, que quand je vis que c'étoit moi qui étois le Docteur du Dialogue. J'ai donné commission à tous les chers Disciples que j'ai dans l'autre monde, de bien boire à la santé de l'Auteur, de déclarer la guerre à tous les Péripatéticiens, & de ne rien épargner pour faire recevoir mon nouveau Systême de Philosophie dans l'Université.

Comme Pluton vit qu'Anacréon ne faisoit que badiner, & qu'il ne disoit rien de sérieux pour la défense du Dialogue, il déclara:

Qu'un Dialogue ne seroit point composé d'Anacréon, qui parleroit tout seul; qu'Aristote seroit obligé de lui répondre; & qu'une petite Chanson ne seroit point du même poids que quantité de gros in-folio.

Virgile

Virgile prit auſſi-tôt la parole pour ſe plaindre de ce qu'on avoit tourné en ridicule le commencement de ſes Géorgiques, où il faiſoit un compliment à Auguſte. Vous faites le plaiſant, dit-il à Aretin. Vous vous réjouiſſés ſur cette Fille de Thétis, & ſur ce Scorpion. Cela auroit pu paroître extraordinaire, s'il eût été dit dans votre ſiécle; mais dans le mien, c'étoit comme ſi j'euſſe loué Auguſte ſur ſa valeur & ſur ſa conduite. Fort bien, dit Aretin. L'Auteur des Dialogues a dit que les Belles ſont de tout Pays, & moi je dis que les ſotiſes ſont de tous les Siécles. Vous ſeriés bienheureux d'avoir été Ancien, pour avoir droit de dire des choſes, que nous autres Modernes nous n'euſſions oſé dire. Mais, Seigneur Aretin, reprit Virgile, vous avés bien oublié l'Hiſtoire Romaine. N'avés-vous jamais oui parler de ces Apothéoſes qu'on faiſoit pour les Empereurs? Céſar étoit devenu une Etoile après ſa mort; on pouvoit prédire à Auguſte une deſtinée auſſi glorieuſe. Préſentement que la mode des Apothéoſes eſt paſſée, on parleroit une autre Langue aux Princes. Mais, répliqua Aretin, il n'y avoit

rien de plus ridicule que ces Apothéoses. Vous pouviés louer Auguste d'une maniere simple & naturelle, sans lui prédire ces honneurs impertinens qu'il attendoit après sa mort; mais parce que l'Apothéose est beaucoup plus surprenante, & moins raisonnable, vous ne manqués pas de la choisir. Il n'importe, reprit Virgile, que l'Apothéose fût raisonnable ou non, il suffit que c'étoit une coutume reçue chés les Romains. Ah! vous faites tort aux Romains, dit Aretin. A peine le Peuple le plus ignorant eût-il été la dupe de cette sotise-là. Je le veux bien, répliqua Virgile, mais répondés-moi juste. Les Romains avoient-ils moins de foi à ces Apothéoses, qu'à tout ce que l'on contoit des Champs Elisées? Non, répondit Aretin, je ne crois pas que les Champs Elisées fussent mieux établis. Cependant, reprit Virgile, vous approuvés fort la maniere dont je loue Caton, en disant *qu'il préside à l'Assemblée des plus gens de bien, qui dans les Champs Elisées sont séparés d'avec les autres.* Si les Champs Elisées, aussi-bien que les Apothéoses, ne passoient que pour des fadaises, la louange de Caton

ne vaut pas mieux que celle d'Auguste. Oh! dit aussi-tôt Aretin, la louange que vous donnés à Caton, veut seulement dire que s'il y avoit des Champs Elisées, on y sépareroit les gens de bien d'avec les autres, & qu'on mettroit Caton à la tête de cette Compagnie. Hé bien, répondit Virgile, la louange que j'ai donnée à Auguste, vouloit dire aussi que si les grands Hommes étoient reçus après leur mort parmi les Divinités, on respecteroit assés Auguste, pour lui laisser choisir le rang & l'emploi qu'il lui plairoit. L'une & l'autre louange est fondée sur une supposition, & l'une de ces suppositions n'est pas plus impossible que l'autre. En vérité, mon ami Aretin, voici un mauvais pas dont vous ne vous tirerés pas aisément. Croyés-moi, il faut de la mémoire pour mentir, & du jugement pour plaisanter.

Caton qui étoit fort aigri contre le nouvel Auteur, se souvint que dans le même endroit dont il s'agissoit entre Virgile & Aretin, il y avoit encore une contradiction, & se mit à déclamer tout de nouveau avec beaucoup de force. On approuve, disoit-il, la louange

que Virgile m'a donnée. Elle eſt donc juſte & vraie dans les principes de l'Auteur qui demande tant de choſes aux louanges. Je ſuis donc le plus honnête homme de tous les gens de bien. Je n'ai donc pas été un lâche, qui n'ait oſé ni vivre ni mourir de bonne grace. Ne m'établira-t-on point de caractere? Ne dira-t-on point ce que l'on veut que je ſois ?

Diogene interrompit Caton, & dit avec un air railleur & piquant : Il faut bien défendre contre Caton ce pauvre Auteur qui n'eſt pas ici. Il s'eſt contredit, il eſt vrai ; mais il a fort bien fait. Il imitoit Lucien. Lucien ſe contrediſoit. J'en puis parler mieux qu'un autre, car c'eſt en partie ſur mon chapitre que Lucien s'eſt contredit. Dans un de ſes Dialogues, Cerbere dit à Menippe qu'il a vu deſcendre Socrate aux Enfers, fort chagrin, regretant ſa famille, & pleurant comme un enfant, & qu'il ne ſe ſouvient point que perſonne ait fait une belle entrée en ce lieu-là, hormis ce Menippe à qui il parle, & moi. Dans un autre Dialogue, ce n'eſt plus de même ; il n'y a que les ſept Sages, gens qui ne ſont pas tout-à-fait

irréprochables, comme on ſait, qui ſoient morts gaiement, & qui faſſent voir dans les Enfers qu'ils ſont contens de leur condition. Me voilà donc exclus du nombre des vrais Philoſophes, & d'ailleurs Cerbere en a plus vu qu'il ne dit. Il paroît aſſés que l'Auteur des nouveaux Dialogues a cru qu'il étoit de ſon devoir d'imiter cette contradiction, & il faut avouer qu'il l'a imitée fort heureuſement. Caton auroit extrêmement tort de ſe plaindre de lui ; je ne me plains ſeulement pas de Lucien qui n'a aucune excuſe, lui qui s'eſt contredit ſans avoir imité perſonne.

Lucien, qui véritablement n'avoit rien à répondre, & qui de plus ne vouloit point ſe commettre avec Diogene qu'il craignoit, n'entreprit point de ſe défendre & de ſe juſtifier ; & Pluton voyant ſon ſilence, déclara :

Qu'il défendoit à tous Faiſeurs de Dialogues des Morts, d'approuver jamais rien, ni de dire du bien de perſonne, de peur des contradictions.

Après cela, Homere fit ſigne qu'on l'écoutât, & dit d'une maniere aſſés tranquille, qu'il avoit laiſſé parler ceux

qui étoient les plus pressés de faire leurs plaintes ; que Virgile auroit pourtant bien dû avoir plus d'égard pour le Prince des Poëtes, & ne pas parler avant lui ; que Lucien & son Imitateur l'avoient assés maltraité, mais l'Imitateur encore plus que Lucien ; que du moins quand Lucien avoit voulu dire du mal d'Homere, il l'avoit fait dire par quelqu'autre que par Homere ; mais que chés le nouvel Auteur, c'étoit lui qui disoit du mal de lui-même, & qui apprenoit aux autres qu'il n'avoit entendu finesse à rien, & qu'on lui faisoit trop d'honneur d'y en entendre ; qu'il auroit bien souhaité qu'on lui eût dit si l'Auteur avoit reçu de lui un pouvoir de le faire parler de la sorte ; qu'autrement il désavouoit tout, & qu'il entreprenoit de soutenir que ses Ouvrages étoient pleins de mysteres & d'allégories ; que si l'on ne réprimoit cette licence des Auteurs, Achille avoueroit bientôt qu'il mouroit de peur dans le combat, & Pénélope, qu'elle avoit favorisé tous ses Amans dans l'absence d'Ulisse ; qu'enfin il n'y avoit point de Mort qui pût s'assurer de n'être pas ressuscité quelque jour, pour se décrier lui-même.

Les plaintes d'Homere parurent ſi juſtes, & de plus ſon autorité leur donnoit tant de poids, que Pluton, ſans écouter Eſope qui vouloit répondre, défendit :

Que l'on fît jamais parler perſonne contre ſoi-même, à moins que d'en avoir une procuration en bonne forme.

Mais Homere n'étoit pas encore content. Il fit ſouvenir Pluton qu'il falloit venger l'Antiquité des inſultes que les deux Auteurs des Dialogues lui avoient faites en cent endroits. Quoi, diſoit-il, Lucien n'a point reſpecté mon nom, qui s'étoit déja établi pendant plus de mille années? L'Imitateur de Lucien encore plus hardi que lui, ne reſpecte pas ce même nom qui a préſentement une antiquité de près de trois mille ans? Ce nombre infini d'hommes, qui dans une ſi longue ſuite de ſiécles ont adoré mes Ouvrages, c'étoient donc des fous? On condamne dans un moment, & ſans y faire trop de réflexion, tant de jugemens qui ont tous été conformes? La préoccupation peut beaucoup, dira-t-on. Quand les uns ont crié merveille, tous les autres le crient auſſi. Ceux qui feroient d'avis contraire,

n'oſent ſe déclarer. Je n'ai qu'un mot à dire. Qu'on me faſſe entendre comment j'ai pu avoir une ſi grande réputation ſans la mériter, & je croirai en effet ne l'avoir pas méritée.

Homere fut ſecondé de je ne ſai combien d'Anciens, qui étoient tous fort offenſés du peu d'égard que l'on avoit eu pour eux. Chacun repréſentoit avec indignation le nombre d'années qui parloit pour lui, & accabloit les Juges de la quantité des témoignages rendus en ſa faveur. Enfin Pluton ayant plus délibéré qu'à l'ordinaire ſur l'Arrêt qu'il alloit rendre, ordonna :

Que les Anciens ſeroient toujours vénérables ; que Lucien qui étoit un des premiers qui ſe fuſſent révoltés contr'eux, & tous ceux qui ſuivroient ſon exemple, ne ſeroient jamais réputés Anciens, & ſeroient éternellement ſujets à la critique, comme de malheureux Modernes.

Enſuite on entendit un certain murmure dans la foule des Morts, qui avoient été auparavant dans un grand ſilence. Tout le monde prêta l'oreille. C'étoit le Duc d'Alençon qui diſoit à Eliſabeth d'Angleterre : Quoi ! Votre Majeſté ne trouvera pas bon que je

demande

demande réparation pour elle? Votre Majesté ne parlera point? Mais je supplie Votre Majesté de me permettre de parler. Je n'agirai & je ne paroîtrai agir que par mon propre mouvement. Je demande cela en grace à Votre Majesté; je ne puis souffrir que Votre Majesté ait été offensée en mon nom.

Tous les Morts se mirent à rire d'entendre répéter tant de fois *Votre Majesté;* & de plus ces titres-là ne sont guére usités dans la Langue du Pays. Mais le Duc d'Alençon entreprit fort sérieusement de se justifier, & dit qu'il ne traitoit la Reine avec des respects si profonds & si peu ordinaires chés les Morts, qu'afin de réparer le peu de politesse qu'il avoit pour elle dans les Nouveaux Dialogues; qu'il y alloit de son honneur à ne pas laisser croire qu'il eût su si peu vivre; qu'il ne vouloit point qu'on le prît pour un homme qui pût reprocher à des Reines en propres termes, *qu'elles n'avoient plus leur Virginité*. C'est sur cela, continua-t-il, que nous étions tout à l'heure en contestation, Elisabeth & moi. Je voulois demander raison pour elle de l'injure qu'on lui a faite; mais elle s'obstine à

dire qu'une femme doit toujours éviter ces ſortes d'éclairciſſemens, & qu'il vaut bien mieux diſſimuler l'outrage, que d'en tirer réparation. Vous feriés bien mieux, interrompit bruſquement le Comte de Leiceſter, de demander raiſon de l'injuſtice qu'on vous a faite à vous-même. On veut que vous diſiés à Eliſabeth, *que la Virginité étoit la plus douteuſe de toutes ſes qualités ;* & en même temps on veut que vous vous plaigniés de ce qu'elle ne vous épouſa pas. Ce n'eſt pas être trop poli pour un Prince, ni trop délicat pour un Amant. Ah! s'écria une précieuſe nouvellement morte, ſoupçonner Eliſabeth de quelques actions indécentes! Cela ſe peut-il? Eliſabeth ne trouvoit rien de plus joli que *de former des deſſeins, de faire des préparatifs, & de n'exécuter point.* Eliſabeth faiſoit peut-être quelques pas dans le Pays de Tendre ; mais aſſurément elle ſe gardoit bien d'aller juſqu'au bout. Et n'eſt-ce pas à elle que nous devons cette maxime admirable? *Ce qu'on obtient vaut toujours moins qu'il ne valoit, quand on ne faiſoit que l'eſpérer ; & les choſes ne paſſent point de notre imagination à la réalité, qu'il n'y ait de la perte.*

Que vous êtes peu délicate ! interrompit Smindiride, qui ne vaut guére mieux qu'une précieuse. Vous croyés que l'imagination augmente les plaisirs ; c'est tout le contraire. *Hélas ! que les hommes sont à plaindre ! Leur condition naturelle leur fournit peu de choses agréables, & leur raison leur apprend à en goûter encore moins.* Vous êtes fous, dit un gros Hollandois, si vous vous plaignés de la condition naturelle des hommes, & du peu de choses agréables qu'elle leur fournit. Ce sont les plaisirs simples & communs qui sont les plus doux. Savés-vous combien Elisabeth fut flattée de cette expression à la Hollandoise, dont je me servis pour la louer ? Je n'étois point un homme qui raffinât beaucoup sur les plaisirs ; je ne savois sur cette matiere-là que ce que tout le monde sait ; cependant la Reine d'Angleterre fut contente de ma science, & à mon départ j'eus un beau présent.

Je crains bien, dit le Crotoniate Milon, en s'adressant à la précieuse qui avoit parlé, que ce gros garçon-là n'ait tiré la Reine hors de ses plaisirs d'imagination. Il a bien la mine.... Taisés-

vous, dit Pluton tout en colere. La tête me tourne. Je ne ſais plus où j'en ſuis. Je ne ſais plus de quoi il eſt queſtion. Je n'entens rien à leur diſpute ſur les plaiſirs. Je n'entens rien non plus au caractere d'Eliſabeth. Eliſabeth ne veut que des préparatifs & des eſpérances. Et puis voilà Eliſabeth qui a des goûts plus ſolides avec le Hollandois. On reproche à cette perſonne, qui ne veut jamais de réalité, que ſa Virginité eſt fort douteuſe, & puis malgré cela on voudroit l'avoir épouſée. On dit que les plaiſirs ſont dans l'imagination ; on dit qu'ils n'y ſont pas ; on dit qu'il faut raffiner & chimériſer ſur les plaiſirs ; on dit que les plus ſimples & les plus communs ſont les meilleurs. Qui me tirera de tous ces embarras-là?

Ce ne ſera pas moi, répondit Eaque. Ni moi non plus, dit Rhadamante. Nous aurions bien moins de peine à juger nos Criminels, qu'à vuider les différens de tous ces Diſcoureurs que vous avés fait venir ici, & qui ne conviennent jamais de rien, ni les uns avec les autres, ni avec eux-mêmes. Hé bien, reprit bruſquement Pluton, puiſque

vous ne ſavés tous deux par où en prendre, j'ordonne :

Que le Duc d'Alençon, Eliſabeth d'Angleterre, Smindiride, & le Hollandois, ne ſe trouveront jamais dans un même Livre.

A peine Pluton avoit prononcé ces dernieres paroles, que Mercure entra dans l'Aſſemblée. On voyoit bien à ſon air qu'il apportoit quelques nouvelles ; & en effet ſi-tôt qu'il fut arrivé, il dit qu'il venoit de deſſus la Terre, & que les Vivans lui avoïent donné une commiſſion dont il vouloit s'acquitter. Cette commiſſion étoit une Lettre pour les Morts, dont ils l'avoient chargé, & il la lut tout haut en ces termes.



LETTRE DES VIVANS AUX MORTS.

TRÈS-HONORÉS MORTS,

Il court parmi nous des Dialogues que l'on a mis ſous votre nom, parce qu'on y a traité des matieres ſi importantes, que des Vivans n'euſſent pas pu avoir enſemble de ces ſortes d'entretiens, eux qui ne diſent que des choſes inutiles. Nous avons examiné fort ſérieuſement de quoi nous étions capables, & avec tout le reſpect que nous vous devons, nous avons trouvé que dans nos converſations ordinaires nous en dirions bien autant que ce que l'on vous fait dire. Vos raiſonnemens ne nous ont pas paru ſi ſublimes, que nous déſeſpéraſſions d'y pouvoir atteindre. Les Femmes particulierement croyent qu'on peut être

pleine de vie & de ſanté, & avoir autant d'eſprit que Didon & Stratonice, que Sapho & Laure, qu'Agnès Sorel & Roxelane. Elles ſe tiennent offenſées de ce qu'on s'eſt cru obligé d'aller déterrer ces Mortes, pour ne leur faire tenir que les diſcours qu'elles tiennent. Ce n'eſt pas que ces diſcours paroiſſent inutiles aux Femmes d'ici haut; au contraire elles jugent que ce que dit Stratonice à Didon ſur ſon intrigue avec Enée, peut être d'une grande conſolation pour celles qui auront fait parler d'elles un peu plus qu'il ne faudroit; que les Hiſtoires d'Agnès Sorel & Roxelane ſont fort propres à perſuader aux Femmes, qu'elles ſont nées pour avoir un empire abſolu ſur leurs Amans, & que Sapho & Laure leur apprennent parfaitement bien de quelle maniere elles doivent exercer leur imagination ſur les ſujets qui leur conviennent; mais enfin elles ſont ſi convaincues de leur propre mérite, qu'elles ne trouvent point tout cela au-deſſus de leur portée. Nous vous prions donc, très-honorés Morts, de ſouffrir que nous ayons ici haut des converſations auſſi ſpirituelles & auſſi utiles que les vôtres, en attendant que nous ayons l'honneur de vous aller entretenir nous-mêmes; ce qui ne ſera aſſurément que le plus tard que nous pourrons.

Mercure ayant lu cette Lettre, la priere des Vivans fut trouvée juſte par tous les Morts, & auſſi-tôt Pluton déclara :

Qu'il ne ſeroit pas beſoin d'être Mort, pour dire des choſes auſſi pleines de morale & de raiſonnemens, que celles qui ſe diſent dans les Nouveaux Dialogues.

Laure voulut pourtant s'oppoſer à cet Arrêt. Elle repréſenta que ſi elle eût été vivante, elle n'auroit jamais dit que, *quand on veut qu'un Sexe réſiſte, on veut qu'il réſiſte autant qu'il faut pour faire mieux goûter la victoire à celui qui la doit remporter, mais non pas aſſés pour la remporter lui-même, & qu'il doit n'être ni ſi foible qu'il ſe rende d'abord, ni ſi fort qu'il ne ſe rende jamais* ; qu'il y avoit dans ce raiſonnement un fond de Logique, & une certaine combinaiſon méditée, dont une autre qu'une Morte n'auroit pas été capable ; que ſi l'on vouloit bien pénétrer dans la profondeur de cette penſée, il sembleroit qu'on auroit tenu les Etats du Genre humain, pour déterminer lequel des deux Sexes auroit dû attaquer ou ſe défendre ; & qu'après une mûre délibération des Philoſophes qui auroient examiné la

question selon leurs régles, on auroit donné le parti d'attaquer aux hommes, & celui de se défendre aux femmes; que c'étoit là ce qui s'appelloit traiter les matieres solidement; que cette solidité étoit d'autant plus admirable, que les matières étòient galantes; & qu'enfin il étoit bien sûr que des femmes vivantes ne l'auroient jamais attrapée, elles qui ne font qu'effleurer les choses légerement, & y répandre des agrémens fort superficiels.

Si-tôt qu'elle eut cessé de parler, Pétrarque se montra, & dit que depuis les Nouveaux Dialogues Laure étoit gâtée; qu'auparavant elle avoit eu l'esprit raisonnable, mais qu'elle vouloit présentement faire des Dissertations sur tout; que sa nouvelle folie étoit d'approfondir toujours les matieres, & de les traiter méthodiquement; que quand il croyoit lui dire quelque chose de galant & d'agréable, il trouvoit une raisonneuse qui se mettoit à argumenter contre lui; qu'il ne pouvoit plus vivre avec elle; que de plus il n'étoit point content qu'elle s'accoutumât avec Sapho qui étoit une très-dangereuse compagnie; que véritable-

ment Laure avoit pris le bon parti, en ſoutenant que c'étoit aux hommes à attaquer, & aux femmes à ſe défendre; mais qu'il craignoit qu'à la longue elle ne perdît les bons ſentimens où elle étoit encore, & qu'il ne lui prît envie d'attaquer à l'exemple de Sapho.

Louis XII, Roi de France, & le Duc de Suffolc, ſe joignirent à Pétrarque, & firent d'Anne de Bretagne & de Marie d'Angleterre les mêmes plaintes qu'il avoit faites d'abord de Laure. Ces deux Princeſſes avoient pris dans les Nouveaux Dialogues l'habitude de ne parler que par lieux communs, & en propoſitions générales. Elles avoient enſemble de longues converſations, où elles ne ſe répondoient l'une à l'autre que par des Sentences, & il n'étoit preſque plus poſſible de les tirer de leurs ſpéculations, pour leur faire dire quelque choſe qui fût de l'uſage commun. Jamais Anne de Bretagne n'avoit tant fait ſouffrir Louis XII pendant ſa vie, quoiqu'elle eût quelquefois l'humeur aſſés aigre & aſſés difficile; & le Duc de Suffolc avoit encore été plus content de Marie d'Angleterre du temps qu'ils étoient mariés enſemble, quoique l'in-

clination qu'elle avoit pour la galanterie donnât toujours de justes appréhensions à un mari.

Pluton, pour remédier à ces désordres, défendit :

Qu'on fît les femmes si grandes raisonneuses, de peur des conséquences.

Après cela on vit Hervé qui venoit accuser Charles V devant Pluton, sur ce que cet Empereur refusoit de répondre à une question d'Anatomie qu'il lui faisoit. Je lui demande, disoit Hervé, un petit éclaircissement sur les Veines Lactées & sur les Anastomoses, & il ne me le veut pas donner. Aussi-tôt tous ces Morts se mirent à dire, il faut qu'Hervé soit fou. Faire des questions d'Anatomie à Charles V! Est-il Chirurgien? Hé quoi, leur répondit Hervé, ignorés-vous que Charles V parle à Erasme comme un Docteur sur les fibres & sur la conformation du Cerveau, en quoi il prétend que l'esprit consiste? Il sait que l'Anatomie la plus délicate ne sauroit appercevoir cette différence d'organes qui fait la différence des génies ; & après cela il ne voudra pas répondre à mes questions?

Qu'on me délivre de cet Extravagant, dit Charles V tout en colere. Où a-t-il trouvé qu'un Empereur dût ſavoir l'Anatomie? Hé qui ne le croiroit, reprit Hervé, à vous entendre parler comme vous faites dans les Nouveaux Dialogues? Ce que je dis d'Anatomie n'eſt rien du tout, répondit Charles V, ou du moins ce n'eſt rien que tout le monde ne ſache. Mais, répliqua Hervé, vous le dites dans les termes de l'art, & d'une maniere qui ſent tout-à-fait ſon Phyſicien de profeſſion; c'eſt là ce qui m'a mis en erreur. Hé bien, dit Charles V, eſt-il défendu à un grand Prince de ſavoir quelques termes des Sciences? Non, répondit Hervé, mais il lui eſt défendu de s'en ſervir. Il faut que dans les Sciences un Prince ne prenne que les choſes, & laiſſe les termes aux Savans, & qu'il ne paroiſſe pas avoir appris ce qu'il ſait, mais le deviner.

Pluton fut de l'avis d'Hervé, & il ordonna:

Que Charles V ne parleroit plus ſi ſavamment de Phyſique, ou qu'il l'apprendroit tout de bon.

Je ſai bien, ajouta le Roi des En-

ſers, qu'il y a encore une certaine Bérénice qui eſt un peu Grammairienne pour une Reine. Elle parle *d'une mort grammaticale des noms*, & de l'embarras que ces noms donnent aux Savans, dès qu'il y a quelques lettres de changées. Je ne conçois pas trop bien où une femme & une Princeſſe a pris cela. Il faut qu'elle ait bien étudié, & que de plus elle n'en faſſe pas trop de myſtere: mais laiſſons-la en repos, il faut finir; elle ſera compriſe dans l'Arrêt de Charles V. Paſſons à d'autres.

Hervé ſe préſenta encore une fois, & dit qu'il s'étoit plaint que Charles V qui étoit Empereur, raiſonnoit trop bien ſur la Phyſique, & que préſentement il ſe plaignoit qu'Eraſiſtrate qui étoit Médecin, ne raiſonnoit pas aſſés bien ſur la Médecine. J'ai découvert la circulation du ſang, diſoit Hervé, & Eraſiſtrate marque aſſés de mépris pour ma découverte. Mais pourquoi, à votre avis? C'eſt que ſans ſavoir que le ſang circulât, il a guéri le Prince Antiochus de ſa fiévre quarte, par un moyen, à la vérité, fort ingénieux, mais qui ne deviendra jamais une régle de Médecine. Car, je vous prie, éta-

blira-t-on que quand un Médecin aura un malade à guérir de la fiévre, il fera paſſer devant lui toutes les femmes de ſa connoiſſance, lui tiendra le pouls pendant ce temps-là, remarquera celle dont la vue redoublera l'émotion de ſon pouls, & enſuite ira négocier, pour faire obtenir à ſon Malade cette femme dont il ſera amoureux? Cependant Eraſiſtrate tient que la connoiſſance de la circulation du ſang n'eſt pas néceſſaire, parce qu'effectivement elle ne l'étoit pas dans la maladie d'Antiochus, & qu'il ne s'agiſſoit que de ſavoir quel chagrin rongeoit ce jeune Prince. N'eſt-ce pas là une belle conſéquence? Si c'eſt ainſi qu'il raiſonnoit du temps qu'il exerçoit la Médecine là-haut, oh que vous êtes en grand nombre, Morts, qu'il a envoyés en ces Lieux!

La fin de cette harangue fut ſuivie d'un éclat de rire. Eraſiſtrate voulut répondre; mais Pluton qui ne crut pas que ſa réponſe pût être bonne, ne lui en donna pas le loiſir, & prononça bruſquement:

Qu'Eraſiſtrate, quoiqu'il eût guéri Antiochus, ſeroit obligé à reſpecter la circulation du ſang.

Il y avoit quelques momens que Montagne paroissoit avoir envie de parler. Il s'avançoit, & puis se retiroit; il ouvroit la bouche, & la refermoit tout d'un coup. Pluton qui le remarqua, lui dit, qu'avés-vous? Voulés-vous parler? J'en aurois bien envie, répondit-il, mais je cherche des termes pour m'expliquer honnêtement. On me fait *accoucher* dans les Nouveaux Dialogues, mais on me fait accoucher avec tant de facilité, que j'en ai honte. On n'a point du tout ménagé mon honneur. Souvenés-vous que Socrate, cette Sage-femme, avec qui l'on m'a mis, me veut prouver que les Anciens ne valoient pas mieux que les hommes d'à présent. Il me dit d'abord, pour m'attraper, avec cet air que vous lui connoissés, que de son temps les choses alloient tellement de travers, qu'elles auroient bien dû prendre à la fin un train plus raisonnable, & qu'il avoit cru que les hommes profiteroient de l'expérience de tant d'années. Moi qui ne me souviens plus de ce que j'ai entrepris de soutenir, je lui répons: *Que les hommes ne font point d'expériences, parce que dans tous les Siécles ils ont les mêmes*

penchans, sur lesquels la raison n'a aucun pouvoir, & qu'ainsi par-tout où il y a des hommes, il y a des sotises, & les mêmes sotises. Sur cela Socrate, tout joyeux, me demande bien vîte : *Et sur ce pied-là, comment voudriez-vous que les Siécles de l'Antiquité eussent mieux valu que le Siécle d'aujourd'hui?* La vérité est, qu'après ce que j'ai dit, je n'ai rien à lui répondre; je suis surpris & j'accouche sotement. Je vous assure que si j'avois à recommencer, je donnerois bien plus de peine à ma Sage-femme; car moi qui prétens que les Siécles ayent dégénéré, puis-je dire aussi-tôt : *Que tous les hommes ont le même penchant; que par-tout où il y a des hommes, il y a les mêmes sotises?* J'avoue que je me suis vanté dans mes Essais de n'avoir guére de mémoire, mais encore n'en pouvois-je pas manquer jusqu'à ce point-là. Socrate triomphe, je le crois bien; un autre moins habile que lui auroit aussi triomphé en sa place. Ma défaite devoit être un peu plus difficile, ne fût-ce que pour la gloire de Socrate.

Ne prétendés point m'intéresser dans vos plaintes, dit ce Philosophe moqueur; je suis très-content de ce Dialogue,

logue, il me fait plus d'honneur que tout ce qu'on a jamais dit à ma louange. Quand vous venés me trouver, plein d'une admiration pour les Anciens, que vous ne m'avés pas encore marquée, je vous demande des nouvelles du Monde. Vous me répondés qu'il eſt fort changé, & que je ne le reconnoîtrois pas. Moi qui ai lu dans votre ame, & qui veux vous ſurprendre par une opinion toute contraire à la vôtre que j'ai devinée, je vous dis : *Que je ſuis ravi de ce que vous m'apprenés, que je m'étois toujours bien douté que le monde deviendroit meilleur, & plus ſage qu'il n'étoit de mon temps ;* car puiſque ce n'eſt pas là mon ſentiment, je ne puis avoir d'autre deſſein que de vous étonner, en me jettant dans l'extrémité oppoſée à celle où vous étiés, & de commencer déja à combattre votre penſée. Mais n'eſt-ce pas être bien habile, que de la ſavoir avant que vous me l'ayés dite ? Dans les Dialogues où Platon me fait parler, je ne réfute aucunes opinions, que je ne les aye fait répéter je ne ſai combien de fois, & en je ne ſai combien de manieres, à ceux qui les ſoutiennent ; mais dans ces Nouveaux Dialogues-ci,

j'ai bien plus d'eſprit, je devine ce que j'ai à réfuter. Roi des Enfers, dit Montagne à Pluton, vous entendés bien le langage de Socrate, c'eſt ainſi qu'il fait la critique de notre Auteur. Point du tout, reprit Socrate, toujours ſur le même ton, je ne fais point de critique. L'Auteur m'a fait Prophête, il eſt vrai, mais aſſurément c'eſt à cauſe de ce Démon familier que j'avois.

Pluton qui prit la choſe ſérieuſement, ordonna:

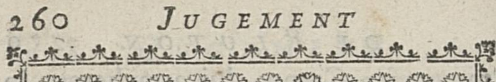
Que Socrate ne ſe ſerviroit point dans les diſputes de ſon Démon familier, pour deviner les penſées des autres; & que Montagne n'accoucheroit plus ſi facilement.

Il y avoit encore quelques Morts qui ſe préparoient à parler, lorſque Caron entra dans l'Aſſemblée, d'un air qui fit bien juger qu'il apportoit quelque nouvelle importante. Ce n'eſt pas fait, dit-il d'un ton à faire trembler tout le monde, nous ne ſommes pas encore quittes des Dialogues des Morts. En voici une ſeconde Partie que j'ai ſurpriſe à un Mort que je paſſois dans ma Barque, & qui s'en étoit chargé.

Auſſi-tôt ce fut un bruit incroyable dans l'Aſſemblée. Tous les Morts ſe jet-

terent ſur Caron, lui arracherent le Livre, & ſortirent auſſi-tôt pour l'aller lire tous enſemble, ſans ſonger qu'ils manquoient de reſpect pour Pluton, qu'ils laiſſoient là ſeul ſur ſon Trône.

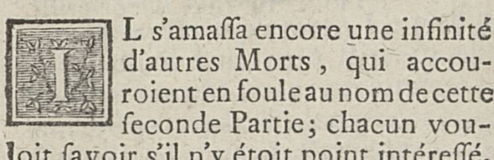






JUGEMENT DE *PLUTON* SUR LES DIALOGUES DES MORTS.

SECONDE PARTIE.



IL s'amaſſa encore une infinité d'autres Morts, qui accouroient en foule au nom de cette ſeconde Partie; chacun vouloit ſavoir s'il n'y étoit point intéreſſé. La difficulté fut de trouver quelqu'un qui pût la lire à une Aſſemblée ſi nombreuſe; car il falloit ſatisfaire l'impa-

tience de tout le monde à la fois. A la fin Stentor fut choisi pour Lecteur ; ce Stentor qui avoit la voix si bonne, qu'il se faisoit entendre de toute une Armée. D'abord quand il nomma Hérostrate & Démétrius de Phalere, on remarqua la joie de Démétrius, qui s'attendoit bien à être loué sur l'art qu'il avoit eu d'accorder ensemble la Politique & la Philosophie, & sur ce qu'il avoit été également propre aux spéculations du Cabinet & aux soins du Gouvernement. Au contraire, l'infame Hérostrate baissa la tête, & tâcha de se cacher dans la foule, parce qu'il ne douta point qu'on ne lui fît son procès sur l'embrasement du Temple d'Ephese, avec toute la rigueur qu'il méritoit ; mais il reprit un peu de courage dans le commencement du Dialogue, où il vit que les choses ne tournoient point si mal pour lui. Ensuite il fut surpris de s'entendre raisonner si subtilement, que Démétrius ne savoit que lui répondre, & lui-même il ne savoit qu'en croire. A la fin il fut ravi d'étonnement & de joie, quand il reconnut certainement qu'il étoit le Héros du Dialogue, que l'action qu'il croyoit

qu'on lui dût reprocher, y étoit couronnée, & que Démétrius étoit confondu.

Le pauvre Démétrius ne pouvoit aussi revenir de son étonnement. Il avoit tant de honte de voir ses espérances trompées, & il se trouvoit si peu d'esprit dans ce Dialogue en comparaison d'Hérostrate, qu'il ne put ni n'osa jamais dire une parole. Les Morts rioient en eux-mêmes du trouble & de l'embarras où il étoit; car comme il n'y en avoit pas un seul qui n'en craignît autant pour son compte, ils ne vouloient pas rire ouvertement.

Au second Dialogue, ils jetterent tous les yeux sur Pauline, qui parut assés interdite. On la pria malicieusement de vouloir bien nommer les Sages à qui elle avoit oui dire; *Qu'une femme devoit aider elle-même à se tromper, pour goûter quelques plaisirs; qu'il ne falloit point qu'elle examinât trop la divinité d'un Amant, qui dans le dessein de la surprendre, se vouloit faire passer pour un Dieu.* La plupart des Mortes disoient qu'elles auroient été volontiers à l'école de ces Sages-là, si elles les eussent connus; & que les femmes n'auroient plus tant

d'averſion pour la Philoſophie, ſi elle donnoit de pareilles leçons.

Pauline commença à répondre d'un air embarraſſé, que les Amans fideles n'étoient pas en plus grand nombre que les Dieux Amans, & que cependant on ne trouvoit pas mauvais que des femmes cruſſent qu'on auroit pour elles une conſtance éternelle; & elle prétendit qu'aller ſe jetter entre les bras de ſon faux Anubis, c'étoit la même choſe que ſi elle eût été aſſés dupe pour compter ſur la fidélité d'un Amant.

Toutes les Mortes généralement ſe récrierent là-deſſus. Il y en avoit entr'elles une infinité qui s'étoient flattées qu'on les dût aimer fidellement, & qui n'euſſent pourtant pas fait la ſotiſe d'aller trouver Anubis dans ſon Temple. Pauline qui étoit malheureuſement engagée à ſoutenir que les Amans fideles étoient extrêmement rares, s'embarraſſa dans une définition de la fidélité, dont elle eut bien de la peine à ſortir. Elle ne faiſoit aucun cas des ſoins, des empreſſemens, des ſacrifices, de la préférence entiere qu'on donne à ſa Maîtreſſe ſur toutes choſes. Tout cela, dont bien des fem-

mes ſe contenteroient, n'étoit rien ; il falloit, pour être fidele, tenir bon contre le temps & contre les faveurs ; mais toute l'Aſſemblée convint que Pauline devoit être réduite à une étrange extrémité, pour avoir recours à une définition ſi chimérique ; & on lui demanda grace pour les pauvres Humains, qui ne pouvoient atteindre à la perfection qu'elle exigeoit d'eux, & qui auroient encore aſſés de peine à s'acquitter de ce qu'elle ne comptoit preſque pour rien.

Je crois que les femmes vivantes ſeroient de même avis que les mortes. Il n'eſt pas beſoin que par des idées rigoureuſes de fidélité, on mette les Amans en droit de ne ſonger point du tout à être fideles ; & tout ce que dit Pauline ſur cette matiere-là, eſt de ces choſes qui ne peuvent être reçues ni en ce monde, ni en l'autre.

Pour Callirhée, quoiqu'elle fût dans le même cas que Pauline, on ne la traita pas avec la même rigueur. C'étoit une bonne Innocente, qui avouoit la choſe comme elle s'étoit paſſée, qui n'entendoit fineſſe à rien, & qui ne cherchoit point à ſe défendre par des raiſonnemens

raiſonnemens ſophiſtiques. On eſt ordinairement diſpoſé plus favorablement pour ces ſortes de gens-là, que pour de faux beaux eſprits. Eliſabeth d'Angleterre fut la ſeule qui voulût attaquer Callirhée. Cette Reine fort contente d'avoir dit ; *Que les plaiſirs étoient des terres marécageuſes, ſur leſquelles il falloit courir fort légérement, ſans y arrêter le pied*, reprocha fierement à Callirhée que c'étoit être bien hardie, que d'oſer dire après cela ; *Que les choſes du monde les plus agréables ſont dans le fond ſi minces, qu'elles ne toucheroient plus guères, ſi l'on y faiſoit une réflexion un peu ſérieuſe ; que les plaiſirs n'étoient pas faits pour être examinés à la rigueur, & qu'on étoit tous les jours réduit à leur paſſer bien des choſes, ſur leſquelles il ne ſeroit pas à propos de ſe rendre difficile.* Callirhée qui étoit ſimple & timide, n'oſa répondre à Eliſabeth, & peut-être qu'une autre qu'elle eût été bien embarraſſée à ſe juſtifier.

Candaule parut à cette grande Aſſemblée de Morts, le meilleur Mort du monde. Il n'a aucun reſſentiment contre Gigès qui lui a ôté ſa femme qu'il aimoit ſi tendrement, & la vie qu'il n'avoit pas ſujet de haïr ; il tâche ſeu-

lement à deviner pourquoi Gigès l'a tué. Pourvu qu'il puiſſe prouver qu'il n'a pas tant de tort d'avoir voulu faire voir ſa femme dans le bain à ce perfide favori, il eſt content. Il ſe conſole, en s'imaginant que c'eſt une néceſſité indiſpenſable que de faire parade de ſon bonheur, & en ſuppoſant qu'un Empereur fut fort fâché, parce qu'un Roi captif cria, *ſotiſe*, *ſotiſe*. D'un autre côté, on trouva Gigès bien cruel de détruire tous les raiſonnemens que fait ce bon Roi, & de ne lui vouloir ſeulement pas laiſſer des penſées qui le flattent un peu ; mais on fut encore bien plus irrité contre Gigès, quand on lui entendit dire ; *Que la Nature a ſi bien établi le commerce de l'Amour, qu'elle n'a pas laiſſé beaucoup de choſes à faire au mérite ; qu'il n'y a point de cœur à qui elle n'ait deſtiné quelqu'autre cœur, & que le choix d'une femme aimable ne prouve rien, ou preſque rien en faveur de celui ſur qui il tombe.*

Quoi, diſoient les Morts qui avoient été galants pendant leur vie, Gigès a-t-il entrepris de décrier l'Amour, & d'en dégoûter le monde ? Pourquoi ne veut-il point que les Amans ſentent le plaiſir d'être diſtingués ? Trouveroit-

on quelque chose de si doux à être aimé, si on croyoit ne l'être que par une certaine nécessité de la Nature qui a voulu qu'on aimât? On ne pourroit donc point se flatter de rien devoir à ses soins, à sa fidélité, à son propre mérite? Et que devient l'Amour? Quand l'idée que Gigès en donne seroit solide, elle seroit du moins trop dure. On n'a pas besoin de vérités désagréables.

Ah! s'écria Elisabeth d'Angleterre, *si l'on ôtoit les chimeres aux hommes, quel plaisir leur resteroit-il?* Qu'ai-je fait à Gigès, pour l'obliger à pratiquer le contraire de mes maximes? Est-ce pour me contredire qu'il veut désabuser les hommes des plus agréables chimeres de l'Amour? Tout à l'heure Pauline nous donnoit une idée si sublime de la fidélité, que personne n'y eût pu parvenir; & voici présentement Gigès qui nous donne une idée de l'Amour si méprisable, que je ne sai si personne voudroit s'abaisser jusqu'à être amoureux.

Quelle fut la surprise d'Homere, lorsqu'il se vit intéressé dans le Dialogue d'Helene & de Fulvie! Ce Prince

des Poëtes se plaignit fortement de ce qu'on l'attaquoit encore une fois. Que veut donc dire cette étrange licence, disoit-il tout en colere? Toujours des plaisanteries sur moi? Suis-je le seul aux dépens de qui l'on puisse divertir le Public? Se fait-on présentement un honneur de m'insulter? Faut-il dire du mal de moi, pour être bel Esprit? A-t-on mis la réputation à ce prix-là? Mais encore quel est l'endroit que l'on attaque? C'est peut-être l'endroit le plus judicieux de mes deux Poëmes. On tient un Conseil devant le Palais de Priam, au retour d'un combat qui a été fort long & fort opiniâtre. Les avis se partagent, on commence à s'échauffer de part & d'autre; mais comme il n'est pas temps alors de s'amuser à contester, & que des gens qui reviennent de la bataille tout fatigués, ne s'accommoderoient pas d'un Conseil qui dureroit trop long-temps, Priam remet les délibérations à un autre jour, & ordonne, non pas que l'on aille souper, mais que l'on se retire chés soi, qu'on prenne le repos dont on a besoin, & qu'on répare ses forces; car ce sont deux choses différentes que

d'ordonner qu'on aille ſouper, ou que l'on aille réparer ſes forces & prendre du repos. L'Auteur qui a affecté la premiere expreſſion, n'eût pas voulu employer la ſeconde. Les termes ne ſont pas indifférens à ces Meſſieurs qui veulent plaiſanter; & ſouvent qui leur en changeroit un ſeul, feroit un grand tort aux traits les plus ſpirituels de leurs Ouvrages. Mais ne faut-il que pouvoir attraper un mot, qui ſera devenu bas par l'uſage populaire, pour être en droit de badiner ſur la divine Iliade? La réputation d'Homere ne ſauroit-elle le garantir de ces ſortes d'inſultes? Il n'en dit pas davantage. Tous les Morts ſe mirent de ſon parti, & Fulvie fut obligée à déſavouer ce qu'on lui faiſoit dire.

Quand Stentor prononça les noms de Parméniſque & de Théocrite de Chio, tous les Morts ſe regarderent l'un l'autre. Ces noms leur étoient inconnus, & ils jettoient les yeux de tous côtés, pour voir ſi Théocrite de Chio & Parméniſque ne ſe montroient point. Comme on ne les voyoit point paroître, Stentor cria encore pluſieurs fois, *Parméniſque & Théocrite de Chio*, & fit reten-

tir tous les échos de l'enfer. A la fin on les vit accourir tous deux hors d'haleine. Ils ne s'étoient point attendus à avoir part dans les Nouveaux Dialogues, & avoient négligé de se trouver à l'Assemblée. Dès que Théocrite entendit son histoire, il s'écria : Ah! falloit-il que cet Auteur me tirât de l'obscurité où j'étois, pour faire revivre une détestable pointe que j'espérois que l'on auroit oubliée ? Quel plaisir prend-il à r'ouvrir mes plaies, à me faire souvenir, & à faire souvenir les autres que j'ai été un mauvais plaisant, & qu'il m'en a coûté la vie ? Etoit-il besoin qu'il eût recours à moi pour orner son Livre d'une froide plaisanterie ? Il en eût si bien trouvé quelqu'une de lui-même, s'il eût voulu.

Parménisque parut si sublime & si élevé sur la fin de son Dialogue, qu'on lui demanda s'il avoit appris dans l'Antre de Trophonius à parler ainsi, & si les Oracles qui s'y rendoient étoient de ce style ? Il avoua de bonne foi qu'il n'entendoit point ce qu'on lui faisoit dire, & pria Stentor de le répéter. Stentor le répeta, & Parménisque y trouvant encore plus d'obscurité que

la premiere fois, demanda du temps pour y penſer. Apparemment, dit-il, l'intention de l'Auteur n'a pas été que l'on m'entendît; car il vend l'intelligence de mes paroles bien cher. Vous voulés m'entendre, Morts, prenés-y garde. L'Auteur s'en vengera par la peine que vous aurés à déchiffrer mes Sentences énigmatiques. On lui demanda pourquoi cette obſcurité auroit été affectée par l'Auteur? Et Parméniſque répondit: Il a mis les Morts dans ſes Dialogues pour y parler; & parler, c'eſt ne ſavoir ce qu'on dit la plupart du temps. Quand nous découvrons le peu de ſolidité de ce qu'il nous débite, & de ce qui nous éblouit quelquefois, nous arrachons à l'Auteur ſon ſecret. On devient ſage, & on ne l'admire plus; on penſe, & on n'eſt plus ſa dupe: voilà ce que l'Auteur ne trouve pas bon. Pour moi, duſſai-je me mettre mal avec lui, je m'en vais travailler à pénétrer dans ſes penſées. Je ſai bien que cette étude pourra me rendre plus chagrin & plus ſombre, que ne fit l'Antre de Trophonius; mais il n'importe. Je vous prie ſeulement, Morts, que ſi quelqu'un d'entre vous entend

plutôt que moi cette belle phrase ; *Il y a une raison qui nous met au-dessus de tout par les pensées, il y en a une autre qui nous ramene ensuite à tout par les actions*, il ait la bonté de m'en avertir, afin que j'y perde moins de temps.

Là-dessus il y eut un Mort malicieux qui dit à Parménisque : Je ne vous en quitte pas pour l'éclaircissement de cette phrase-là ; il y en a encore une à laquelle je vous prie de vouloir bien travailler. On l'a mise dans votre bouche ; c'est celle-ci. *Quand on est de mauvaise humeur, on trouve que les hommes ne valent pas la peine qu'on en rie. Ils sont faits pour être ridicules, & ils le sont, cela n'est pas étonnant ; mais une Déesse qui se met à l'être, l'est bien davantage.* J'aurois bien envie de savoir, continua-t-il, pourquoi cette pauvre Déesse étoit si ridicule. Elle étoit de bois & mal-faite. Est-ce là tant de quoi rire ? Il falloit que vous ne fussiés pas si mélancolique. Je ne plains pas les gens chagrins, à qui une Latone de bois suffira pour leur rendre leur belle humeur. Mais d'où vient que vous ne pouviés rire de tant de sotises des hommes ? C'est qu'ils sont faits pour être

ridicules, & il n'eſt pas étonnant qu'ils le ſoient. Et eſt-il eſſentiel à la Déeſſe Latone que ſes Statues ſoient de marbre & d'un travail excellent? Quand un mauvais Quvrier fait une Latone, peut-on dire pour cela que Latone fait quelque choſe contre la nature d'une Divinité, & qu'elle ſe met à être ridicule? Parméniſque promit qu'il ſongeroit à cette difficulté auſſi-bien qu'aux autres, & prit congé de l'Aſſemblée.

Peu de temps après, il y eut une groſſe querelle entre l'Impératrice Fauſtine & la Sultane Roxelane. Celle-ci trouvoit fort mauvais que Fauſtine entreprît de ſoutenir; *Que les hommes exercent leur domination ſur les femmes, même en amour; que quoique l'empire dût être également partagé entre l'Amant & la Maîtreſſe, il paſſoit toujours de l'un ou de l'autre côté, & preſque toujours du côté de l'Amant.* Je vois bien; diſoit Roxelane irritée, qu'on ne ſe ſouvient plus ni de mon hiſtoire, ni de la hardieſſe avec laquelle j'ai promis *de gouverner toujours à ma fantaiſie l'homme du monde le plus impérieux, pourvu que j'euſſe beaucoup d'eſprit, aſſez de beauté & peu d'amour.* J'avois établi la

gloire de toutes les femmes, & Fauſtine la vient détruire. Et qui croiroit que Fauſtine dût mettre ſi haut le pouvoir des hommes ; elle qui a toujours fait de ſon mari tout ce qu'elle a voulu ; elle qui a eu tant de pouvoir ſur lui, qu'elle en avoit honte ; elle qui eſt ſi impérieuſe, que préſentement même *elle voudroit qu'il ne fût point de maris?* Eſt-ce à elle à ſe plaindre que les hommes uſurpent la domination ſur les femmes?

Fauſtine ne demeura point ſans réplique. Elle ſe mit à déclamer contre les hommes avec tant d'emportement, que les femmes elles-mêmes la déſavouerent, & que M. Aurele tâcha de s'enfuir de l'Aſſemblée. Roxelane la traita comme une folle, ſi reconnue pour ce qu'elle étoit, que dans le Dialogue où elle parle, on la faiſoit convenir de la néceſſité qu'il y a que les femmes ſoient gouvernées, & ſe plaindre en même temps de ce qu'elles le ſont ; vrais diſcours d'une tête bien mal réglée. La diſpute s'échauffa entre ces deux femmes, comme il devoit arriver naturellement, & à la fin ce fut une confuſion étrange entre toutes les Mortes. Les unes ſe plaignoient d'avoir été tyranniſées par

les hommes ; les autres ſe louerent de la facilité avec laquelle leurs Amans s'étoient laiſſé conduire par elles. Si l'Auteur des Dialogues eût été là, il ſe fût trouvé bien embarraſſé. Il eût fallu qu'il eût tâché d'accorder Fauſtine & Roxelane, dont il avoit excité la querelle, & cela n'eût pas été trop aiſé ; ou il eût été réduit à décider en faveur de l'une des deux, & c'eût été décider contre lui-même. Une ſi grande affaire ne ſe fût pas terminée ſans beaucoup de peine, ſi on eût voulu la terminer par un Jugement régulier. Mais les Morts ennuyés de cette diſpute, qui prenoit le train de ne point finir, chaſſerent hors de l'Aſſemblée Roxelane & Fauſtine, & les envoyerent vuider ailleurs leurs différends.

Stentor voulant continuer ſa lecture, nomma Séneque & Scarron ; & auſſitôt Séneque ſe montrant à tous ces Morts : Je n'ai pas beſoin, leur dit-il, d'entendre lire ce Dialogue, pour ſavoir ce qu'il contient. Puiſque moi, qui ſuis un Philoſophe très-ſérieux, & ſi j'oſe le dire, aſſés conſidérable dans l'Antiquité, on me met avec un Poëte badin ; cela veut dire que le Poëte

l'emporte bien par-deſſus moi. Je vous déclare que je me tiens dès-à-préſent pour vaincu ; je cede tout l'avantage à Scarron, je ne ſuis pas aſſés téméraire pour le lui diſputer. A ces mots il ſe retira ; mais Scarron avec ſon air gai, dit qu'il n'avoit garde d'en faire autant ; qu'il avoit trop d'envie de voir comment on l'alloit ériger en Philoſophe, & qu'il ne le pouvoit abſolument deviner. Il ſe mit donc à écouter fort attentivement ; mais quand il entendit qu'on mettoit bien haut la conſtance avec laquelle il avoit ſoutenu le manque de fortune, les maladies, & que c'étoit par là qu'il l'emportoit ſur Séneque, ſur Criſippe, ſur Zenon, & ſur tous les Stoïciens : Ah ! par le Stix, s'écria-t-il, cet Auteur des Dialogues eſt brave homme, il ſait bien trouver le mérite des gens. Je ne me connoiſſois point encore celui qu'il me donne ; je n'avois pas fait réflexion que j'avois reçu tous mes malheurs avec beaucoup de Philoſophie.

Mais quoi, dit fort ſérieuſement Lucilius, le grand ami de Séneque, & ſon Diſciple, d'où vient que cet Auteur ſe déclare toujours contre la raiſon ?

Quelle inimitié y a-t-il entre la raiſon & lui ? *On ne doit point*, à ce qu'il prétend, *compter ſur elle, on ne s'y doit point fier, elle ne mérite point d'eſtime.* Et qu'eſt-ce donc qui en mérite ? A quoi ſe fiera-t-on ? Sur quoi comptera-t-on ? La raiſon ſeule ne produit-elle pas toutes les vertus ? Car elles ceſſent de l'être, dès qu'elles ne ſont que des effets du tempérament. Le mot même de vertu enferme l'idée d'un effort que l'on fait pour s'attacher à ce qui eſt honnête. On peut naturellement ſe porter vers les objets de vertu ; mais il faut s'y porter avec effort pour être vertueux. Depuis quand n'eſtime-t-on plus les bonnes qualités qui ſont acquiſes à force de ſoins ? Socrate eſt donc deshonoré, pour avoir vaincu les mauvaiſes inclinations qu'il avoit reçues de la Nature, & pour n'avoir dû ſa ſageſſe qu'à lui-même.

Comme Stentor vit que Lucilius s'embarquoit dans un diſcours un peu ſérieux, il l'interrompit aſſés promptement pour lire le Dialogue d'Artémiſe & de Raimond Lulle. Ce Dialogue fit beaucoup de plaiſir à une infinité de Mortes qui avoient été fort coquettes,

& qui ne ſavoient pas qu'Artémiſe fût des leurs. Elles furent charmées *de la comparaiſon du grand Œuvre & de la Fidélité conjugale ;* mais elles ne laiſſerent pas de tomber d'accord qu'elle étoit outrée, & qu'il n'y avoit aucune raiſon de ſoutenir que ces deux choſes fuſſent également impoſſibles. Franchement, dit l'une d'entr'elles, ſi la Fidélité conjugale n'eſt pas auſſi impoſſible que le grand Œuvre, elle a ſes difficultés qui ſont preſque inſurmontables avec de certains maris de méchante humeur, bourrus & impérieux. Pour moi, j'avoue que je ne me ſerois point expoſée à toutes les aventures qui ont fait parler de moi, ſi le mien eût mérité, en continuant d'être mon Amant, que j'euſſe pris ſoin de les éviter. Les maris ſont des gens inſupportables. Ils ne ſe contentent pas de n'avoir chés eux ni complaiſance ni galanterie ; ils courent par-tout celles dont ils eſperent ſe faire écouter ; & voilà comment ils gâtent les femmes qui ſont portées naturellement à la ſageſſe, & qui enragent d'être forcées à ſe conſoler de leur perfidie, en ſuivant le mauvais exemple qu'ils leur donnent. Toutes

les Mortes du caractere de celle qui débitoit ce raisonnement, commencerent à lui applaudir, & trouverent admirable l'excuse qu'elle donnoit au déréglement qui avoit paru dans leur conduite.

On ne fut point surpris de voir dans le Dialogue d'Apicius & de Galilée, que les sens l'emportassent sur la raison. Dans les principes de l'Auteur, cela ne pouvoit manquer; mais on fut étonné que Galilée eût tant d'esprit, & qu'on lui fît dire la plupart des bonnes choses qui sont dans ce Dialogue. Galilée étoit un excellent Mathématicien, il avoit un génie rare pour la Philosophie. C'est lui qui a, pour ainsi dire, donné entrée aux autres dans le Ciel par ses Lunettes, & par l'usage qu'il en a fait le premier. Apicius au contraire n'avoit jamais fait d'autre étude que celle des bons morceaux. Il étoit entiérement enseveli dans les plaisirs grossiers de la Table; & par conséquent, disoit-on, selon les régles que l'Auteur paroît avoir établies, c'étoit Apicius qui devoit briller dans le Dialogue, & le partage de Galilée étoit de n'avoir pas le sens commun; car Galilée ne

vaut pas mieux qu'Ariſtote, Apicius ne vaut guére moins qu'Anacréon, & on a vu qu'Anacréon avoit bien plus d'eſprit qu'Ariſtote.

Tous les Morts redoublerent leur attention, quand ils entendirent Marguerite d'Ecoſſe débiter tout le ſyſtême de Platon ſur le Beau. Quelques-uns lui demanderent où elle en avoit tant appris ; & cette Princeſſe, ſans s'embarraſſer trop, leur répondit que ce n'étoit pas aſſurément dans les Livres, & qu'il falloit qu'elle eût pris toute cette ſcience ſur les lévres de ce Savant qu'elle avoit baiſé ; tant il y a toujours à profiter, diſoit-elle, avec les habiles gens. Mais Platon traita l'affaire plus ſérieuſement ; il proteſta contre tout ce qu'on lui faiſoit dire ; il ſe plaignit qu'on eût renverſé ſon caractere, pour lui mettre dans la bouche tout ce qui étoit le plus oppoſé à ſes ſentimens. Marguerite d'Ecoſſe parle en Platonicienne, diſoit-il, & Platon parle comme auroit dû faire Marguerite d'Ecoſſe. Je ne ſuis plus dans ce Dialogue-là le divin Platon, ou du moins je me ſuis bien humaniſé.

Là-deſſus Arquéanaſſe de Colophon, qui

qui étoit irrité contre lui, à cauſe des vers qu'il avoit faits ſur elle, & qui étoit encore de plus mauvaiſe humeur, parce qu'elle voyoit qu'au bout de deux mille ans on ſe ſouvenoit qu'elle avoit été vieille, ſoutint à Platon qu'il n'avoit point été ſi ſage qu'il le vouloit faire croire; qu'on ne lui avoit point fait de tort, en le faiſant parler ſur l'amour d'une maniere aſſez libre; qu'il en avoit lui-même donné le droit à l'Auteur des Dialogues, en laiſſant à la poſtérité de méchans petits vers fort indignes d'un Philoſophe de ſa réputation, & qu'elle étoit ravie qu'il en fût puni comme il étoit.

Platon répondit qu'il étoit fort ſurprenant qu'on aimât mieux juger de lui par deux petites Epigrammes qu'il avoit peut-être faites en l'air, que par tant d'Ouvrages de Philoſophie ſi ſérieux & ſi ſolides; que ſur ces deux petites Epigrammes on le crût galant, & qu'on ne le voulût pas croire Philoſophe ſur tous ſes Ouvrages de Philoſophie. Il ſe trouva un Mort, qui pour le conſoler, lui dit qu'on ne le faiſoit point trop ſortir de ſon caractere; que comme ſa maniere de s'expliquer étoit

ſublime, & quelquefois fort envelop-pée, on lui avoit aſſés bien fait parler cette langue-là, & que pour l'embarras de la penſée & du tour, il devoit être aſſés content d'un certain endroit, où il prétendoit dêmêler comment l'eſprit ne fait point de paſſions, mais ſeulement met le corps en état d'en faire.

On trouva bien encore un autre ſublime dans le Dialogue de Straton & de Raphaël d'Urbin. Straton qui croyoit que ſon nom fût oublié depuis long-temps, fut ravi de s'entendre nommer. Il ſe dreſſa ſur ſes pieds, & ſe prépara à écouter fort attentivement, tout joyeux de ce qu'on l'avoit choiſi pour être un Perſonnage; mais ſa joie fut bien rabattue, quand il ne put rien comprendre à tout ce qu'on lui faiſoit dire. Il avoua qu'il ne ſavoit ce que c'étoit que les préjugés, & il crut que ce devoit être quelque invention nouvelle, parce que de ſon temps on n'en parloit point.

Raphaël d'Urbin, grace à une application prodigieuſe, entendit un peu de quoi il étoit queſtion; mais il ne laiſſa pas d'être ſurpris qu'on ne lui eût

pas fait dire un mot de son métier, & qu'on l'eût jetté dans une Métaphysique fort abstraite. On demanda s'il n'avoit pas été assés grand homme pour pouvoir parler de toute autre chose que de Peinture & de Sculpture ; que du moins c'étoit là l'idée qu'on avoit eue de lui : mais il répondit naïvement, que ce qu'il avoit le mieux su, c'étoient ces deux Arts, & qu'il se tireroit encore plus aisément de cette matiere-là, que des préjugés. Je crois même, ajouta-t-il, que parce qu'on sait que je ne dois pas être fort habile sur les préjugés, on a pris la liberté de me faire dire sur cela quelque chose qui n'est pas trop juste. Straton me dit, *Qu'il faut conserver les préjugés de la coutume pour agir comme un autre homme, & se défaire de ceux de l'esprit pour penser en homme sage* ; & je répons brusquement, *Qu'il vaut mieux les conserver tous*. Je n'entens pas bien ma réponse. Ai-je voulu dire que le meilleur parti étoit de conserver tous les préjugés, tant ceux de l'esprit, que ceux de la coutume ? Mais il est toujours bon de bannir ceux de l'esprit, puisqu'ils font obstacle à la découverte de toutes les vérités. Ai-je

voulu dire qu'il valoit mieux ne ſe pas défaire des préjugés de l'eſprit, que de s'en défaire, & de conſerver en même temps ceux de la coutume? Mais un Sage ſeroit un extravagant, s'il falloit qu'il ſe défît des préjugés de la coutume, & qu'il ne fût pas fait au dehors comme les autres. Qu'on me diſe donc ce que j'ai voulu dire. Je crois que ſi on eût mis en ma place quelque Philoſophe, on l'eût fait parler avec plus de juſteſſe; mais on a cru qu'un Peintre n'y devoit pas regarder de ſi près.

Stentor ſe préparoit à paſſer au Dialogue ſuivant, lorſqu'il lui vint de la part de Pluton un ordre de quitter la lecture, & de lui apporter le Livre. Il obéit auſſi-tôt, & ſortit de l'Aſſemblée. Tous les Morts, dont le nom eſt inconnu (& c'eſt le plus grand nombre) furent extrêmement fâchés de voir cette lecture finie. Ils ſe réjouiſſoient aux dépens des Morts illuſtres qui étoient intéreſſés dans ces Dialogues. Ils étoient ravis de les y avoir maltraités; & pour eux, grace à leur obſcurité, ils ne craignoient rien. Ils étoient bien ſûrs que l'Auteur ne les attraperoit ni dans les Hiſtoires, ni

dans le Dictionnaire historique, & qu'ils étoient tout-à-fait hors de prise d'un homme si dangereux. Ainsi durant que Stentor lisoit, ils étoient proprement à la Comédie, & ils voulurent beaucoup de mal à Pluton qui troubloit leurs plaisirs.

Pluton s'étoit rendu aux prieres d'une infinité de Morts modernes, qui avoient été le conjurer qu'il ne souffrît point qu'on lût les Dialogues où ils avoient part. Ils lui avoient représenté que du moins pour les Anciens leur réputation étoit faite, & que le mal qu'on diroit d'eux ne leur feroit pas tant de tort; mais qu'à l'égard des Modernes qui n'étoient pas si bien établis, il étoit important qu'on ne prît pas sur leur chapitre des impressions désavantageuses, & que leur gloire qui ne faisoit encore que de naître, étoit trop foible pour résister à toutes ces plaisanteries. Voilà pourquoi Pluton envoya querir Stentor, & se saisit de son Livre, dans le dessein de ne le laisser jamais voir à personne: mais comme Stentor étoit curieux, il en avoit lu le reste en allant trouver Pluton, & cela fut cause que Pluton l'obligea au secret, par

les ſermens les plus redoutables qui ſe faſſent aux Enfers ; mais à dire le vrai, tous les ſermens des Enfers ne ſont pas grand'choſe ; les Morts ne craignent plus de mourir.

Quel reſpect Stentor s'attira de tous les Modernes ! Ils alloient lui faire la cour avec grand ſoin, pour l'empêcher de parler, & de révéler le mal qu'on pouvoit avoir dit d'eux. Quelques-uns convenoient qu'il ne falloit pas nommer ceux qui y avoient part, & le prioient de nommer ceux qui n'y en avoient point ; mais Stentor qui ſe plaiſoit à les tenir tous en crainte, gardoit fort exactement le ſilence. Si l'un de ces Morts avoit querelle contre un autre, il lui ſoutenoit tout en colere, qu'on n'avoit eu garde de manquer à le mettre dans les Dialogues ; mais le ſecret ne put durer fort long-temps.

Un jour David Riccio eut la hardieſſe de ſoutenir à Achille, qu'ils avoient été tous deux Joueurs de Lut, mais avec cette différence, qu'Achille s'étoit amuſé à en jouer, tandis qu'il eût été queſtion de faire le devoir d'un grand Capitaine, & que pour lui il avoit quitté le Lut pour prendre en

main le Gouvernement d'un Royaume. La diſpute alla ſi loin, que les Héros de l'Iliade qui en furent avertis, vinrent fondre ſur David Riccio, dont l'inſolence leur donnoit en même temps de la ſurpriſe & de l'indignation. Stentor y vint avec les autres, quoiqu'il ne ſoit Héros que par la force de ſes poumons. Il ſe mit à crier d'un ton redoutable, & propre à ſe faire entendre par tout l'Enfer : Eſt-ce là le téméraire qui oſe ſe comparer à Achille ? Je veux bien qu'il ſache que quoiqu'il ait été Miniſtre d'Etat, on ſe ſouvient toujours de ſon origine, & que dans les Nouveaux Dialogues on lui donne un caractere auſſi bas qu'au plus miſérable Violon qui ait jamais été.

David Riccio demeura tout interdit. Il s'étoit flatté qu'après ſes aventures & le rang qu'il avoit tenu dans le monde, il ne paſſeroit pas pour n'avoir pas eu le courage élevé ; & il ne lui fût jamais tombé en penſée, que malgré toutes les entrepriſes ambitieuſes qu'il avoit faites, on le pût dépeindre comme un homme lâche & timide. Achille fut vengé par le trouble & par la confuſion de David Riccio ; &

la Ducheſſe de Valentinois qui ſe trouva là préſente, inſulta encore à ce malheureux, en diſant qu'elle n'avoit jamais de joie plus ſenſible, que quand elle voyoit rabattre l'orgueil de ces ſortes de gens à qui la fortune avoit fait oublier la baſſeſſe de leur naiſſance, & qu'elle remercieroit volontiers, ſi elle pouvoit, l'Auteur des Dialogues, de ce qu'il avoit maltraité David Riccio.

Stentor ne put s'empêcher de répliquer à la Ducheſſe : Et remerciriés-vous cet Auteur, s'il faiſoit rouler toute votre hiſtoire ſur ce que vous avés été une vieille Coquette ? Que voulez-vous dire, reprit-elle en changeant de viſage ? Je veux dire, répondit Stentor, que dans les Nouveaux Dialogues vous diſputés à Anne de Boulen le prix de la Coquetterie, & qu'enfin vous l'emportés ſur elle, parce que vous vous êtes fait aimer, toute grand'mere que vous étiés. Je me vante donc de mon âge ? dit la Ducheſſe. Cela n'eſt point du tout naturel ; les femmes ne veulent point d'un mérite qui ſoit fondé ſur les années. Votre Auteur ne connoît donc pas bien les femmes, répondit

dit Stentor, car il vous fait bien fiere de votre âge.

Moliere ne put laisser passer cette occasion de plaisanter sur les Vieilles qui conservent encore toutes leurs inclinations galantes, & sur les soins que les Femmes prennent pour déguiser leurs années. Il traita cette matiere si agréablement, que Stentor tout surpris de l'entendre, lui dit : Mais ce n'est point ainsi que vous parlés dans les Nouveaux Dialogues. Vous y tenés de certains discours de Philosophie qui ne valent pas ce que vous venés de dire. Des discours de Philosophie ! s'écria Moliere. On se moque. Mon caractere est-il si peu connu, qu'on ne puisse pas me faire parler sur des sujets qui me conviennent ? Je ne sai, répondit Stentor ; mais enfin j'aimerois bien mieux vous entendre sur ces Vieilles que vous nous dépeignés si plaisamment, que sur cet ordre de l'Univers dont vous entretenés Paracelse.

Ce fut ainsi que Stentor commença à divulguer le secret, & ensuite il ne se contraignit plus du tout à le garder. Descartes apprit que lui, qui est le Pere des Tourbillons & de la Matiere subtile,

il parloit de Colin Maillard, & qu'on le faisoit revenir en enfance. Juliette de Gonzague sut qu'elle disoit à Soliman des choses qui démentoient assés la pruderie dont elle se piquoit. Il n'y eut que Montézume qui fut content. Quand ce Roi du Mexique eut su combien on le supposoit habile dans l'Histoire Grecque & Romaine, il en conçut tant de vanité, qu'il osa disputer contre Thucidide & Tite-Live. Aussi ne suivit-il pas tous ces Morts Modernes qui allerent porter leurs plaintes au Roi des Enfers. Ceux dont Stentor avoit lu les Dialogues, s'aviserent, à l'exemple de ces derniers, de se plaindre aussi ; & la foule fut aussi grande chez Pluton, qu'elle l'avoit été la premiere fois. Il fut fâché de se voir engagé de nouveau à un examen si ennuyeux ; mais il ne pouvoit pas refuser la justice à ses Sujets. Du moins il voulut, pour éviter la confusion, que chacun mît ses plaintes par écrit ; & quand il les eut reçues toutes, il fut assés étonné de trouver parmi ce nombre une Requête, dont voici les termes.



A PLUTON. REQUÊTE DES MORTS DÉSINTÉRESSÉS.

ROI des Enfers, nous commençons par vous protester que l'on ne parle de nous en aucune maniere dans les Nouveaux Dialogues. Nous sommes heureusement échappés à l'Auteur, soit parce qu'il ne nous a pas connus, soit parce qu'il ne nous a pas jugés propres pour ses desseins; mais nous ne laissons pas de nous intéresser pour le sens commun, qui est blessé, à ce qu'il nous paroît, en quelques endroits de ce Livre. Permettés-nous de vous les marquer, & de vous en demander justice.

Les Belles ſont de tout Pays, & les Rois mêmes ni les Conquérans n'en ſont pas.

Eſt-ce que les Belles ſont reconnues par-tout pour Belles, & que les Rois ni les Conquérans ne ſont pas reconnus par-tout pour Rois ou pour Conquérans ? Mais qu'une Belle Chinoiſe vienne en Europe, pour voir ſi on l'y trouvera belle avec ſon viſage plat, ſes petits yeux & ſon nés large. Elle s'appercevra bien que les Belles ne ſont pas de tous Pays. Un Conquèrant Chinois qui pourroit venir juſqu'en Europe, s'y feroit aſſurément bien mieux reconnoître pour un Conquérant, ſi la fortune le favoriſoit ; & Alexandre lui-même, dont il eſt queſtion dans ce Dialogue, ne fut-il pas la terreur des Indiens? Phriné n'eût pas été leur charme. Un Grec ſavoit défaire des Armées aux Indes comme ailleurs ; mais une Grecque n'y eût pas ſu ſi bien donner de l'amour. Les goûts pour la beauté ſont différens dans les Nations ; mais dans toutes les Nations on cède au plus fort. Ainſi les Conquérans ſont de tout Pays, & les Belles n'en ſont pas.

Les vraies louanges ne ſont pas celles qui s'offrent à nous, mais celles que nous arrachons.

Cette maxime ne nous paroît pas trop juſte.

Nous convenons que les louanges qu'on arrache de la bouche de ſes Ennemis mêmes, ſont de vraies louanges ; mais ce ſont de vraies louanges auſſi, que celles qui ſont données par des gens qui ne ſe font point tant de violence pour les donner. Il n'eſt pas beſoin que ceux qui louent, ne le faſſent qu'à regret. Titus que l'on avoit nommé les délices du Genre Humain, devoit-il donc n'être point flatté de cette louange, parce que ſes Sujets n'avoient point eu de répugnance à convenir qu'il la méritât ? Et Attila étoit-il mieux loué par ceux qui en l'appellant le Fléau de la colere céleſte, étoient bien fâchés d'être réduits à le reconnoître pour un grand Homme de Guerre ?

L'ambition eſt aiſée à reconnoître pour un ouvrage de l'imagination ; elle en a le caractere ; elle eſt inquiéte, pleine de projets chimériques ; elle va au-delà de ſes ſouhaits, dès qu'ils ſont accomplis.

Croiroit-on que ce fût par toutes ces qualités que l'Auteur prétend diſtinguer l'ambition d'avec l'amour ? Il faut que l'amour ſoit devenu bien tranquille. Il eût aiſément paſſé pour un ouvrage de l'imagination, du temps que nous étions Vivans ; car il étoit inquiet & plein de projets chimériques, & ne ſe contentoit preſque jamais. Nous croyons pourtant

qu'il n'a pas encore tout-à-fait changé de nature. L'Auteur oppose l'amour à l'ambition ; & après qu'il a dit bien du mal de l'ambition, nous remarquons qu'il n'oseroit rien dire de l'amour. Apparemment si l'amour étoit reconnu pour une passion si paisible & si douce, on n'eût pas manqué de faire bien valoir cet avantage qu'il auroit eu sur l'ambition.

De quelle maniere devintes-vous fou ? D'une maniere fort raisonnable.

Nous consentons à laisser passer cette pointe, pourvu que nous ne la retrouvions pas au bout de dix lignes. Je fis des réflexions si judicieuses, que j'en perdis le jugement.

Les frénétiques sont si fous, que le plus souvent ils se traitent de fous les uns les autres.

Si les frénétiques ne donnoient point d'autre marque de folie, nous n'aurions pas mauvaise opinion d'eux. Ce n'est pas être fou, que d'appeller fous ceux qui le sont.

Voilà, Roi des Enfers, les endroits les plus considérables dont nous avons cru être obligés de nous plaindre par le seul intérêt de la raison. Il y a parmi nous des Morts Grammairiens qui vouloient vous importuner d'un assés grand nombre d'expressions qu'ils trouvoient à reprendre dans les Nouveaux Dialogues. Nous n'avons point été de

leur avis. Les critiques qui se font aux Enfers doivent être plus solides. Il faut qu'elles roulent sur les choses, & non pas sur les mots; & de plus, comme l'Auteur change volontiers ses expressions d'une Edition à l'autre, nous pourrions prendre de la peine inutilement. Il vaut mieux ne lui pas faire de grace sur les pensées, puisque c'est sur cela qu'il ne se corrige point. Nous attendons vos décisions avec impatience. Faites voir, grand Roi, que vous êtes l'Apollon des Enfers, & que le Stix vaut bien l'Hippocrêne.

Pluton répondit à cette Requête de la maniere du monde la plus favorable. Il ordonna que tout ce qu'elle critiquoit seroit tenu pour bien critiqué; & sur les plaintes des autres Morts, voici des Réglemens qu'il fit, de l'avis d'Eaque & de Rhadamante.

I.

Que nonobstant le bien que l'Auteur des Dialogues dit d'Hérostrate, il seroit rétabli dans sa mauvaise réputation.

II.

Que les Amans fideles ne passeroient point

pour être aussi rares que des Dieux Amans ; & que Pauline chercheroit d'autres raisons pour justifier son aventure.

III.

Qu'il ne seroit point permis de railler Homere deux fois, & qu'on ne permettroit point la récidive.

IV.

Que Scarron reconnoîtroit publiquement que hors des Dialogues il le cédoit en tout à Séneque.

V.

Que Moliere ne parleroit pas de Philosophie, ni Descartes de Colin Maillard.

VI.

Que Montézume ne sauroit à fond que l'Histoire du Mexique.

VII.

Que Galilée n'auroit point dans des Dialogues plus d'esprit qu'Apicius.

VIII.

Que les Femmes ne tireroient point d'avantage de la dangereuſe Chimie de Raimond Lulle.

IX.

Que Candaule ne ſeroit point d'une humeur ſi paiſible, de peur qu'il ne donnât un mauvais exemple aux Maris ; & que Gigès auroit desi dées plus nobles de l'amour.

X.

Que Fauſtine demanderoit pardon à Roxelane de l'avoir contredite, & Roxelane à Fauſtine.

XI.

Que Platon ne ſeroit point galant, mais ſeulement Philoſophe.

XII.

Que la Ducheſſe de Valentinois ſeroit diſpenſée de ſe vanter de ſon âge.

XIII.

Que David Riccio pourroit parler quand il voudroit en Miniſtre d'Etat, & ne ſeroit point obligé à n'avoir que des ſentimens d'un Joueur de Lut.

XIV.

Qu'on laveroit Théocrite de Chio dans le Fleuve Lethé, pour lui faire perdre la mémoire de ſes mauvaiſes pointes, & que l'on donneroit un an à Parmeniſque pour s'expliquer, auſſi-bien qu'à Raphael d'Urbin.

Ces Réglemens furent publiés par tout l'Enfer, avec défenſe expreſſe à tous Morts de venir encore étourdir Pluton ſur cette matiere, à moins que quelque Vivant ne s'aviſât de copier le Copiſte par de nouveaux Dialogues qui méritaſſent d'être critiqués.



TABLE

Des Titres & Sujets contenus dans ce Volume.

DIALOGUES DES MORTS ANCIENS.

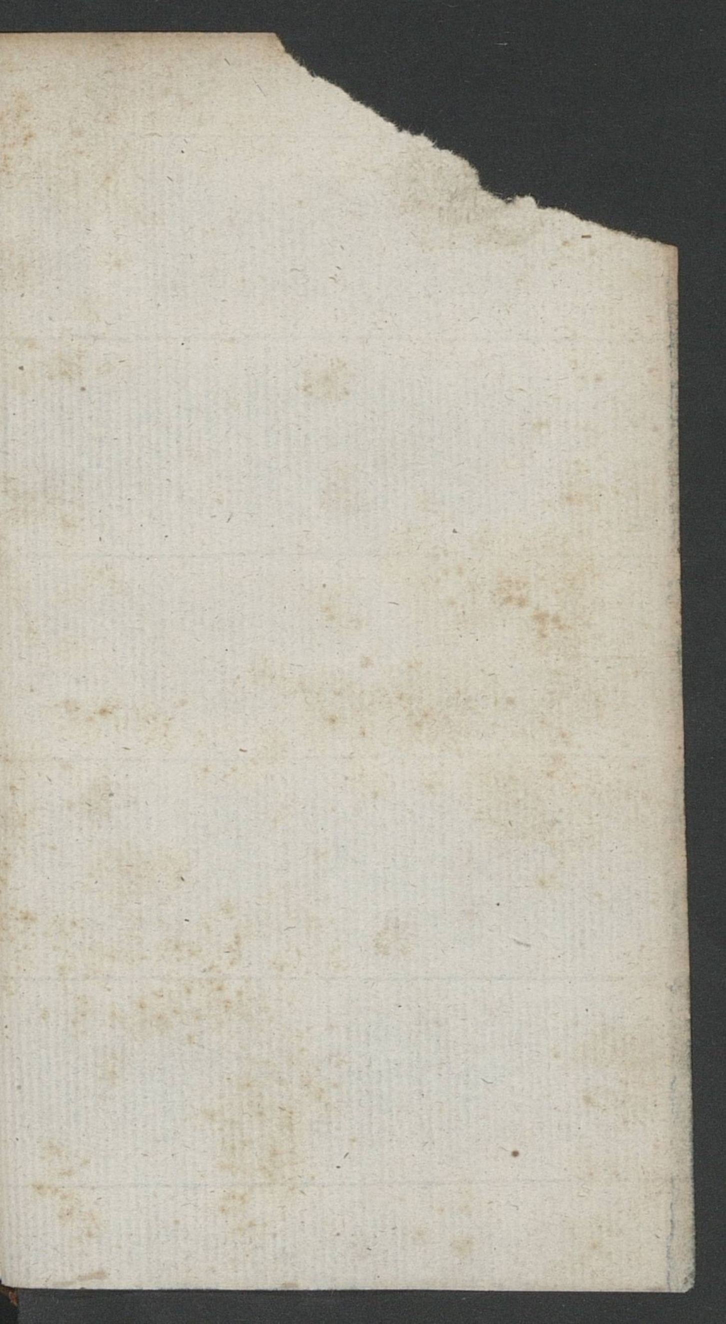
DIALOGUES DES MORTS Anciens avec des Modernes.

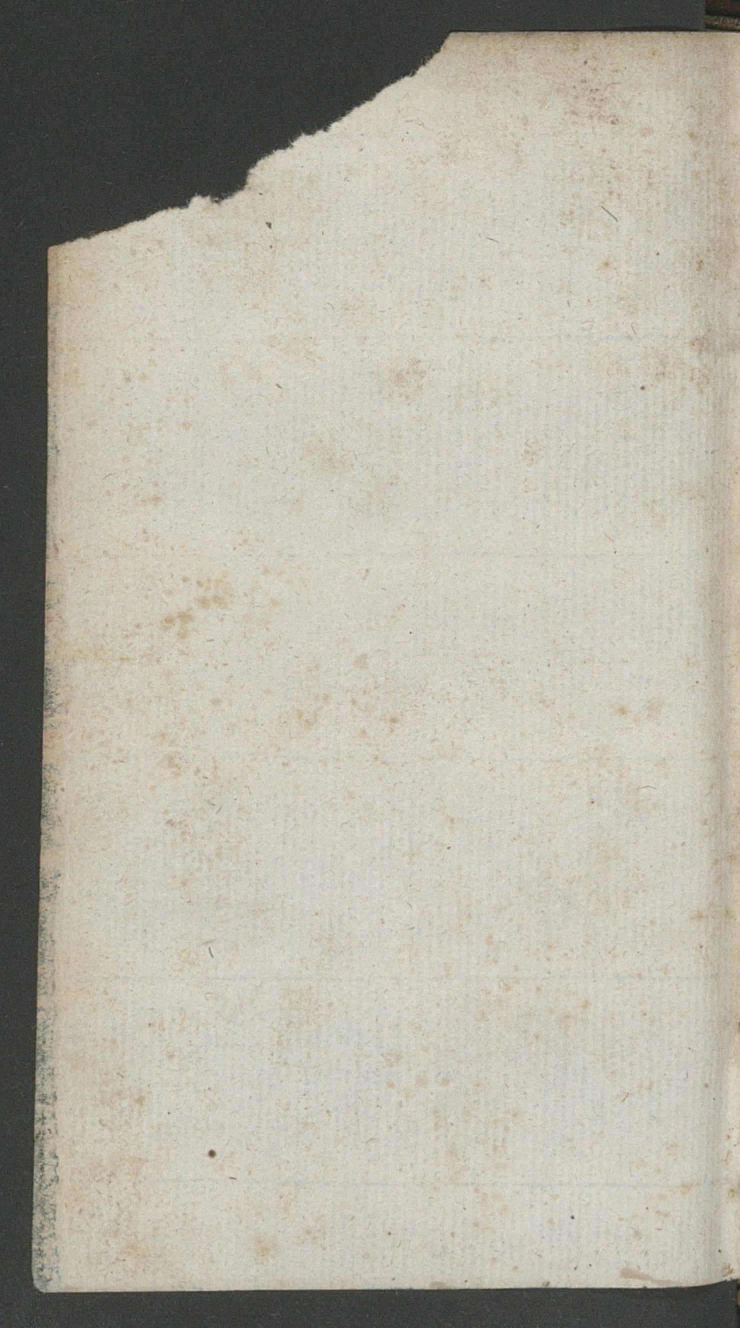
MORTS ANCIENS.

MORTS ANCIENS AVEC DES Modernes.

MORTS MODERNES.

Fin de la Table.

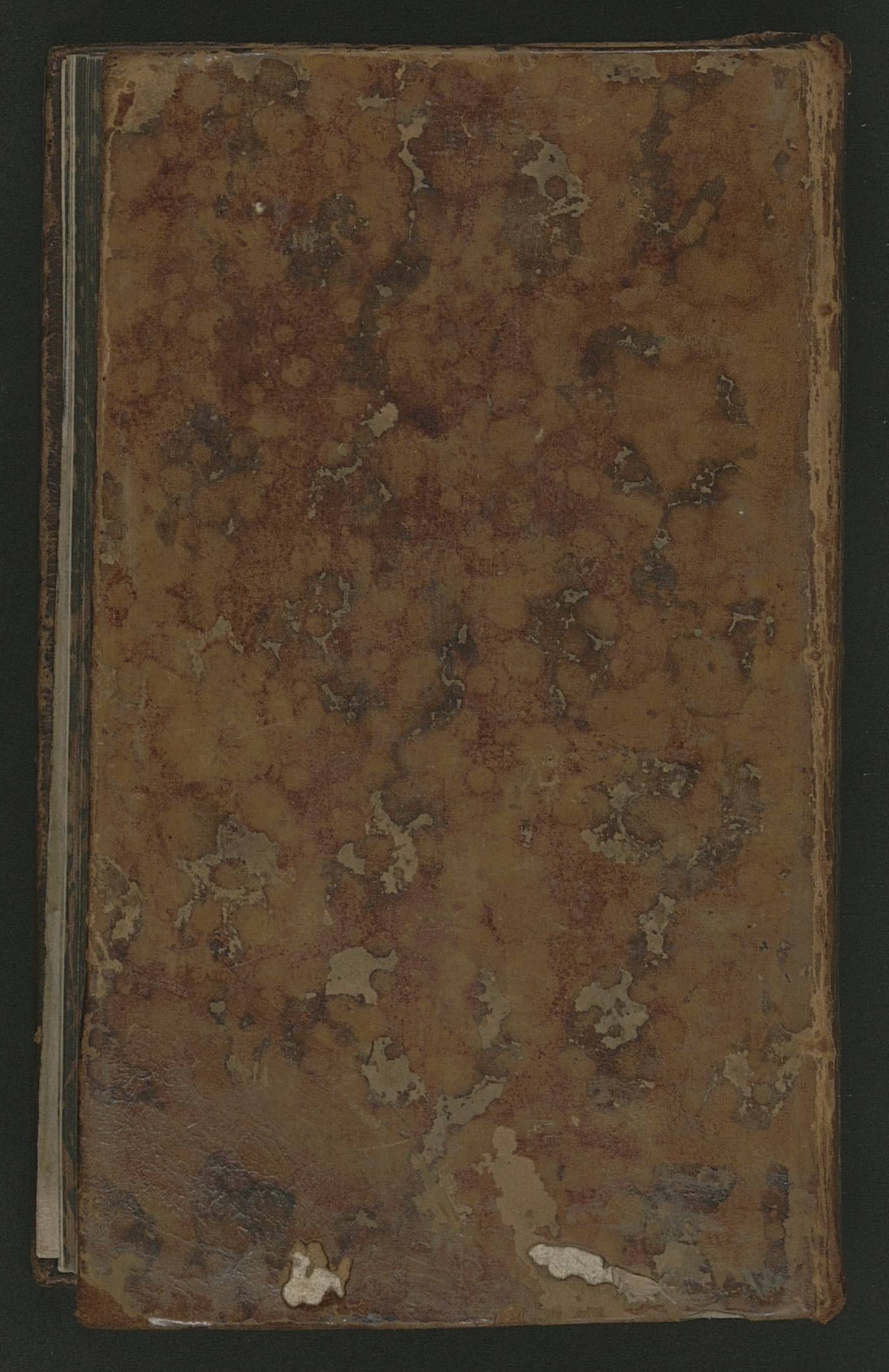













PLURALITE
DES
MONDES



inches

centimeters

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11 (A)	12	13	14	15
L*	39.12	65.43	49.87	44.26	55.56	70.82	63.51	39.92	52.24	97.06	92.02	87.34	82.14	72.06	62.15
a*	13.24	18.11	-4.34	-13.80	9.82	-33.43	34.26	11.81	48.55	-0.40	-0.60	-0.75	-1.06	-1.19	-1.07
b*	15.07	18.72	-22.29	22.85	-24.49	-0.35	59.60	-46.07	18.51	1.13	0.23	0.21	0.43	0.28	0.19
Density →										0.04	0.09	0.15	0.22	0.36	0.51

D50 Illuminant, 2 degree observer

Golden Thread

	16 (M)	17	18 (B)	19	20	21	22	23	24	25	26	27	28	29	30
L*	49.25	38.62	28.86	16.19	8.29	3.44	31.41	72.46	72.95	29.37	54.91	43.96	82.74	52.79	50.87
a*	-0.16	-0.18	0.54	-0.05	-0.81	-0.23	20.98	-24.45	16.83	13.06	-38.91	52.00	3.45	50.88	-27.17
b*	0.01	-0.04	0.60	0.73	0.19	0.49	-19.43	55.93	68.80	-49.49	30.77	30.01	81.29	-12.72	-29.46
Density	0.75	0.98	1.24	1.67	2.04	2.42									

Colors by Munsell Color Services Lab

Don Williams